2633
1963

BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

VOLUME
XV-XVI

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(No 43 - 44)

Paris 1963

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
15, quai Anatole France — PARIS 7e
C.C.P. PARIS 9061-11 Tél. : SOLférino 93-39

Paul DESCHAMPS, Membre de l'Institut
et
Marc THIBOUT, Conservateur du Musée des Monnuments Français
LA PEINTURE MURALE EN FRANCE
au début de l'époque gothique (1180-1380).

Un ouvrage de 256 pages au format in-4° raisin, comportant 78 dessins au trait, 12 planches (24 figures) en quadrichromie, 152 planches (353 figures) en phototypie. Reliure toile sous jaquette en quadrichromie.

Prix : 120 Fr.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

BEDI KARTLISA

Revue de Kartvélologie

(Le Destin de la Géorgie)

VOLUME

XV-XVI

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

PETRE-VANO
KHVEDELIDZE'S
LIBRARY

(No 43 - 44)

Paris 1963

ეროვნული ბიბლიოთეკა

DIRECTEUR :

Kalistrat Salia, Membre de l'Académie Méditerranéenne, de la Société Asiatique de Paris, de la Société de Linguistique de Paris, de l'Institut d'Histoire.
8, rue Berlioz, Paris 16e, Tél. : Passy 75-35.

CONSEIL SCIENTIFIQUE :

Julius Assfalg, Dozent à l'Université de Munich, Membre de la Commission Patristique des Académies des Sciences de Göttingen, Heidelberg, Mayence et Munich, Directeur de la section arabe du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium.*

Gérard Garitte, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Directeur de la Revue d'études orientales *Le Muséon.*

François Graffin, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la *Patrologia Orientalis.*

René Lafon, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'Université de Bordeaux, Membre du Comité national de la Recherche Scientifique.

Irène Mélikoff, Docteur ès Lettres de l'Université de Paris, Maître de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique.

Joseph Molitor, Prorecteur de Phil.-Theol. Hochschule de Bamberg, Éditeur de l'*Oriens Christianus,* Directeur de la section géorgienne du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium.*

Karl Horst Schmidt, Dozent à l'Université de Bonn.

Robert H. Stevenson, de l'Université de Cambridge, philologue.

Michel Tsereteli, ancien Professeur de langue et de littérature géorgiennes aux Universités de Bruxelles et de Berlin.

Hans Vogt, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université d'Oslo, Membre des Académies des Sciences et des Lettres de Norvège et de Danemark.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

SOMMAIRE

K. Salia. — Note sur l'origine et l'âge de l'alphabet géorgien . . . 5

René Lafon. — Les problèmes concernant les consonnes latérales dans les langues caucasiques 19

— Pour faire mieux connaître la langue géorgienne 25

Hans Vogt. — Contributions à la reconstruction du phonétisme du kartvélien commun 32

N. et M. Thierry. — Note sur un court voyage en Géorgie 35

N. Tchoubinachvili. — La sculpture artistique géorgienne sur bois au Moyen Âge 44

G. Tchitaïa. — Sur l'agriculture de montagne en Géorgie 51

A. Robakidzé. — Habitation et villages des montagnards de la Géorgie dans le passé et de nos jours 58

† Gr. Robakidzé. — La Géorgie en son image du monde 63

K. Kekelidzé. — Répercussions provoquées en Géorgie par la chute de Constantinople 72

R. A. Guseinov. — Les sources syriaques des XIIe et XIIIe siècles concernant l'Azerbaidjan 78

Nino Salia. — Apport à l'histoire des relations culturelles cypro-géorgiennes. Une cité sous terre 82

Rudolf Karmann. — Robakidse und die Wiedergeburt des Mythos . 90

Joseph Molitor. — Spuren altsyrischer Bibelübersetzung in den Chanmeti-Palimpsesten aus Jeremias 99

Jaromir Jedlička. — Derivative Deklination im Georgischen 103

K. H. Schmidt. — Zu den Aspekten im Georgischen und in indogermanischen Sprachen 107

Al. Nikuradse. — Versuch einer Deutung der Parallelen der romanischen Baukunst West-Europas und Georgiens 116

— West-Europa und Kaukasien in der Sicht der Parallelen archäologischer Funde zur Stein, Bronze und Eisenzeit, sowie im Mittelalter 141

W. E. D. Allen. — The Volga-Terek route in Russo-Caucasian relations 158

N. Khoshtaria. — Archaeological excavations at Vani 167

ეროვნული ბიბლიოთეკა

COMPTES RENDUS

J. Jedlička. — Georges Dumézil, Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase, I, II, 1960, 1962 170

Th. Naskidachvili. — Autour de la traduction anglaise de l'Amiran-Daredjaniani par R. H. Stevenson 172

Études sur le Caucase et le Proche Orient, II, 1962 (Résumé) . . . 175

N. Khazaradzé. — *Quelques problèmes de l'histoire la plus ancienne de la Phrygie* 175

M. Inadzé. — *Contribution à l'histoire du commerce dans l'ancienne Colchide* 176

R. Kiknadzé. — *Sources persanes du chroniqueur anonyme géorgien du XIVe siècle. Juwaini* 177

T. Tabatadzé. — *Informations sur la Géorgie, par Cheref-Khan Bidlisi* 178

D. Katsitadzé. — *La documentation persane des XVIe et XVIIIe siècles relative à l'histoire de la Géorgie* 179

N. Chenghelia. — *Documents Ottomans relatifs à l'histoire des pays de Transcaucasie* 180

Ibero-Caucasica, XIII, 1962 180

A. Z. — V. Nosadzé, Les problèmes philosophiques et religieux dans le poème de Roustaveli « Vepxis-Tqaossani » 182

Les émaux de Géorgie. Ch. Amiranachvili 184

Une inscription grecque de l'époque de Vespasien à Mzxeta. G. Tseretéli 185

Matériaux concernant l'histoire de la colonie géorgienne de Jérusalem. Hélène Metreveli 186

Publications récentes 188

Publications de Gerhard Deeters 190

Revue des Études Arméniennes 191

Comité de Soutien :

Nino Salia, Simon Zazadzé, Guivi Gogolachvili

Abonnements :

8 rue Berlioz, Paris 16e

Tél. : PASsy 75-35

Compte 45410 A. Crédit Lyonnais, 61 ter, avenue de la Grande-Armée, Paris

Prix du numéro : 12 F.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

NOTE SUR L'ORIGINE ET L'AGE DE L'ALPHABET GEORGIEN

La question de l'origine et de l'ancienneté de l'alphabet géorgien est complexe et difficile à résoudre. Maintes hypothèses ont été exprimées à ce sujet, tant en Géorgie qu'à l'étranger. Malgré les tentatives très sérieuses de certains savants, on ne peut pas affirmer que cette question soit définitivement éclaircie.

La première étude fondamentale, spécialement consacrée à ce probléme est celle du savant géorgien I. Džavaxišvili [1], qui, grâce à sa parfaite connaissance de nombreuses écritures, a pu, en les comparant, tracer la vraie voie pour l'étude de la question. Il a émis l'opinion que l'alphabet géorgien présente une parenté avec les anciens alphabets phonétiques du Proche Orient et serait issu, au 7e siècle av. J.C., de l'alphabet phénicien, qui est à la base, comme on sait, de la plupart des alphabets européens et orientaux.

L'académicien S. Džanašia croit lui aussi que, compte tenu des circonstances historiques, il est possible que l'abandon par les Géorgiens de leur écriture hiéroglyphique et cunéiforme et l'adoption de l'écriture phonétique date précisement de cette époque [2].

Mais I. Džavaxišvili ne présentait évidemment son opinion que comme une hypothèse, et il attendait de l'avenir la solution définitive du problème [3]. L'un des premiers, parmi les savants étrangers, qui se soit occupé de la question de l'origine de l'alphabet géorgien, fut W. Gardthausen [4] qui, déjà en 1876, édifia la théorie de l'origine grecque des alphabets géorgien et arménien. Par la suite, il répéta la même chose dans son ouvrage capital « Griechische Paläographie-», où il écrivit que les alphabets géorgien et arménien, indépendamment l'un de l'autre, proviennent du grec. Il revint une troisième fois sur cette question en 1921 et répéta sa théorie, qui remontait aux années 80 du siècle dernier. Parmi les savants géorgiens, la théorie de l'origine grecque de l'écriture géorgienne fut défendue par les historiens D. Bakradzé et D. Karitchašvili, et plus tard par K. Kekelidzé qui écrit que « de toutes les hypothèses proposées en Géorgie ou à l'étranger au sujet de l'origine de l'alphabet géorgien, la plus acceptable est celle de sa provenance du grec, avec lequel l'alphabet géorgien présente beaucoup plus de parenté génétique qu'avec tout autre alphabet ». [5]

J. Marquart, dans son ouvrage publié en 1917, s'élève contre la théorie de Gardthausen, et bien qu'il accorde un trop grand crédit à la légende de l'invention des alphabets géorgien, arménien et albanais par Mesrop-Machtotz, au Ve siècle, il suppose qu'avant le Ve siècle de notre ère il devait exister en Ibérie

[1] I. Džavaxišvili, Paléographie géorgienne, 1926, p. 194-238.

[2] N. Berdzenišvili, I. Džavaxišvili, S. Džanašia, Histoire de la Géorgie, p. 94.

[3] K. Kekelidzé, Histoire de la littérature géorgienne, t. I, 1960, p. 35.

[4] W. Gardthausen, Griechische Paläographie, 2e édition, Leipzig 1913, t. II, p. 47.

[5] K. Kekelidzé, Histoire de la littérature géorgienne, 1960, p. 36-37.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

pour les documents officiels, une variété quelconque de l'écriture pehlevi [6].

Fr. Müller [7], et ensuite I. Taylor [8], émirent la supposition que les alphabets géorgien et arménien tiraient leur origine de l'alphabet perso-araméen.

Junker lança une grande offensive contre la théorie de l'origine grecque de l'alphabet géorgien; il écrivit que cela pouvait paraître admissible dans les années 80 du siècle dernier, alors que de nombreux monuments de l'écriture perso-araméenne n'étaient pas encore connus, et quand on ne se représentait pas encore clairement le développement de cette écriture, mais que cette théorie ne pouvait guère aujourd'hui soutenir la critique. Par une étude comparative des caractères géorgiens et arméniens d'une part, et perso-araméens de l'autre il arrivait à la conclusion que dans toute une série de cas, les caractères géorgiens permettent de déceler des liens de parenté très nets avec le perso-araméen [9].

« Il est difficile d'accepter la conclusion de Junker, qui prétend que l'écriture iranienne est le prototype de l'alphabet géorgien », écrit l'académien G. Tseretéli qui, comme on le sait, a fait un grand pas en avant dans l'étude de l'origine de l'alphabet géorgien, à la suite de la découverte des inscriptions d'Armazi, non loin de Mtsxeta, ancienne capitale de Géorgie, auxquelles il a consacré un ouvrage spécial, intitulé : « *Le bilingue d'Armazi* » [10], ainsi que des études sur « *Lettre armasienne et les problèmes de l'origine de l'alphabet géorgien* » [11]. Mais il reconnaît que le raisonnement de Junker est important en ceci qu'au cours de l'étude comparative de l'arméno-géorgien et de l'iranien, la parenté entre le géorgien et l'iranien lui parut évidente. Ceci est naturel, si on part du point de vue que les écritures géorgienne et iranienne proviennent d'une source commune, — il est donc compréhensible que l'on y découvre des liens de parenté réciproques, ainsi qu'avec les autres écritures d'origine araméenne. C'est également caractéristique que Junker, qui accorde une importance au rôle de Machtotz dans la création de l'alphabet géorgien, soit obligé de conclure, en résultat de l'étude de sa documentation, que dans les lettres géorgiennes on découvre des formes telles qu'elles ne peuvent être comprises qu'en tant qu'échelon plus ancien formant transition entre l'arménien et le perso-araméen [12]. Il est important aussi de noter que l'auteur trouve le plus grand nombre de traits parallèles dans l'Avesta, dont il considère l'écriture comme « mélangée ». Nous avons donc maintenant, au centre de l'ancienne civilisation géorgienne, un système d'écriture

[6] J. Marquart, Über den Ursprung des Armenischen Alphabets, in Verbindung mit der Biographie des Heiligen Maštoz, Wien, 1917.

[7] Fr. Müller, Über den Ursprung der Grusinischen Schrift, Sitz. Ber. Ak. W. Wien, 1897, Band CXXVII.

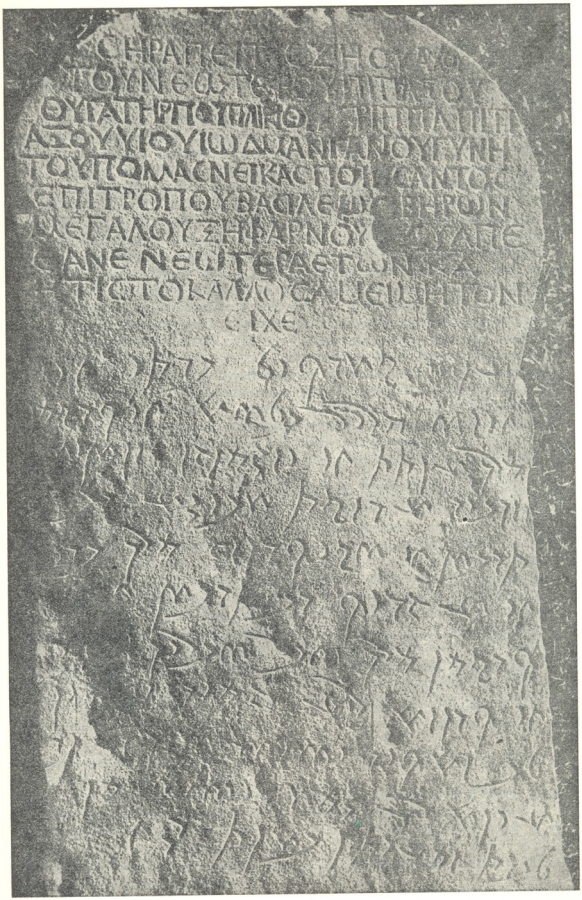
[8] Taylor, The Alphabet, An account of the Origin and Development of Letters. London, v. II, 1883.

[9] Junker, Das Awestaalphabet und der Ursprung der Armenischen und Géorgischen Schrift Caucasica, 1925, 2, p 1-93, 3, p 82-139

[10] G. Tsereteli, Le bilingue d'Armazi. Tbilisi, Ed. de l'Acad. des Sciences.

[11] G. Tsereteli « Lettre armasienne et les problèmes de l'origine de l'alphabet géorgien », Epigrafika Vostoka, p. 58-100.

[12] « L'écriture géorgienne a pour nos observations une importance toute spéciale, car dans certains cas particuliers elle nous révèle des formes qui peuvent être considérées comme étant plus anciennes, et formant transition entre les formes de base perso-araméennes et les signes arméniens ». Junker, op. cit. p. 8.



La stèle d'Armazi (voir p. 8).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

original, également « mélangé », si on part du pehlevi et du parsi, et ceci nous oblige à chercher dans une autre direction les voies qui nous permettront de résoudre l'un des problèmes cardinaux de l'histoire de la culture géorgienne — l'origine de son alphabet [13].

Nous avons déjà remarqué plus haut que, dès 1926, le défunt académicien I. A. Džavaxišvili, traitant la question de l'origine de l'écriture géorgienne, avait attiré l'attention sur l'exceptionnelle ressemblance qui existait entre les lettres géorgiennes, les lettres araméo-phéniciennes, et d'autres écritures orientales d'origine sémitique [14]. Il avait édifié sur cette base une théorie sur l'origine araméo-phénicienne de l'écriture géorgienne. Mais la plus grosse difficulté qui lui apparaissait, pour pouvoir résoudre cette question, résidait dans l'éloignement chronologique et en partie géographique des documentations comparées. Cette difficulté est à présent écartée car, avec l'écriture armasienne, est apparu le maillon intermédiaire auquel, du point de vue chronologique, se joignent directement les plus anciens monuments de l'écriture géorgienne. Une difficulté d'un autre ordre a également été écartée. A Mtsxeta, antique capitale de la Géorgie, on a découvert une écriture originale, différente de tous les autres alphabets connus jusqu'à présent. Déjà ce fait lui-même nous permet de supposer l'existence de certains liens entre cet alphabet et l'alphabet géorgien. C'est pour cette raison qu'en établissant la ressemblance existant entre telle ou telle lettre de cet alphabet avec les lettres de l'alphabet géorgien, nous aurons une base plus solide pour affirmer leur parenté. Si l'alphabet sus-nommé avait été découvert quelquepart en Arabie méridionale, ou en Abyssinie, nous aurions pu expliquer ces ressemblances par des coïncidences accidentelles, mais la présence dans un seul et même endroit de deux systèmes d'écriture compor-

[13] G. Tseretéli, Lettre armasienne, p. 62.

[14] I. Džavaxišvili, op. cit. p. 190 et suiv.

TEXTE DE LA STÈLE D'ARMAZI D'APRÈS G. TSERETÉLI

1	ʾnh sʿrpyṭ brty zy	1	« *I [am] Serapiṭis, daughter*
2	zywḫ klyl bṭḫš zy prsmn	2	*of Zevaḫ, the Junior Pitiaḫš of Parsman*
3	mlk ʾntt zy ywdmngn wnṣyḫ	3	*King, wife of Iodmangan—victor(?) (= military-chief?)*
4	wkbyr ʾrwst ʿbydʾ rb	4	*and Gainer-of-Many-Victories-Steward* (lit. *Chief-of-the*
5	trbṣ zy ḫsyprnwg mlk bry	5	*-Court*) of *Ḫseparnug King—son*
6	zy ʾgryp rb trbṣ zy	6	*of Agrippa, Steward (= Chief-of-the-Court)*
7	prsmn mlk ḫbl ḫblyk mʾ	7	*of Parsman King. Sorrow of sorrow. That*
8	zy prnwš lʾ gmyr whkyn	8	*which (= who) [was] ... ... unfulfilled* (i.e. *young?*). *And so*
9	ṭb wšpyr yhwh hyk zy br	9	*good and beautiful she was, that no-*
10	ʾynš lʾ dmʿ yhwh mn	10	*body resembled [her] in*
11	ṭbwt wmʾytyn bšnt 21.	11	*beauty. And she died in [her] 21st year* ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

tant des analogies entre eux pose involontairement la question de leurs liens génétiques [15].

Pour souligner l'importance de la découverte du bilingue d'Armazi pour la linguistique, il est intéressant de reproduire ici l'histoire d'une coupe d'argent, histoire que conte G. Tseretéli dans « Epigrafika Vostoka ».

Cette coupe fut découverte en 1902, dans l'agglomération de Bori, à proximité d'un des plus anciens centres culturels de la Géorgie occidentale, Skandé (l'actuel Chorapani). Les photographies de la coupe avec la représentation d'un cheval et une inscription furent pour la première fois publiées par le professeur E. Takaïchvili, en 1904, dans les « Izvestia de la Section Caucasienne de la Société d'Archéologie de Moscou » (Tbilisi, 1904, N° 1, p. 90-91), avec l'indication suivante : « à l'intérieur, au fond, se trouve une belle représentation d'un cheval, exécutée en or, et, sur l'envers, une inscription qui m'est inconnue » [16].

En 1909, I. I. Smirnov inséra les photographies de cette coupe dans son atlas « L'argenterie orientale » (N° 305, tableau CXXI) avec la brève inscription : « vraisemblablement de travail grec ».

En 1916, la photographie de l'inscription fut une troisième fois rééditée par E. Pridik [17]. D'après E. Pridik, des deux inscriptions se trouvant sur la coupe, l'une grattée et l'autre tracée en pointillé, cette dernière (tracée en pointillé) « représente quelque dialecte oriental; quant à l'inscription grattée, vraisemblablement latine, écrite en cursive, elle rappelle énormément les grafitti de Pompéï » [18]. A cette occasion, E. Pridik nous fait part des vaines tentatives de l'honorable Cagnat, spécialiste connu de l'épigraphie classique, pour déchiffrer l'inscription et de son rapport à la « Société des antiquaires de France » [19]. En outre, I. I. Smirnov fit parvenir en son temps la photographie de l'inscription au défunt académicien P. K. Kokovtsev, avec prière de déchiffrer l'inscription, mais toutes les tentatives du plus illustre des spécialistes dans le domaine de l'épigraphie sémitique ne donnèrent aucun résultat satisfaisant. Enfin, au IIIe Congrès international d'art et d'archéologie iraniens, qui se tint à Léningrad en 1935, la coupe d'argent avec son inscription ornait l'une des salles de l'Ermitage; mais pour les spécialistes qui assistèrent au Congrès, l'inscription sur la coupe demeura mystérieuse. Ainsi, l'inscription armasienne sur la coupe de Bori fut éditée à trois reprises au cours de quarante années; elle resta presque aussi longtemps à l'Ermitage, à un emplacement où elle pouvait être facilement observée, mais avant le déchiffrement des stèles armasiennes, personne ne réussit à la lire, pas plus les iranisants que les autres. Et maintenant, grâce aux inscriptions armasiennes, sa lecture est devenue possible. Le premier qui put la lire fut A. I. Borissov [20], l'un des plus talentueux orientalistes de notre temps; il se basa sur l'alphabet déchiffré sur le bilingue armasien;

[15] I. Džavaxišvili, op. cit., p. 63.

[16] E. Takaichvili, p. 91.

[17] Evg. Pridik. Nouveaux trésors caucasiens. Matériaux pour l'archéologie de la Russie, N° 34, St Pét. 1914, pp. 94-100. La photographie de l'inscription figure au même endroit, p. 100.

[18] Idem, p. 100.

[19] Idem.

[20] A. Borissov. Inscriptions de la coupe d'argent de Bori (Géorgie). Communications de l'Ermitage National, N° IV, 1940, p. 8-11.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

elle fut aussi lue par Ch. Amiranachvili [21] à Tbilisi également à l'aide du bilingue armasien et actuellement toute personne qui connaît l'alphabet armasien peut la lire. L'écriture des deux inscriptions de la coupe de Bori, écrites, contrairement à l'opinion de E. Pridik, dans une seule et même langue, est identique aux caractères du bilingue.

L'histoire de l'inscription de Bori est la meilleure preuve de l'originalité de l'écriture armasienne.

La ressemblance entre certaines lettres particulières géorgiennes et armasiennes est assez sensible. Le style général de l'écriture armasienne, les coudes des barres et les éléments complémentaires des lettres, se rapprochent sensiblement du géorgien. Une ressemblance se dégage du tracé de lettres particulières. Déjà lors de la publication du bilingue, la proche ressemblance du p' armasien et du p' géorgien fut remarquée. Ce phénomène revêt une importance exceptionnelle, dit G. Tseretéli, car pour le signe représentant la labiale spirante, on ne trouvait jusqu'alors de parallèle que dans le grec, ce qui était une des preuves les plus importantes en faveur de la parenté entre le géorgien et le grec, d'autant plus que le tracé du φ grec lui-même était spécifiquement grec, et qu'aucun parallèle ne fut découvert dans les monuments de l'écriture sémitique [22]. Dans l'inscription d'Armazi nous possédons l'unique cas, dans l'écriture sémitique, de tracé de cette lettre à la ressemblance du φ grec et du p' géorgien, et après cela il est inutile de chercher une analogie du p' géorgien quelque part ailleurs, alors que nous possédons nous-mêmes un tel signe.

Dans toute une série de monuments anciens de l'écriture araméenne, la barre longue de droite de la lettre marque une tendance à se couder vers la gauche [23]. Dans le palmyre, cette partie de la lettre est déjà fortement recourbée à gauche, et dans le caractère carré de l'hébreu il se forme un rond presque fermé. Dans l'inscription armasienne de Mithridate, la lettre possède la même forme que dans le moyen-perse, et les deux barres verticales ont une longueur presque identique. On remarque en même temps une faible tendance de la barre de droite à se recourber à droite. Déjà dans le bilingue la barre de gauche se trouve en voie de réduction, de dégénérescence. Elle a été réduite à un point tel qu'avec le caractère court diacritique il se forme un arc, orienté vers la gauche; la barre de droite est fortement recourbée à droite, exactement comme il est caractéristique pour le géorgien.

La ressemblance de ces deux lettres entre elles est d'autant plus caractéristique que le tracé du *samekh* du bilingue est spécifiquement armasien, et se distingue essentiellement de tous les tracés connus de cette lettre. Cela même, qui distingue le *samekh* des tracés de la lettre correspondante dans des autres écritures, le rapproche du géorgien, et c'est cela qui est pour nous le plus intéressant.

En continuant sa comparaison entre le géorgien et l'armasien, G. Tseretéli acquiert la certitude que certaines lettres géorgiennes présentent un caractère

[21] Ch. Amiranachvili, faisant une communication au sujet du déchiffrement effectué par lui de l'inscription de Bori, dit ce qui suit : « après que le bilingue eut été déchiffré et analysé du point de vue historico-philologique, la lecture de l'inscription de Bori ne présentait pas de difficulté ». (Ch. I. Amiranachvili, Histoire de l'art géorgien, I. Tbilisi, 1944, p. 118).

[22] W. Larfeld. Griechische Epigraphik, 1914, p. 230 et suiv.; I. A. Dzavaxišvili, op. cit., p. 218.

[23] M. Lidzbarsky. Handbuch d. nordsemitischen Epigraphik, II. 1898, tabl. XXXVII et suiv.; également tabl. XLV.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

beaucoup plus archaïque que les signes armasiens, et constituent par eux mêmes des prototypes, desquels les signes armasiens correspondants sont dérivés. « *C'est pour cette raison que nous ne pouvons pas considérer l'écriture géorgienne comme un développement ultérieur de l'écriture armasienne. Celle-ci est seulement apparentée avec elle, et elles sont toutes deux issues d'une même source : l'araméen*» [24]. Ceci explique que dans l'armasien nous ne trouvions pas de prototypes de toutes les lettres géorgiennes. Si nous partons du vieil araméen, tantôt ce sont les lettres géorgiennes qui font preuve du plus grand archaïsme, tantôt ce sont les lettres armasiennes.

Dans ce cas particulier, en même temps que la ressemblance, nous rencontrons aussi des divergences, comme on en observe dans deux langues de la même famille, poursuit Tseretéli. D'autre part, alors qu'au cours de l'étude comparée des langues, nous rencontrons des formes et des mots apparentés dans des langues sensiblement éloignées les unes des autres, du point de vue géographique, tandis que dans des langues intermédiaires les concordances convenables sont absentes, il en est de même pour tel ou tel signe géorgien : nous pouvons trouver des analogies non seulement dans les alphabets proches du point de vue de leur répartition géographique, comme l'arménien, mais même dans des écritures aussi éloignées, territorialement, que le phénicien, le parsi, le pehlevi, l'avesta, le sogdi et même le kharosthi [25]. On peut expliquer par la même raison une certaine analogie entre le géorgien et le grec. En définitive, l'écriture grecque provient aussi de l'écriture sémitique.

Mais l'écriture géorgienne est encore liée au grec par une autre circonstance. On ne peut pas négliger le fait de la ressemblance exceptionnelle, dans certains cas même de l'identité, entre le système d'écriture géorgien et le grec.

Des tentatives ont déjà été faites, dans les publications spécialisées, pour expliquer cette ressemblance par le rapprochement des écritures géorgienne et arménienne [26] avec l'écriture grecque, dans le processus du développement des relations historico-culturelles. Cette ressemblance comprend les éléments suivants : 1) la modification de l'orientation de l'écriture (orientation de l'écriture de gauche à droite, au lieu de l'orientation sémitique d'origine de la droite vers la gauche); 2) la coïncidence de l'ordre des lettres; 3) un trait, un style et une manière d'écriture communs; et enfin il faut ajouter à cela 4) l'utilisation de signes spéciaux pour désigner les voyelles.

Il suffit en effet de comparer les lettres majuscules (asomtavruli-xucuri) géorgiennes avec les lettres majuscules grecques, pour se convaincre immédiatement de leur exceptionnelle ressemblance. Même dans le cas où les lettres individuelles ont une configuration tout à fait différente, le caractère général des signes est identique. Il est important aussi que cette ressemblance se fasse davantage sentir entre les lettres majuscules (asomtavruli) qu'entre les lettres minuscules (nusxuri). Ceci s'explique apparemment par le fait que les caractères asomtavruli constituant une écriture ornementale, et une écriture utilisée pour les documents officiels, l'asomtavuli a subi plus de modifications que le nusxuri, utilisé au début pour l'usage privé quotidien.

[24] G. Tsereteli, Bilingue d'Armazi, p. 19.

[25] Dans l'alphabet Kharosthi, Junker découvre à plusieurs reprises des parallèles à quelques lettres arméniennes et géorgiennes (Caucasica, 1925, Fasc. 2, p. 1 et suiv. 1926, Fasc. 3 p. 82 et suiv.)

[26] Taylor. The Alphabet. An account of the Origin and Development of Letters. London, v. II, 1883, p. 268 et suiv. — Junker, op. cit., p. 5.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Le rapprochement avec le grec se fait encore davantage sentir dans la désignation des voyelles. Dans ce cas particulier, d'autres écritures présentent aussi la même analogie. Par exemple, l'Avesta est vraisemblablement redevable au grec de l'utilisation du système de désignation des voyelles [27]. Une écriture d'origine araméenne, comme l'estranghélo, dans laquelle, selon la règle sémitique habituelle, les voyelles sont absentes, les signes eux-mêmes désignant les voyelles sont empruntés directement au grec [28]. Sous l'influence de l'écriture grecque s'ébauche, selon G. T., le développement du système des voyelles dans l'écriture armasienne. L'écriture géorgienne doit vraisemblablement au grec l'introduction du système de voyelles. Les signes eux-mêmes désignant certaines voyelles sont tout simplement tirés du grec, et sont de ce fait identiques aux lettes grecques. Ceci se rapporte en premier lieu à la majuscule (asomtavruli) o qui se distingue peu du signe correspondant grec o. Une indication presque directe de l'emprunt au grec est constituée par la façon d'écrire ᲣᲜ à l'aide de la combinaison de deux lettres, o et u, transformées par la suite en un seul signe.

Tous ces faits indiquent la forte influence de l'écriture grecque sur l'écriture géorgienne, influence qui a pu être particulièrement renforcée lors de la christianisation de la Géorgie, quand apparut la nécessité d'adapter l'écriture géorgienne à l'écriture grecque. Mais les matériaux de base qui constituent l'alphabet géorgien remontent vraisemblablement à l'araméen, qui se trouve à la base de toute une série d'écritures orientales. En rapport avec ceci, il ne faut pas lier la naissance de l'écriture géorgienne avec la christianisation, car dans ce cas on n'aurait pas pris comme base pour l'écriture un alphabet païen datant d'avant le christianisme, mais on aurait plutot utilisé l'écriture grecque, qui avait justement une longue tradition de développement et de diffusion sur le territoire de la Géorgie [29].

La légende selon laquelle l'alphabet géorgien aurait été inventé au Ve siècle par Mesrop-Machtotz, ne peut trouver aujourd'hui aucun crédit auprès des savants dignes de ce nom; l'invention par Mesrop de l'alphabet arménien est elle-même discutée. On sait que l'œuvre de l'historien arménien Koriun est l'unique document pouvant accréditer cette légende. Cependant, un grand nombre de savants contestent l'authenticité de ce document et affirment qu'il est ajouté postérieurement au texte de Koriun par les interpolateurs.

Parmi les historiens arméniens, on peut considérer comme étant le plus sérieux Lazare de Pharp, auteur d'une histoire d'Arménie, dans la première partie de laquelle il décrit le passé de ce pays depuis 387, date de la division de l'Arménie, et, se basant sur Koriun, il relate l'invention de l'alphabet arménien, par Mesrop-Machtotz. Il termine son histoire par la mort du Catholicos Sahak et de Mesrop (440) mais ne souffle mot de l'activité de ce dernier en Géorgie et en Albanie (Hérétie) ni de son invention des alphabets de ces deux pays. Il est évident que Lazare de Pharp n'aurait pas dû manquer de signaler cet événement si l'invention avait effectivement eu lieu. Se basant sur ces faits, l'académicien I. Džavaxišvili affirmait que « dans le texte original de Koriun, Mesrop-Machtotz était considéré comme l'inventeur de l'alphabet arménien,

[27] Comp. avec Junker, op. cit., p. 10 et suiv.

[28] Th. Nöldeke. Kurzgefasste Syrische Grammatik, 2e éd. Leipzig, 1898, p. 8.

[29] G. Tseretéli, Lettre armazienne.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

mais pour ce qui est de l'invention de l'alphabet géorgien par ce même Machtotz, de même que de l'alphabet albanais, rien n'est indiqué à ce sujet... Dans les rédactions intégrales ou courtes de Koriun, les renseignements relatifs à l'invention des alphabets géorgien et albanais, et ceux relatifs à l'activité de Machtotz en général doivent être considérés comme des additions postérieures à la création de l'œuvre elle-même »[30]. La « vision » de l'évêque Sahak, qui d'après la tradition arménienne aurait collaboré avec Machtotz à l'élaboration de l'alphabet arménien, serait également une interpolation postérieure dans le même livre de Lazare, où est contée la légende de Mesrop-Machtotz. C'est l'avis d'Emine[31], éditeur de l'Histoire Universelle de Vardan le Grand, de Grigol Khalatianz[32], spécialiste qui s'est consacré à l'étude de Lazare de Pharp, du professeur Melikset-Beg[33] et autres. Khalatianz pense même que le récit de l'invention de l'alphabet arménien serait déformé par les interpolateurs.

Lazare de Pharp lui-même n'accordait pas grande confiance à certains documents en sa possession. « Après de longues recherches, j'ai découvert, quant à la chronologie de la vie de notre pays, beaucoup de différences par rapport à la version exacte de la première œuvre scrupuleusement élaborée par notre bien-aimé Agathange » disait-il. Au sujet des œuvres de Faustus de Byzance, il écrivait : « Peut-être quelque insolent ignare a-t-il osé y porter la main sans scrupule, et y a-t-il sciemment ajouté des éléments nés de son imagination; peut-être, incapable d'écrire correctement, a-t-il modifié le texte en le transcrivant, et a-t-il cru nécessaire de couvrir ses erreurs du nom de Faustus de Byzance »[34].

« Lazare de Pharp n'hésite pas à reconnaître que l'ignorance et l'esprit de parti n'étaient point étrangers aux interpolations, qu'on remarque à première vue... Au surplus, ces altérations des textes originaux des plus anciens prosateurs de l'Arménie sont assez fréquentes et la critique a déjà signalé des additions et des changements introduits dès le 4e siècle dans les ouvrages historiques », lisons nous d'autre part dans la collection de Langlois[35]. « Ces auteurs (historiens arméniens) arménisent à l'excès et font rentrer dans l'histoire de leur nation des données qui n'ont primitivement rien de commun avec les annales d'Arménie », écrit A. Vacant dans le Dictionnaire de Théologie catholique[36] P. M.

30 I. Džavaxišvili, Histoire de l'ancienne littérature arménienne, p. 158-160.

31 Emine édita en 1861 une traduction en langue russe de l'« Histoire Universelle » de Vardan le Grand, historien arménien, traduction complétée par de larges commentaires sur Lazare de Pharp. Vardan, dans son « Histoire », note la « vision » du Catholicos Sahak; or, d'après Emine, la langue de la « vision » diffère sensiblement de celle de Lazare. Emine a également noté le fait que le grand personnnage arménien du XIIe siècle, Nersès Lampronetsi, qui niait l'authenticité de la « vision » de Sahak) ignorait qu'elle était incluse dans l'Histoire de l'Arménie de Lazare de Pharp, ce qui lui permet de conclure que la « vision » n'est pas l'œuvre de Lazare, mais que c'est une interpolation postérieure, et qu'au XIIe siècle elle ne figurait pas encore dans l'Histoire de l'Arménie. (Notes d'Emine, p. 82-84). Cité par L. Džanašia dans son ouvrage : Renseignements de Lazare de Pharp sur la Géorgie, édition de l'Académie des sciences de Géorgie, Tbilisi, 1962.

32 Gr. Khalatianz, Lazare de Pharp et ses œuvres, Moscou 1883, p. 113 à 127.

33 Melikset-Beg, Histoire de l'ancienne littérature arménienne, Tbilisi 1941, p. 78.

34 Lazare de Pharp, Histoire de l'Arménie, dans la Collection des Historiens anciens et modernes d'Arménie, V. Langlois, t. II, Paris 1869, p. 2-4.

35 V. Langlois, Collection, p. 203.

36 A. Vacant, Dictionnaire de Théologie catholique (t. I, coll. 1893-4).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Tarchnichvili remarque de son côté : « La vie de Saint Mesrop par Koriun, généralement tenue pour authentique et historique, se présente sous plusieurs versions différant entre elles par la forme et le fond, et se contredisant mutuellement ». D'après P. Peeters, « Koriun II se tient beaucoup plus près que Koriun I de la vraisemblance et de la vérité historiques, et Koriun II et Koriun III sont un peu compromettants pour Koriun I », ce qui oblige Peeters à admettre que le vrai Koriun « n'a pas été entouré d'un respect bien jaloux » [37]. « Ainsi, selon toute apparence, c'est dans l'œuvre de Lazare de Pharp que l'on pourra trouver avec certitude ce qui nous est resté du Koriun authentique », conclut le Père Tarchnichvili [38].

« La légende de Mesrop dans l'œuvre de l'historien arménien Koriun a été postérieurement ajoutée par quelque interpolateur dans un but quelconque », écrit le prof. M. Tseretéli. « Les alphabets géorgien et arménien ont été inventés bien avant le Ve siècle, poursuit-il. L'alphabet géorgien, de même que le grec, l'arménien, et d'autres, représentent des ramifications indépendantes de l'alphabet phénicien qui, en raison de ses qualités phonétiques, était largement répandu dans l'Asie mineure civilisée et dans toute l'Europe. Au Ve siècle existaient déjà des littératures géorgienne et arménienne de haut niveau; et il est difficile d'imaginer qu'une telle culture ait pu naître et se développer si peu de temps après la naissance des alphabets. Le fait que l'on n'ait pas encore découvert les monuments écrits géorgiens et arméniens de l'époque paienne ne signifie rien » [39].

D'autre part, Akaki Chanidzé écrit [40] : « Les chercheurs sont d'accord pour admettre que Koriun a écrit la vie de Machtotz au Ve siècle (environ 40 ans après la mort de ce dernier en 440), mais leurs opinions sont divergentes quant à la véracité des renseignements inclus dans ces œuvres. Il convient d'élucider plusieurs points demeurés obscurs, de caractère chronologique ou autre. ... Le plus ancien spécimen d'écriture arménienne qui nous soit parvenu est l'inscription qui se trouve sur l'église de Tekor (au sud-ouest d' Anisi). N. Marr pensait en son temps que cette inscription, bien qu'ancienne par son texte, avait dû être gravée postérieurement. Le professeur K. Gapadanian, dans son étude, a démontré sans contestation possible que cette inscription date bien du Ve siècle. De par les personnages mentionnés, Gapadanian date cette inscription des années 478-480, et il semble que ceci corresponde à la réalité. Quant à l'écriture géorgienne, on considérait jusqu'à présent que les trois inscriptions de la Cathédrale de Bolnisi étaient les plus anciennes (l'une de ces inscriptions dit : « La construction de cette cathédrale a débuté dans la vingtième année du regime de Peroz, et a été achevée quinze ans plus tard »). Il s'ensuit que l'édification de cette cathédrale, commencé en 478-479, fut terminée en 493-494. Il est évident que l'inscription arménienne de Tekor et l'inscription géorgienne de Bolnisi, sont de la même époque. Mais en 1953, des Italiens, effectuant des fouilles en Palestine, près de Bethléem, mirent au jour dans une colline les

[37] P. Peeters, Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien, Revue des études arméniennes, 9 (1929) p. 204-206.

[38] M. Tarchnišvili, *Le Muséon*, 1947, t. LX 1-2, p. 44.45-

[39] M. Tseretéli, *Bedi Kartlisa*, No 11, p. 13-14.

[40] A. Chanidzé a assisté à la célébration du 1500e anniversaire de Mesrop-Machtotz à Erivan, et a écrit un article à cette occasion dans l'*Art Soviétique* No 7, 1962, p. 14-17, dont nous reproduisons de larges extraits.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ruines d'un monastère comportant trois inscriptions géorgiennes, dont une seule bien conservée [41] ; cette découverte confirme d'ailleurs les données historiques relatives à l'érection par Pierre l'Ibère d'un monastère géorgien dans le désert de Judée ; l'une de ces inscriptions, qui est antérieure à celle de Bolnisi, dit en effet : « Dans les années 430, Mourvanos Pierre l'Ibère édifia un monastère dans le désert de Jordanie, avec une huilerie, un cellier et d'autres dépendances, et l'orna d'inscriptions géorgiennes [42] ».

« Si les écritures géorgiennes de Bolnisi, et arméniennes de Tekor, sont sans nul doute de la même époque, l'inscription de Bethléem est antérieure à l'inscription arménienne de Tekor », dit A. Chanidzé. « Mais acceptons un instant sans esprit critique le texte de Koriun, continue-t-il : Mesrop-Machtotz a créé, avec l'aide du Grec Prophanos, l'alphabet arménien, avec l'aide du Géorgien Djala, l'alphabet géorgien, et avec celle de l'Albanais Benjamin, l'alphabet albanais. Le génie peut évidemment naître au sein de chaque nation, et c'est ainsi que le génial Mesrop-Machtotz a brillamment résolu la question de l'alphabet arménien, adaptant conformément aux caractéristiques de la langue arménienne l'alphabet de Daniel qui existait auparavant, ou en créant un nouveau de toutes pièces. Mais si, en réalité, les alphabets géorgien et arménien sont la création d'une seule et même personne, comment est-il possible qu'il n'y ait entre eux aucune ressemblance, sauf une lettre (k), alors que les sons demeurent les mêmes dans les deux langues ? D'autre part, comment se fait-il que l'ordre des lettres ne soit pas le même dans les deux alphabets, et que Machtotz ait placé à la fin de l'alphabet géorgien la lettre ω (l'oméga de l'alphabet grec), mais l'ait supprimé de l'alphabet arménien ? » demande l'académicien géorgien. Notons ici que le savant allemand Fr. Müller exprimait la même opinion à la fin du XIXe siècle. Il écrivait : « Si cependant Mesrop était, ainsi que les Arméniens le prétendent, le créateur de l'alphabet géorgien, il reste absolument inexplicable qu'il ait créé des caractères propres pour l'alphabet géorgien, et n'ait pas introduit parmi les Géorgiens, l'alphabet arménien qu'il avait créé [43] ». Mais revenons au prof. Chanidzé, qui termine son article ainsi : « Il a été beaucoup écrit sur l'origine des alphabets géorgien et arménien. Bien des chercheurs considèrent avec scepticisme, dans les écrits de Koriun, la partie qui a trait à la création des alphabets géorgien et albanais. D'autres doutent même que Machtotz ait créé l'alphabet arménien. I. Orbéli a pensé un temps que cet alphabet avait été créé par des missionnaires assyriens, et peut-être perfectionné par Machtotz. La question de la création de l'alphabet géorgien n'est pas encore définitivement résolue, malgré les écrits de I. Džavaxišvili, K. Kekelidzé, P. Ingorokva, H. Junker, G. Tseretéli et autres. L'étude de nouveaux documents permettra certainement de dégager les naïves affabulations mêlées au texte de Koriun. L'étude scientifique de la création et de l'histoire des alphabets géorgien, arménien ou alba-

[41] M. Tarchnichvili, Un nouveau monastère géorgien decouvert à Bethléem. *Bedi Kartlisa* N° 16, 1954.

[42] G. Tseretéli. Les anciennes inscriptions géorgiennes de Palestine, *Bedi Kartlisa* Vol. XI-XII 1962. Virgilio Corbo, Il monastero Géorgiano di S. Teodoro, in Terra Santa p. 279-284. Vol. II III 1962.

[43] Fr. Müller, Über den Ursprung der Grusinischen Schrift, Sitz. Ber. Ak. W., Wein 1897, Band CXXVII.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

nais requiert une forme de pensée impartiale, libérée de tout sentiment d'orgueil et de chauvinisme national [44]».

* * *

Les Géorgiens possèdent deux alphabets : *Xucuri* (ecclésiastique) et *Mxedruli* (militaire ou laïque). Le *Xucuri*, lui-même, a deux formes : l'*asomtavruli* (majuscules) et le *nusxuri* (minuscules), dérivé du premier.

Tous les anciens documents géorgiens sont écrits en *asomtavruli* qu'on appelle également ronde à cause de la forme des caractères. Le *nusxuri* apparait au IXe siècle, et il se développe aux Xe et XIe. Au XIe siècle naît une nouvelle écriture, *mxedruli*, mais celle-ci ne supprime pas pour autant le *nusxuri*, de même que l'ancien *asomtavruli* ne disparaît pas non plus. Au IXe siècle, à l'époque de la naissance du *nusxuri*, ces alphabets étaient employés simultanément, jusqu'au XVIIIe siècle : l'*asomtavruli* pour les inscriptions sur les monuments et pour les titres des livres, alors que le *nusxuri* était employé de préférence pour les ouvrages religieux.

L'idée selon laquelle le *xucuri* avait spécialement été créé pour les besoins ecclésiastiques et le *mxedruli*, pour la littérature laïque, est erronée. L'ancienne littérature géorgienne ne connaissait pas de telles dénominations, et ce terme *xucuri* est né beaucoup plus tard. « Nous le rencontrons pour la première fois au XIVe siècle » écrit K. Kekelidzé, [45]. En fait, l'on trouve même après le développement du « *mxedruli* » non seulement des livres religieux, mais aussi des livres laïques écrits en *xucuri* (nusxuri) (annales, actes gouvernementaux, etc.) de même que l'on trouve des livres religieux écrits en *mxedruli*. Mais à partir du XVIIIe siècle, *le xucuri* n'est plus utilisé, et nécessite de la part des Géorgiens eux-mêmes, une étude spéciale. On le confond souvent avec l'arménien, qu'il rappelle un peu par l'inclinaison et le caractère angulaire des lettres, bien qu'il n'ait rien de commun avec ce dernier ; il s'ensuit que les manuscrits géorgiens écrits en *nusxuri* sont pris par les non spécialistes pour de l'arménien, et sont inscrits dans les catalogues comme manuscrits arméniens. En voici quelques exemples : En mars 1949, l'Académie des Sciences de Géorgie organisa une expédition en Bulgarie pour visiter le monastère géorgien de Pétritsoni, fondé en 1083 par Grégori Bakuriani de Tao, haut dignitaire de la cour de Constantinople. Arrivés à Sofia, les membres de l'expédition apprirent qu'une copie du typikon du monastère de Petritsoni, écrit en « nusxuri », avait été transmis à la Bibliothèque Nationale de Bulgarie, mais le catalogue de ladite Bibliothèque mentionnait, au sujet de ce typikon : « écrit en caractères arméniens, texte indéchiffré ». « Oui, c'est ainsi que de mes propres yeux je lus pareille chose, et l'historien Berdzenichvili peut en témoigner », déclare le savant géorgien Akaki Chanidzé [46].

Comme nous l'avons déjà écrit dans un précédent article à propos des monastères géorgiens à l'étranger, [47] ce typikon fut enlevé par les Grecs avant que le monastère passe à la Bulgarie en 1894, et remis à la Bibliothèque grecque

[44] A. Chanidzé, idem, p. 17.

[45] K, Kekelidzé, Histoire de la littérature géorgienne. t, I, 1950, p. 31.

[46] A. Chanidzé, Alphabet géorgien, *Art soviétique*, N° 9, 1962.

[47] K. Salia, Les moines et les monastères géorgiens à l'étranger, *Bedi Kartlisa*, vol. VIII-IX, 1960, p. 57.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

de Korai, dans l'île de Chio. A. Chanidzé remarque que cet ouvrage est toujours mentionné dans le catalogue comme arménien, malgré qu'un savant grec ait estimé de son devoir de publier un article spécial pour prouver que le manuscrit en question était géorgien et non arménien. « Malgré cela, continue le professeur Chanidzé, lorsque nous eûmes besoin de photocopies de ce document, et que la Bibliothèque de notre Académie écrivit à cet effet en 1957 à la Bibliothèque de Chio, il lui fut répondu : « Comment cela peut-il vous être utile, puisque c'est arménien ? » A quoi nous répondîmes : « Veuillez nous l'envoyer, et nous tâcherons de le déchiffrer ». [48]

Deux ans auparavant, le professeur Jaromir Jedlička, avait, parmi les manuscrits considérés comme arméniens, découvert à Prague (sur l'indication de l'écrivain géorgien A. Beliachvili) un manuscrit géorgien du Xe siècle dont il publia l'étude dans le « Muséon » et « Archives Orientales ».

D'autre part, le Dr. Julius Assfalg nous signale qu'il a reçu de la Bibliothèque universitaire de Leipzig cinq extraits des manuscrits géorgiens emportés du Mont Sinai par Tischendorf, dont quatre sont répertoriés dans le catalogue de Vollers comme arméniens. Et qui sait combien de manuscrits encore ont subi un pareil sort et sont perdus pour les chercheurs ?

Afin d'éviter, dans toute la mesure du possible, d'aussi déplorables erreurs, et ses conséquences, nous avons jugé indispensable de publier ci-dessus des exemples des trois écritures géorgiennes portant sur le même texte : *asomtavruli* (ronde), *nusxuri* et *mxedruli*, suivis de ces trois alphabets.

ᲩᲔᲚᲜ ᲝᲰᲔᲝ ᲨᲝᲗᲨᲗ ᲜᲘᲩᲨᲗ, ᲧᲨᲨ ᲨᲔᲜᲨᲜᲗ ᲒᲗᲜᲜᲔ ᲠᲜᲜᲔ,
ᲨᲨᲜᲗ ᲔᲔᲜᲗ ᲜᲨᲨᲜᲗᲔᲔ ᲜᲔᲗᲨ ᲜᲝᲨᲜᲔ ᲨᲔ ᲜᲗᲔᲔ ᲔᲨᲗᲔᲜᲔᲜᲔ,
ᲧᲔᲗᲨᲨ ᲜᲔᲔᲔ ᲨᲨᲨᲔᲜᲔᲔᲗ ᲜᲨᲔᲔᲨ-ᲨᲔᲔᲧᲨᲨᲔ-ᲝᲰᲨᲨᲔᲔᲜᲔᲜᲔ,
ᲨᲨᲗᲜᲔᲜᲔ ᲜᲨᲨᲨᲗ ᲨᲨᲔᲔᲔᲔᲔᲔᲜᲔᲜᲔ, ᲔᲔᲰᲜᲔᲜᲔ ᲨᲨᲝᲰᲔᲔᲨᲨ ᲨᲨᲔᲔ-
ᲒᲔᲔᲜᲔᲜᲔ.

ნილენ ალლაი ბაყბე ფრინგე, ᲧᲨᲨ ᲨᲔᲜᲨᲔᲔᲗ ᲒᲗᲧᲔᲜᲔ ᲨᲨᲨᲔᲜᲔ,
ᲨᲔᲗᲗ ᲔᲔᲗᲗ ᲜᲔᲨᲔᲗᲗᲔᲔ ᲨᲨᲗᲔᲔ ᲨᲔᲨᲔᲜᲔ ᲨᲔ ᲗᲗᲔᲔ ᲔᲨᲗᲔᲜᲔᲜᲔ,
ᲧᲨᲗᲨᲔᲨ ᲜᲔᲔᲔ ᲨᲔᲨᲔᲔᲗᲗᲔᲔᲗ ᲨᲔᲔᲔᲨ-ᲔᲔᲧᲨᲔᲨ-ᲨᲨᲔᲔᲔᲗᲨᲔᲔ,
ᲔᲨᲨᲔᲨᲔᲔ ᲗᲔᲨᲨᲨ ᲨᲔᲗᲨᲨᲨᲗᲗᲔᲔ, ᲔᲨᲨᲔᲔ ᲨᲨᲨᲨᲔᲨᲨ ᲔᲨᲔᲔᲗᲨᲔᲔ.

ნახეს უცხო მოყმე ვინმე, ჯდა მტირალი წყლისა პირსა,
შავი ცხენი სადავითა ჰყვა ლომსა და ვითა გმირსა,
კმირად ესხა მარგალიტი ლაგამ-აბჯარ-უნაგირსა,
ცრემლსა ვარდი დაეთრთვილა, გულსა მდუღრად ანატირსა.

[48] A. Chanidzé, id.

საქართველოს ეროვნული ბიბლიოთეკა

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Ⴀ	Ⴁ	Ⴂ	Ⴃ	Ⴄ	Ⴅ	Ⴆ	Ⴇ	Ⴈ	Ⴉ	Ⴊ	Ⴋ	Ⴌ	Ⴍ	Ⴎ	Ⴏ	Ⴐ	Ⴑ	Ⴒ	Ⴓ	Ⴔ	Ⴕ	Ⴖ	Ⴗ	Ⴘ	Ⴙ
ⵓ	ⵅ	ⵇ	ⵄ	ⵃ	ⵂ	ⵁ	ⵀ	ⵉ	ⵈ	ⵇ	ⵆ	ⵅ	ⵄ	ⵃ	ⵂ	ⵁ	ⵀ	ⵉ	ⵈ	ⵇ	ⵆ	ⵅ	ⵄ	ⵃ	ⵂ
ა	ბ	გ	დ	ე	ვ	ზ	ᲗᲘ	თ	ი	კ	ლ	მ	ნ	ჲ	ო	პ	ჟ	რ	ს	ტ					
a	b	g	d	e	v	z	ē	t'	i	k	l	m	n	y	o	p	ž	r	s	t					

ᲧᲘ	[ᲘᲨ]	ᲦᲘ	ᲧᲘ	ᲨᲘ	ᲩᲘ	ᲪᲘ	ᲫᲘ	ᲬᲘ	ᲭᲘ	ᲮᲘ	ᲯᲘ	ᲰᲘ	ᲱᲘ	ᲲᲘ	ᲳᲘ	ᲴᲘ	ᲵᲘ	ᲶᲘ	ᲷᲘ	ᲸᲘ	ᲹᲘ	ᲺᲘ	᲻Ი	᲼Ი	ᲽᲘ
ⵡ	[ⵅⵡ,ⵅⵡ]	ⵣⵡ	ⵥⵡ	ⵧⵡ	⵩ⵡ	⵪ⵡ	⵫ⵡ	⵬ⵡ	⵭ⵡ	⵮ⵡ	ⵯⵡ	⵰ⵡ	⵱ⵡ	⵲ⵡ	⵳ⵡ	⵴ⵡ	⵵ⵡ	⵶ⵡ	⵷ⵡ	⵸ⵡ	⵹ⵡ	⵺ⵡ	⵻ⵡ	⵼ⵡ	⵽ⵡ
ⵖ	ⵗ	ⵘ	ⵙ	ⵚ	ⵛ	ⵜ	ⵝ	ⵞ	ⵟ	ⵠ	ⵡ	ⵢ	ⵣ	ⵤ	ⵥ	ⵦ	ⵧ	⵨	⵩	⵪	⵫	⵬	⵭	⵮	ⵯ
w	u	p'	k'	ǵ	q	š	č	c	ʒ	c'	č'	x	q	ǰ	h	ō									
								(tch)	(dz)	(ts)	(tš)	(χ)	(dž)												

Nous publierons dans notre prochain numéro un tableau de translittération des caractères géorgiens recommandé par la revue.

Si l'origine de l'alphabet géorgien n'est pas encore définitivement établie, on peut toutefois supposer qu'il a été créé sur la base de l'araméen, subissant par la suite une forte influence de l'alphabet grec.

Quant à son ancienneté, après la découverte des inscriptions de Bolnisi et de Bethléem, l'hypothèse avancée par certains savants sur l'impossibilité qu'un alphabet géorgien ait existé avant le Ve siècle doit être écartée.

Les normes orthographiques et linguistiques présentées par les inscriptions de Bethléem, ainsi que le caractère paléographique de l'écriture, indiquent que ces inscriptions ne représentaient pas la première tentative de fixer par écrit le langage géorgien. La tradition d'écrire en langue géorgienne remontait apparemment à une époque bien antérieure à ces inscriptions (Ve siècle). C'est ce qui permit au prince ibérien Pierre, qui quitta sa patrie en 420 à l'âge de 12 ans et cessa tout rapport avec elle, de créer, dans un pays aussi éloigné de la Géorgie que l'était le désert palestinien, de remarquables monuments d'épigraphie géorgienne.

L'existence d'une écriture géorgienne avant le Ve siècle semble à présent tout à fait possible.

K. Salia

ეროვნული ბიბლიოთეკა

LES PROBLÈMES CONCERNANT LES CONSONNES LATÉRALES DANS LES LANGUES CAUCASIQUES

« Les spirantes et les affriquées latérales constituent un des traits les plus originaux de la phonétique des langues caucasiques septentrionales ». Ainsi s'exprimait Troubetskoy, p. 187, dans un article publié en 1922 dans le t. XXIII du *BSL*, p. 184-204. Comme ce sont des phonèmes de type rare, les correspondances que l'on peut établir d'une langue à l'autre soit entre elles soit avec d'autres phonèmes présentent une importance particulière pour l'étude comparative de ces langues.

Une spirante latérale sourde est une combinaison du *ch* allemand de *ich* ou de celui de *ach* avec un *l* sourd. La spirante latérale sonore est une combinaison de la spirante sonore correspondant à *ch* avec un *l* sonore. Les affriquées latérales, qui sont des sourdes, ou aspirées ou glottalisées, comportent en outre un élément occlusif, dental ou le plus souvent dorsal, aspiré ou glottalisé.

Ces consonnes se rencontrent dans quelques langues caucasiques, qui appartiennent toutes au groupe septentrional : le tcherkesse et l'oubykh au NO, le bats au centre, les langues avaro-ando-tsèzes et l'artchi au NE. Elles sont inconnues des autres langues caucasiques septentrionales et des langues kartvèles.

L'article de Troubetskoy est, encore aujourd'hui, fondamental, et la plupart des correspondances phonétiques qu'il contient sont justes. Mais il faut y apporter quelques corrections et additions, pour tenir compte de travaux ultérieurs de plusieurs caucasologues, pour la plupart soviétiques. J'ai rendu compte de quelques-uns de ces travaux dans le 2e fascicule des t. LIV (1959), LV (1960), LVI (1961), LVII (1962) du *BSL*.

Le présent article, qui ne vise pas à être complet, est un exposé sommaire de l'état actuel de nos conaissances sur les consonnes latérales dans les langues caucasiques, et il indique des recherches à faire.

Langues du Nord-Ouest. Tcherkesse. Le tcherkesse, tant occidental qu'oriental, possède trois latérales : 1° une spirante sourde, *L* ; 2° une spirante glottalisée, *L'*, qui est aussi prononcée avec un élément occlusif glottalisé, c'est-à-dire qui peut être facultativement remplacée par une affriquée glottalisée, *λ'* (il s'agit donc là de deux variantes dialectales ou individuelles du même phonème) ; 3° un *l* sonore très légèrement spirantisé et, au moins en kabarde, palatalisé. Nous le désignerons par *ll*. Le tcherkesse est la seule langue caucasique qui possède dans son système phonologique une spirante latérale sonore. C'est aussi la seule qui ne possède pas de *l* ordinaire, c'est-à dire non spirant.

Les latérales figurent en tcherkesse dans des mots qui appartiennent au vieux fonds de la langue et qui sont d'usage courant. La spirante sonore se rencontre dans moins de mots que la spirante sourde ; la glottalisée ne figure que dans un très petit nombre de mots.

Ainsi, le tcherkesse ne possède pas de *l* ordinaire, mais la triade *L*, *L'*/*λ'* et *ll*. L'opposition phonologiques de ses trois termes ressort clairement des exemples suivants :

Ly « sang », *L'y* « homme », *lly* « chair » ;
pLe « regarde ! », *p'L'e* « quatre fois », *blle* « sept fois », « serpent ».

ՅԱՄՅԵՐԻՆ
ՅՈՒՇԱՄԱՏՅԱՆ

Le tcherkesse possède deux triades analogues de spirantes, dans l'ordre des semi-chuintantes (non-labialisées et labialisées).

Oubykh. L'oubykh possède un *L* et un L'/λ' semblables à ceux du tcherkesse et qui se rencontrent parfois dans les mêmes mots (*La* « sang », *pLa-* « regarder », *p'L'y* « quatre »). Il n'a pas de *l* spirant, mais un *l* ordinaire, légèrement palatalisé. Telle est l'opinion de G. Dumézil dans ses travaux récents (*BSL*, L, 1954, 167; *JA*, 1955, 2). Mészáros (1934) n'a rien dit sur la consonne qu'il notait *l*, sans doute parce qu'il la tenait pour un *l* sonore ordinaire. Dumézil la considérait en 1932 (*Etudes comparatives sur les langues caucasiennes du Nord-Ouest*, 24) comme un *l* « à peine latéralisé ». Peut-être cette impression lui avait-elle été donnée par l'observation de sujets billingues et prononçant le *l* oubykh à la tcherkesse. En tout cas, c'est à la suite de nouvelles observations, faites sur place en 1954 avec A. Namitok, que Dumézil a changé d'avis au sujet de *l* oubykh. Dans le tableau des consonnes de *Etudes oubykhs* (1959) p. 11, *l* ne figure pas comme sonante, ainsi que *n* et *m*, mais comme fricative sonore, à côté de la fricative sourde, celle qui est notée ici *L*. Mais il ne semble pas que l'auteur soit revenu sur son opinion de 1954-55.

Ainsi, l'oubykh ne possède pas une triade de latérales comme le tcherkesse, mais un couple « spirante sourde, spirante glottalisée » *L* - *L'*/λ', sans analogue en oubykh ni en tcherkesse; *l* est à part. La glottalisée est « aussi rare qu'en tcherkesse » (*BSL*, L, 167). Mais le *l* ordinaire est employé en oubykh beaucoup plus fréquement que *ll* en tcherkesse.

Abkhaz. L'abkhaz ne possède pas de spirantes ni d'affriquées latérales, mais seulement un *l* ordinaire. Il répond à tcherk. *L* et *L'*/λ' par la chuintante sourde š (palatalisée dans certains dialectes) et à tcherk. *ll*, oub. *l* par la chuintante sonore ž (palatalisée dans certains dialectes). Il est remarquable que l'abkhaz réponde indistinctement par une non-glottalisée à une non-glottalisée et à une glottalisée des deux autres langues. C'est que l'abkhaz ne possède pas de spirantes glottalisées.

La phonétique comparée des langues caucasiques du NO devra tâcher d'établir si l'oubykh a possédé ou non, autrefois, un *ll* spirant comme le tcherkesse en plus de *l* ordinaire. Car oub. *l* est engagé dans diverses cprrespondances. Il répond à tcherk. *ll* par *l* dans le nom du nombre « sept », mais, comme Dumézil l'a signalé dès 1932 (*Etudes*, 126), par une spirante dorsale antérieure palatalisée, « unique en son genre », γ', dans le mot pour « chair » (v. Lafon, compte rendu des *Etudes oubykhs* de Dumézil dans *JA*, 1960, p. 280 et 286). En outre, Bouda a signalé (*JA*, 1960, 200) des exemples de correspondances de oub. *l* avec tcherk. *th* (*t* aspiré plus une spirante laryngale sourde *h* consistant en un souffle rauque) dans des mots qui n'ont pas de correspondant en abkhaz. Enfin, le teherkesse répond par *r* à *l* de l'oubykh et de l'abkhaz dans des éléments morphologiques: suffixe d'instrumental, préverbe signifiant « dans », suffixe d'aspect (v. Dumézil, *Et. comp.*, 63-67, 136, 137, 212-213). En tcherkesse, *r* ne s'emploie jamais à l'initiale d'un mot. En oubykh, Mészáros ne donne qu'un exemple de *r* initial, et il est suspect. Il faudra tâcher de préciser et d'expliquer les correspondances ci-dessous où tcherk. *ll* et oub. *l* sont engagés :

oub.	abkh.	tcherk.
l	ž	*ll*
γ'	ž	*ll*
l	ʔ	*th*
l	*l*	r

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Langues tchétchènes. Seul le bats possède, outre *l* sonore ordinaire, la spirante sourde *L*. Elle ne figure jamais à l'initiale d'un mot; elle y est remplacée par un *l* ordinaire. A *L* intervocalique ou final du bats le tchétchène et l'ingouch répondent par *l*. Le groupe *rL* du bats est représenté en tchétchène et en ingouch dans la plupart des cas par un *r* ordinaire, dans les autres par un *r* sourd noté *rh*. V. A. Sommerfelt, *NTS*, IX (1935), 132, 135-136; XIV (1947), 145-146; 149.

Bats : *L*; *l* ordinaire.

Langues avaro-ando-tsèzes. Une découverte importante a été faite sur ce domaine : celle de la « 5e latérale ». Jusqu'alors, on considérait que les langues les plus riches en latérales de ce groupe et de tout le Caucase en possédaient, comme l'avar, quatre, constituant autant de phonèmes, en plus de *l* sonore ordinaire : la spirante sourde simple *L*, la spirante sourde forte ou géminée *LL*, l'affriquée sourde aspirée λλ, toujours réalisée comme forte, et l'affriquée sourde glottalisée λ'λ', toujours réalisée elle aussi comme forte.

Avar : *L*, *LL*; λλ, λ'λ'; *l* ordinaire.

Or en étudiant de plus près certaines langues et les dialectes de certaines autres, on a découvert une affriquée latérale glottalisée simple, λ', qui constitue un phonème différent de la glottalisée forte λ'λ'. Elle a pour correspondant en avar écrit l'occlusive dentale glottalisée *t'*; elle s'est conservée telle quelle dans un dialecte avar (v. le tableau, § 49, p. 68, de *Xundzuri ena*, par Arn. Tchikobava et Il. Tsertsvadzé, Tbilissi, 1962). Cette latérale a été découverte en akhvakh par L. Jirkov et, indépendamment de lui, par E. M. Magomedbékova. On a ensuite signalé son existence en karata et dans quelques dialectes de l'avar et de l'andi. Tsertsvadzé a déterminé ses correspondants dans le groupe avaro-ando-tsèze. E. A. Bokarev, dans son article de *Voprosy Jazykoznanija* (VII, 1958), dont j'ai rendu compte dans *BSL*, t. LIV, 1959, p.274-276, donne aussi ses correspondants dans l'ensemble des langues du Daghestan, avec une bibliographie importante. Elle est représentée en andi proprement dit par *l* ordinaire. L'akhvakh possède même une 6e latérale, qui lui est propre, une affriquée sourde aspirée simple, λ. Elle correspond tantôt à *L* de l'avar et des langues andies, ce qui paraît régulier, tantôt à λλ de ces langues, ce qui est pour le moment inexpliqué (T. Goudava, *Iberiul-k'avk'asiuri enatmecniereba*, XI, 269). Elle semble résulter d'un développement propre à l'akhvakh et assez récent.

Groupe dido ou tsèze. Voir le livre fondamental d'E. A. Bokarev, *Cezskije (didojskije) jazyki Dagestana*, Moscou, 1959. Les langues de ce groupe ne possèdent, en plus de *l* ordinaire, que trois latérales, dont aucune n'est géminée et forte, car elles n'ont pas de consonnes s'opposant aux consonnes simples par la force de leur articulation : la spirante sourde *L*, l'affriquée sourde aspirée λ, l'affriquée sourde glottalisée λ'. La première correspond à la fois à *L*, *LL* et λλ de l'avar; la seconde à λ'λ' de l'avar; la troisième à av. littéraire *t'*, av. dial. λ', akhv. λ'.

Artchi. Uslar, qui n'avait pu faire sur cette langue que des observations tout à fait insuffisantes, n'a pas réussi à identifier ses latérales. Dirr a vu que l'on trouvait en artchi une spirante sourde, une affriquée sourde aspirée, une affriquée sourde glottalisée et l'affriquée sonore correspondante (celle-ci uniquement devant une occlusive sonore). Mais il n'a pas toujours su les distinguer entre elles, et il s'est embrouillé dans les notations. Il a, de ce fait, induit Troubetskoy en erreur. Celui-ci écrit, dans son article du *BSL*, p.188, que l'artchi

ეროვნული ბიბლიოთეკა

« possède les mêmes consonnes latérales que les langues du groupe avaro-andi et en plus une spirante latérale sonore ». Dans *Etudes basques et caucasiques* (1952), après examen critique des données et des notations de Dirr, j'avais abouti à cette conclusion, p. 29, qu'il me paraissait certain que la prétendue latérale sonore était une sourde infraglottale, en d'autres termes aspirée, et qu'il me paraissait probable qu'elle était une affriquée. Je la désignais par λ, sans chercher à savoir si elle était simple ou forte .Je terminais ainsi : « Il est clair que la nature exacte de cette consonne et le système phonologique des latérales en artchi ne pourront être déterminés qu'au moyen d'observations précises faites sur des sujets parlants ».

O. Kakhadzé, sans avoir eu connaissance de ces lignes, a réalisé le souhait que j'avais exprimé. Il a publié dans la revue *Iberiulk'avk'. enat.*, t. IX-X, p. 339-344, et t. XI, p. 302-312, les résultats d'observations qu'il avait faites sur place sur les latérales de l'artchi (comptes-rendus par Lafon dans *BSL*, L, 250-252, et LI, 232-236). Il montre que Dirr n'a pas su distinguer la spirante simple et la spirante forte, et qu'il s'est de plus embrouillé dans les notations des spirantes et des affriquées non-glottalisées. Il n'a identifié et noté correctement que les affriquées sourdes glottalisées. Pour les trois autres latérales il avait voulu se servir des notations que Uslar avait employées pour l'avar et dans lesquelles il s'était déjà lui-même embrouillé dans ses livres sur l'andi et sur le groupe ando-dido (v. Troubetskoy, in *Caucasica*, 3, 16). Les notations d'Uslar étaient les suivantes :

spirante sourde simple : *èta* grec ;

spirante sourde forte : *èta* surmonté d'un accent aigu ;

affriquée sourde infra-glottale (aspirée, forte) : *èta* surmonté du signe qui note les consonnes géminées en arabe.

Or Dirr se sert du premier signe pour noter indifféremment la spirante simple et la spirante forte. Et il emploie le troisème signe à la place du second (et même parfois du premier), et inversement le second à la place du troisième.

D'après Kakhadzé, les latérales en artchi sont au nombre de quatre : deux spirantes, une faible et une forte ; deux affriquées, une aspirée, non glottalisée, et une glottalisée, comme en avar. Mais ce sont des dorsales postérieures, contrairement à celles de l'avar, qui sont des dorsales antérieures. Bien que l'auteur ne donne pas d'indications sur ce point, on peut penser que les affriquées latérales de l'artchi sont des fortes, car il se sert des mêmes notations que pour les latérales de l'avar, et, de plus, il les considère comme provenant de spirantes et d'occlusives dorsales fortes. L'affriquée latérale glottalisée se sonorise devant une sonore ; par exemple, le pluriel de *noλ'λ'* « maison », qu'on obtient en ajoutant le suffixe *-dur*, se prononce *noghldur* ou même *nogdur*. Mais cette latérale sonore n'est pas un phonème. Et l'artchi ne possède pas de spirante latérale sonore. La consonne que Troubetskoy prenait pour une spirante sonore et que Dirr note au moyen de t^o dans son *Einführung* est bien, comme je l'avais deviné, une affriquée sourde aspirée, non glottalisée.

Bien que l'artchi possède les mêmes latérales que l'avar, ses latérales ne correspondent pas toujours à celles de l'avar. Ainsi, l'affriquée glottalisée de l'avar a pour correspondant en artchi tantôt une affriquée glottalisée (mot signifiant « chair »), tantôt une affriquée non glottalisée (« sept », « huit », « donner ») ; cf. Lafon, *Etudes*, 37 et 39.

Troubetskoy avait bien vu qu'en face de av. λ'λ' on trouvait en artchi tantôt

ეროვნული ბიბლიოთეკა

λ'λ', tantôt ce qu'il croyait être une spirante latérale sonore (art. de 1922, p. 190).

Ses formules doivent être corrigées de la façon suivante (v. Lafon, *BSL*, LVII, 164) :

av., andi et akhv. λ'λ', artchi λ'λ', tsèze λ; lak *k'* : « chair », « os », « selle », « glace ».

av., andi λ'λ', artchi λλ (et non λ'λ', qui est un erratum), tsèze λ, lak *l* : « sept », « donner ».

Il faut y ajouter : av. *t'*, andi *l*, akhv. λ', tsèze λ' artchi et lak *k'* : « épi », « mince ».

Il faut par suite distinguer deux séries que Troubetskoy a mêlées (art. de 1922, p. 197, nº 4) : « toit » et « pont ». Il s'agit bien de deux mots différents, qui ont pu d'ailleurs influer l'un sur l'autre, mais qui présentent dans les langues tsèzes des latérales différentes : ainsi, en guinoukh, « toit » se dit λ'*u*, et « pont » λ*emo* (Bokarev, p. 230). Le nom du « toit » présente un λ'; celui du « pont » est en général de type *t'ero*; mais en guinoukh on trouve à la fois *t'ɣre* (230) et λ*emo* (111). On a d'une part akhv. λ'*ame*, kar. λ'*ama*, andi *lom* (dial. λ'*om*), dido λ'*o*, gounzib λ'*oq* et λ'*ame*, lak *č'amu* (de **k'amu*) « toit » (cf. Bokarev, art. de *VJ*, 1958, p. 11), et d'autre part av. λ'λ'*a*, guinoukh λ*emo*, lak *lamu* « pont ».

Troubetskoy a, dès 1922, établi quelques correspondances concernant des mots à latérales qui appartiennent les uns à des langues du NO, les autres à celles du centre et du NE. Citons notamment :

Bagoulal *riλ*'λ', andi et akhv. *riλ*'λ'*i*, dido *reλ*, artchi *aλ*'λ', lak *dik'*, etc., oudi *eq'* : tcherk. *lly*, abkh. *ždy* « chair, viande ». Il faut y ajouter bats *ditx* (Dumézil, *Introd.*, 81, n.1) et oub. *γ'ä* (Dumézil, *Etudes comp.*, 126).

Artchi *muλ*'λ'*aλ*'λ', lak *mik'*, rout. et tsakh. *myk* etc. : tcherk. occ. *mylly*, kab. *myll* « glace ». Pas de correspondants en oubykh et en abkhaz.

Av. *anλ*'λ', andi *hoλ*'λ'*u*, groupe dido *oλa*, *aλna*, artchi *viλλ*a, lak *arul*, bats *vorL*, tcherk. *blly*, oub. *bly*, abkh. *bž-* « sept ».

Mais il reste beaucoup à faire. Il faudrait essayer d'allonger des séries trop courtes. Ainsi, Troubetskoy a rapproché (*Nordk. Wort.*, nº 56) les noms du « lièvre » en abkhaz, en oubykh et en andi : abkh. *ža*, oub. *la*, andi λ'λ'*ank'ala* (avec un suffixe que l'on retrouve dans d'autres noms d'animaux). Comme le nom akhvakh est λ'λ'*ak'a*, avec le premier *a* nasalisé (forme citée par E. M. Magomedbékova, *Ib.-k'avk'.*, IX-X, 273), cette correspondance est du même type que celle des noms de la « chair ». Mais l'oubykh a ici un *l*, non une spirante dorsale. Il faudra essayer d'expliquer cette dualité. Le tcherkesse a perdu ce mot et l'a remplacé par un composé signifiant « oreille(s) longue(s) ». Dumézil a signalé (*Etudes comp.*, 126) un autre exemple de correspondance entre abkh. ž (palatalisé dans certains dialectes) et oub. *l* : abkh. *ža-*, oub. *la-* « tromper » (cf. *EO*, p. 70).

On sait aujourd'hui que la série de andi *rela*, tcham. *rela*, *jela*, dido *reλ'a*, khvar. *leλ'a* comprend aussi d'une part akhv., kar. et andi dialectal *reλ*'a « bras, main », d'autre part av. *rat'a* « patte antérieure des animaux ». Peut-être y a-t-il lieu d'en rapprocher kab. *blle* « avant-bras »,

Bien que *L'* figure dans peu de mots tcherkesses et oubykhs, on a pu établir qu'il a pour correspondant *k'* ou *q'* dans diverses langues du Daghestan (v. Lafon, *Etudes*, 58-63). Mais on ne connaît pas avec certitude les correspondants de la consonne définie par la formule « tcherk. et oub. *L* : abkh. *š* ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Bouda a signalé quelques mots où le tcherkesse répond par *L* à un *l* des langues du centre et du NE (*Zeitschrift für Phonetik*, 4e année, 256). On peut sans doute y ajouter tcherk. *Leǧ*o- « voir », tabassaran *liγ-us* « regarder » (avec un γ articulé plus en avant que *ǧ*).

Il faudrait réduire ou expliquer certaines irrégularités. L'artchi répond par λ'λ' à av. et andi λ'λ', dido λ, lak *k'*. Mais en regard de av. *maλ'λ' o*, andi *moλ'λ'o*, lak *mak'* « sommeil, rêve », on a artchi *namk'*. Ce dernier mot a-t-il été emprunté ? Les mots pour « cochon, sanglier » font difficulté. L'artchi a *boλ'λ'* (Troubetskoy, *BSL*, XXIX, 165, n. 2), le lak *burk'*, l'oudi *bôq'*, les langues tsèzes *beλo*, *boλi*, ce qui est régulier. Mais l'avar et plusieurs langues andies ont *boLon*, le bagoulal *bolhon* ; le khvarchi a *bolhon*, qu'il a dû emprunter au bagoulal. Or av. *L* ne va pas régulièrement avec artchi λ'λ' et lak *k'*.

Il est naturel que l'on ait tenté d'étendre aux langues kartvèles les correspondances phonétiques relatives aux latérales des langues caucasiques du Nord. Quelques correspondances ont pu être établies entre av. *LL* et gé. *x*, av. λλ et gé. et sv. *kv*, *gv* (v. Lafon, dans *BSL*, XXIX, 1929, 138-152 ; *Etudes*, 64-65). On sait aussi que av. λ'λ', artchi λ'λ', lak *k'* ont pour correspondant en géorgien *q'*. La concordance entre av. λ'λ'*in* « hiver », λ*ini*, λ*ine*, e*λnu* des langues tsèzes (Bokarev, 231), lak *k'i* (gén. *k'in-il*) « hiver » et la racine gé. *q'in-*, mgr. *'in-* « geler (intr.) se geler », v. gé. *q'ineli* « gelée, gel » est frappante ; v. pour les langues kartvèles le « dictionnaire comparatif laze-mingrélien-géorgien » (1938, en géorgien) de Tchikobava, p. 190-191 et 355.

De plus, dans un article de *Voprosy Jazykoznanija* (1955, n° 4), intitulé *Nekotoryje voprosy iberijsko-kavkazskogo jazykoznanija*, Kétévan Lomtatidzé cite très brièvement (p. 79), sans explications, mais en donnant des indications bibliographiques (v. aussi p. 76, n. 1), trois concordances à retenir (il faut ajouter aux mots qu'elle cite d'autres mots apparentés qui appartiennent à diverses langues du Daghestan et que Troubetskoy donne p. 195).

1° av. oλ'λ'- « aimer » : gé. *q'var-* « aimer » (avec correspondants en mingrélien et en laze) : les deux verbes se construisent de la même façon : la personne qui aime est au datif, ce qui est aimé au nominatif ; *-ar-* doit être un élargissement, comme l'élément *-an*, *-un* qui s'ajoute à la racine dans diverses langues du Daghestan.

2° av. *raλ'λ'a* « os » : la. *q'v-il-i*, *'il-i* « os », v. gé. *q'v-l-iv-i* « os de l'épaule » (ces analyses sont de Tchikobava, p. 71).

3° andi *uλ'λ'-* « dire », tsèze *eλa* (Bokarev, 208) : gé. *t'q'v-* « dire », où *t'* peut être un ancien indice de classe du complément d'objet direct (**d*, d'ou *t'* devant une glottalisée).

Malheureusement on ne sait pas encore ce qui correspond dans les langues kartvèles à av. λ'λ', tsèze λ, artchi λλ, lak *l*. Il reste beaucoup à faire dans le secteur des latérales. Toutefois, si l'on considère la diversité des vocabulaires, même à l'intérieur de chaque groupe, y compris le groupe du NO et le groupe kartvèle, les resultats obtenus sont encourageants, et l'on peut dire, à mon avis, que les latérales fournissent des arguments sérieux d'ordre phonétique en faveur de la parenté des langues caucasiques septentrionales et des langues kartvèles.

René LAFON

ეროვნული ბიბლიოთეკა

POUR FAIRE MIEUX CONNAITRE LA LANGUE GEORGIENNE

(*suite et fin*)

J'ai pu me servir, pour terminer ce travail, des ouvrages suivants qui ont paru en 1962 : A. Chanidzé, 2e édition, corrigée, de sa *Kartuli enis gramat'ik'a* « Grammaire de la langue géorgienne » de 1955 ; t. VII du *Kartuli enis ganmart'ebiti leksik'oni*, le monumental « Dictionnaire raisonné de la langue géorgienne » publié par l'Académie des Sciences de la R. S. S. de Géorgie sous la direction d'Arn. Tchikobava ; fasc. 4 et 5 du *Georgisch-Deutsches Wörterbuch* de K. Tschenkéli. Les corrections de la 2e édition de la grammaire de Chanidzé ne portent que sur des détails ; le numérotage et les titres des paragraphes n'ont subi aucune modification.

Additions à la liste des formes verbales de la 1re conjugaison qui figurent dans le conte de Vaja-Pchavéla

Il faut ajouter aux formes verbales de la 1re conjugaison qui ont été présentées dans le fascicule précédent *čavuvli* (5) « je passe à côté de », forme de présent à la version objective : le préverbe *ča-* indique sans doute que la source coule vers le bas. Ce verbe ne possède, comme le verbe simple d'où il est tiré, que des formes de la 1re et de la 3e séries. Bien qu'il n'admette pas de complément d'objet direct, il a la forme d'un verbe transitif, comme le montre sa 3e série (*mivlia, mevlo, mevlos*). Il n'a pas la version neutre, mais seulement la subjective et l'objective : *vivli* et *vuvli*. Le verbe simple *vivli* a valeur de futur. Mais, ici du moins, *čavuvli* exprime une action permanente. Sur ce verbe *vla*, voir Chanidzé, *Gr.*, 422 *i*, et Tschenkéli, *Einf.*, I, p. 89.

Il faut y ajouter aussi trois formes de la racine *švel-* « aider, secourir » (un seul complément), « donner quelque chose comme aide à quelqu'un » (deux compléments) ; celui qu'on aide est toujours au datif ; l'objet de l'aide, s'il est exprimé en dehors de la forme verbale, est au datif ou au nominatif suivant que la forme appartient à la 1re ou à la 2e série.

1re série : imparfait de l'indicatif : *vegharasa mšvelodnen* (7) « elles ne pouvaient plus rien me donner comme aide » ; le Dictionnaire de l'Académie (*švelis*, VII, 1373) cite une phrase de construction identique : *gogoebi c'indis ksovas... mšvelodnen* (Catherine Gabachvili) « les jeunes filles m'aidaient en tricotant des chaussettes », litt. « me donnaient comme aide le tricotage de chaussettes ».

2e série : impératif : version objective, *ušvelet* (4) « aidez-le, secourez-le », litt. « aidez-lui » ; dans un autre contexte, cette forme pourrait avoir valeur d'indicatif et signifier « vous l'avez aidé » ; pas de complément (qui serait au nominatif) indiquant l'objet de l'aide. Le Dictionnaire de l'Académie donne *ušvela* comme la forme d'aoriste correspondant à *švelis*. 2e subjonctif (avec valeur d'impératif), avec préverbe : *mivašvelot c'q'aros c'q'ali* (7) « secourons la source en lui donnant de l'eau », litt. « donnons de l'eau (nom.) comme secours à la source (dat.) » ; forme à voyelle préradicale *a*.

Le Dictionnaire de l'Académie donne, nous l'avons dit, *ušvela* comme l'aoriste

ეროვნული ბიბლიოთეკა

correspondant au présent *švelis*. La forme à la version objective *ušvelis* a valeur de futur. Tschenkéli (II, p. 250, nº 11) et le Dictionnaire de l'Académie (*ušvelis*, VI, 1667) citent ce proverbe : *k'oghoc k'i c'aakcevs mgels, tu lomi ušvelis* « même un moucheron terrassera le loup, si le lion l'aide ». Les exemples cités semblent indiquer que les formes à la version objective ne s'emploient pas avec un complément indiquant l'objet de l'aide, et qu'elles signifient « aider, secourir ». Tschenkéli considère (247) (*h*)*švelis*, ainsi écrit, comme un verbe « moyen relatif », qui a pour futur *ušvelis* et pour aoriste (*man*) *ušvela*. Le Dictionnaire de l'Académie donne *švelis* (écrit sans *h*) et *ušvelis* (futur) comme transitifs, avec *ušvela* comme aoriste pour les deux. *Mivašvelot* se construit, comme *sveliš*, avec deux compléments : c'est le perfectif de *ašvelebs* (Tschenkéli, II, p. 494).

2e conjugaison (conjugaison des verbes passifs)

« Le géorgien est une langue à formes en majorité actives. En même temps, il existe un petit nombre de verbes passifs qui n'ont pas de correspondant actif » (Chanidzé, *Gr.*, § 276).

A. — Passif à préfixe *i/e*

1re série
Présent et futur

Formes absolues : sans préverbe : *vibadebi* (4) « je nais », de *bad-eb-a* « mettre/venir au monde ». Avec préverbe : *daik'argeba* (3) « (mon nom, ma personnalité) se perd », de *k'arg-v-a* « perdre », exprime l'accomplissement intégral du procès dans le présent ; mais *ar daik'argebi* (8) « tu ne te perdras pas », futur.

Formes relatives, sans préverbe : *mexureba tavze* (2) « il me couvre la tête », litt. « il se place à moi comme couverture sur la tête », de *xur-v-a* « mettre, placer (coiffure, couverture) » : *medeba* (4) « elle (la faute) m'est imputée », litt. « m'est placée », de *d-eb-a* « placer », qui n'a au passif que des formes relatives. Forme à préverbe *šemo-*, précédée de l'adverbe *gars* « tout autour » : *šemomert'q'mian* (5) « (les fougères) se placent par rapport à moi comme une ceinture », de *šemort'-q'-m-a*. Tschenkéli donne (493) deux formes de présent passif relatif, sans préverbe, *vert'q'mebi* et *vert'q'mi* ; sur les verbes qui ont à la fois des formes de passif en *-eb* et des formes en *-i*, v. Chanidzé, *Gr.*, 384. Il s'agit ici d'une forme de présent, dont le préverbe doit indiquer l'accomplissement intégral du procès. Le t. VII du Dictionnaire de l'Académie donne (943) la forme *šemoert'q'meba* ; mais dans la première phrase citée dans l'article, qui a été tirée du journal *K'omunist'i*, on trouve *šemoert'q'moda*, qui suppose un « présent » *šemoert'q'mis* (d'où *šemoert'q'mian* au pluriel), et qui a valeur de conditionnel : 25-*džer šemoert'-q'moda dedamic'is ek'vat'orze* « (une voie ferrée qui) ferait 25 fois le tour de la terre », litt. « s'enroulerait 25 fois sur l'équateur de la terre ».

Mesmis (4) est une forme passive (Chanidzé, 408) ; c'est la forme relative qui correspond à *ismis* « il est entendu », de *smena* « entendre » (v. Chanidzé, 384, pour la finale *-i-s*). Ce qui est remarquable, c'est que l'indice de complément d'objet indirect exprime celui qui, selon la conception française, entend ; c'est, selon la conception géorgienne, celui par rapport à qui quelque chose est entendu ; s'il y a un substantif exprimé en dehors du verbe, il est au datif ; ce qui est entendu est, naturellement, au nominatif. *Mesmis* « à moi il est entendu » = « je l'entends ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Passif expriment la possibilité : *šegedareba* (1) « (quel vin) peut t'être comparé, t'est comparable ? », de *še-dar-eb-a* « comparer ». Cette forme à préverbe n'a pas, du moins ici, valeur de futur. Le préverbe *še-* marque proprement un mouvement vers l'intérieur ; on dit en français « entrer en comparaison, faire entrer en comparaison ». Le passif sert parfois en géorgien à marquer la possibilité (Chanidzé, 288), comme en français les verbes réfléchis à signification passive : *ghvino ismeva, napti k'i ara* « le vin se boit, est potable, mais non le pétrole ». Le Dictionnaire de l'Académie (*šeedareba*, VII, 744) indique que ce verbe s'emploie d'habitude avec les particules négatives *ar*, *ver*, etc. Il en est ainsi dans les trois exemples que cite le Dictionnaire, et dans tous les trois le verbe signifie « il peut être comparé à, il est comparable à », non « il est comparé à ». Dans le conte de Vaja, la question posée équivaut à une négation : « aucun vin ne se compare à toi, n'est comparable à toi ».

Gešinia (8) « tu as peur » est une forme passive relative de *šin-eb-a* « faire peur », qui signifie litt. « à toi il est fait peur ». La finale *-ia* du passif d'état a été substituée à la finale *-is*, qui s'emploie d'ordinaire au passif en vieux géorgien (Chanidzé, 434). Le substantif qui indique de qui ou de quoi l'on a peur prend la marque du génitif suivie de celle du nominatif (Tschenkéli, I, 477, rem.).

Déponents, c'est-à-dire verbes qui ont la forme de verbes passifs, mais se construisent comme des verbes actifs (Chanidzé, 293) : *it'q'vis*, qui signifie normalement « il (le) dira », mais n'a pas ici précisément la signification d'un futur opposé au présent.

Imparfait

Sans préverbe : *vighup'ebodi* (6) « je périssais », de *ghup'-v-a* « tuer, faire périr ».

2e série
Indicatif aoriste

Formes relatives, avec préverbe : *daec'apa* (9) « il se jeta avidement sur elle (sur l'eau, pour la boire) », de *da-c'ap-eb-a* ; *gamomeghvidza* (8) « je me réveillai », litt. « le réveil se fit pour moi », de *gamo-ghvidz-eb-a* « réveil ».

Impératif

Avec préverbe : *dailoce* (1) « sois bénie », de *da-loc-v-a*. Dans un autre contexte, pourrait signifier « tu fus bénie ».

3e série
1re résultatif

Forme relative à préverbe : *gadahk'vriat* (2) « elles (des pierres) se sont recouvertes de (mousse) », litt. « (la mousse) leur a été collée par-dessus », de *gadak'vr-a*. V. art. *gadaek'vreba*, Dict. Ac., II, 213.

2e résultatif

Formes absolues à préverbe : *unda davghup'uliq'av* (7) « je devais avoir péri »,

ეროვნული ბიბლიოთეკა

de *da-ghup'-v-a* « faire périr »; *gač'ediliq'o* (8) « il avait été complètement rempli (par des brouillards) », « il était plein (de brouillards) », de *ga-č'ed-v-a* « remplir complètement ».

Forme relative à préverbe : *šublze opli damsxmoda* (8) « de la sueur m'avait été versée sur le front, mon front était couvert de sueur », de *da-sx-m-a* « verser ».

Passif à suffixe *-d*
Présent

Forme absolue, à préverbe : *čavrak'rak'debi* (5) « je passe en gazouillant », de *rak'rak'i* « gazouillis »; le préverbe *ča-* « vers le bas » indique la direction dans laquelle la source coule.

Aoriste

Avec préverbe : *čamoprinda* (6) « il descendit en volant vers moi », de *čamoprin-v-a*; *šemešinda* (8) « j'eus peur », litt. « la peur se produisit à moi », sert d'aoriste à *mešinia*; passif à *-e* et à *-d*.

Passif en *-eb*, sans *-i*/*-e* ni *-d*
1re série
Présent

Forme sans préverbe, superessive : *ac'q'deba aket-iket* (3) « il se rue d'un côté et de l'autre », de *c'q'd-om-a*, v. Tschenkéli, II, 93.

Futur

A préverbe : *ar dašrebi* (8) « tu ne te desséchera pas », de *da-šr-eb-a* « rendre/devenir sec ».

Imparfait

Sans préverbe, version objective : *guli mik'vdeboda* (6) « le cœur se mourait à moi, mon cœur se mourait », de *k'vd-om-a* « mourir ».

2e série
Aoriste

A préverbe : *movarda* (9) « il tomba (vers moi) »; de *mo-vard-n-a*; *gadzgha* (9) « il se rassasia ». de *ga-dzgh-eb-a* « (se) rassasier ».

2e subjonctif

A préverbe, version objective : *ar dagvišres* (7) « qu'elle ne tarisse pas pour nous ! », de *da-šr-eb-a*.

3e série
1re résultatif

Forme relative, à préverbe de direction : *asc'vdomian* (*zecas*) (2) « ils y sont parvenus (au ciel) » de *a-c'vd-om-a* « parvenir dans la direction du haut ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

2e résultatif

3 formes à préverbe *da-* qui se suivent (6) : *damdgariq'o* « (une grande sécheresse) s'était établie », de *da-dg-om-a* « s'établir » ; *damč'k'nariq'vnen* « elles s'étaient flétries », de *da-č'k'n-ob-a* ; *davmšraliq'avi* « je m'étais tarie », de *da-šr-ob-a*.

3e conjugaison (verbes médio-actifs)

1re série
Présent

Sans préverbe : *borgavs* (3) « il se déchaîne », de *borg-v-a* ; *ghrialebs* (3) « il rugit », de *ghrial-eb-a*.

Avec préverbe de direction : *modis* (1) « il vient », de *mo-svl-a*. Formes relatives : *damckeris* (2) « il me regarde d'en haut », de *dacker-a*, toujours avec un indice d'objet indirect ; *momdzaxian* (3) « ils m'appellent », avec indice d'objet indirect, de *mo-dzax-eb-a*.

La forme à préverbe de direction *mova* (1) de *mo-svl-a*, qui signifie d'ordinaire « il viendra », exprime ici une action habituelle, « il vient ».

Imparfait

Sans préverbe : *vdudunebdi* (6) « je murmurais », de *dudun-i* ; *špotavdnen* (7) « ils s'agitaient », de *špot-v-a*. Version objective : *guli mik'ank'alebda* (8) « mon cœur palpitait », litt. « le cœur me palpitait », de *k'ank'al-eb-a* (v. Tschenkéli, 494 et 159).

2e série
Aoriste

Forme absolue, à préverbe de direction : *c'axvel* (6) « tu t'en es allé », de *c'a-svl-a*.

Forme relative, à préverbe : *damduduna* (8) « il me murmura (d'en haut) », de *dudun-i*. Le présent *vduduneb* « je murmure » (forme absolue) a pour futur *viduduneb*. *Davsduduneb*, présent et futur, forme relative, signifie « murmurer d'en haut quelque chose à quelqu'un ». Voir l'article *dudun-*, très intéressant, dans le dictionnaire de Tschenkéli, IV, 233.

2e subjonctif

Sans préverbe : *unda vidino*, *vidino* (1) « il faut que je coule, que je coule », de *den-a* « couler ».

3e série
2e résultatif

Sans préverbe : *net'avi medina* (5) « plût au ciel que je coulasse ! », de *den-a* « couler ».

4e conjugaison (verbes médio-passifs)

Le texte ne contient que peu de verbes médio-passifs.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

1re série
Présent

Du verbe « être », qui n'a que des formes absolues : avec attribut : *var* (2) « je suis (heureuse) », *ara var* (9) « je ne suis pas (tarie) », *aghara var* (4) « je ne suis plus (alors ce que je suis maintenant) ». Il est remarquable que, dans ce texte si riche en formes verbales, le verbe « être », qui est le plus vague de tous les verbes, soit si peu employé.

Des deux verbes marquant la possession, qui n'ont que des formes relatives : *mq'avs* (2) « j'ai (des amis) », litt. « (des amis) m'est objet de possession » ; le sujet est un être animé ; *makvs* (4) « j'ai (le cœur brisé) », litt. « le cœur) m'est objet de possession (brisé) » ; le sujet est un objet inanimé.

Du verbe « vouloir », qui n'a que des formes relatives : *rogorc unda* (3) « comme il veut », litt. « comme il est pour lui objet de volonté ». Sur cette forme, qui était autrefois une forme d'imparfait, à suffixe *-d*, v. Chanidzé, 427 *a*. *Unda* s'emploie d'autre part comme particule invariable signifiant « il faut » (Chanidzé, 485) : *unda vidino* (1) « il faut que je coule ».

Imparfait

Du verbe « vouloir » : *undoda banaoba* (6) « il voulait se baigner », litt. « (se baigner) était pour lui objet de volonté ».

2e série
2e subjonctif

Du verbe « être », dans une expression toute faite, qui signifie « presque, peu s'en faut que », *cot'a ar iq'os* (4).

J'ai intitulé cette étude « Pour faire mieux connaître la langue géorgienne ». Mais comment peut-on l'apprendre, surtout si l'on n'a auprès de soi personne qui la connaisse et qui sache l'enseigner ? Ceux qui savent l'allemand disposent maintenant de deux excellents instruments de travail que l'on doit à la science et au labeur de Kita Tschenkéli : *Einführung in die georgische Sprache* (Zürich, Amirani-Verlag, Theaterstr. 4, 1958), en deux volumes (LXIV-628 p. et X-614 p.), dont le second contient des exercices correspondant à chaque leçon du premier et une chrestomathie (d'où a été justement tiré le conte de Vaja-Pchavéla) ; *Georgisch-Deutsches Wörterbuch* (même maison d'édition), qui paraît depuis 1960 à raison de deux fascicules de 96 pages par an ; cinq (de *a* à *tavs*) avaient paru en avril 1963. Cet ouvrage remarquable bénéficie depuis le 4e fascicule d'une subvention de la Fondation de l'Université de Zürich pour la recherche scientifique, et en outre, depuis le 5e, d'une subvention du Fonds national suisse pour la recherche scientifique.

La « leçon » de cette étude me sera fournie par les dernières lignes de l'article en géorgien que Nino Salia a consacré au séjour que fit à Paris, à la fin de 1957, la troupe de danses populaires de Géorgie, et qui a paru en juin 1958, dans le nº 28-29 de *Bedi Kartlisa*, p. 39-42. Je les traduis en français :

« Pendant tout le temps où l'âme de la Géorgie tournait au théâtre de l'Alhambra, la colonie géorgienne de Paris était là, et cela se comprend. Chacun de nous désirait se trouver en contact avec notre patrie lointaine par l'intermédiaires des jeunes gens venus de là-bas.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

« Mais ce qui était merveilleux, c'est que nos jeunes gens nés ici et qui y ont été élevés, et dont beaucoup ne savent pas le géorgien, sentaient et éprouvaient si fortement la présence de la Géorgie vivante sur la scène que l'on aurait cru qu'ils avaient été hypnotisés ; ils entouraient les danseurs et ne s'éloignaient pas d'eux ».

Ak dabadebulni da aghzrdilni čveni axalgazrdebi, romelta šoris beverma kartulic ar icis « nos jeunes gens nés et élevés ici, dont beaucoup ne savent pas le géorgien ». Je dis, pour terminer, aux Géorgiens qui vivent hors de leurs pays, comme je le dis aux Basques qui se trouvent dans le même cas, qu'ils doivent transmettre à leurs enfants la langue qu'ils ont reçue de leurs parents et de leurs ancêtres. Les Basques connaissent une difficulté supplémentaire : leur langue est morcelée en dialectes. La tâche est, à ce point de vue, plus facile pour les parents géorgiens. Il n'est pas besoin de livre pour enseigner les rudiments de la langue. Il faut seulement du coeur.

René Lafon

ეროვნული ბიბლიოთეკა

CONTRIBUTIONS A LA RECONSTRUCTION DU PHONETISME DU KARTVELIEN COMMUN *

Les langues dites caucasiques. c-à-d. les langues qui se parlent en Caucasie et qui ne sont ni indo-européennes ni turques ni sémitiques, se répartissent sur trois groupes, à savoir 1° les langues du Caucase du Sud, dites kartvéliennes, dont les représentants sont le géorgien, seule langue caucasique qui ait des traditions littéraires anciennes, remontant au Ve siècle de notre ère, le mingrélien et le laze (č'ane), souvent considérées comme deux variantes dialectales d'une seule et même langue que Arnold Čikobava a proposé d'appeler le zane, et le svane, 2° les langues du Caucase du N.-O., entre autres l'abkhaze, le tcherkesse et le kabarde, et aussi l'oubykh parlé par une vingtaine de personnes dans deux villages anatoliens, si bien décrit par M. Georges Dumézil, et 3° les langues du Caucase du N.-E., divisées en deux sous-groupes, a) les langues du Nord-Centre, à savoir le tchéchène, l'ingouche et le bacbi et b) les langues du Daghestan représentées aujourd'hui par une vingtaine de langues assez différentes dont, cependant, plusieurs ne sont parlées que par un nombre très petit de personnes dans des villages isolés.

L'unité primitive des langues du premier groupe et celle du deuxième ne font guère de doute, tandis que le morcellement extrême des langues du troisième pose des problèmes difficiles. Mais il semble probable qu'elles aussi sont apparentées entre elles, c.-à-d. remontent à un ancêtre commun. La tâche des comparatistes est ainsi, premièrement la reconstruction des trois langues communes qui sont à la base de ces trois groupes, et deuxièmement, à partir de ces trois langues reconstruites et par conséquent hypothétiques, de procéder à la reconstruction de leur origine, le caucasique commun. La plupart des caucasologues seraient probablement disposés à admettre la parenté de toutes les langues du Nord, celles du deuxième et du troisième groupe. Troubetzkoy a, dans un célèbre article de 1930, proposé une centaine d'étymologies à l'appui de cette hypothèse. Dans les années 1950 M. Karl Bouda a essayé de pousser plus loin et de démontrer la parenté des langues du Nord et celles du Sud du Caucase. Il a proposé plus de 120 étymologies qui prouveraient cette parenté, et les linguistes géorgiens ont pu plus tard augmenter ce nombre. Très peu d'entre elles résistent à un examen sérieux. S'appuyant plutôt sur des faits de structure, un grand nombre de linguistes éminents, en particulier M. Čikobava et beaucoup de ses élèves sont, cependant, convaincus de l'unité de toutes ces langues et ont même cherché des langues apparentées en dehors du Caucase, depuis le basque dans les Pyrénées jusqu'au Burushaski dans le Karakoroum, et tout un ensemble de langues mortes, comme l'ibère, l'étrusque, le pélasgique, le xatti, le xurri, l'ourartéen, l'élamite et le sumérien. Quelque séduisantes que puissent paraître de telles hypothèses ambitieuses, il faut dire qu'elles sont loin d'être prouvées, et l'on peut même douter qu'elles se laissent prouver par les méthodes comparatives traditionnelles dont nous disposons.

* Karl Horst SCHMIDT, *Studien zur Rekonstruktion des Lautstands des südkaukasischen Grundsprache,* Wiesbaden 1962, p. 160. (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes XXXIV, 3).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

L'auteur du présent ouvrage donne dans l'introduction un exposé très clair de toutes ces hypothèses, partageant avec prudence l'attitude plutôt sceptique de son maître, le regretté Gerhard Deeters. Ce qu'il se propose de faire, c'est d'étudier en détail le phonétisme des langues kartvéliennes. en vue de remonter au phonétisme du kartvélien commun, tâche moins ambitieuse, mais peut-être plus féconde. Pour toutes les langues du Caucase, c'est ce travail de déblaiement qui s'impose d'abord.

L'auteur qui a une formation comparatiste solide, est bien préparé pour ce travail. Il connaît non seulement le géorgien, mais aussi le mingrélo-laze et le svane; il est familier avec toute la littérature sur son sujet qui est dispersée dans des revues et des journaux souvent difficiles à obtenir. Son raisonnement est partout clair et en général convaincant.

Il part de l'idée qu'on se fait généralement de la différenciation du kartvélien commun : d'abord une différenciation dialectale entre le svane d'une part et le zano-géorgien de l'autre, et plus tard une différenciation de ce dernier en zane et en géorgien. Toutes les langues kartvéliennes descendraient ainsi de la même façon d'une source commune, et l'auteur repousse, par conséquent, d'une façon assez sommaire, les vues de M. Čikobava qui accorde au svane une place un peu à part, le considérant domme un dialecte kartvélien superposé à une langue adyghée.

La partie la plus importante du livre est la partie où l'auteur passe en revue tous les aspects des systèmes phonémiques des langues en question, reprenant ainsi le travail qu'avait fait M. Čikobava dans son *Lexique comparatif du čane, du mingrélien et du géorgien*, paru (en géorgien) en 1938, où cependant les matériaux svanes ne sont qu'incidemment pris en considération. La méthode de l'auteur du présent ouvrage se distingue cependant de celle qu'a appliquée M. Čikobava. Il rejette la méthode de M. Čikobava qui consiste en une analyse extrêmement poussée des radicaux, pour ne comparer en fin de compte que des racines composées d'une seule consonne. C'est une analyse qui conduit, dans la langue commune, à un nombre surprenant de racines monolittères homonymes, et qui suppose en outre l'existence, dans toutes les langues caucasiques du Sud, de classes nominales exprimées par des préfixes. Cette méthode conduit à des résultats souvent invérifiables. M. Schmidt, au contraire, s'efforce de reconstruire des mots et des formes, qui nous laissent entrevoir un système linguistique réel.

Une des questions les plus ardues dans le domaine des langues kartvéliennes, c'est la question très compliquée des rapports entre les affriquées et les fricatives sibilantes et chuintantes et les groupes harmoniques du type *sk-šk-*. On peut supposer, comme M. Čikobava, l'existence d'un système primitif très simple qui n'aurait que des sifflantes et des chuintantes. Les groupes harmoniques seraient le résultat de développements postérieurs à la rupture de l'unité kartvélienne, théorie perfectionnée et nuancée par M. Gamq'relize. D'autres, comme M. Polák, pensent qu'il faut partir d'un système plus riche, possédant au moins deux séries sifflantes. La plus récente théorie, qui a été brillament exposée en 1960 au Congrès des Orientalistes à Moscou par M. Mač'avariani et qui peut-être rend le mieux compte de tous les phénomènes, suppose trois séries, une série sifflante, une série chuintante et une troisième dont on ne peut guère préciser la nature. Je ne voudrais pas ici, dans un bref compte-rendu, discuter ces problèmes qui ne pourraient intéresser que les spécialistes. J'espère pouvoir le faire ailleurs. Je me borne à signaler que l'auteur ne donne pas seulement

ეროვნული ბიბლიოთეკა

un exposé très clair des hypothèses présentées et de ses propres vues, mais qu'il met aussi sous les yeux des lecteurs tous les matériaux sur lesquels ses vues sont fondées. Ces matériaux sont donnés dans la deuxième partie du livre, où tous les éléments lexicaux communs des langues kartvéliennes sont donnés dans un index alphabétique. Cet index qui occupe les pages 93 à 160 contient plus de 460 mots têtes d'article. J'ai compté plus de 200 mots svanes dans l'index, ce qui représente un grand pas en avant dans les études sur le svane.

Si, sur la plupart des points, je me trouve d'accord avec l'auteur, je crois qu'il place, comme le font la plupart des comparatistes, trop de confiance dans les méthodes comparatives. Ces méthodes ont abouti à des résultats brillants dans le domaine des langues indo-européennes, à mon avis parce que ces langues ont une structure qui se prête admirablement à l'application de ces méthodes. Il n'est pas sûr que, appliquées à des langues d'une structure très différente, ces mêmes méthodes conduisent à des résultats aussi définitifs. Et il ne faut pas perdre de vue non plus que le schéma de l'arbre généalogique représente une simplification extrême des faits historiques très compliqués, représentant l'histoire des langues comme une série de différenciations dialectales successives d'états de langue plus anciens. On risque par là de négliger le rôle des innovations secondaires qui se propagent par ondes à partir des centres les plus divers. Ce facteur de la diffusion a dû jouer un rôle particulièrement grand dans le petit monde caucasique assez homogène et exposé aux mêmes influences extérieures. Cela signifie que la distinction entre traits d'héritage commun, traits dus à des innovations secondaires et ressemblances purement fortuites, devient très difficile, peut-être impossible. On se demande si l'application des méthodes de la linguistique géographique ne pourrait pas corriger ces défauts et apporter des lumières sur beaucoup de questions obscures dans l'histoire des langues du Caucase en général, et de celles du Sud en particulier. Mais ces méthodes et celles plus traditionnelles de l'auteur ne s'excluent pas. L'auteur nous a montré qu'on peut obtenir de très beaux résultats avec une application judicieuse des méthodes comparatives qui ailleurs ont fait leurs preuves.

Avant de terminer ce bref compte-rendu je voudrais attirer l'attention sur un problème qui a une importance théorique considérable : c'est la question de la quantité vocalique de certains dialectes svanes très archaïques. J'ai supposé dans un article de 1939 que l'opposition de voyelles longues et brèves remonte au kartvélien commun, pour en tirer un certain nombre de conclusions sur l'évolution du vocalisme géorgien. M. Schmidt rejette cette théorie et je suis aujourd'hui disposé à lui donner raison. Mais il va trop loin en affirmant que cette distinction n'est pas phonémique en svane, comme on le voit au très intéressant article de Al. Oniani, *Sur les voyelles longues en svane* (*Iberiul-k'avk'asiuri enatmecniereba* t. XIII, 1962, p. 209-227). Le caractère phonémique de la distinction est ici très bien mise en lumière, ce qui évidemment ne prouve pas qu'elle remonte au kartvélien commun, mais qui montre en tout cas que nous avons là un problème qui attend encore sa solution. Il faut avouer qu'il est difficile d'attaquer ce problème avant la publication d'un dictionnaire svane-géorgien (ou russe) qui nous fait cruellement défaut aujourd'hui.

Il faut féliciter l'auteur de cette contribution remarquable à la linguistique caucasique, contribution qui défend sa place à côté du livre *Das kharthwelische Verbum* de Gerhard Deeters.

Hans Vogt

ეროვნული ბიბლიოთეკა

NOTES SUR UN COURT VOYAGE EN GEORGIE SOVIETIQUE

par Nicole et Michel Thierry

Il nous a été permis de visiter, au cours du mois de mai 1963, quelques uns des plus beaux monuments médiévaux de Géorgie et d'Arménie [1]. C'est à partir de Tiflis (Tbilisi,) d'une part, d'Erivan, d'autre part, que nous avons organisé nos excursions. Chaque séjour dans ces capitales n'a, malheureusement, pas dépassé huit jours, ce qui est bien peu. Nous donnons ici quelques notes sur notre itinéraire en Géorgie.

A Tiflis même, la célèbre église de Sion, fondée au IVe siècle, est un monument relativement récent (XVIIIe siècle). Elle est encore consacrée au culte. Au dessus de la Koura, se dressant sur le rocher, face à la citadelle, on voit l'église de Métekhi, église cruciforme du XIIIe siècle surmontée de sa coupole à haut tambour. Les bas-reliefs qui décorent les fenêtres et le porche ont malheureusement très souffert des intempéries. Sous le porche, une frise d'entrelacs faits de rinceaux de vigne est d'un caractère plus archaïque.

Une route mène à l'église de *Djvari*, à une quinzaine de kilomètres à l'Ouest de Tiflis. L'église se dresse magnifiquement au sommet d'une crête qui domine la rive droite de la Koura (Mtkvari). Le soir, les projecteurs l'illuminent, seule en plein ciel. L'église Sainte Croix de Djvari (586-604) aurait été fondée pour abriter la croix de Sainte Nino, évangélisatrice de la Géorgie au début du IVe siécle. Son plan est celui d'un carré à quatre absides que surmonte une large coupole sur trompes. Un donateur, Stéphanos Ier (600-619) y est représenté aux pieds du Christ sur un bas-relief ornant le pan central de l'abside orientale. Costume du roi, technique de la sculpture évoquent plus l'art parthe que l'art sassanide contemporain. Ce style se retrouve pour les effigies des autres princes, également figurés en adorants : l'hypate Démetre sur le pan Nord de l'abside orientale, l'hypate Adarnase et son fils, le futur Stéphanos II sur le pan Sud [2]. Au dessus de la porte, le stratège Koboul s'incline devant Saint Etienne. Cette

[1] Pour le lecteur français qui s'intéresse à ces monuments, il n'existe que peu d'ouvrages accessibles ; les études françaises et allemandes sont difficiles à consulter (Dubois de Montpéreux. *Voyage autour du Caucase*, Paris, 1839 ; M. Brosset, *Rapports sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie exécuté en 1847-1848*, Saint Pétersbourg, 1849 ; G. Gagarine, *Le Gaucase pittoresque*, Paris, 1847 ; J. Baltrušaïtis, *Etudes sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, Paris, 1929 ; J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Vienne, 1918) et les études soviétiques difficiles à se procurer (V.V.Béridzé, *Architecture géorgienne*, Moscou, 1948 ; G. Tchoubinachvili, *Architecture de Kakhetie*, Tiflis, 1959 ; Ch. Amiranachvili, *Histoire de l'art géorgien*, Moscou, 1950 ; Ch. Amiranachvili, *Histoire de la peinture monumentale en Géorgie*, Tiflis, 1957). Dans la revue *Bedi Kartlisa*, on trouvera des articles relatifs à l'architecture (t. XI-XII, p. 63-69, 77-91), à la peinture (t. VIII-IX, p. 65-78) et à l'orfèvrerie (t. XI-XII, p. 167-187 et t. VI-VII, p. 29-35). La documentation arménienne n'est guère plus facile à rassembler.

[2] Au sujet de ces premiers Bagratides, cf. V. Langlois, *Essai de classification des suites monétaires de la Géorgie*, Paris, 1860, p. 26-32.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

porte méridionale a conservé son célèbre tympan où deux anges portent une croix dans un médaillon.

Des ruines de deux petites églises adjacentes, on surplombe le vaste panorama du confluent de la Koura et d'un affluent septentrional, l'Aragvi. Là s'étale l'actuel village de *Mzkhéta*, sur les lieux de l'antique capitale de Géorgie, Tiflis ne l'ayant supplantée qu'au Ve siècle. Dans son enceinte fortifiée, on découvre la grande église de Mzkhéta, construite au XIe siècle et restaurée aux XVe et XVIIIe siècles. La route qui descend de Djvari rejoint celle de Mzkhéta au delà du pont sur la Koura.

L'église de Mzkhéta, aujourd'hui musée et lieu de culte, est construite sur le plan géorgien bien connu de la basilique à transept surmontée d'une coupole sur haut tambour. Des bas-reliefs ornent ses façades; en particulier, Dieu trônant entre deux anges sur le fronton occidental et deux grands anges descendant d'un vol audacieux de part et d'autre de la belle fenêtre orientale. Divers autres ornements sculptés sont dispersés : bustes d'une Déïsis, arbres de vie, lions, etc.

A l'intérieur, l'église du XIe siécle abrite dans son bas-côté Sud un très petit édifice, chapelle carrée du VIe siècle que surmonte sa coupole à tambour. Dans le sol de la grande nef, près d'un petit tombeau, on a dégagé les fragments d'une église du Ve-VIe siècle (décor de rouelles, de navettes en zig-zag). Quelques fresques ornent encore les parois. Sur le versant Nord de la voûte centrale, on reconnait une Annonciation, Jésus entre les docteurs, un miracle du Christ, Hélène et Constantin, une Trinité. Sur l'arc voisin, à la douelle, saint Siméon stylite, saint très révéré en Géorgie. Sur le mur Sud, la fresque d'un Jugement dernier est très abimée. Un petit ciborium situé dans le bas-côté Sud est orné de peintures plus tardives encore (XVIIIe siècle) mais d'un joli style et très intéressantes car elles illustrent quelques épisodes de la vie de sainte Nino, de la reine Nana et du roi Myrian, premiers souverains chrétiens de Géorgie. Un des tableaux montre le patriarche offrant l'église de Mzkhéta. Dans le sol de la grande nef sont scellées les dalles funéraires de quelques rois et seigneurs géorgiens. L'église reste un lieu de pélérinage pour les Géorgiens, la religion rejoignant là leur histoire.

Un peu au dessus de Mzkhéta, sur la colline, on visite le monastère de *Samtavro*, actuellement en voie de restauration. Dans les annexes de l'église vivent encore quelques nonnes. Cette petite église du XIe siècle est dotée d'un beau tambour sculpté qu'on peut voir de plus près en grimpant dans le clocher situé près de là, au Nord-Est. Dans l'abside de l'église, on est en train de dégager des fresques de bonne qualité (vraisemblablement du XIe siècle). On peut déjà admirer deux anges thuriféraires dans l'embrasure de la fenêtre orientale et des saints évêques sur la paroi.

Au delà de Mzkhéta, à trente minutes en automobile sur la route de Gori, on atteint le village de *Samtavissi* qui possède une belle église du XIe siècle. Elle est de plan géorgien, à la fois basilical et cruciforme, avec coupole sur tambour. Les façades, là encore, sont plates, excepté à l'Est, où deux angles rentrants séparent les trois absides. Les décors extérieurs d'arcatures aveugles n'offrent rien de spécial. Sur la façade orientale s'observe la seule figure animée, un griffon ailé dont le cou s'orne d'un collier et la queue d'une palmette terminale. A l'intérieur, les fresques sont en partie conservées, surtout dans l'abside (Déïsis dans la conque, docteurs sur les parois, diacres sur les piedroits) et dans la coupole (Pantocrator à l'étrange visage allongé).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

C'est de la petite ville de Gori qu'on emprunte une route de montagne pour atteindre l'*église de Sion*, près d'*Aténi*. A un détour du chemin, on découvre la silhouette massive, au fond d'une étroite vallée qu'écrasent de hautes montagnes. L'église se dresse sur un pic rocheux en surplomb au dessus du torrent. Il ne reste plus rien des divers bâtiments monastiques; de même, dans la vallée, seules une tour et les trois églises du village d'Aténi témoignent du glorieux passé de ce district montagneux ruiné au XVIIIe siècle.

Fig. 1. Ateni, détail de la conque orientale, la Théotokos et l'archange Gabriel.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

L'église de Sion fut construite au VIIe siècle puis restaurée et peinte dans les premières années du Xe siècle. Le plan est le même qu'à Djvari; coupole sur carré central, quatre absides en sont les caractéristiques. C'est un beau monument de pierre beige et rose, bien conservé et entretenu. Le tympan de la porte Nord est orné d'une sculpture en méplat de très beau style; son sujet est paléo-chrétien: deux cerfs paissent de part et d'autre d'un cercle centré d'une petite croix. Un peu partout, des fragments sculptés du VIIe siècle sont inclus dans les parois extérieures. Une scène de chasse évoque le meilleur style sassanide; par contre, un simourv, une scène du sacrifice d'Abraham et Samson luttant avec le lion sont d'un style plus naïf; enfin, diverses figures de donateurs sont d'un style particulier, vraisemblablement caractéristique de l'art arméno-géorgien du VIIe siècle. Certains détails rappellent l'art parthe, d'autres évoquent déjà le moyen-âge, et, en cela, se rapprochent de nos sculptures mérovingiennes, carolingiennes et préromanes.

A l'intérieur de l'église subsiste une bonne partie des belles fresques qui la décoraient jadis. L'archéologue géorgien Amiranachvili, qui les étudia, les date avec précision de 904-906, d'après des données épigraphiques et historiques [3]. C'est dire l'intérêt de leur étude, car, leur art achevé, où la systématisation est très poussée, et certains détails iconographiques auraient pu faire croire que ces fresques n'étaient pas de si haute époque.

Dans la conque de l'abside orientale, la Théotokos tenant l'Enfant est debout entre Michel et Gabriel en costume impérial (fig. 1). Au dessous, on reconnait mal les douze apôtres, alors que les figures des saints évêques sousjacents sont très bien conservées. Latéralement, sur les piedroits on voit encore les deux diacres qui tiennent l'encensoir et la boite à encens.

Les décors de la coupole ont disparu, et l'on distingue avec peine les figures personnifiées des quatre fleuves du Paradis peintes dans les trompes.

Dans l'abside Sud figurait un cycle très complet de la vie de la Vierge [4]. On reconnait encore la naissance de Marie, son arrivée au Temple; les autres scènes de son enfance ont à peu près disparu, mais la suite est mieux conservée. L'ange de l'Annonciation est intact, la Visitation, l'Epreuve de l'eau, le Songe de Joseph (fig. 2), la Nativité et l'Adoration des mages sont en assez bon état. La mort de la Vierge est abimée; il reste cependant un groupe d'apôtres qui constitue un remarquable morceau de peinture.

Dans l'abside Nord, les fresques qui représentaient les douze grandes fêtes sont très altérées; on reconnait la Cène et la Crucifixion.

Dans le bras Ouest se développait jadis un Jugement dernier très complet. On en distingue aujourd'hui avec difficulté le Christ Juge entre la Vierge et le Baptiste, les apôtres et la foule des anges, le trône de l'Hétimasie, l'ange repliant le ciel, etc. Les parties les mieux conservées concernent la foule des Justes. Ceux-ci sont disposés en deux registres superposés; le registre inférieur étant divisé en trois groupes successifs, saints évêques en premier, divers saints ensuite (moines et vieillards vénérables), puis un groupe de saintes femmes. La première

[3] Ch. Amiranachvili, *Histoire de la peinture monumentale en Géorgie*, Tiflis, 1957, p. 77-98.

[4] Il comprenait pour le cycle de l'enfance : le refus des offrandes de Joachim et Anne, les reproches de Joachim à Anne, l'annonce à Anne, l'annonce à Joachim, la rencontre à la Porte dorée, la nativité de Marie, son bain, ses premiers pas, sa présentation au Temple, son séjour au Temple où elle est nourrie par l'ange. Sur ce thème, fréquemment traité en Géorgie, cf. Ch. Amiranachvili, Sur les fresques de Neredicy, dans *Mélanges Uspenskij*, IIe recueil, I^e partie, p. 112-113.

d'entre ces dernières est vraisemblablement Nino, l'évangélisatrice de la Géorgie, une autre, couronnée, sainte Hélène ; sainte Marie l'Egyptienne est facilement reconnaissable à son corps squelettique mal caché par un morceau d'étoffe. Dans la composition générale du Jugement dernier, on remarque la grande surface couverte par cette foule des Justes où le peintre se plaisait sans doute à personnaliser les figures. On retrouve cette même propension sur deux icones géorgiennes du Sinaï datant du XIe ou du XIIe siècle [5]. Dans un registre inférieur, quelques prophètes sont bien conservés : Abakuk, Ezechiel, Daniel, etc.

C'est dans le bras Ouest, sur le versant Nord de la paroi qu'étaient représen-

Fig. 2. Ateni, détail du Songe de Joseph.

[5] G. et M. Sotiriou, *Les icones du Mont Sinaï*, Athènes, 1958, pl. 150 et 151.

ՅԱՅԱՍՏԱՆ
ՀՐԱՏԱՐԱԿՉՈՒԹՅՈՒՆ

tés les bienfaiteurs de l'église, ceux qui l'avaient fait restaurer et peindre. Les figures sont malheureusement très abimées; on distingue mal les silhouettes et les somptueux vêtements de Sembat 1e roi d'Arménie (890-914) qu'accompagnait son fils le futur Achot II et de Constantin III roi des Abhkases (899-916). Les fresques de l'église d'Ateni illustrent ainsi un moment de l'histoire arméno-géorgienne. Paysage, architecture, sculpture et peinture, intérêt historique, tout concourt ici à charmer le voyageur.

Au delà de Gori, à 250 km de Tiflis, on atteint *Koutaïs*, jolie ville construite sur la rivière torrentueuse du Rion. Au dessus de la rive Nord, très escarpée, se trouve le vieux quartier et l'ancienne cathédrale des Princes Bagratides.

Elevée dans les premières années du XIe siècle sur ordre de Bagrat III pour le salut de sa femme Gourandoukht, la basilique de Koutaïs était en ruine depuis fort longtemps. Elle est actuellement en voie de restauration. Le porche voûté est reconstruit, ainsi qu'une grande partie des façades Sud et Est. L'ensemble est très pittoresque de cette église richement décorée posée dans un clos verdoyant, au sommet de la colline qui surplombe la vallée du Rion. A l'intérieur du monument, les débris de sculpture jonchent le sol, et on reconnait les célèbres chapiteaux, celui du combat d'une sphynge et d'un griffon ailé, celui aux aigles et aux ours attaquant un cerf. Les divers motifs géorgiens de tresses, entrelacs, palmettes dans des médaillons, sont ici très nombreux, encadrant portes, fenêtres et niches, longeant les corniches et les bases des piliers. Ils sont d'une étonnante virtuosité dans leur variété et leur complication; cependant, leur travail en méplat leur permet de s'intégrer sans surcharge aux parois du monument.

Le couvent de *Ghélati* est situé à 9 km environ de Koutaïs, en montagne, au dessus de terrasses calcaires couvertes d'épaisses forêts. La route traverse de fertiles campagnes et des villages aux maisonnettes ornées de galeries et vérandas étouffées dans les vergers et jardins en fleurs. On voit de loin les toits couverts de zinc du monastère installé sous une crête rocheuse. Jadis, il fut l'un des lieux de retraite favorite de David le Constructeur (1089-1125) qui y fit construire la plus grande des trois églises, celle dédiée à la Vierge. C'est là qu'il voulut être enterré; et sous la voûte d'une petite chapelle, on grava sur sa dalle funéraire : « Ceci est le lieu de mon repos, il me plait, j'y demeurerai ». L'importance du couvent ne fit que s'accroitre, et, au début du XIXe siècle, Dubois de Montpéreux et le Prince Gagarine y admirèrent sur place le merveilleux trésor de la cathédrale, en grande partie rassemblé et ramené là par les patriarches de Pitzounda.

Actuellement, le monastère et ses divers bâtiments sont fort bien entretenus et constituent un musée très visité. Le jour de notre passage, un grand nombre de jeunes gens y suivaient une visite dirigée. On y fit même quelques séquences d'un film éducatif destiné à montrer l'intérêt de ces monuments ... et le déplaisir qu'on y a à découvrir des graffiti de visiteurs désireux d'immortaliser leur nom... mal qui semble bien être universel.

C'est l'église de la Sainte Vierge Marie qui est la plus intéressante dans cet enclos monastique. A la conque de l'abside règne la Théotokos tenant l'Enfant, debout entre les deux archanges en costume impérial. Les inscriptions de cette mosaïque sont grecques, et celle-ci est conforme au style byzantin de l'époque (1125-1130). Cette précieuse œuvre d'art a souffert des temps; le tiers inférieur de la mosaïque a disparu, et les personnages ont été complétés à fresque. Le visage de la Vierge est également abimé par des cernes malencontreux sous

ეროვნული ბიბლიოთეკა

les yeux. Par contre, le visage de l'archange Gabriel est d'une grande beauté.

Les fresques qui couvrent les parois de l'abside et du transept sont du XVIe siècle (1577). Elles sont de très belle qualité, en particulier pour une scène d'éloges de la Vierge sur le mur Sud; il y a là d'intéressants visages de prophètes et un harmonieux ensemble de saintes femmes. Dans l'abside, latéralement, on reconnait des scènes de l'enfance de la Vierge : les offrandes de Joachim et Anne refusées par Rubim, Joachim au désert, Anne dans son jardin, leur rencontre à la Porte dorée, la naissance de la Vierge, ses premiers pas, sa présentation au Temple. Au centre, sous la mosaïque, on suit les divers éléments de la Divine Liturgie, communion des Apôtres, etc. Sur le mur Nord sont peints en pied quelques bienfaiteurs du couvent. De droite à gauche, on voit David le Constructeur en longue robe du XIIe siècle offrant le modèle de l'église de la Mère de Dieu; à ses côtés, le Katholikos d'Abkhasie, Eudémon, mort en 1587; Bagrat III, roi d'Iméréthie, 1510-1565, et sa femme Hélène; le roi des rois Georges II d'Iméréthie, 1565-1585; son fils Bagrat et sa femme Roussoudane.

La plupart des fresques qui décorent la paroi Ouest et le bras Ouest sont de la fin du XVIIIe siècle et d'un style très oriental qui rapelle un peu l'art iranien des Kadjars. On remarque le portrait du Katholikos Zacharia Kvariani aux étranges yeux effilés et à la fine barbe blanche. Les épisodes de la Passion trouvent là une illustration souvent étrange, ainsi pour le Jugement de Pilate où le Romain porte long caftan et bonnet rond à bord épais.

Dans une salle Nord-Ouest, des fresques plus tardives sont d'un style orientalisant très naïf et d'une grande fraicheur de couleur, elles représentent Georges III, sa femme et sa fille la reine Thamar. A la voûte, une crucifixion et, surtout, une descente de croix en camaïeu jaune et brun dessinée d'un trait rapide, évoquent d'une façon étonnante une fresque gothique.

Dans une salle latérale Sud-Ouest, des fresques du XVIe siècle de très belle qualité sont en voie de nettoyage. On reconnait une Déïsis, une magnifique figure de prophète à barbe blanche (Moïse ?) et les portraits du roi David IV Narini en souverain puis en moine.

La petite église à coupole dédiée à saint Georges, église fondée par Georges II (1072-1089), est la plus ancienne du monastère. Des fresques du XVIe siècle couvrent encore ses murs. Dans l'abside, la Théotokos est représentée entre Pierre et Paul, au dessus des trois figures des Jeunes Hébreux. Sur les voûtes des deux chambres latérales Ouest, on reconnait quelques scènes de la vie de saint Georges. Sur les murs Nord et Sud, les fresques historiques doivent être postérieures, car on voit les portraits en pied de Bagrat, roi d'Iméréthie (1660-1681) et de sa femme, du Katholikos et de quelques princes en costume oriental, long caftan étroitement serré à la ceinture et larges toques; ces fresques sont d'un très joli style, précieux comme celui des miniatures.

On ne peut quitter le monastère sans aller voir l'immense dalle funéraire de David le Constructeur; elle est située dans une petite chapelle qui sert aujourd'hui de passage, en arrière d'une grande grille de fer qui serait une célèbre porte arabe rapportée de Gandja par le roi Dimitri (vers 1139).

Un des plus pittoresques monuments de Géorgie est l'église *d'Ananouri* dont la coupole sur tambour s'élève au dessus des murs crénelés d'une ancienne forteresse. Dans l'enceinte fortifiée, une tour de guet jouxte sa face Ouest, et les ruines d'un château des Eristaves s'étendent en arrière. Ce décor moyen-âgeux se dresse au dessus des flots torrentueux de l'Aragvi, aux pieds des

ეროვნული ბიბლიოთეკა

montagnes qui limitent la vallée à l'Ouest. La route qui passe sous la forteresse mène au col de la Croix d'où l'on a, par beau temps, une vue magnifique sur le Kazbek. Nous étions trop tôt dans la saison pour atteindre ce col, et la route plusieurs fois coupées par les torrents devint impraticable à quelques trente kilomètres au Nord de Passanaouri.

L'église d'Ananouri (XVIe-XVIIe siècle) est du type géorgien habituel ; c'est une basilique à transept surmontée d'une coupole sur haut tambour. Les décors sculptés sur les façades retiennent surtout l'attention. Le porche méridional, surchargé de rinceaux, est d'un style très oriental qui rappelle l'art persan contemporain ; il en est de même pour les masques de séraphins, les deux archanges aux étranges têtes lunaires, les lions aux visages moustachus fixés par une chaîne à un macaron (fig. 3). Par contre, les étonnants arbres de vie, de technique parfaite, qui développent symétriquement leurs palmettes et leurs grappes,

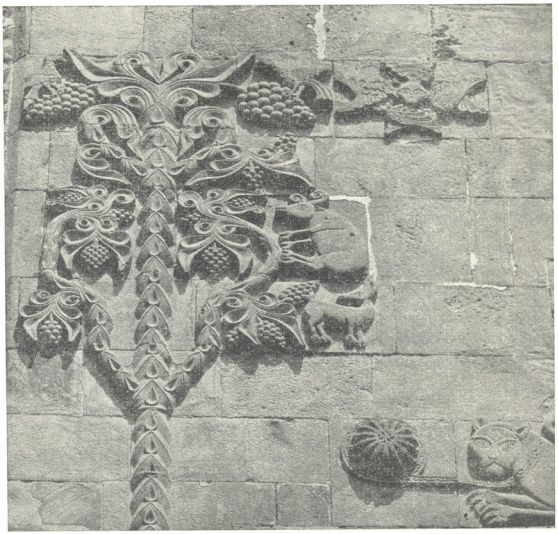


Fig. 3. Ananouri, détail de la façade Sud.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

et les animaux, cerfs, biches et bouquetins qui s'en approchent, ont un style archaïsant qui les rattache à l'art du moyen-âge oriental pour le décor floral, à l'art des steppes pour le décor animalier. Ces décors sont un bel exemple de la persistance des traditions en Géorgie.

Une partie du mobilier de ces diverses églises géorgiennes, ainsi qu'un certain nombre de sculptures, originaux et moulages, et des copies de fresques sont répartis dans les deux musées de Tiflis : Musée de l'Art et Musée historique. Au *Musée de l'Art*, on peut admirer, en particulier, une très importante collection d'émaux géorgiens du Xe au XVe siècle [6] et de plaques, croix, icones d'orfèvrerie du IXe au XVIIe siècle [7]. Cette collection est d'une grande richesse, tant par le nombre des objets exposés que par leur qualité; pour l'amateur d'art médiéval, elle justifierait, à elle seule le voyage en Géorgie. Au *Musée historique*, nouvellement installé suivant les règles de la muséographie moderne, les salles du moyen-âge offrent un tableau général de l'art géorgien grâce à des moulages de bas-reliefs, à des copies de fresques grandeur nature, à des cartes, tableaux et photos. Parmi les divers objets répartis dans les vitrines, les céramiques tiennent une grande place; les poteries vernissées du XIe, XIIe, et XIIIe, à fond ivoirin et à décor brun et vert (dessins de lions, oiseaux, rinceaux simples) sont à comparer aux céramiques byzantines ou musulmanes contemporaines. Sur le sol, une mosaïque du Ve siècle, provenant de Pitzounda, représente un vase accosté par des oiseaux dans le style paléochrétien de l'époque. Outre ses collections du moyen-âge, le Musée historique a des sections protohistoriques et antiques particulièrement riches. Dans les premières sections, il faut citer de très belles séries de haches de l'âge du bronze et de l'âge du fer; des amulettes et épingles ornées de spirales ou de cornes de bouquetin, comme dans l'art du Koban; des plaques de bronze et ceintures ciselées de cervidés au combat; des sommets d'étendarts ornés de cerfs aux fortes ramures, d'un style semblable à celui des premiers bronzes des Ordos; des figurines rappelant l'art d'Amlach; des plaques de ceinture caucasienne du Ie au IIIe siècle, où dans, dans un décor de tresses et d'entrelacs se découpe la silhouette d'un cervidé ou d'un équidé, plaques qui se rattachent à l'art des steppes et à celui des peuples des grandes invasions. Pour l'antiquité classique, le musée est plus riche encore, il faudrait détailler les trésors achéménides et hellénistiques, les nombreux bijoux de provenance locale du meilleur style polychrome de la fin du IIe siècle après J.C., l'argenterie d'époques romaine, les verreries phéniciennes, etc.

Ce court résumé ne donne qu'une faible idée des merveilles d'art et d'archéologie géorgiennes, de leur rapports avec les civilisations du bassin oriental de la Méditerranée, de l'Asie mineure, de la Perse, de la Russie méridionale et occidentale, des steppes asiatiques. Quelques jours en Géorgie ne permettent qu'un bref aperçu; ils donnent surtout envie d'y revenir.

[6] La plupart d'entre eux sont reproduits en couleurs dans : Ch. Amiananachvili, *Les émaux géorgiens*, Paris, 1962.

[7] Une partie de ces pièces se retrouve dans : G. Tchoubinachvili, *L'orfèvrerie géorgienne*, Tiflis, 1959.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

LA SCULPTURE ARTISTIQUE GEORGIENNE SUR BOIS AU MOYEN AGE *

(X-XIe siècles)

L'Institut d'histoire de l'art géorgien, de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, a effectué au cours de ces dernières années une série d'expéditions scientifiques en Haute et Basse Svanét'ie, dans le but d'étudier les nombreuses productions de l'art géorgien qui s'y sont conservées : monuments de l'architecture de l'habitat et du culte, sculptures sur métal, fresques, etc... Parmi ces matériaux, les objets sculptés sur bois, conservés en grand nombre, et partiellement connus d'après la documentation, objets qui étaient en fait des œuvres de l'art de charpenterie, de création populaire et d'usage domestique à destinations diverses, ont suscité un vif intérêt. Parmi ces objets se trouvaient des bancs et divans de types variés, des fauteuils [1], etc. et en particulier, conservées sur place dans les églises des Xe-XIe siècles, d'antiques portes sculptées, d'une sculpture artistique monumentale, se distinguant par une maîtrise d'exécution due à des sculpteurs professionnels sur bois; ces portes représentent un élément d'architecture d'un art consommé.

La connaissance de l'art géorgien, en tant que branche indépendante de la science, n'a été élaborée qu'au cours des 35-40 dernières années. L'étude de l'art géorgien a franchi une série d'étapes décisives au cours de son développement, et est enfin arrivée, tout à fait régulièrement, aux questions de la sculpture artistique monumentale sur bois. La création architecturale est un art majeur chez tous les peuples. C'est donc naturel que l'étude de l'art géorgien ait commencé précisément par celle de l'architecture historique, qui compte plus de 5000 monuments. Cette science a déterminé le fondement populaire, local, de l'architecture monumentale, les phases principales de son développement au cours de la période féodale, c.-a-d. au cours de plus de quinze cents ans; elle a déterminé et révélé les monuments qui font figure d'étapes au cours de cette période. Ce travail continue de nos jours; la détermination des principaux jalons qui marquent ce développement facilite non seulement l'étude des questions spéciales et particulières à l'architecture historique, mais également celle des autres aspects de l'art qui y sont liés, et en particulier celui de la sculpture artistique monumentale sur bois. En partant cependant uniquement de la base de connaissances que l'on possédait sur l'architecture historique de Géorgie, il n'était pas possible de résoudre un ensemble de questions touchant la sculpture artistique monumentale sur bois. C'est pour cette raison que les travaux antérieurs, concernant la sculpture des métaux, les monuments historiques de la ciselure, qui comprennent quelques milliers d'objets répartis dans le temps sur presque douze cents ans, — ont joué un rôle important.

* Edition de l'Académie des Sciences de Géorgie, Institut d'Histoire de l'Art, Tbilisi 1958. Texte 115 p., 139 planches (en russe).

[1] G. Tchitaia, Les fauteuils de Svanét'ie (en langue géorgienne) Courrier du Musée, Tbilisi 1925, pp. 87-110, figures 1-3.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Ici, l'étude de l'Art Géorgien, de même que pour l'histoire du développement de l'architecture, détermina les périodes principales de ce développement, en révélant les monuments faisant figure d'étapes. Parallèlement à ces travaux, on étudia le décor dans l'architecture, la ciselure, les fresques murales, puis la peinture historique d'après les fresques, les icônes et les miniatures, et enfin les enluminures des manuscrits géorgiens, la céramique artistique, etc. Au cours de cette étude qui, bien sûr, se trouve encore, en fait, à son début, se dégage assez nettement l'ensemble des questions résolues par l'étude de l'art, et concernant l'art historique géorgien. Cet ensemble a permis d'élaborer l'étude scientifique des questions relatives à la sculpture artistique, historique, monumentale sur bois, étude qui forme un des buts du développement des connaissances scientifiques.

L'art du traitement du bois est un des arts les plus anciens chez chaque peuple. Le bois est utilisé comme matériau de construction, comme matériau pour les objets d'usage courant et les œuvres d'art. L'instrument utilisé pour ces travaux se perfectionne progressivement, ce qui permet de perfectionner aussi les méthodes de traitement du bois.

Les fouilles archéologiques très importantes et exceptionnellement fructueuses, effectuées après la Révolution, ont mis à jour des matériaux peu nombreux, mais présentant un vif intérêt sous ce rapport. Dans le tumulus de Samgor on trouva une pièce de bois, qui remontait, d'après les archéologues, à la fin du 3ème ou au début du 2ème millénaire avant notre ère; une araba à quatre roues, de la même époque, fut découverte dans un des tumulus de T'rialet'i. Les fouilles de Mtsxeta (Armazis-Xevi, Baghinet'i) effectuées sous la direction des académiciens I.A.Džavaxišvili et S. N. Džanašia dans les années 40, donnèrent des matériaux remontant aux premiers siècles de notre ère : objets artistiques sculptés sur bois, recouverts de feuilles d'argent [2]. Ces objets, sculptés en relief, semblent être des pieds de couches mortuaires, et, vraisemblablement, de trône, où se détachent parfois des têtes de griffon ou de bélier, ainsi que des entrelacs de feuillage. Ces objets permettent de se faire une opinion précise sur la perfection de l'art du travail du bois déjà atteinte au début de notre ère. Une autre preuve de cette perfection dans l'art du traitement du bois, réalisée aux époques de début, du milieu et de la fin du Moyen Age, est fournie par la diversité de la terminologie, qui s'est conservée et que l'on rencontre dès les débuts de l'histoire écrite. Cette terminologie a été étudiée en détail par Džavaxišvili dans « Matériaux pour l'histoire de la civilisation matérielle du peuple géorgien » [3]. D'autres preuves sont fournies par l'habitat populaire : *darbazi*, dont quelques constructions isolées se sont conservées jusqu'à nos jours dans diverses régions de la Géorgie [4]. Cet art du traitement du bois s'est donc

[2] Mtsxet'a. Bilans des recherches archéologiques (en langue géorgienne) Tome I, A. Ap'akidzé, G. Gobedjišvili, A. Kalandadzé, G. Lomt'at'idzé, Monuments archéologiques de l'Armazisxévi d'après les fouilles de 1937-1940, Tbilisi, 1955, tabl. XXVII.

[3] I. A. Dzavaxišvili, Matériaux pour l'histoire de la civilisation matérielle du peuple géorgien (en langue géorgienne) I, (L'art du bâtiment dans la Géorgie antique) Tbilisi, 1946.

[4] G. N. Tchoubinašvili, Dessins et croquis de l'architecte N. P. Severoff et du peintre I. A. Charlemagne. Voir en outre M. Djandieri et G. Lejava, L'Architecture des régions montagneuses de Géorgie (Khevsouret'ie, Ossét'ie méridionale, Ratcha montagneuse et Basse Svanèt'ie) Moscou 1940; I. Adamia, L'Architecture Populaire Géorgienne, Adjara (en langue géorgienne, résumé en langue russe) Tbilisi 1956; M. Garakanidzé, l'Architecture Géorgienne en bois, Moscou 1956.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

développé sans interruption et s'est conservé dans des ouvrages de sculpture artistique monumentale sur bois, d'un art consommé, tels que portes sculptées avec leurs chambranles, solives sculptées, attribuées aux Xe et XIe siècles.

Le développement de l'art géorgien du XIe siècle passe par une série de phases nettement définies. La décadence de l'époque des esclaves et la naissance de l'ordre féodal en Géorgie remontent aux premiers siècles de notre ère. La période du IVe au VIIe siècles, où s'établit en Géorgie l'ordre féodal premier, est naturellement aussi une période d'assimilation de nouvelles tâches, qui se posent à l'architecture géorgienne, du fait des sensibles mutations sociales et culturelles subies par la nation, en particulier aussi du fait des nouvelles exigences posées à l'architecture après que le christianisme fut devenu religion d'état, dans la première moitié du IVe siècle. La fin du VIe et la première moitié du VIIe siècles fut une période d'épanouissement de l'architecture géorgienne du féodalisme naissant. C'est alors que furent édifiés des monuments qui témoignent d'une maturité artistique et architecturale (Sion de Bolnisi, 478-493 ; Djvari à Mtsxet'a, 590-604 ; Tsromi, 626-634 ; Bana, au milieu du VIIe siècle.)

La période qui va de la seconde moitié du VIIe siècle au IXe siècle est caractérisée par la formation de certaines principautés géorgiennes indépendantes, de même que par la souveraineté du khalifat arabe. Cette période constitue une période transitoire dans le développement régulier de l'art géorgien féodal, marqué par les importantes recherches créatrices de voies nouvelles, par la diversité de ses formes et de ses thèmes architecturaux, et de ses motifs décoratifs (Sion de Samšvilde, 759-777 ; Opiza, Taos-Kari, Armazi de Ksani, 864 ; et Kvelatsminda de Vatchnadziani, du IXe siècle, dans lequel on utilisa pour la première fois les pendentifs). L'art parvient peu à peu à une nouvelle expression stylistique qui témoigne d'une parfaite maturité, et qui se différencie de celle des VIe et VIIe siècles.

Les Xe et XIe siècles sont des siècles de lutte acharnée contre le morcellement féodal, et de lutte intensive pour la réunion des diverses parties de la Géorgie, attirées les unes vers les autres par la communauté de leurs traditions culturelles et de leurs intérêts économiques. Cette période, qui se termina par la liquidation de la souveraineté arabe sur le territoire de la Géorgie et la création d'un état puissant et centralisé, apparaît comme une période de croissance naturelle. La période de l'épanouissement du féodalisme — XIe et XIIe siècles — est en même temps une période de croissance de la prise de conscience nationale, une période d'essor puissant dans toutes les branches de la culture et des arts, une période de construction intensive, distincte de l'architecture des IVe-VIIe siècles, ainsi que de celle des VIIe-IXe siècles, non seulement par ses formes, mais par ses principes de composition et ses procédés. Au lieu de la sérénité, de la netteté et de la précision des formes de l'art des VIe et VIIe siècles, dans lesquelles chaque élément possède sa signification propre, viennent à présent des compositions picturales dans lesquelles aucun élément n'est indépendant, mais où tout, au contraire, est subordonné à l'idée générale, et calculé pour une perception d'ensemble. La décoration et l'ornementation sont fortement développées. Dans la diversité des motifs de décor, les artistes font preuve d'une inlassable ingéniosité. Cependant, même au cours de cette période, on ne viole pas la rigueur de la structure de l'ensemble et la logique dans l'utilisation du décor, c. à d. que la décoration somptueuse, mise en relief, riche, se fond dans chaque cas particulier avec les formes concrètes sur lesquelles elle s'étale ; le choix et la répartition des motifs, leur échelle, toujours mûrement pesés, sont subordonnés à des lois déterminées.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Dans l'architecture du Xe siècle s'effectue la transition entre les parcimonieuses garnitures décoratives des monuments des VIIIe et IXe siècles, et les ouvrages expressifs par leur décoration et la richesse des matériaux employés (Tach-Bach, Kvetera, Koumourdo, Xaxouli, Ochki). Au Xe siècle on observe une transition progressive — qui s'est achevée au début du XIe siècle — depuis le bas relief presque plat à contours graphiques, garniture décorative sans effets particuliers de lumière et d'ombre, notamment dans la ciselure des ornements, jusqu'à la tendance générale à multiplier les peintures, jusqu'au jeu des lumières et des ombres, qui apportent à l'œuvre une expression plastique. Ainsi, vers le début du XIe siècle, toutes les tendances fondamentales qui s'étaient esquissées aux IXe et Xe siècles arrivent à leur plein développement, et la décoration atteint son maximum d'épanouissement. Trois églises médiévales grandioses : à Koutaisi, en 1033, à Alaverdi dans le premier quart du XIe siècle (Kaxét'ie), et à Mtsxet'a entre 1010 et 1029 (K'art'lie) sont particulièrement intéressantes, non seulement par leurs hautes qualités artistiques, mais aussi par le fait qu'elles ont marqué la transition entre l'étape primitive et l'époque de maturité dans le développement du style pictural, et favorisé la fusion de l'expérience artistique de diverses provinces, ainsi que l'élaboration d'une orientation créatrice commune. Bien sûr, les régions particulières ont continué par la suite à apporter à l'orientation commune de la création artistique leurs traits caractéristiques. Les tendances à la décoration, à l'ornementation raffinée, en particulier, par le décor ornamental, est caractéristique de la Géorgie occidentale (Nikortsminda, 1010-1014) la sérénité et la proportion en tout est particulière à la Géorgie orientale : K'art'lie (Samt'avisi, 1030).

Le relief sur le métal et la pierre franchit également ses étapes de développement au cours de ces siècles. Les reliefs sur les monuments de la période primitive adoptèrent en général une composition canonique des sujets, importée avec l'idéologie chrétienne, et reproduisant avec plus ou moins de vérité leur teneur. L'époque de recherches de solutions nouvelles aux problèmes artistiques (VIIIe et IXe siècles) libéra les artistes de ces formes toutes faites assimilées sous un aspect accompli, et déblaya le terrain pour le développement progressif d'une conception plastique des volumes dans le représentation de l'image. On abandonna l'œuvre plate du stade de la création présculpturale, où domine le dessin conventionnel, évocation lointaine du sujet, s'exprimant dans l'harmonie ornementale des lignes et l'expressivité emphatique des gestes, comme par exemple dans le relief d'Achot Kuropalat (826) ou l'icône de la Transfiguration (886) de Zarzma. Ce ne fut qu'après le rejet de cet art compassé, de la reproduction de modèles étrangers tout préparés, traités d'une façon plus ou moins détaillée, que se produisit une transition progressive vers l'œuvre sculpturale primitive. simple et archaïque, où le moment émotionnel est encore souligné. Nous en avons un exemple frappant dans un monument tel que la Croix d'Ichxani de 973, qui paraît à nos yeux le point de départ d'une nouvelle période.

Le palier de développement suivant est caractérisé par la conception plastico-artistique du sujet, par la représentation plus claire de la figure humaine, par une maitrise progressive du tracé des articulations, des composantes du mouvement et des proportions, par la finesse des détails, ce qui se réflète notamment dans le bas-relief de la porte de l'autel de Sap'ara, dans l'icone de St Georges de Djoumat'i, et acquiert son maximum d'expression dans la croix de Martvili, aux environs de 1050 (monument faisant figure d'étape). Cette étape dans le développement de l'art plastique géorgien devait mener ensuite à la

ეროვნული ბიბლიოთეკა

création d'une sculpture en rondeur, de la taille de la silhouette humaine; les maîtres géorgiens ne purent cependant y arriver, du fait de l'opposition et des interdits de l'église. C'est pour cette raison que l'art plastique dans sa généralité trouva, à partir du XIIe siècle environ, un exutoire dans l'exécution décorative et ornementale des figures en relief.

Les monuments de la sculpture sur bois, d'un art consommé, qui constituent l'élément de base de la présente étude, sont les œuvres intégrantes de cette époque hautement créatrice du Xe et XIe siècles, par la stylisation de leurs traits nettement exprimés, et leur caractère plastique.

Malgré qu'après une courte période d'existence la monarchie féodale unifiée de Géorgie connut tout de suite son déclin, qui se précisa nettement dès le XIIIe siècle, ainsi qu'une période d'invasion de conquérants étrangers qui ne cessa au cours de longs siècles, et qu'accompagnèrent la destruction de villes, d'agglomérations, de monastères et d'églises, et l'extermination de la population, etc. le peuple géorgien conserva néanmoins dans une large mesure ses œuvres artistiques. Une grande partie de ces œuvres d'art, surtout les œuvres d'art mineur, furent détruites au cours de la période d'incursions dévastatrices et barbares. Cependant, parmi les monuments artistiques de la civilisation géorgienne qui survécurent, furent aussi conservés des ouvrages d'un matériau tel que le bois, et notamment une série de portes sculptées, surtout en Haute et Basse Svanét'ie. Cette conservation fut vraisemblablement favorisée par des particularités de situation géographique et par les frontières naturelles. Parmi les œuvres sculpturales de caractère décoratif monumental, les portes sculptées géorgiennes en bois occupent une place éminente.

Dans la documentation descriptive prérévolutionnaire on possède de brèves informations de caractère archéologique sur certaines de ces portes. En 1927, le professeur D. Gordéev consacra un article à une porte du monastère de Mgvimevi, qu'il avait placée dans le Musée de Géorgie. A cette occasion, il fit un tour d'horizon général énumératif de certains autres monuments, sans s'occuper de leur valeur artistique ni du bien-fondé des dates qu'on leur attribuait, citant toutefois les opinions exprimées à ce sujet dans la documentation. La caractéristique fondamentale qui distingue l'ancienne documentation consacrée aux œuvres d'art médiévales géorgiennes est l'affirmation du postulat de leur soi-disant caractère byzantin, c.-à-d. de leur origine provinciale, les œuvres sculptées sur bois étant comprises dans cette appréciation. Il ne faut pas oublier du reste que les chercheurs de la période prérévolutionnaire se bornaient à considérer les objets d'art médiéval géorgien du strict point de vue archéologique,- sans se lancer dans leur analyse, artistique, à quelques rares exceptions près [5].

Dans l'histoire mondiale de l'art, les œuvres de sculpture sur bois artistiques et monumentales ne sont connues qu'en nombre relativement petit. L'écrasante majorité en appartient à une époque tardive. Seuls, quelques échantillons isolés se sont conservés de la période préchrétienne et de la maturité du Moyen Age.

[5] V. Béridzé, L'art géorgien dans la documentation spécialisée des dernières vingt-cinq années, Bulletin de l'Insitut de LHCM de l'Académie des Seiences de la RSS de Géorgie, XIV, 1944; même auteur, Contre la déformation de l'histoire de l'art géorgien, Tbilisi 1949.

Un grand intérêt et de nombreuses études spéciales ont été consacrés à la porte en bois de la basilique Ste Sabine à Rome [6], que les spécialistes attribuent à des époques diverses, allant de 430 au VIe siècle inclus [7]. Elle comprend deux battants constitués par quatre bandes, dont 18 panneaux (sur 28) se sont conservés [8]. Les sculptures en relief, outre un motif décoratif, reproduisent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testaments; ils ne sont pas exécutés de façon semblable, et se partagent en deux groupes de tradition stylistique différente, exécutés par deux artistes différents [9]. Les sculptures des scènes du premier groupe sont exécutées d'une façon picturale qui se rattache au réalisme de la pure tradition hellénique, et, par son iconographie — à la Palestine [10]; alors que les scènes du deuxième groupe réflètent le trait d'évolution qui a conduit l'art du VIe siècle à l'expression « monumentale », c.-à-d. figée, et rappellent certaines mosaïques [11]. Toescca souligne nettement qu'on perçoit dans ces sculptures l'influence des sculptures byzantine et orientale. [12]

Les données concernant les autres portes en bois sculpté de la plus ancienne époque (telles que la porte de la basilique St Ambroise à Milan, ou celle de l'église Ste Barbe au vieux Caire, etc.) ne permettent pas non plus d'établir une comparaison avec nos portes en bois sculpté, pas plus que la porte de la Basilique de Sinaï, qui se compose de deux battants constitués par quatre bandes de panneaux décorés de compositions ornementales d'une taille sans relief, avec une technique qui consistait à creuser les contours et à les remplir de stuc coloré, qui remonte apparemment, d'après N. P. Kondakov, aux VIIe-VIIIe siècles [13]. Il faut également se garder de la comparaison avec les portes sculptées qui se sont conservées en Egypte dans divers temples, ainsi qu'avec les sculptures sur bois de l'époque des Fatimides, sans parler des portes en bois sculpté de l'art islamique plus tardif.

Ces portes en bois sculpté, d'une époque tardive, composées en partie de caissons ciselés démontés, comme la porte de l'église St Nicolas à Okhrid, reconnue et classée par N. P. Kondakov, et quelques autres sur lesquelles il a attiré l'attention, se rapportent déjà à une époque plus tardive, notamment aux XIIIe-XIVe siècles [14]. N. P. Kondakov exige, avec raison, l'établissement préalable d'un catalogue, et d'une façon générale la publication d'une docu-

6 Berthier, La porte de Sainte Sabine à Rome, Fribourg 1892; F. Wiegand, Das altchristliche Hauptportal an der Kirche der heiligen Sabina in Rom, Trier, 1900; Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin, IIe édition, I, Paris, 1925, p. 282, fig. 138-139; Wulff, Altchristliche und byzantinische Kunst, 1914, s. 137 ff. O. M. Dalton, Early christian art, 1925, p. 188; Verman, Histoire générale de l'art, II, fig. à la page 69 et texte; et autres.

7 Morey, Mediaeval Art, 1942, p. 77; P. Toescca. Storia dell'arte Italiana, 1, Turin, 1927, pp. 267-268, fig. 164-165; L. Bréhier, La sculpture et les arts mineurs byzantins, Paris 1910, p. 265, fig. 134 et 135.

8 L. Bréhier, op. cit., p. 79.

9 P. Toescca, op. cit., pp. 267-268; Ch. Diehl, op. cit. 1e édition, p. 265; L. Bréhier, op. cit., p. 79.

10 Op. cit., p. 79; Ch. Diehl, op. cit., 1e éd., p. 215.

11 Op. cit., p. 265, avec référence à Ainaloff.

12 P. Toescca, op. cit., pp. 267-268.

13 V. N. Bénéchévitch, Les Monuments du Sinaï, I, Leningrad 1925, tabl. 38 et note s'y rapportant, par l'acad. N. P. Kondakov, pp. 52-54.

14 N. P. Kondakov, La Macédoine. St Pétersbourg, pp. 236-239 et tabl. III.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

mentation, sans quoi il n'est possible de poser ni la question de l'origine de telle ou telle œuvre (faut-il la rapporter à l'art byzantin, roman ou oriental chrétien ?) ni, dans certains cas, celle de l'époque de leur exécution. Un des buts de la présente étude a été justement de rendre publique une certaine documentation et de l'intégrer à nos connaissances des monuments géorgiens de même époque.

A la différence de la sculpture monumentale sur bois des autres pays — Byzance, Occident et Orient — à l'époque de Moyen Age, sculpture dont la chronologie est disparate, les sculptures géorgiennes constituent, dans cet aspect de l'art monumental, un groupe homogène du point de vue chronologique, et fortement marqué par les particularités des son style.

Nico Tchoubinachvili

Académie des Sciences, Institut
d'Histoire de l'Art, Tbilisi.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

SUR L'AGRICULTURE DE MONTAGNE EN GEORGIE

par G. S. Tschitaia

Sous la notion de l'agriculture des montagnes en Géorgie nous comprenons l'agriculture des zones submontagneuses, montagneuses et subalpestres de la Géorgie. Elle est représentée sous la forme typique dans sa partie sud de la principale chaîne du Caucase, en Géorgie.

Les conditions naturelles de cette région ont une zonalité verticale bien prononcée. Si l'on situe divers terrains agricoles de cette région selon l'altitude au-dessus du niveau de la mer, on aura en traits généraux le schéma suivant : terrains arables (et habitations) 900-1500 au-dessus du niveau de la mer; fenaisons et pâturages de printemps 1500-2000 au-dessus du niveau de la mer et pâturages de montagne de 2000 à 3000 mètres. Ces chiffres, même en prenant en considération leurs écarts extrêmes, ne sont qu'approximatifs. En réalité ils présentent des variantes diverses. Il suffit d'indiquer que dans la Haute Svanethie il y a une communauté de quatre villages qui est située à l'altitude de 2240 m.

La vigne est un des indicateurs essentiels de la ligne de démarcation qui sépare en Géorgie la zone des montagnes de la zone des vallées.

Au XVIIIe siècle, ce fait attira l'attention du géographe Vakhouchti Bagrationi qui l'a employée comme indicateur [1] fondamental pour la division agraire et botanique de la Géorgie.

Vers la fin du XIXe s. et au début du XXe s. le territoire indiqué était peuplé par les groupes suivants des montagnards géorgiens : Svanes, Ratches montagnards, Mokhevs, Mthiouls, Khevsours, Pchavs et Touches. Tous ces groupes appartiennent à la famille caucaso-ibérienne. Parmi eux vivent des Ossètes du sud — Iraniens d'origine indo-européenne, qui s'y sont installés à une époque relativement récente.

Malgré leurs différences ethniques la culture de ces montagnards était en plusieurs points monogène, et avait un nombre d'éléments communs, d'une importance essentielle.

Presque chacun des groupes ethniques mentionnés, occupant un territoire défini de la chaîne du Caucase, détachait des excédents de sa population qui descendaient dans la plaine et occupaient quelques parties des contreforts et des plaines. C'est également valable pour les montagnards géorgiens orientaux et occidentaux.

Cependant dans le Caucase du sud, le déplacement de la population ne s'effectuait pas d'une façon directe des montagnes à la plaine; d'abord les montagnards émigraient dans la zone sub-montagneuse, et ensuite dans la plaine.

Dans le cadre des études historiques et ethnologiques de le Revue, il nous a paru intéressant de publier de très larges extraits de deux textes inédits, qui devaient faire l'objet de communications au VIe Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques, en 1960 à Paris.

[1] Vakhouchti Bagrationi. Guéografia Grouzii. Zapadno-kavkazskoé otdelenié Rousskogo Guéografitcheskogo obchtchestva. t. XXVIII, Tiflis, 1908.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Ce processus d'infiltration des montagnards dans la plaine se reflète dans les documents historiques des XVIIIe et XIXe siècles [2].

D'après les données que nous possédons, la population de la Khévsourétie par exemple, durant 150 ans (de 1770 à 1920) est restée stable sous le rapport quantitatif. Elle se maintenait dans les limites de 5000 âmes environ. L'accroissement de la population, qui dépassait ce chiffre émigrait dans les basses contrées de la Géorgie : Ertso, Jori, Chiraki, Tetritskaro et autres. Vers la fin du XIXe s. le nombre des Khevsours émigrés était de 3500-2800 âmes.

D'après les données historiques on sait que la zone des montagnes de la Géorgie était un réservoir, par lequel de temps à autre, se complétait la population des basses contrées de la Géorgie [3]. Aux conditions spécifiques de l'économie montagnarde fort répandue aux XVIIe et XIXe s. [4] était lié le salarié agricole, qui descendait dans la vallée le (mušaši tsasvla).

Vers la fin du XIXe et au début du XXe s. dans la partie dite montagneuse de la Géorgie, vu l'exiguité des terrains, l'agriculture était localisée sur des parcelles relativement petites, dispersées sur un grand territoire. Pour cultiver leurs champs minuscules, la population avait recours, en agriculture, au système des terrasses, à l'irrigation et au fumage.

Les conditions du pays montagneux — relief, exiguité des terrains arables naturels — obligeaient les habitants de ces contrées à reconquérir sur la nature, durant quelques centaines et peut-être même des milliers d'années, chaque parcelle de terre plus ou moins propre aux semailles ou à la culture des champs.

On devait préalablement la déblayer des pierres, y apporter, au prix d'un travail opiniâtre, de la terre et du fumier dans des khourdjines (besaces), et la protéger de l'érosion. Une particularité caractéristique de cette agriculture est la disposition des terrains arables en enclos et en terrains de montagne. — ces derniers se divisaient en terrains proches (karis piri), ceux qui se trouvaient sur les versants des montagnes (perda), et terrains éloignés (samto). Selon les zones ,les terres arables différaient d'après les cultures : 1. sasvileebi (pour le seigle d'automne), 2. satšichkne (pour l'avoine). 3. saïpkle (pour le froment), 4. sakere (pour l'orge). On les distinguait aussi par leur exposition — située au soleil (mziguli) et à l'ombre (črdili). Pour les différents types de terrains arables on employait divers moyens et instruments de récolte ; arrachement (khencvla), chnakvi (instrument en bois pour casser les épis), la faucille guli et namgali. D'après les formes de propriété on distinguait les terrains : de l'église, du village, de la famille, terrains par droit de possession, terrains privés, et ceux du roi.

Le système de culture du sol comprenait : l'essouchement, le déblayage des pierres du terrain arable, le défrichement, le fumage et l'arrosage, les semailles d'automne et de printemps, les travaux communs (ziakhvna), l'assolement, l'obtention des graines de nouvelles espèces, etc...

Dans le système de l'agriculture de ces régions, pour l'ensemencement on employait généralement les plus anciennes espèces de céréales, telles que : makha (Tr. macka Dek. et Men.), zandouri (Tr. Timoph. et Zukh.), asli (Tr. dicoccum (Schr. Schubl.), millet (Pan, mil. Z.), dica (Tr. iber. Men.), seigle (Secale cer. L.), etc.

2 *Ibid.*, p. 26.

3 Documents de l'histoire sociale de la Géorgie (en géorgien) t. I, Tbilissi, 1940.

4 Materialy po izoutcheniu ekonomitcheskogo byta gossoudarstvennykh krestian Zakavkazskogo kraïa, t. IV, Tbilissi, 1890.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Le froment makha s'est maintenu dans la culture de la partie occidentale de la Géorgie montagneuse. Comme dénomination d'une espèce particulière de froment, le makha est aussi attesté chez les peuples du Daghestan, et sous le nom de mokha chez les Lazes, dans la Géorgie montagneuse du Sud. Le prof. V. Ménabdé constate que c'est une espèce initiale dans laquelle se réunissent les propriétés des froments cultivés et celles des froments sauvages. L'informité de cette espèce indique que le froment makha est sans aucun doute une espèce initiale, qui apparut au début de la différenciation du genre Tr. Z. et dont les propriétés à l'état sauvage sont la maturation graduelle des épis, leur chute et leur autoensemencement.

Selon l'opinion du prof. V. Ménabdé, makha est le prototype du froment cultivé. Pour confirmer cette opinion, on peut ajouter des arguments supplémentaires : le fait de la découverte en Colchide du makha de l'époque néolithique, et l'existence en Géorgie montagneuse occidentale d'un instrument original pour la récolte du makha chnakvi [5].

En outre les spécialistes supposent que, vu la ressemblance du makha avec l'épeautre de Colchide (Tr. paleocolchicum Men.) qui est aussi endémique pour la Colchide, les semailles d'hiver du type épeautre de Colchide pouvaient donner naissance au froment makha [6].

De même le froment des montagnes Zandouri, čeltazandouri (Tr. Timoph. Zukh.) est endémique : il ne s'est conservé que dans la Géorgie montagneuse occidentale. Le zandouri est généralement reconnu comme l'espèce la plus stable du froment. On la moissonne, comme le makha, d'une manière tout à fait originale : on récolte les épis (on les cueille- krepa) avec des baguettes croisées spéciales (nommées chnakvi) et on jette les épis dans des paniers, après quoi on coupe la paille avec des faucilles.

Ce mode de récolte est probablement antérieur à la récolte avec des faucilles à dents de silex.

En dehors de la Géorgie montagneuse occidentale, le chnakvi ne se rencontre qu'en Asturie [7]. Enfin il faut indiquer qu'on ne dépique point le zandouri comme d'autres céréales, mais qu'on le bat comme le millet.

L'asli — l'épeautre, est une des plus anciennes céréales. On la cultivait dans l'antique Sumer et dans l'ancienne Egypte. Avant la Révolution la chaîne principale du Caucase était la réserve de cette culture. Dans la partie montagneuse du Caucase, de même qu'en Sumer, on utilisait l'asli, froment épeautre, principalement pour le brassage. Quant à cette culture P. M. Joukovski suppose, que la « civilisation fluviale » de la Mésopotamie est une civilisation héritée de l'agriculture relativement plus ancienne des montagnards de Transcaucasie [8].

Enfin, il faut s'arrêter spécialement sur la culture du millet (Panicum mil. L.) qui était très répandue dans la zone montagneuse de la Géorgie. L'ancienneté de cette culture chez les montagnards du Caucase est attestée par le fait que, chez ceux-ci, elle jouait dans l'assolement un rôle très important.

Ainsi, il y a bien longtemps que les Svans ont remarqué que le millet mûrissait plus vite que les autres céréales, c'est pourquoi on peut le semer plus tard,

[5] V. Menabdé, Pchenitsy Grouzii, Tbilissi, 1948, p. 22.

[6] P. M. Joukovski, Koultournyé rasstenia i ikh soroditchi. Moskva, 1950.

[7] N. Vavilov, Moé poutechestvié v Ispaniu, Journ. Novyi mir. 1937, v. 2, p. 217.

[8] P. M. Joukovski, Œuvre ind. p. 25.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

au printemps [9]. L'ancienneté de cette céréale est confirmée par les données archéologiques [10].

De la même façon que les cultures semées étaient richement représentées dans les montagnes, il existait aussi des instruments agricoles multiformes, en commençant par les formes les plus primitives et finissant par des formes perfectionnées, tant pour la culture manuelle du sol que pour la culture avec emploi de bêtes de somme. Tous ces instruments (tsam, chnakvi, karči, sakhvnieli, etc.) sont adaptés aux conditions spécifiques de l'agriculture montagnarde. Ces conditions comprennent les propriétés du sol, sa fertilité, l'épaisseur de la couche arable, le climat, la forme du terrain, l'époque de l'ameublissement du sol, son humidité, les espèces des céréales cultivés, la pente du terrain.

Ainsi, pour l'essouchement, on employait dans la culture du sol trois catégories d'instruments. Première catégorie : des houes-pioches plus ou moins pointues (Spitzhacke) qu'on employait pour la première culture de l'essouchement (tserakvi, atsarkanti, tsalkati, čeki, berj'uki, čengi, ačača, keko, kači). A la deuxième catégorie appartiennent les houes à large lame (labarj'i, okribula, imeruli tohki et autres). A la troisième des houes combinées qui comprennent la houe pioche et la houe au sens propre du mot. Ce sont culkarča, tokhts alkati, bartokhi, ača, etc.

La varété des houes et des instruments en forme de houe, attestée dans les hautes contrées du Caucase, est expliquée par les processus multiformes de l'agriculture.

A l'aide de houes on déblaye et on prépare le sol pour les semailles sur les hautes montagnes, sur leurs versants et sur les terrasses, en remplaçant l'instrument aratriforme, là où ce dernier ne peut être utilisé.

La prédominance de la houe dans la zone méridionale de la chaîne, et surtout dans la Géorgie Occidentale, s'explique par les conditions spécifiques naturelles, car l'agriculture dans les montagnes boisées est conditionnée dans cette zone, par l'abondance de forêts vastes et épaisses. Cette circonstance sert à expliquer l'existence de la culture de la houe dès l'Age du Bronze en Colchide. Un fait est digne d'attention : parmi les objets en bronze provenant de Colchide, on peut établir les parallèles avec les objets en bronze synchrones de la civilisation de Koban, sauf les houes en bronze de Colchide, qui ne leur sont pas analogues.

Dans la partie orientale de la chaîne du Caucase nous trouvons un instrument de culture de forme originale. C'est le makhkh (en avar) une bêche à manche, fourchue, avec une espèce d'entretoise supérieure, une pédale inférieure et un soc en fer ; en outre, pour labourer la terre, à la partie inférieure du manche est attachée une corde par ses deux bouts. Deux hommes manient cet instrument : l'un d'eux tient à deux mains le manche de l'instrument et presse du pied la pédale, l'autre tire la corde, en aidant le premier à soulever la motte de terre. Nous avons noté ce procédé dans le village de Gunib en 1954.

Le modèle de cet instrument se trouve dans la Section ethnographique du Musée d'État Djanašia en Géorgie, où il a été déposé vers 1880 avec une documentation très défectueuse. Pour la première fois le makhkh a été mentionné par Zichy, par Byhan, ensuite.

[9] V. V. Bardavélidzé, De l'histoire des plus antiques croyances des Géorgiens. Jean Deces, Matériaux sur l'ethnographie de la Géorgie, IV, p. 56-57, Tbilissi, (en géorgien).

[10] V. L. Menabdé, Données botaniques systématiques sur les céréales de l'ancienne Colchide ; Bull. de l'Académie des Sciences de Géorgie, V, 1, 9, 1940, p. 683-684 ; N. Khochtaria, Dixa, Gudsuba, Bul. de l'Ac. des Sc. de Géorgie, v. 2, 1944, p. 208, 210 (en géorgien).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Le dessin du makhkh, avec l'indication que cet instrument a un manche en bois fort léger (de 1 m de longueur) qui sert d'appui à deux mains, sur la partie inférieure duquel est placé un soc en fer, est mentionnée par Z. A. Nikolsky et E. M. Chilling.

Dans la langue des Tchetchens la bêche est désignée par le terme biel, conforme au géorgien belti — motte.

Dans l'essentiel, ce dernier remonte à la bêche géorgienne. Dans la zone étudiée il y a deux types principaux d'instruments aratriformes de montagne. D'un côté ce sont des instruments aratoires à age long, de l'autre — des instruments aratriformes (à age court). La fonction des instruments du premier type est de tracer (gatsera) et d'ouvrir (gakharva) le sol, et celle du second type à age court, de l'ameublir (ačečva). Les instruments du premier type ont un long timon, qui atteint le joug, on y atelle un couple de bœufs. L'instrument du second type a un timon court (l'age), on y attelle deux couples de bœufs [11].

Au premier sous-type d'instrument aratoire à age long appartiennent les kav-tsera, satsera, sakvtel, notés en Tuchetie en 1932, en Svanéthie en 1935, en Khevsurétie en 1942 [12]. Une indication sommaire de cet instrument pour l'Inguchetie de montagne (1930) se trouve chez Khristianovič [13].

Le kav-tsera est utilisé surtout pour défricher les terres en friche ou les sols durs. Avec son coutre il coupe, trace le sol, et l'instrument aratriforme (kavi) qui le suit, laboure la terre.

La fonction de l'instrument qui consiste à couper et à tracer le sol, s'exprime en géorgien par la forme du mazdar (gatsera), le radical de ce mot est le terme tsera qui en géorgien moderne signifie « écriture »; on le trouve en ancien géorgien dans le mot composé tserakvi — pioche qui signifie à la lettre « qui écrit sur pierre ». Il n'y a aucun doute que le labourage (khvna) ne fût précédé par le procédé de traçage du sol, L'ancienneté de cet instrument est confirmée par le fait que le coutre de cet instrument porte le nom de bar-i, instrument antérieur au labourage, probablement antérieur à l'instrument aratriforme.

Le kav-tsera dans sa forme primitive était entièrement en bois, sans coutre en fer; on le voit d'après les matériaux de Güldenstädt, qui vers 1770, trouva en Ukraine un instrument aratriforme du type du kav-tsera, qui était entièrement en bois sans parties métalliques [14].

En dehors du Caucase, il y a des instruments analogues dans les Alpes autrichiennes (Unterkaerten, Kuptbach) et en Suède [15].

L'autre instrument aratoire à age long, largement répandu dans toute la zone montagneuse, et connu sous différents noms, a deux variétés. L'une des variétés a un timon recourbé, avec l'extrémité plantée dans le pied ou le patin de l'instrument aratriforme. En dehors de la Géorgie des montagnes, ce type d'instrument aratriforme avec plusieurs variantes est répandu dans tout le

11 Zichy, « Voyage au Caucase et en Asie Centrale, t. 1. Budapest, 1897. Byhan ». Ostkaukasien und Nordrussland Buchan, III. Völkerkunde B, 11. 2. Stuttgart, 1926, Abb. 468.

12 Z. A. Nikolskaia i E. M. Chilling, Gornoé pakhotnoé oroudié Daguestana. Sovetskaia Etnografia, N 4, 1954.

13 G. Tchitaia, Zemledeltcheskié sistemy i pakhotnyé oroudia Grouzii, VEK, Tbilissi, 1952.

14 T. Tchitaia, Ovalnaia podochva ratchinskogo pakhotnogo oroudia. Troudy Tbilisskogo gossoud. Ouniversiteta. t. XVIII, 1941.

15 Y. Guldenstädt, Reise B. 11, 480.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Caucase; c'est l'instrument aratriforme spécifique des peuples caucasiens. Cet instrument est employé dans les basses contrées de la Colchide, où les sols sont légers, où on n'a pas besoin de labourage profond, et où un couple de bœufs suffit à cette opération. D'un autre côté dans les vallées de la Géorgie orientale et de l'Azerbaidjan, au Caucase du Nord et au Daghestan. On l'utilise avant les semailles d'un sol profondément labouré, dans l'ameublissement.

Dans quelques régions du Caucase montagneux (Zakatala, Inguchetie, Mégrelie montagneuse) cet instrument a un timon composé, présentant ainsi un degré de transition entre un instrument à age long et celui à age court. Ensuite, par perfectionnement graduel, ce type atteint chez les peuples kartvels le degré supérieur de son évolution, où nous l'avons sous l'aspect de l'araire de Ratsa. L'araire de Ratsa adaptée aux conditions des montagnes, et unique par son pied ovale, n'a point d'analogue parmi les instruments aratoires des autres peuples [16].

Une autre variété d'instrument aratoire à age long de l'agriculture de montagne de Géorgie est un instrument à timon droit, avec son anneau passé dans le manche de l'instrument aratriforme. Par comparaison avec la première variété, la zone d'extension de cet instrument est plus limitée; nous ne le rencontrons pas en Géorgie occidentale. Cependant, ce type d'instrument subit un perfectionnement autochtone, se transforme en instrument aratriforme, et entre dans la catégorie des charrues à avant-train.

Ce qui attire d'abord l'attention sur la construction de l'instrument à age, c'est son age court, qui n'atteint pas le timon, sur la tête duquel est fixé un crochet en bois. Pendant le fonctionnement ce crochet traîne de temps en temps sur le sol. Une autre particularité de cet instrument est un manche à longue ramification, mais à tronc court.

Un tel manche permet au laboureur de soulever et d'abaisser pendant le labourage la partie active de l'instrument aratoire, — le pied avec soc, en tenant compte du relief du sol. Dans les conditions de l'agriculture de montagne cette opération a une importance essentielle. L'accomplissement de cette opération, est facilité aussi par l'age court, et par le crochet en bois de l'instrument aratoire.

La zone d'extension d'un instrument aratoire de ce type est limitée. Nous ne l'avons pas au Caucase du Nord. En Transcaucasie, il n'existe que sur un territoire de la Géorgie la Mtiuletie, en amont du Ksani, du Liakhvi et du Rioni.

Un détail essentiel attire l'attention. Au cours du fonctionnement de l'instrument aratoire à age court, l'aide du laboureur, pour régler le processus du labourage, presse de temps en temps, en utilisant un bâton fourchu (kiborj'i) le crochet de l'instrument aratoire.

Des deux variétés des instruments à age court utilisées en Géorgie, l'un est un instrument à trois aspects, tandis que le second est à quatre aspects [17].

Tels sont les types principaux d'instruments aratoires de montagne en Géorgie. Nous ne nous arrêterons point sur leurs dénominations; elles sont trop variées. Le système d'irrigation de l'agriculture de montagne en Géorgie est non seulement lié à la culture des céréales, mais aussi à l'élevage — c'est son trait particulier. L'irrigation y était utilisée comme une mesure indispensable et presque

[16] P. Leser. Entstehung und Verbreitung des Pfluges. LPZ, 1932, p. 1939. Cf. K. Rahmm, Beiträge etc. B. 2, t. 11, dess, 5, 6, 16.

[17] G. Tchitaia. Ratchinskoé pakhotnoé oroudié. Izvestia institouta yazyka, istori i matérialnoï koultoury, t. I. Tbilissi. A. Petzholdt, Der Kaukasus, B. 1. LPZ. 1866.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

unique, dans l'économie de fenaison, pour augmenter les approvisionnements des fourrages d'hiver pour le bétail.

Dans le plan envisagé, les fêtes printanières en l'honneur de la divinité de la fertilité et de la végétation avaient une grande importance; elles ont gardé leur caractère intact chez les Svans. C'étaient les fêtes Ag'ba-lag'ral et Limurk-vamal reflétant le culte du dieu Melia-Telepia (cf. dieu de khet, Telepinus) [18] et la fête Lik'vresi; on organisait une procession de la divinité féminine, un concours de bœufs sacrés destinés au sacrifice (cf. les jeux créto-mycéniens de culture et autres) et l'élection par la déesse [19] de ses serviteurs. Il faut mentionner ici les divinités agraires de la Géorgie des montagnards : Jean Deceš, Dalai, Zenakhar.

Le matériel mentionné ci-dessus atteste que l'agriculture de montagne dans la Géorgie était monogène, ayant des traits spécifiques nettement prononcés. C'était une agriculture à irrigation et fumage, sur des terrasses avec des céréales endémiques, des intruments spécifiques et des survivances d'un culte agraire. Le rôle de l'agriculture dans l'économie des montagnards n'était point aussi insignifiant qu'il semblait l'être à première vue. Comme l'économie d'élevage, l'agriculture avait une importance considérable.

Aujourd'hui la mécanisation, l'électrification et les procédés agrotechniques pénètrent de plus en plus dans l'économie agraire. En montagne fonctionnent des tracteurs adaptés aux conditions locales. Des châssis autotractés sont adaptés pour travailler sur les versants des montagnes jusqu'à 25%. Une technique perfectionnée a augmenté radicalement le rendement des cultures agraires.

[18] Voir la monographie « Ksanskoé gornoé pakhotnoé oroudié ». Izvestia Institouta Yasyka istorii i matérialnoï koultoury, v. V-VI (1940) cf. k. Dittmer, Allgemeine Völkerkunde. 1954.

[19] Iv. Djavakhichvili, Histoire du peuple géorgien, v. 1, 3. Tbilissi, 1933 (en géorgien).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

HABITATION ET VILLAGES DES MONTAGNARDS DE LA GEORGIE DANS LE PASSÉ ET DE NOS JOURS

par A. I. Robakidzé [1]

Dans la Géorgie d'avant les réformes qui formait une seule région historico-ethnographique on peut distinguer trois subdivisions principales d'après la diffusion exclusive ou prédominante des plus importants éléments de la culture et du mode de vie. Ces trois subdivisions sont : la basse contrée de la Colchide, la plaine de la Géorgie orientale et la Géorgie montagneuse. A chacune des contrées mentionnées correspondent certaines formes d'habitation et d'agglomérations.

Aux éléments caractéristiques de la plaine orientale appartiennent : le type de la demeure paysanne (le dar-basi) à toit voûté, à disposition horizontale des logis avec des dépendances abritées sous une toiture unique, ainsi que les grandes dimensions des lieux habités, à population dense, disposés horizontalement.

A la basse contrée de la Colchide appartient l'habitation de la Géorgie occidentale (sadjalabo sakhli) — en bois, de plan carré, à un étage, avec un toit à deux ou quatre pentes, ainsi que la disposition horizontale des logis et des dépendances et leur dispersion.

La Géorgie montagneuse, malgré certaines différences entre ses parties orientales et occidentales, présente un aspect uniforme. A cette contrée correspond une maison fortifiée en pierres à plusieurs étages, caractérisée par une disposition verticale des logis et des dépendances sous une seule toiture, ainsi que par des villages disposés en terrasses à population peu nombreuse mais très dense.

Ni par le niveau du développement de ces éléments, ni par la variété de leurs formes, les subdivisions esquissées ci-dessus ne peuvent se rapporter aux divisions tribales, elles constituent des communautés ayant une tout autre base. Le début du processus qui a causé la disparition des caractères tribals et l'apparition de communautés plus vastes remonte au temps des états esclavagistes existant sur le territoire de la Géorgie (2e moitié du Ier millénaire avant notre

[1] En caractérisant la culture et les mœurs du peuple géorgien, l'auteur s'appuie sur la notion « type économico-culturel », mise au point par l'ethnographie soviétique, et qui sous-entend des groupements de particularités économiques et culturelles, formés historiquement, et caractérisant les peuples habitant dans certaines conditions naturelles et géographiques, et un niveau déterminé de leur développement social et économique. (V. S. P. Tolstov, Problemy dorodnogo obchestva. « Sovetskaïa etnografia », 1931. N 3-4 du même auteur : Otcherki pervonatchalnogo islama, Sovetskaïa etnografia, 1932, N 2, p. 11, M. G. Lévin. K probléme sootnoschenia khoziastvenno-kultournyh tipov severnoi Asii. Kratkie soobchtchenia instituta etnografii, ed. II, 1947, p. 84; M. G. Lévin i N. N. Tchéboksarov. Khosiaistvenno-kulturnye tipy i istoriko-ethnografitcheskie oblasti. Sovetskaia etnografia, 1955, N 4, p. 3-16; A. I. Robakidzé. K voprosu o formah posselenia v Svanetii. Kratkie soobtchenia instituta etnografii, ed. XXIX, 1958, p. 59-61).

ère)[2]. Ce processus s'est fortement intensifié sous une monarchie féodale puissante et centralisée (XIe-XIVe s.) lorsqu'ont été créés les remarquables monuments de l'architecture, de la pensée philosophique, de la poésie qui ont formé la base de la culture nationale géorgienne; mais il s'est considérablement affaibli par suite des catastrophes politiques qui frappèrent la Géorgie au XVe s.; ceci se manifesta par la désagrégation du pays en plusieurs royaumes et principautés indépendants.

L'inégalité du développement social et économique des parties basse et montagneuse de la Géorgie avait déjà été remarquée par Strabon, pour l'Ibérie, et plus tard décrite en détail par Vakhouchti Bagrationi pour l'ensemble du pays. Après la désagrégation de la Géorgie le caractère de cette inégalité est devenu encore plus prononcé. Cela a surtout touché les régions montagneuses de la Géorgie, qui ont commencé de mener une existence indépendante après s'être affranchies de la vassalité ayant un caractère nominal limité probablement aux obligations militaires.

Etant donné les forces productrices peu développées et le morcellement politique, les anciens traits de la culture et des mœurs subsistant encore à l'état de survivances se sont enracinés dans certaines régions de la Géorgie montagneuse et ont parfois survécu jusqu'au XIXe siècle.

Quels sont donc les traits concrets et essentiels des habitations et des villages montagnards de la Géorgie, en particulier des Svanes, des Khevsours, des Touchs, que nous indique l'étude des survivances mentionnées plus haut.

Le type principal d'agglomération dans la Géorgie montagneuse durant presque tout le XIXe siècle consistait en plusieurs villages à faible population, et s'appelait khévi ou thémi (khévi — littéralement gorge de montagne; les deux noms, en ce cas, correspondent à la communauté).

Du point de vue topographique, le khévi est caractérisé par l'unité géographique du territoire, borné par des lignes de défense naturelles; du point de vue économique le territoire donné contient toutes les conditions indispensables au développement normal d'une collectivité humaine; du point de vue morphologique le khévi offre l'exemple d'une localité polyclanale. Le monoclanisme des quartiers et fréquemment des villages, qu'on observe à l'intérieur des khévis, a dans la plupart des cas un caractère secondaire ou fictif.

La présence de fortifications, entourant le village ou le khévi, n'est pas typique pour la haute Svanétie. Pour cette partie de la Svanétie c'est un bâtiment de pierres, à plusieurs étages dit « maison-forteresse », et un ensemble fermé de bâtisses d'habitation et de dépendances, dont l'essentiel est formé par une maison de pierres à deux étages (kor), une tour en pierres à plusieurs étages (mourkvame), et une clôture en pierres construites à l'aide d'un mortier extrêmement dur. Dans les deux cas l'habitation svane assurait à la famille la possibilité d'une défense indépendante.

Cette particularité de la fonction défensive de l'habitation montagnarde devait s'être constituée aux premières étapes de la formation des localités polyclanales, au temps où les armes étaient le seul moyen de régler les conflits entre familles voisines et hétérogènes, étant donné la forte densité. A l'approche d'un danger commun, chaque famille s'enfermait dans son habitation, et, ainsi, les maisons-forteresses, ou les maisons aux tours disposées non loin les unes des autres,

[2] G. A. Mélikichvili, K istorii drevnei Grousii, Tbilissi, 1959, p. 236-351, 266-284.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

formaient la défense de tout le village ou du khévi. Cette alliance des fonctions défensives familiales et villageoises est un trait manifeste et caractéristique d'une localité montagnarde. Dans la littérature spéciale, on considère, à juste titre, que ce genre d'habitation correspond à la communauté territoriale [3].

Dans le plan de l'habitation svane on peut remarquer une pièce aménagée soit dans la tour défensive, soit sous le rez-de-chaussée de l'habitation. C'était un cachot appelé « dilèque » [4] destiné aux prisonniers, pris dans les régions voisines dans le but de percevoir une rançon [5]. Ceci prouve un niveau du développement des forces productrices où la famille indivise suffisait elle-même à tous les travaux sans avoir besoin d'embaucher ailleurs de la main-d'œuvre. Les témoignages indiquent qu'il en était de même dans d'autres régions montagneuses de Géorgie, particulièrement en Touchetie.

Compte tenu du rapport organique entre les localités et les habitations et les formes de l'économie, examinons brièvement les caractères essentiels de la vie économique des montagnards.

Comme il ressort des documents ethnographiques sur les Svanes, les lots de terre labourée et les prairies irrigables faisaient partie de la propriété des familles tandis que les pâturages et la partie des prairies non irrigables étaient à l'usage de la communauté. Les lots de terrain n'avaient d'habitude pas de clôture individuelle. Ordinairement on entourait d'une clôture commune les terrains plus ou moins grands, naturellement dessinés et où se trouvaient les champs labourés et les prairies des familles hétérogènes. Les lots à l'intérieur du domaine étaient délimités par différentes bornes. La clôture avait une entrée « khalaghi » commune pour tous les propriétaires fermée pour le bétail, depuis les semailles jusqu'à la moisson, et ouverte tout le reste du temps, pendant lequel ces lots étaient utilisés comme pâturages au profit de tous les habitants du village, indépendamment de leur appartenance à telle ou telle famille.

Dans les conditions de ce système d'enclaves, et de l'alliance de la propriété familiale avec l'usage en commun des terres, il fallait que les travaux des champs fussent bien organisés.

Ces travaux comprenaient le labourage, les semailles et le hersage, l'entretien des canaux d'irrigation, la restauration des bornes, la fermeture du « khalaghi », la moisson, la conduite du bétail, la lutte contre les dégats, etc. Toutes ces

3 B. D. Grékov, Krestiané na Rusi, Moskva, 1946, p. 70.

4 Ce mot signifie en persan — « détenu », mais il est entré dans la langue géorgienne avec la signification de « lieu de détention », dès le VIIIe siècle (I. A. Djavakhichvili, Materialy k istorii materialnoi kultury grusinskogo naroda. Stroitelnoie iskusstvo v drevnei Grusii Tbilissi, 1946, p. 69-70).

5 En ce qui concerne certaines régions montagneuses de la Géorgie ce tableau est constaté également pour une période moins avancée. Les documents du XVe siècle, et d'une période plus avancée, indiquent incontestablement que l'organe suprême d'administration dans la haute Svanetie, mentionnée dans ces documents sous le nom de « l'unique khévi » (ertobil khévi), est le Conseil pour toute la Svanétie. Il était formé des représentations des khévi isolés — (litichmaré), avait son drapeau (lème), sa troupe de guerriers (svimra), et un lieu déterminé de réunion (smuimiè). (V. R. L. Kharadzé. Sistema narodnogo upravlenia v Svanetii. Matérialy etnografii Grousii, Tbilissi 1953, p. 199-200).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

questions étaient, en général, réglées aux réunions de tout le village ou du khévi [6].

Seul un appareil administratif situé au-dessus des intérêts de tel ou tel lien de parenté pouvait, selon les conceptions de cette époque, régler toutes ces questions et satisfaire, d'une manière plus ou moins juste, à toutes les exigences des familles du khévi, sans faire attention à leurs relations de parenté. C'est pourquoi l'appareil administratif du khévi apparaît comme un organisme qui réprimait les intérêts séparatistes de différentes unions familiales incompatibles avec l'esprit de la communauté territoriale, et faisait cela pour assurer l'activité économique normale de toute la collectivité du khévi.

Tout cela indique que la seule forme possible de vie sociale dans la Géorgie montagneuse, durant une période considérable du Bas Moyen-Age, était la forme qui jouissait très largement des traditions de la communauté territoriale. L'intégrité persistante des anciennes formes de la vie sociale a influé d'une manière conservatrice sur le développement de l'habitation et des villages montagnards de Géorgie.

Les documents ethnographiques sur les Khevsoures nous fournissent un exemple typique de la transformation de l'habitation paysanne dans les régions montagneuses de la Géorgie orientale.

Au premier stade de la transformation du village khevsour, les modifications se sont manifestées dans la réorganisation intérieure de la maison khevsoure. En particulier, à l'étage qui constituait auparavant une surface indivisible, apparait une chambre à part, qui est destinée à l'habitation. En outre l'âtre est déplacé du centre de la pièce contre l'un des murs, ce qui entraîne l'aménagement d'une cheminée et constitue ainsi une amélioration considérable de la vie domestique.

Plus tard apparaissent de nouveaux traits, indiquant la deuxième étape de la réorganisation de l'habitation khevsoure, qui, ainsi que la première est caractérisée par la tendance à répéter les formes traditionnelles de l'habitation et de la technique de construction. Les nouveaux éléments de la maison khevsoure, à la deuxième étape de sa réorganisation, sont : un balcon avec une balustrade, des fenêtres, l'aménagement d'un resserre pour l'outillage agricole au rez-de-chaussée, et la réduction du nombre des étages de deux à un. Toutefois, subissant des modifications de son aspect extérieur, la maison khevsoure par son tracé essentiel, par la répartition de la surface habitable et celle des dépendances, ainsi que par son ameublement, reste une habitation complexe qui presque entièrement, comme auparavant, réunit sous un seul toit toutes les fonctions locatives et économiques essentielles.

A mesure que la Géorgie se développe socialement et économiquement, la discordance entre les nouvelles conditions de vie et les formes archaïques des us et coutumes acquiert un caractère de plus en plus prononcé.

La troisième et la plus essentielle étape du développement de la maison khevsoure est marquée par la construction de maisons neuves; alors que la vieille maison est affectée à la garde du bétail et de provision de fourrage, la nouvelle n'est destinée qu'à loger la famille.

[6] Les documents etnographiques khévsours présentent l'exemple d'une communauté territoriale. La forme théorique d'administration de la communauté khevsoure soulignée par la littérature (V.V.V. Bardavélidzé. « Drevneïchié réligioznye verovania i obriadovoe iskousstvo grousinskich plemen. Tbilissi, 1958), est selon nous un emprunt à la Géorgie féodale.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

L'affirmation de nouveau type d'habitation en Khevsourétie s'accompagne d'une modification radicale des formes et des types d'agglomérations. La pénétration de plus en plus large de la culture maraîchère dans la vie des Khevsours a déterminé la nécessité de s'établir d'une manière plus dispersée, ce qui a fait perdre aux localités leurs traits de densité et les rapproche du type domanial.

La transformation du logis des montagnards de la Géorgie occidentale, observée dans les documents ethnographiques sur les Svanes, présente un tableau analogue.

Le premier et le plus considérable progrès a été réalisé au rez-de-chaussée de l'habitation svane. La première étape de la transformation de l'habitation svane à deux étages est caractérisée par la segmentation de la surface, jusque là unique et indivisible.

La deuxième étape de la réorganisation de la maison svane est marquée par la séparation complète de l'habitation sous l'aspect d'un bâtiment tout à fait indépendant et la disposition des dépendances économiques, également comme éléments séparés de l'habitation. Un balcon large et soigneusement décoré fait partie intégrante de cette maison. Ces maisons, dans la plupart des cas, sont à deux étages, de 6-8 pièces. Cela a entraîné des modifications radicales dans l'utilisation du logis.

L'apparition d'une telle maison apporte d'importantes modifications dans le tracé de tout l'ensemble d'habitation. Avec ces maisons apparaissent des bâtiments isolés, comme l'étable pour le bétail, la resserre pour l'outillage agricole, deux cours — une pour les travaux domestiques, l'autre pour les loisirs. Habituellement un potager et un verger sont attenants à la cour. Cette dernière circonstance permet d'affirmer que les modifications qui se sont opérées dans l'habitation paysanne des Svanes ont exercé une influence directe également sur la forme de l'agglomération. En effet, par suite de la dispersion des habitations et des dépendances, par suite de l'augmentation de surface de la cour, la forme très dense de la localité ne peut plus satisfaire aux nouvelles exigences et elle est en train de devenir un village du type domanial. Donc, la réorganisation de la vie économique des habitants, dans les régions de haute montagne assez lente et tardive, ainsi que la survivance tenace du genre de vie patriarcal ont entraîné un certain conservatisme, au premier stade de la transformation de l'habitation paysanne des Géorgiens montagnards. Cela s'est manifesté par la tendance à conserver les formes traditionnelles de l'habitation en ne l'adaptant que lentement, petit à petit, aux nouvelles conditions de l'économie.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

LA GÉORGIE EN SON IMAGE DU MONDE *

Chaque esprit créateur révèle les ressources profondes et incréés de l'être et le monde sous l'un de ses aspects particuliers. Il reste néanmoins à savoir dans quelle mesure le contenu de cette révélation, selon son image intérieure, est un événement unique; si, dans son sens profond, sa portée est universelle et si, enfin quant à la forme, il est susceptible d'une expression plastique. Ce sont en effet ces trois critères — unicité, universalité et plasticité — qui permettent de déterminer un génie.

Kant est, sans conteste, unique. Mais sa pensée a-t-elle une portée universelle? On peut tout aussi bien être kantien ou anti-kantien bien qu'aucun penseur ne peut ignorer sa doctrine. Quant à la plasticité, elle fait totalement défaut. Il n'en est pas de même, par contre, de Platon. Son unicité a le caractère d'une parfaite universalité. Il serait difficile d'imaginer un anti-platonicien qui ne penserait pas, au fond, d'une manière conforme à la pensée platonicienne. Platon est le seul qui pénètre, au travers de l'« anamnesis », dans le noyeau lumineux de la connaissance supra-individuelle. (Nous avons déjà précédemment montré, à propos du phénomène de la langue, ce qu'est cette connaissance.) Il se souvient de l'être véritable à travers ses manifestations déformées — l'homme déchu ne se souvient-il pas du Paradis? Clément d'Alexandrie était d'avis que Platon avait lu la « Genesis ». Si cette opinion ne correspond pas à la vérité, elle est du moins, foncièrement, justifiée. Mais ce que le Père de l'Église n'a pas remarqué — et ceci est d'autant plus étonnant qu'il avait été personnellement initié aux mystères — c'est le fait que Moïse et Platon avaient tous deux puisé à la même source de la connaissance, celle des mystères du pays sacré du Nil. Goethe, devant le monument de Cestius, se serait écrié : « Comme c'est vrai, comme c'est identique à l'être! » (« Wie wahr, wie seiend! ») cité par deux écrivains, un allemand et un français, dont j'ai oublié les noms. Mais on trouve la même expression dans le livre « Italienische Reise » (9.10.1786) en regardant les animaux de la mer à Venise : « Wie wahr, wie seiend ». Quatre mots — dont l'un est répété — qui reflètent parfaitement l'idée de Platon : l'être pur est le véritable être. Goethe, qui ne pensait certainement pas à Platon. Il donnait néanmoins à sa pensée une expression entièrement conforme à celle de Platon, ses paroles traduisant là une connaissance supra-individuelle. Les Indiens ont coutume de danser la danse sacrée du buffle. Celui qui est saisi par le rythme de cette danse ne pense pas particulièrement à tel ou tel buffle, mais, d'une manière tout

* Extraits de l'ouvrage inédit : *La Géorgie en son image du monde.*
V. *Bedi Kartlisa*, Nos 21-22, 23, 26-27, 30-31.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

à fait platonicienne : au Buffle. Ces Indiens sont-ils allés à l'Académie et ont-ils retenu quelque chose de la pensée du grand philosophe? En eux est présente la même connaissance supra-individuelle. C'est en ce sens que Platon, dans son unicité, est universel. Pour ce qui est du caractère plastique des différents aspects de sa pensée, nous avons le témoignage de ses Dialogues. Je ne mentionne ici que « le Banquet » qui, du point de vue plastique, est une œuvre à nulle autre pareille. Que l'on se souvienne du discours de Diotima de Mantinée et de la façon dont elle développe peu à peu, comme par degré, l'idée du beau pour s'élever ensuite directement à l'être vivant qui est la Beauté même. C'est littéralement un miracle, au sens le plus authentique du mot.

Echnaton, en même temps prêtre et poète du Soleil (13e siècle av. J.-C.), s'adresse ainsi au Soleil :

« Tu fais croître le fruit
dans les entrailles de la femme.
Tu éveilles la semence de l'homme.
Tu donnes de l'air au poussin
ainsi que de la force
pour briser sa coquille.
Tu nourris et tu apaises tous les êtres,
Toi qui es la nourrice
de ceux qui ne sont pas encore nés! »

Jamais aucun poète, ni avant, ni après Echnaton, n'a contemplé le Soleil d'une manière aussi géniale. Les images ont ici un caractère unique. Elles sont également universelles et plastiques. Je laisse aux femmes qui portent en elles le fruit de leur amour le soin de saisir tout le sens des deux premières lignes. La signification de la troisième sera certainement le mieux ressentie par l'homme qui se sent déjà dans l'automne de sa vie. Et que dire de l'image du poussin! Pindare qui, dans un fragment transmis par Clément d'Alexandrie, a traîté de l'essence des premiers mystères — « Heureux celui qui, avant de descendre au tombeau, a vu ces choses : il a ainsi découvert le sens final de la vie et reconnu, dans son commencement, le don des dieux » — Pindare, disions-nous, se serait lui-même intensément réjoui de cette image, car il aurait discerné, sous l'image du poussin brisant sa coquille, ce « don des dieux » qui marque « le commencement » de chaque être. Et enfin cette magnifique invocation : « Nourrice de ceux qui ne sont pas encore nés! » Quelle merveilleuse devise pour le Soleil! Ces mots devraient être gravés, tant ils expriment l'essence du Soleil, sur le Swastika.

Le peuple, en tant que révélation de la multiplicité divine, est aussi un génie d'une nature supra-individuelle dont la grandeur et l'authenticité tiennent à ce que son image particulière du monde a d'unique, d'universel et de plastique.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

L'image du monde des Géorgiens — qui, soit dit en passant, s'apparente à celle des grands peuples, tels que les Chinois, les Iraniens, les Égyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains, les Celtes, les Germains et d'autres — j'entends la considérer à la lumière des définitions que nous avons données (*B.K.* N° 26-27) touchant « le peuple » et « le génie ».

LA GÉORGIE ET LE MONDE OCCIDENTAL

Dans le livre que nous avons précédemment cité, A. Sanders écrit : « Les conditions de subordination dans lesquelles se trouvaient, vis-à-vis de leurs chefs, les hommes libres capables de porter les armes, c'est-à-dire les chevaliers, étaient fixées en Géorgie par le système du 'Patronqmoba'. Cette organisation, qui, aux XIe et XIIe siècles était arrivée au terme de son évolution, présente les plus grandes analogies avec le régime social existant alors en Europe occidentale, la féodalité ».

« Au système de la vassalité de l'Occident correspond le 'Qmoba', l'ensemble des êtres mineurs et subalternes qui se trouvent liés, dans les mêmes conditions que celles de la vassalité, dans une relation personnelle de dépendance envers leur maître, leur suzerain. (En géorgien, 'q̇ma' signifie 'écuyer', 'vassus', 'homo', 'puer', 'vassal'). Au 'beneficium' du régime de la féodalité occidentale, — ce qui s'appela plus tard 'feodum', en français 'le fief', en allemand 'das Lehen' — dont la jouissance impose au bénéficiaire certains devoirs envers son suzerain qui en reste maître, correspond exactement le terme géorgien de 'chetsq̇aleba » (don de grâce, investiture). En Occident, comme en Géorgie, l'investiture ne comportait pas seulement la remise, par le suzerain, du fief au vassal, mais encore la délégation d'une fonction publique, d'une charge administrative pour l'exercice de laquelle un prêt en nature et en recettes économiques était octroyé. Le système féodal repose sur le lien personnel ainsi créé entre le suzerain et le titulaire du fief, sur cet engagement de fidélité réciproque qui était un devoir sacré. »

« Tous les suzerains, depuis le plus petit, auquel les paysans du fief devaient fournir l'escorte de guerre et rendre divers services, jusqu'au roi, auquel tous les grands et petits vassaux se trouvaient liés par une semblable relation de dépendance, s'appelaient en Géorgie 'patroni', terme correspondant au latin 'dominus' (ou 'senior', d'où, en français, 'seigneur') en Occident. Ce n'est pas — il convient de le dire — parce que le terme géorgien de 'patroni' est emprunté au latin que l'on doit considérer que le système féodal géorgien procède du régime romain du 'patronat'. On avait en effet en Géorgie dans des temps plus reculés, le terme de 'up'ali' pour désigner la personne du seigneur. (Il n'y a rien là qui contredise la signification que j'attribue à ce mot. Le seigneur était 'autorisé' — 'ermächtigt' —; le mot 'puissance' — 'Macht' — vient, en géorgien, je le répète, de 'up'ali' = Dieu. G.R.). La cérémonie d'investiture du vassal avait lieu, en Géorgie comme ailleurs en public, selon un protocole bien défini,

ეროვნული ბიბლიოთეკა

aux termes duquel le serment de fidélité était tout autant requis du suzerain que du vassal. Il y a jusqu'au terme géorgien de 'thaqwaneba' qui correspond très exactement au terme allemand de 'Hulde' ou de 'Huldigung' (prestation de serment de fidélité). »

L'auteur en vient maintenant à poser la question suivante : « Comment s'expliquer la ressemblance du système féodal géorgien avec celui de l'Europe occidentale? Les analogies, particulièrement dans la terminologie, sont frappantes. Ainsi, par exemple : dominus, seigneur, uph'ali; puer, mineur, qma; beneficium, fief, chetsq̇aloba; immunité, scheuwaloba; miles, lachakharmi ou spani, etc. ». Nous nous trouvons là en présence d'une énigme.

Dans le très remarquable essai qu'il a publié sous le titre « Terror antiquus » (Traduction allemande dans la revue « Corona », 5e année, 1934-1935, 2e cahier), le poète et penseur russe Wïatscheslaw Iwanow écrit, à propos de l'Atlantide : « ... les archéologues et les historiens de la civilisation sont depuis longtemps hantés par le problème qui consiste à trouver, par le rapprochement du mythe de Platon et des légendes se rapportant au Déluge, ainsi que par les nouveaux résultats de l'étude comparée des langues, le moyen terme qui relie les diverses et semblables manifestations, séparées dans le temps et dans l'espace, des phénomènes, comme, par exemple, le très vieil art symbolique de l'Égypte et du Mexique, et qui, avec l'hypothèse d'une immigration atlantique, permettrait de résoudre bien des énigmes que pose la civilisation méditérranéenne et, avant tout, l'énigme de la Crète et des Étrusques ».

J'ajouterai, pour ma part, « et également l'énigme des Géorgiens ». La formation de ce peuple — qui sous le rapport de la race, de l'esprit, des traditions, du genre de vie et du caractère, n'a rien à voir avec celle des autres peuples de la proche Asie — ne s'explique réellement, me semble-t-il, qu'en supposant une immigration atlantique. (D'ailleurs la Géorgie s'appelait, dans l'Antiquité, « Ibéria »). Je crois pouvoir trouver dans la langue des Géorgiens, au sein de laquelle germent, sous forme d'images-force, les sagesses de l'âge mythique, des traces de l'image du monde de l'Atlantide. Est-ce là une hypothèse fantastique? Je dirai même, tant j'en suis convaincu, qu'un nouveau Frobénius viendra un jour pour la vérifier.

S'il en était ainsi, les Géorgiens seraient originaires du vieil Occident et, à ce titre, profondément apparentés aux peuples occidentaux. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'il y ait, entre l'Europe et la Géorgie, sur plus d'un plan, de très suggestives corrélations.

SOLEIL : TERRE

On lit, sur le socle de la statue de la déesse Isis, dans le temple de Saïs, entre autres choses, ceci : « Le fruit que j'ai mis au monde était le soleil ». Comment donc? Isis, fille du soleil, serait devenue mère du soleil? Il y a, pour éclairer le sens de ce mystère, un mythe égyptien. Ce mythe est le

ეროვნული ბიბლიოთეკა

suivant : chaque année une goutte, venant de l'œil du soleil, tombe dans le petit cours d'eau qui prend sa source dans un lieu inconnu, près d'Éléphantine. C'est cette goutte qui fait monter les eaux du Nil. Une goutte dans l'œil du soleil — cela signifie l'élément féminin humide du soleil. Il se procrée par lui-même et de lui-même. Il a donc en lui une nature féminine, ce qui explique qu'il est en même temps fille et mère. Il semble bien, par conséquent, qu'il n'est pas seulement — comme le pense Nietzsche dans son « Zarathoustra » — celui qui donne, mais aussi celui qui prend. Il se donne à la fleur, mais il prend de la fleur la condensation épanouie de sa force. Celui qui prend en soi le soleil s'empare aussi, avec lui, de la terre. Ce n'est que l'interférence créatrice entre le soleil et la terre qui donne à l'être sa forme.

Adorateurs du soleil, les Géorgiens adoraient en même temps la terre. La terre est aussi, en Géorgie, « magna mater », mais elle y apparaît, en chaque lieu, sous une forme différente. Les Géorgiens appellent cette hypostase de la « Grande Mère » « Adguilis deda », ce qui signifie exactement : « La mère du lieu ». Chez les Khevsuriens et les Phchaviens, tribus montagnardes de Géorgie, par exemple, le lieu de vénération doit correspondre, d'après son caractère supra-spatial, à la chapelle qui doit y être construite. L'un de ces lieux est favorable à la prospérité du bétail ; tel autre assure la guérison des femmes frappées de stérilité. De là, la multitude de ces différentes chapelles.

LA CROIX EN BOIS DE VIGNE

Nous devons à cette union du soleil avec la terre la naissance, en Géorgie, d'un symbole réel, d'une signification universelle, je pense à la croix en bois de vigne.

Entraînée par une inspiration supérieure, une jeune vierge, du nom de Nino, vint de Cappadoce en Géorgie. Cela se passait dans le premier tiers du IVe siècle. Ce fut elle qui amena les Géorgiens à la foi chrétienne. Elle tailla dans du bois de vigne une croix qu'elle lia de ses cheveux. Après bien des odyssées, cette croix se trouve aujourd'hui dans la cathédrale de Sion, à Tbilissi.

La croix — symbole du Dieu qui se révèle au travers de la souffrance, dans le paganisme aussi — était toujours en bois, en fer ou en pierre. Mais nous avons ici une croix qui est taillée dans un bois de vigne et qui est liée par cheveux de la vierge. A-t-elle une signification particulière ? Certainement. La souffrance croissante du Fils de Dieu provient, pour ainsi dire, de la vigne, du rejeton bacchique de la terre. La croix ne doit pas être considérée comme « supplice ». À cet égard, la terre apparaît ici comme celle qui reçoit la force du Logos et qui est à même de lui donner une forme. Le fait que la croix soit entourée des cheveux de la vierge signifie le moment de la conception virginale. « La Parole a été faite chair » —

ეროვნული ბიბლიოთეკა

a trouvé, dans la croix en bois de vigne, une expression plastique. La Révélation de Dieu a besoin, du côté de l'homme, d'une substance nourrissante venant des énergies profondes de la terre, sinon sa force antique disparaît. Privé de cette densité germinative, le Logos n'est plus qu'un « ratio » sans force créatrice et, de ce fait, impuissant à susciter l'acte de la foi. C'est d'ailleurs bien là le mal profond dont souffre le monde moderne. Nous avons, là aussi, le juste plan sur lequel se situe le rapport que soutiennent, l'un envers l'autre, le paganisme et le christianisme.

Je cite ici le fameux passage de Saint-Augustin : « ... nam res ipsa, quae nunc christiana religio nuncupatur, erat et apud antiquos nec defuit ab initio generis humani, quousque Christus veniret in carne, unde vera religio, quae erat, coepit appelari christiana » (Retractiones I, 12). (« ... ce que nous appelons aujourd'hui la religion chrétienne existait déjà chez les Anciens dans de telles conditions que l'on peut dire que, depuis l'apparition du premier témoin de notre race jusqu'à l'incarnation du Christ, rien n'y manquait; depuis lors la vraie religion, qui a été de tout temps, commença à s'appeler chrétienne. ») Thèse centrale, dans laquelle le paganisme et le christianisme, avec leur tension réciproque, sont saisis dans leur dernière profondeur. Ce témoignage à lui seul suffit pour reconnaître en l'évêque d'Hippone le grand Pontife qui relie l'ancien et le nouveau monde. Schelling, exprimant la même pensée, la formula en cette unique expression : « Le Christ, dit-il, est la personnalité historique dont la biographie a été entièrement tracée avant sa naissance ».

LE MYTHIQUE

« Cela ne s'est jamais passé, mais c'est un fait qui est de tout temps ». Ainsi s'exprime l'auteur romain Salluste (86-34 av. J.-C.) à propos des mythes d'Attis. La phrase : « cela ne s'est jamais passé » signifie que ce fait n'est pas un événement historique. Quant à l'expression : « c'est un fait qui est de tout temps », elle signifie : cela se passe toujours suprahistoriquement. Plusieurs millénaires avant Salluste, le génie géorgien avait déjà fait connaître la même idée. Chaque conte géorgien commence en effet ainsi : « Il y avait et il n'y avait pas, il y avait une princesse » — princesse, à titre d'exemple. Ces deux assertions saisissent génialement l'essence de l'événement mythique en le considérant comme ce qui dure toujours. Salluste prend cet événement mythique comme un moment perpétuel et le conte géorgien présente ce moment dans la courbe du temps. La différence élucide ce qu'est l'essence de l'événement mythique.

Dans la langue géorgienne, le concept « ce qui dure toujours » revêt une expression d'une portée plus profonde encore. Dans son sens adverbial, la notion de « passé » se forme d'une double façon : d'une part, pour exprimer « ce qui pour toujours a disparu » : « q̇op'ili », et, d'autre part, pour traduire « ce qui a été et qui subsiste constamment » : « naq̇op'i ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le terme de « naqop'i » est précisément l'équivalent du mot « fruit ». Or, qu'est-ce qui peut avoir été et être toujours comme le fruit qui perpétuellement revient à lui-même! Je ne sache pas au monde un autre mot qui soit aussi riche de sens que celui-ci : « naqop'i ». Ah! si Platon l'avait connu! Là, en un seul mot, est exprimée la vision centrale du « divin ».

1) Dans « ce » fruit, c'est « le » fruit qui revient perpétuellement à lui-même — retour perpétuel qui apparaît comme « l'image mouvante de l'Éternité », de la même façon dont le temps, dans le « Timaïos » est défini une fois pour toutes. 2) En regardant « ce » fruit, c'est en réalité « le » fruit que l'on voit — « l'Idée » que Platon a universellement révélée se montre d'une réalité concrète. 3) Si « ce » fruit était doué d'une conscience de soi, la connaissance qu'il aurait de soi proviendrait du souvenir « du » fruit — la doctrine du grand penseur qui affirme que la connaissance est le souvenir : anamnesis, prend ici une signification bien saisissable.

« Naqop'i », ce qui a été et qui subsiste, le fruit. Cette définition même est un mythe en soi. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que les différents mythes de Géorgie fassent apparaître une puissance d'imagination peu commune.

LE SAUT DU CERF

Dans le reste du monde : la Grande Ourse — en Géorgie : le saut du cerf. Une image merveilleuse et rayonnante dans le ciel. Il n'y a pas, pour ainsi dire, d'autre animal que l'on puisse comparer au cerf, sous le rapport de la souplesse et de l'expression plastique. La vitalité prend chez cet animal la vigueur de sa ramure, fièrement rejetée en arrière. Chez presque tous les peuples, la ramure du cerf passe pour un moyen de guérison : elle produit, pour ainsi dire, la substance vitale. Dès que le cerf est blessé au côté, si légèrement que ce soit, la ramure se modifie, de façon correspondante, sur l'autre côté. La ramure se développe d'une manière d'autant plus harmonieuse que le corps de l'animal est plus complètement parvenu à la stature de sa maturité. On prétend même que l'efficacité thérapeutique de celle-ci dépend principalement de la parfaite harmonie qu'il doit y avoir entre son côté droit et son côté gauche. L'harmonie a un pouvoir de guérison, et le cerf l'incarne. Dans le saut du cerf, la vision mythique a vu le saut originel; en d'autres termes, le commencement en marge du grand Commencement. Que l'on regarde dans le ciel le jet prolongé des étoiles, et chacun saisira le sens profond du saut du cerf. C'est ainsi que l'être doit être formé.

L'image du « saut du cerf » tend au-dessus du monde un arc merveilleux. Il détermine en effet, en Géorgie, l'être dans son caractère immédiat. Chez les Khevsuriens, tribu montagnarde de Géorgie, le cerf blanc est l'animal totem; dans une autre tribu, celle des Svaniens, c'est le bouquetin blanc.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Ces deux animaux sacrés se tiennent dans l'arc et ils sont blancs. Rappelons à ce propos la signification sacrée du blanc chez les Géorgiens. Par leur saut, ils atteignent la plus haute g u n a s : « sattwa ».

LE BÉLIER D'OR

« La Toison d'Or », qui fait partie du patrimoine mythique de toute l'humanité, provient de Colchide, l'une des régions de l'ancienne Géorgie. Seulement ce mythe a ici une autre appellation : bélier d'or. Et voici pourquoi :

En astrologie, le bélier apparaît comme le symbole de la force entraînante, initialement créatrice, du mouvement cosmique. Une inscription sur le temple d'Isis, à Philè, décrit Amon de la façon suivante : « un bélier, jusqu'ici caché, surgit des eaux, alors que le monde se trouve encore dans les ténèbres du chaos originel. Il ouvre les yeux pour éclairer le monde. Ses yeux, le droit et le gauche, ce sont deux astres : le soleil et la lune. Il est le grand dieu de qui procède le commencement de toute chose ». Dans une autre inscription, d'origine également thébaine, le même dieu est exalté de la manière suivante : « Celui de qui procède le commencement de toute chose et qui éclaire le monde de ses rayons, c'est le magnifique bélier qui, à l'origine de la création, surgit des eaux ».

« Le magnifique bélier, comme premier commencement ». Si le troupeau était doué de conscience, il pourrait reconnaître au bélier cet attribut d'initiateur originel. Mais voici, le bélier est là, morne, pensif, au milieu du troupeau qui paît. Morne et pensif, parce qu'il tend intérieurement ses forces pour être à la hauteur de tous les dangers qui menacent. Replié sur lui-même, il flaire tout autour de lui avec une inlassable ardeur. Avec ardeur, parce qu'il est prêt à maîtriser le danger déjà survenu. Il dirige le troupeau vers les pâturages, le surveille constamment, remet toutes choses en ordre et se précipite impétueusement chaque fois que le troupeau, ne serait-ce que par la faute d'une petite brebis, s'égare dangereusement. Pour les brebis qui paissent, il est, lui — le bélier — le premier commencement.

Moïse n'était-il pas, lui aussi, un initiateur fondamental? Ce n'est pas pour rien que Michel-Ange, qui, par le caractère, est plus proche que quiconque de Moïse — « un esprit mélancolique et un tempérament colérique », pour employer la saisissante expression, encore plus frappante ici, du poète russe que nous avons déjà mentionné, Wiatscheslaw Iwanow, à propos de Napoléon — ce n'est pas pour rien, disions-nous, que Michel-Ange a représenté Moïse avec des cornes qui évoquent celles du bélier. Cette représentation repose d'ailleurs, affirment les spécialistes de la critique scripturaire, sur une interprétation erronée. Selon ces derniers, le passage en question, qui se trouve au second livre de Moïse, chapitre 34, verset 20 : « ... de sa tête jaillissent deux rayons » fut faussement traduit dans la Vulgate par les mots « facies corunta » au lieu de « facies coronta ». Nous voulons bien

ეროვნული ბიბლიოთეკა

l'admettre. Mais ce que l'on entrevoit au travers du lapsus est d'autant plus saisissant : il atteint en effet mythiquement la personnalité de Moïse. Oui, Moïse reste le chef dont la tête est surmontée de deux cornes, exactement comme Alexandre le Grand qui fut proclamé, dans le temple des Lybiens, fils d'Amon-Râ et que toutes les traditions connues présentent comme celui dont la tête est surmontée de deux cornes.

Comme le bélier. Mais d'où vient cette indication qualificative : « d'or » ajoutée à la mention du bélier ? Amon ouvre les yeux pour éclairer le monde encore prisonnier des ténèbres. Et tandis qu'il illumine le monde plongé dans l'obscurité, sa puissance lumineuse augmente en lui en prenant la couleur de l'or, pour ainsi dire, comme « la Toison d'or ». De là cette dénomination : « Le Bélier d'or ». C'est d'ailleurs au mythe géorgien du « Bélier d'or » que celui de « la Toison d'or » doit son sens profond.

† Grigol Robakidzé.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

REPERCUSSIONS PROVOQUEES EN GEORGIE PAR LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE *

par
K. Kekelidzé

Le danger que représentaient les Turcs pour l'Empire Byzantin devint particulièrement sensible à partir de 1422, quand les troupes du Sultan Mourad I firent le siège de Constantinople. Ce danger était reconnu tant par les chrétiens occidentaux, les latins, que par les chrétiens orientaux, qui considéraient Byzance comme leur protectrice contre le joug des oppresseurs musulmans. Ce danger augmentait avec chaque année; enfin, le 29 Mai 1453, le cercle dangereux se referma : Constantinople fut prise par les troupes du sultan Mohamed II. Le chroniqueur rapporte l'événement en ces termes : « Les Turcs se renforcèrent et se mirent à opprimer les chrétiens... Ils projetèrent de s'emparer du trône magnifique de la ville impériale — Constantinople. Une lutte opiniâtre, incessante, commença. Les Turcs, avec le Sultan Mohamed à leur tête, furent vainqueurs, les Grecs furent repoussés. Les assiégeants de la ville, par la brutalité de leurs cruelles attaques, gênèrent fortement l'Empereur. Ils prirent Constantinople en 1445 après la naissance du Christ [1]. A ce moment, l'Empereur était Constantin Paléologue; quant au Patriarche, il était décédé. Les Turcs soumirent la Grèce. Quand ils s'emparèrent de Constantinople, il se produisit une éclipse du soleil, qui est décrite en détail dans la « Vie des Grecs » [2].

La Géorgie éprouva avant tous les autres pays l'amertune de cet événement malheureux. Car le dernier empereur sur le trône de Byzance, Constantin, ayant eu l'intention de se marier, dépêcha le protovestiaire Frantzès à Trébizonde et en Géorgie, pour lui chercher une fiancée à la cour de ces pays. L'envoyé se mit en route avec une suite importante, il séjourna à Trébizonde et en Géorgie, et fit la connaissance personnelle des candidates, fiancées éventuelles de l'Empereur. Le père d'une princesse géorgienne, le roi Georges VIII (1446-1466), lui déclara : en l'envoyant à Constantinople, je donnerais en dot à ma fille 56.000 pièces d'or, de même que chaque année je lui verserais 3.000 pièces d'or; je lui permettrais en outre d'emporter avec elle tous les bijoux qui se trouvent à sa disposition. On promit également à l'ambassadeur lui-même de riches présents. Ce dernier, étant retourné chez lui, apporta à son souverain les portraits des deux candidates. L'Empereur choisit la princesse géorgienne, et il décida de l'épouser. On convint que la princesse se mettrait en route pour Constantinople au printemps de 1453; mais ce départ, et par conséquent le mariage projeté, étaient destinés à ne pas se réaliser : le 29 Mai, sous les murs

* Extrait de l'*Etude sur l'histiore de l'ancienne littérature géorgienne*, III, Tbilisi.

[1] La date est calculée d'après T'éophane de Byzance.

[2] C'est à dire dans l'« Histoire des Grecs ». K'art'lis Tsxovreba, Tbilisi, Ed. E. T'akaichvili.

de Constantinople, mourut héroïquement le fiancé, l'Empereur Constantin [3]. Cet événement causa un grand chagrin au roi géorgien et à la Géorgie en général, car ce pays avait placé de grandes espérances dans ce mariage, en ce qui concernait le renforcement des liens politiques avec sa coreligionnaire, Byzance. Et ces liens lui étaient particulièrement nécessaires à présent, alors que ses frontières sud-occidentales étaient arrivées en contact avec celles de l'état turc, qui s'élargissait de plus en plus.

La chute de Constantinople et de l'empire de Byzance fut un véritable malheur, non seulement pour les Grecs, mais aussi pour tous les chrétiens de l'Asie Mineure.

Quel danger présentait donc cet événement pour la Géorgie, en particulier ?

Les conséquences de la chute de Constantinople étaient sensibles pour la Géorgie, avant tout au point de vue politique. Au lieu d'une immense puissance, autrefois chrétienne, telle que Byzance, la Géorgie se trouva dans le voisinage immédiat de l'état turc, belliqueux, fortement armé, qui pouvait à tout instant franchir la frontière, comme ceci se produisit par la suite.

Ces conséquences se firent sentir par la suite au point de vue économique. Avec la chute de Constantinople, la Géorgie fut coupée des marchés mondiaux, du fait qu'avec la fermeture des voies de la Mer Noire aux marchands et entreprises des pays de l'Europe occidentale, aux Italiens, en particulier, se trouva également fermée la route directe vers l'Orient, qui traversait la Géorgie aussi bien par voie de terre que par les voies fluviales du Rion et du Mtkvari.

La chute de Constantinople eut des conséquences encore plus pénibles pour la Géorgie au point de vue culturel. Jusqu'alors elle était en rapport avec le monde civilisé occidental par l'intermédiaire de Byzance, qui possédait des traditions millénaires, culturelles et civilisatrices. Avec la chute de Constantinople, cette source de culture et de civilisation fut tarie pour la Géorgie, qui se vit coupée de l'Europe occidentale, où, de Byzance, se transporta le centre culturel, et où, à cette époque, commençait à luire l'aube de l'humanisme et de la renaissance.

Prévoyant tout cela, les Géorgiens ne pouvaient qu'être fort préoccupés de l'événement qui venait de s'accomplir, et de leur situation, et sentir la necéssité de réagir d'une façon ou d'une autre.

Comment réagirent-ils donc à la situation créée, que comptèrent-ils entreprendre contre elle ? Ils arrivèrent à la conclusion qu'il fallait absolument lutter contre l'agression turque, qu'il fallait la liquider par la force armée. L'Europe occidentale appelait également la Géorgie à la lutte armée, car on y avait nettement conscience du danger que représentaient les aspirations belliqueuses des Turcs, pour les buts politiques et économiques que l'Europe s'était fixés. Le Pape Pie II, en se préparant à la croisade, dont le but était de libérer Constantinople du joug turc, se mit à convier les chrétiens d'Orient, et entre autres les Géorgiens, à participer à cette croisade. Le nonce épiscopal, le fran-

[3] Γ. Φραντζῆσ, Χρονικόν, lib. III, c, I, 2 (Migne PG. t. 156, col, 809-824. Lébeau, Histoire du Bas-Empire, nouvelle édition, t. XXI, p. 219-222, 308-322. Brosset. Additions et éclaircissements à l'histoire de Géorgie. XXIII, p. 406-407. Th. Jordania, Chronique (en langue géorgienne) II, 286-287. Cet évenement fournit le sujet de l'intéressant roman de l'écrivain géorgien V. Z. Barnov, sous le titre « Impératrice de Byzance ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ciscain Ludovic de Bologne, se rendit en Géorgie, et mit les Géorgiens au courant des plans et des intentions du Pape au sujet de la croisade envisagée. Les Géorgiens accueillirent avec joie cette nouvelle, qui venait au-devant de leurs désirs et de leurs intentions. Mais ici s'éleva un obstacle qui pouvait mettre en danger l'exécution de ce plan. Dans la Géorgie féodale, à cette époque, se déroulaient de façon incessante des guerres fratricides et des conflits armés entre le roi Georges VIII et les princes régnants des régions et territoires différents. Ces princes ne reconnaissaient pas l'autorité centrale, mais cherchaient à l'affaiblir de toutes les manières possibles. Ils se proclamaient eux-mêmes souverains indépendants, et prenaient parfois le titre du roi. Parmi ces princes se trouvaient alors : l'atabag (souverain) de Samtsxe, au sud-ouest, sur la frontière même entre la Géorgie et la Turquie, les souverains de l'Imérétie, de la Mingrélie, de l'Abkhasie et de la Gourie. Un tel état de choses ne pouvait guère favoriser la tâche commune. Mais l'existence du danger menaçant le pays tout entier, et ses marches frontières en particulier, obligea les princes régnants à oublier pour un certain temps leurs calculs personnels égoïstes; en 1459, ils conclurent une alliance pour entrer en campagne contre la Turquie en même temps que les armées des pays de l'Europe occidentale.

La traduction latine (ou l'original) de la correspondance échangée par les membres géorgiens de la coalition anti-turque avec le Pape de Rome et les états d'Europe occidentale s'est conservée jusqu'à nos jours; les plans d'action détaillés des alliés y sont exposés [4].

Prenons connaissance in extenso des deux missives caractéristiques adressées au prince (duc) de Bourgogne. En 1459, le roi Georges lui écrit : « Moi, Georges, Roi géorgien, j'écris pour que vous sachiez ce que nous avons fait actuellement en Orient. Sachez que tous les princes chrétiens de ce pays ont conclu entre eux un armistice et ont juré de lutter de toutes leurs forces contre les Turcs, et en particulier contre ceux qui se trouvent à Constantinople, car ces derniers sont très ennemis des chrétiens. En vertu de cette alliance, chacun de nous a fourni ses propres troupes. Je fournis personnellement 40.000 hommes. l'Empereur de Trébizonde, David, tient prêts, conformément à sa promesse, 30 bateaux avec 20.000 hommes. Le roi Bendia de Mingrélie est prêt avec toutes ses troupes. Gorgora (Kvarkvare) souverain de la Géorgie du sud-ouest (atabag de Samtsxe) fournira 20.000 cavaliers. Le souverain d'Anakoufia (Abxasie), Rabia, a promis d'entrer en campagne avec tous ses frères, ses princes, et toutes ses troupes. Berdebeg, de la Petite Arménie, a promis 20.000 hommes pour notre campagne. D'autres peuples participent également à cette alliance, notamment trois princes tatares puissants, qui sont prêts à entrer en guerre contre les Turcs de Constantinople. Parmi ceux-ci se trouvent : Karaman, Ismaïlbeg, fils de l'ancien souverain et Aliembeg, fils de Karaïluk, Roi de Mésopotamie et ennemi forcéné des Turcs de Constantinople; ce dernier est prêt à tenir toutes ses promesses. Les personnes énumérées ci-dessus se sont juré fidélité mutuelle; le traître sera puni de mort; mais ceci, naturellement, au cas où vous autres latins serez avec nous et commencerez de votre côté l'offensive contre les Turcs. Si vous ne voulez pas combattre, alors nous non plus, nous n'accomplirons pas ce que nous nous sommes mutuellement promis. Je vous en supplie, laissez tout

[4] Cette correspondance se trouve dans des livres très rares, peu accessibles, comme 1) Waddingus L., Annales Minorum, t. X, XII, XIII; 2) Aeneas Sylvius, Pii II Pontif. Epistol., lib. I.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

le reste de côté et accordez toute votre attention à cette campagne, et n'y renoncez pour rien au monde... Je vous dépêche mon ambassadeur, qui vous racontera tout; écoutez-le, et faites-nous connaître votre décision par son intermédiaire— Rédigé en mon Camp, le 5 novembre 1459 ».

Une missive analogue fut adressée en 1459 à ce même prince de Bourgogne par Gorgora (Kvarkvare), atabag de Samsxé (souverain du sud-ouest de la Géorgie, qui avait une frontière commune avec la Turquie) : « Je désire fortement, écrivait ce dernier, me lier d'amitié avec vous, car j'ai appris que vous étiez un chrétien de foi sincère, et que vous rêviez constamment d'accomplir, à l'instar de vos ancêtres, quelque chose d'important, digne de l'honneur et de la gloire de notre sainte foi. Je suis également chrétien, et prêt à donner ma vie pour la défense de notre foi. Sur les traces de mes ancêtres, je mène avec plaisir une guerre contre les incroyants. Après la mort de mon père, il m'est souvent arrivé de guerroyer contre eux, et avec l'aide de Dieu j'ai, à plusieurs reprises, remporté des victoires, et me suis emparé de leurs villes. Si je n'avais pas été contraint, au cours de ces dernières années, de me battre contre les princes chrétiens voisins, j'aurais combattu les incroyants avec encore plus de succès. A présent, après avoir fait la paix avec mes voisins, j'ai décidé de consacrer toutes mes forces et possibilités à la lutte contre les Turcs. Je me mettrai moi-même à la tête de mes 20.000 cavaliers, contre les infidèles... Sont entrés dans cette sainte alliance : Moi-même; Georges, le roi géorgien; l'Empereur de Trébizonde, David; le roi de Mingrélie, Bendia; le souverain d'Anakofie, Rabia; et Berdebeg, souverain de la Petite Arménie. Nous possédons en outre d'autres alliés; bien qu'ils soient incroyants ils passent pour être de puissants souverains, et sont les ennemis irréconciliables des Turcs de Constantinople. Ce sont : Karaman, Ismaïlbeg, fils de l'ancien souverain, et Assambeg, fils de Karaïluk. Comme Assambeg se trouve de ce côté, sur la frontière des Turcs de Constantinople, il a promis de nous laisser libre passage sur ses terres, pour l'occupation de l'Anatolie, et d'intervenir personnellement avec toutes ses armées pour s'emparer de la ville de Brousse, qu'il veut placer sous sa domination. En vertu du traité conclu avec lui, il a promis d'être l'ami des chrétiens. Si vous autres, latins, avec votre armée, entrez en campagne pour vous emparer de Jérusalem et des Lieux Saints, il s'est engagé à vous aider par tous les moyens. Jamais on n'avait entendu parler dans notre pays, au cours des 50 dernières années, d'une paix et d'une concorde semblables à celles que nous avons fait régner. Nous voudrions ardemment que vous vous joigniez à nous. C'est pour cette raison que nous dépêchons vers tous les souverains latins, et vers vous en particulier, nos ambassadeurs, car nous avons appris que vous désiriez depuis longtemps vous emparer de la Terre Sainte. Ces ambassadeurs vous feront connaître notre exaltation pour la cause de la sainte foi, et ce que nous avons fait pour elle. Nous vous prions de faire connaitre à nos ambassadeurs si vous êtes prêts à entrer en campagne, pour qu'ils nous fassent savoir quand nous devrons prendre les armes. Nous vous promettons qu'au cours d'une seule période d'été nous soumettrons l'Anatolie, et tous les pays de ce côté-ci où règnent les Turcs de Constantinople; de l'autre côté, nous vous abandonnons tous les territoires séparés de nous par la mer Noire, et notamment la Grèce. Il ne sera pas difficile de s'en emparer, car lorsque les Turcs se trouveront pris entre deux armées, ils ne seront pas en mesure d'offrir une résistance efficace, ils seront vaincus, et leur nom sera de cette manière effacé de la surface du monde. C'est pour cette raison que nous vous prions de penser à cela plus que n'y pensent

ეროვნული ბიბლიოთეკა

les autres souverains latins, et de ne pas laisser passer l'occasion que nous vous offrons. Ne considérez pas une alliance avec nous comme une humilation, car nous avons tout abandonné, et entrepris une œuvre utile à la foi. Mais si vous faites preuve de nonchalance, et n'accordez pas d'attention à cette question (que Dieu ne veuille !) alors nous aussi, nous ne ferons rien, car si nous nous sommes unis dans la lutte contre les infidèles, c'est pour que vous, latins, soyez avec nous... Sachez que si maintenant vous n'entreprenez rien avec nous, vous n'arriverez à aucun résultat par la suite, même si vous le désirez, car les Turcs infidèles se renforcent d'année en année, et nous ne pourrons pas, plus tard, nous unir comme nous l'avons fait à présent. J'aurais voulu vous écrire encore bien des choses, mais je me contente de ceci pour cette fois-ci; mon ambassadeur vous racontera certaines choses, je vous prie de l'écouter. Ecrit à Axaltsixé, en novembre 1459 » [5].

Ainsi, entrèrent dans la coalition anti-turque fondée en Géorgie : le roi géorgien Georges VIII (un malentendu a fait que le texte latin l'appelle roi des Perses); l'atabag de Samtsxé, ou souverain de la région sud-ouest de la Géorgie, Gorgora, connu en Géorgie sous le nom de Kvarkvaré; le roi Bédian de Mingrélie; le souverain d'Anakofie (Anocasiæ), c.à.d. d'Abxasie, Rabia. En plus des souverains géorgiens sus-nommés, entrèrent encore dans cette coalition, comme le déclarèrent les ambassadeurs géorgiens en Europe en 1460 [6] : le souverain de Gourie Mamia (Mania), et Pancrate, roi d'Imérétie. Parmi les souverains non géorgiens, deux princes chrétiens entrèrent dans l'alliance : David de Trébizonde et Berdebeg, prince de la Petite Arménie. Trois princes musulmans entrèrent aussi dans la coalition : Assambeg (Aliembeg) ou Hassambeg, roi de Mésopotamie ou de Perse, connu sous le nom d'Ouzoun-Hassan, ennemi implacable des Turcs; Ismaïlbeg, fils d'un quelconque ancien souverain, et Karaman, vraisemblablement Ibrahimbeg, fils de Karaman, de la dynastie des souverains de Lycaonie, les Karamanides [7].

A en juger par la déclaration, quatre membres de la coalition : le roi géorgien, l'atabag de Samtsxé, l'Empereur de Trébizonde et le souverain de la Petite Arménie, étaient prêts à aligner une armée de 100.000 hommes et 30 vaisseaux; les autres membres (on ne sait pas lesquels) promirent encore près de 20.000 hommes; ce dernier chiffre ressort du fait qu'au total, la coalition pensait aligner 120.000 hommes.

Le plan de la coalition géorgienne dépassait les intentions du pape et des souverains de l'Europe occidentale. Si ces derniers pensaient surtout à chasser les Turcs de Constantinople, les Géorgiens, eux, projetaient de les chasser non seulement de Constantinople, mais également d'Asie Mineure. En fondant la coalition, les Géorgiens s'inspirèrent non seulement de considérations religieuses, mais aussi de considérations purement politiques; ils aspiraient à la liquidation de la puissance turque. C'est ce qui explique qu'ils aient attiré dans l'alliance des souverains musulmans, en plus des souverains chrétiens.

Cinq personnes furent envoyées en Europe en qualité d'ambassadeurs : le métropolite de Tbilisi, Nicolas, de la part du roi Georges; Parsadan (Khassadan)

5 Tamarachvili, Histoire du Catholicisme en Géorgie, p. 596 (texte latin).

6 *ibid.*, p. 598.

7 S. Lenn-Pool, Les dynasties musulmanes, p. 158, traduction de V. Bartold; Tamarachvili M., p. 58, 60. Acad. I. Dzavaxichvili, Histoire du peuple géorgien (en langue géorgienne) IV, p. 73.

de la part de l'atabag de Samtsxé, Kvarkvaré; Marolo, de la part du souverain de la Petite Arménie; Michel, de la part de l'empereur de Trébizonde, et Mahomet, de la part du persan Ouzoun-Hassan. Ces ambassadeurs traversèrent la Mingrélie et arrivèrent en Hongrie par le Danube; de là, ils se dirigèrent vers l'Allemagne, ou ils présentèrent leurs compliments à l'Empereur Frédéric. On les reçut avec de grands honneurs à Venise, et en plus grande pompe encore à Rome. Ils se présentèrent au Pape Pie II, à Rome, en 1460, et lui firent connaître en détail les plans et les intentions de leurs mandants; ils le mirent également au courant de ce qui avait été fait par ces derniers pour l'exécution du plan proposé [8].

Ayant écouté les ambassadeurs, le Pape loua le zèle des chrétiens orientaux, mais en même temps il leur fit comprendre que les souverains d'Occident n'accordaient pas l'attention voulue à ses efforts personnels en vue de commencer la guerre contre les Turcs, et il leur proposa d'aller voir eux-mêmes les rois de France et de Bourgogne [9]. En 1461, les ambassadeurs se rendirent en France et se présentèrent à Charles VII, mais ils ne purent l'influencer en faveur de leur plan, car Charles ne voyait pas de danger immédiat pour la France du fait des Turcs. Charles VII mourut pendant leur séjour en France, et son fils Louis XI, qui monta sur le trône, fit preuve de la même indifférence que son père pour leur entreprise. Bien que cela ne soit pas indiqué par nos sources de documentation, on peut penser que ces ambassadeurs ne rencontrèrent pas non plus de sympathie de la part du roi de Bourgogne, et ils revinrent dans leur patrie sans avoir obtenu de résultats, et avec leurs rêves brisés.

Ainsi se termina lamentablement la première tentative des Géorgiens d'entreprendre une offensive décisive contre la Turquie, en vue de leur propre défense.

La deuxième tentative pour armer le monde chrétien contre les Turcs eut lieu au cours du règne en Géorgie du neveu de Georges VII, Constantin II (1478-1505). La nouvelle de la défaite des Arabes et de leur expulsion d'Espagne en 1492, sous le règne de la reine Isabelle, fit naître au cœur de Constantin l'espoir d'un règlement de comptes avec les Turcs. Par l'intermédiaire de son ambassadeur, l'hiéromoine Nil, il fit parvenir une missive de félicitations au Pape Alexandre VI et à Isabelle elle-même [10]. Constantin exprimait dans ces lettres la joie qu'il ressentait à propos de cette victoire remportée sur les Arabes, et demandait au Pape et à la reine d'entrer « immédiatement » en campagne contre Constantinople. Personnellement, écrivait-il, je ne perdrai pas de temps pour entrer avec toi en campagne, avec tous mes fils et mes troupes. On ne connaît pas les réactions de la reine Isabelle à cette lettre; mais le Pape Alexandre déclara : « l'ennemi séculaire de tout ce qui est bien, le diable, a semé la discordre parmi ceux des souverains qui manifestèrent le désir de prendre part à la campagne anti-turque, et ainsi cette campagne ne peut avoir lieu, mais je ne perds pas l'espoir de faire l'unanimité parmi eux, et d'accomplir notre désir ».

C'est ainsi que les intentions des Géorgiens, qui avaient pour eux une importance vitale, aboutirent cette fois encore à un fiasco.

8 Tamarachvili M., pp. 587-598.

9 *Ibid.*, p. 59, 63.

10 Seule, la traduction en vieux russe de cette lettre s'est conservée. Elle a été trouvée en 1823 à Varsovie, « Etudes de la libre association de littérature de Russie, agréée par l'Empereur » appelée aussi « Zélateur de la culture et de la bienfaisance ». Livre II, pp. 213-219, No 5, 1832.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

LES SOURCES SYRIAQUES DES XIIème ET XIIIème SIECLES CONCERNANT L'AZERBAIDJAN [1]

Nous examinons ici quelques problèmes de l'histoire de l'Azerbaidjan médiéval, en nous appuyant essentiellement sur le témoignage de deux auteurs syriaques : Michel le Syrien [2] et Grégoire Bar-Hebraeus [3]. Le problème des Turcs [4] présente un grand intérêt pour l'histoire de l'Azerbaidjan à l'époque du haut Moyen Age. Le livre XIV des « Chroniques » de Michel le Syrien contient un témoignage caractérisant les Turcs du VIème et du VIIème siècles comme des nomades éleveurs, et fait mention de leur origine, leur toute première résidence, leurs rapports avec leurs voisins, leur religion préislamique, leurs us et coutumes, leurs expéditions guerrières, leur marche progressive vers l'occident, d'abord en Asie Centrale, puis en Iran, en Transcaucasie, et ensuite en Asie Mineure, jusqu'à Byzance [5].

Les renseignements fournis par Michel le Syrien et quelques autres auteurs permettent de parler de la pénétration par le nord des Turcs sur le territoire de l'Azerbaidjan au VIème siècle. Mais les Turcs du VIIème siècle ne sont pas, dans cette zone, les premiers peuples de langue turque. Là se pose précisé-

1 Cette communication présentée par le professeur R. A. Guseinov au XXVe Congrès International des Orientalistes à Moscou et traduite par Mlle Sonja Mélikoff-Sayar, est un compte rendu des recherches sur ce sujet publié par l'Académie des Sciences de la RSS de l'Azerbaidjan.

2 Michel le Syrien vivait et écrivait au XIIe siècle. Il naquit en 1126, dans la ville de Mélitène. Suivant une tradition de famille, il entra au monastère. Etant entré dans les ordres comme simple moine, il fut choisi, en 1166, comme patriarche jacobite (monophysite) de l'Orient. Il mourut en 1199, laissant derrière lui une série d'ouvrages de caractère religieux et laïque. Pour l'étude de l'histoire du Proche et du Moyen Orient au Moyen Age, la « Chronique » de Michel le Syrien, dans laquelle nous trouvons une histoire universelle (laïque et religieuse) « depuis Adam » jusqu'en 1195, est d'un très grand intérêt.

3 Abu'l-Faradj Jean Grégoire Bar-Hebraeus, historien du Moyen Age, naquit en 1226 dans la ville de Mélitène. Il se consacra à l'activité cléricale et parvint à la dignité de primat jacobite (précurseur, en 1264) de l'Orient. Il mourut en 1286 dans la ville de Maragha. Bar-Hebraeus est l'une des personnalités les plus brillantes de la Syrie médiévale. Savant universel, il est l'auteur d'écrits très nombreux, en différentes branches scientifiques. Un de ses ouvrages historiques, « Histoire Universelle depuis Adam jusqu'à l'année 1297 de notre ère, en deux grandes parties » : « Chronicon syriacum » et le « Chronicon ecclesiasticum », a pour nous une très grande valeur. Il est très caractéristique qu'il ait composé cet ouvrage à Maragha où parue de sa plume, une courte variante du « Chronicon syriacum » en langue arabe, connue sous le titre de « Histoire abrégée des dynasties ».

4 Par le nom de Turcs, nous entendons, dans le cas présent, les gens parlant différentes langues turques.

5 « Chronique de Michel le Syrien », ed. et trad. française par J. B. Chabot. Texte syriaque, tome IV, Paris 1910, pp. 566-571. Voir également : Théophilacte Simocatta, Histoire, traduction, Moscou 1957, p. 167; « The History of Alexander the Great, being the Syriac version of the Pseudo-Callisthenes, by Budge W., Cambridge 1889, pp. 255-275.

ment le problème des Huns. Sous cette appellation collective se rassemblèrent divers éléments ethniques dont les Turcs[6]. Les Huns, parmi lesquels se trouvaient aussi des éléments turcs, envahirent, aux IVème-Vème siècles, l'Iran par le nord, en traversant le Caucase.

Un ancien auteur anonyme géorgien mentionne « les peuplades des Bunturks, qui vivaient le long de la Koura », plus loin il parle des Huns qui, avec l'accord du souverain des Bunturks, s'installèrent en Transcaucasie orientale, à la condition de verser un tribut[7]. Faustus de Byzance parle aussi de l'invasion de l'Azerbaidjan par les Huns dans la seconde moitié du IVème siècle[8].

Ainsi, la plus ancienne mention concernant la pénétration d'un élément de langue turque dans l'Azerbaidjan, peut être rapportée au IVème siècle de notre ère et reliée au terme collectif de « Huns ». Depuis cette époque, tout au long des siècles, avec les différentes vagues d'invasions, tantôt avec les Huns, tantôt avec les Khazars, tantôt avec les Arabes, des peuples de langue turque pénétrèrent à plusieurs reprises en Transcaucasie, en Iran, en Asie Mineure et dans d'autres régions du Proche et du Moyen Orient. A partir du milieu du XIème siècle, leur apparition dans ces lieux se fait sous le commandement des Seldjoucides, et, plus tard, des Mongols.

Le second problème que nous aborderons est celui, peu étudié, mais cependant non moins important, du Christianisme dans l'Azerbaidjan. Les sources d'information ont gardé des renseignements d'après lesquels, dès le Ier siècle de notre ère, des propagateurs du Christianisme auraient fait leur apparition parmi les Parthes et les Mèdes[9]. Il serait juste de considérer ces mentions comme des apocryphes très tardifs, comme étant des efforts d'écrivains chrétiens à présenter le Christianisme comme une religion qui s'est largement répandue dès le moment de sa naissance. Mais la diffusion du Christianisme en Azerbaidjan dans la première partie du haut Moyen Age (il est possible que ce soit à partir du IIIème siècle) ne fait pas de doute.

De même, il est intéressant de noter que, dans l'Empire Sassanide dont faisait partie l'Azerbaidjan, la religion chrétienne tantôt se répandait, tantôt était exposée aux persécutions par les chefs de gouvernements[10]. Il convient de rechercher les raisons de tels changements dans les relations entre

[6] Theophilacte Simocatta (ibid. pp. 36, 77, 102, 160) dit, à maintes reprises, qu'on a coutume d'appeler les Huns « Turcs ».

L'existence d'une masse compacte de peuples de langues turques dans la composition des hordes rassemblées sous l'appellation collective de « Huns », a sans doute conduit au fait qu'à côté du terme « Huns », on se mit à employer le terme synonyme de « Turcs ». Nous pouvons constater un fait analogue dans l'emploi des termes « mongols » et « tatars ».

[7] « La conversion de la Géorgie », traduction (« Recueil de matériaux pour l'étude des localités et des tribus du Caucase », XXVIII), Tiflis 1900, pp. I, 5.

[8] « Histoire de l'Arménie » de Faustus de Byzance, traduction, Erevan 1953, p. 15.

[9] « Chronique de Michel le Syrien », 92; Grégorii Bar-Hebraei, Chronicon ecclesiasticum, ed. I. B. Abeloos et T. I. Lamy, sectio prima, Parisiis-Lavanii, 1872-1874, t. I, p. 31; t. II, pp. 3, 5.

[10] « Chronique de Michel le Syrien », pp. 130-131, 133, 171-172, 240, 254-255, 344, 387; Bar-Hebraei, Chr. eccl., II, 33, 35, 39, 59-61; Bar-Hebraei, Chr. syr., ed. P. I. Bruns et G. G. Kirsch, Lipsiae, 1789, pp. 74, 75-77.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Byzance et l'Iran. De la même façon s'explique aussi le fait que le Christianisme en Azerbaidjan, en Iran, en Asie Centrale et dans d'autres régions situées plus à l'est, se répandait essentiellement sous la forme du Nestorianisme, persécuté par l'église officielle byzantine. De même, la secte des Jacobites eut en Orient une diffusion bien déterminée.

Déjà sous les Sassanides, dans la première période du Christianisme en Azerbaidjan, apparurent les édifices religieux, ainsi que les diocèses. Les documents nous apprennent qu'à la tête de l'église locale de l'Albanie caucasienne se trouvait un « catholikos » [11], et que les Jacobites d'Azerbaidjan avaient pour chef un évêque [12]. A l'époque de la conquête et de la domination arabe en Azerbaidjan, à coté de l'adoption de l'Islam, on constate un raffermissement du Christianisme, la construction d'édifices religieux ; une telle tolérance religieuse de la part des Califes qui se limitaient à l'application de la djizia sur les « Infidèles », s'explique en dehors de toute autre raison, par des raisons historiques qui ont leurs racines dans l'histoire des relations du Califat avec les royaumes chrétiens d'Orient et d'Occident [13].

Sous les Arabes, les édifices religieux chrétiens continuèrent à être des centres de culture chrétienne. On sait, par exemple, qu'au IXème siècle, à Maragha, il y avait une église jacobite où étaient conservés des livres [14]. L'historien du XIIIème siècle, Bar-Hebraeus, dans l'introduction de son livre « l'Histoire Universelle », parle de cette bibliothèque dont il se servait largement, et note que des ouvrages en langues syriaque, arabe et persane y étaient rassemblés [15].

Même après le Califat, le Christianisme ne disparut pas de l'Azerbaidjan. Sous le Hulaguide Ahmed Tokudar, les églises et les monastères furent dispensés de la taxation d'impôts [16]. C'est aussi pendant son règne que fut rédigé un décret qui ne nous est pas parvenu, concernant les églises de l'Azerbaidjan [17].

Les Hulaguides qui lui succédèrent, ne privèrent pas non plus les Chrétiens d'Azerbaidjan de leurs faveurs, ils firent différentes donations à l'église et la libérèrent de la djizia [18]. Il en fut ainsi sous Gazan-Khan et sous Öldjeitu.

L'Azerbaidjan se divisait en une série de diocèses, comme nous l'apprennent les noms qui nous sont parvenus de quelques evêques jacobites de villes isolées ; dans la seconde moitié du XIIème siècle, l'évêque d'Urmia s'appelait Ignace ; à Tebriz, au XIIIème siècle, c'était Basile, surnommé Basile de Tebriz ; plus tard, ce fut Sévère, puis Dionysius, son neveu ; nous connaissons aussi le nom du métropolite nestorien de l'Azerbaidjan, Mar-Iokhanan (XIIIème siècle), et d'autres encore [19]. Les renseignements sur l'acti-

11 « Chronique de Michel le Syrien », p. 411.

12 « Chronicon ecclesiasticum », pp. 11, 125-127.

13 Michel le Syrien (531), ainsi que Bar-Hebraeus (Chr. syr., p. 155) mentionnent la conversion au christianisme des Khurramites, partisans de Bābek, et de son chef d'armée Nāsir, qui avaient fui à Byzance.

14 « Chr. eccl », II, p. 329.

15 « Chr. syr. », 2, pp. 573-574.

16 Id., 567.

17 « Chr. eccl. », II, pp. 453-455.

18 « Chr. syr. », pp. 534-535; « Histoire de Mar Jabalakh III et de Rabban Çauma », trad. du syriaque, Moscou 1958, pp. 105-123.

19 « Chr. eccl. », II, pp. 247, 377, 437; « Histoire de Mar Jabalakh III... », p. 75.

vité en Azerbaidjan du primat jacobite Bar-Hebraeus qui passa de nombreuses années à Tebriz et à Maragha, ne sont pas dépourvus d'intérêt ; Bar-Hebraeus contribuait à la construction d'églises et de monastères, nommait les évêques dans les diocèses locaux [20]. Dans cette activité, il trouvait un soutien auprès des Hulaguides qui, dans une certaine mesure, voulaient s'appuyer, dans leur politique, sur le clergé chrétien.

L'authenticité des faits qui viennent d'être cités est confirmée par « l'Histoire de Mar-Jabalakh III et de Rabban çauma », dont l'auteur inconnu décrit, dans de nombreuses pages de son récit, les faveurs accordées par les gouverneurs mongols aux chefs des églises locales, cite le baptême de leurs enfants, etc... De même, des sources isolées contiennent beaucoup de renseignements concernant les édifices chrétiens qui se sont élevés en Azerbaidjan à divers moments : à Hamadan, à Maragha, à Urmia, à Tebriz, et en d'autres lieux [21]. Elles mentionnent et c'est d'un assez grand intérêt pour nous que, dans la seconde moitié du Xème siècle, un habitant d'Ushnu, ville d'Azerbaidjan, fit construire un monastère dans la région de Claudia, en Asie Mineure , [22] et aussi le fait que, dans le camp du Hulaguide Argun, se trouvait une église nestorienne ambulante [23].

Les informations apportées par les documents, concernant les possessions de l'église (vakf) [24], bien qu'elles ne nous donnent pas un tableau d'ensemble, nous permettent cependant de considérer, avec une grande part de vraisemblance, l'église en Azerbaidjan comme une unité féodale. Il ne fait pas de doute que, pour les besoins du clergé chrétien, pour la construction et l'entretien des édifices religieux, les revenus venaient non seulement des fidèles, mais aussi des propriétés terriennes et immobilières de l'église. Les dons constituaient un article spécial des revenus [25].

En Azerbaidjan, à côté des Nestoriens et des Jacobites, il y avait aussi des Grégoriens et des Dyophysites ; ces derniers avaient leur église à Tebriz [26].

En Azerbaidjan (en particulier à Salmas, à Urmia), il y a encore à l'heure actuelle des Chrétiens, mais ce problème ne fait pas l'objet de notre exposé.

Ainsi, nous nous sommes efforcés plus haut de montrer, avec les seuls exemples de deux sources syriaques (parmi la très grande quantité de documents qui nous sont parvenus), combien elles sont importantes et indispensables pour une étude approfondie de l'histoire du Proche et du Moyen Orient, au Moyen Age. Il n'y a pas de doute que le développement de la Syriologie en Union Soviétique et, plus particulièrement, en Azerbaidjan, prouvera plus d'une fois le rôle important des documents syriaques concernant l'étude de la longue et complexe histoire de l'Azerbaidjan, et aussi celle de la Transcaucasie toute entière.

R. A. Guseinov,

Académie des Sciences de la
R. S. S. de l'Azerbaidjan

20 « Chronicon ecclesiasticum », II, pp. 443, 453-455, 459.

21 Ibid. II, pp. 443, 453-455, 461-463; « Histoire de Mar Jabalakh », pp. 79, 96, 98, 99, 106, 111.

22 « Chronique de Michel le Syrien », p. 551; « Chr. eccl. », I, p. 401.

23 « Histoire de Mar Jabalakh », pp. 83, 97, 98.

24 Il. pp. 98, 117, 144.

25 Id. p. 144.

26 « Chronicon ecclesiasticum », II, pp. 461-463, 473-475.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

INTÉRESSANTES DÉCOUVERTES

Apport à l'histoire des relations culturelles cypro-géorgiennes

En feuilletant les journaux et les revues de Tbilisi, notre attention a été attirée, parmi de nombreuses informations scientifiques, par deux importantes découvertes qui, à notre avis, présentent une certaine valeur pour les historiens de la culture géorgienne.

Ot'ar Ghighineichvili, Dozent à l'université d'état de Tbilisi, fit un séjour à Chypre, où il fit connaissance des villes de Nicosie et de Famagouste, et visita aussi quelques foyers de l'antique culture de l'île.

O. Ghighineichvili réussit à découvrir une série de renseignements et de documents intéressants se rapportant à l'histoire de la Géorgie antique, et il publia dans *Vetcherni Tbilisi* un compte-rendu détaillé de cette découverte.

Nous donnons ici de larges extraits de cet important article :

... Dans une petite ruelle au bout de la rue principale, Lidra, on aperçoit le bâtiment à deux étages de la bibliothèque Faneromeni. Il n'y a encore là-bas ni bibliothèque nationale, ni archives gouvernementales ; Faneromeni est une bibliothèque de l'Eglise, celle dont le fonds est le plus riche de Chypre.

Un large escalier, taillé dans de la pierre blanche, mène directement à la salle de lecture. Un homme d'âge moyen, à lunettes de corne, vient à ma rencontre. C'est Hadjipsaltis, directeur de la bibliothèque et savant byzantologue, amoureux du Moyen Age grec. Ce n'était pas par hasard que j'étais venu le voir. La Méditerranée orientale était beaucoup plus étroitement liée à la Géorgie, au Moyen Age, que nous ne pouvons nous le représenter aujourd'hui. Les centres culturels géorgiens — monastères de Jérusalem, du Mont Athos et du Mont Sinaï — font intimement partie de l'histoire géorgienne ancienne. Des œuvres géorgiennes originales furent créées dans ces monastères, on y traduisait du grec en géorgien les écrits des penseurs d'avant-garde de l'époque. L'affaiblissement de l'état géorgien priva ces monastères de soutien politique et économique, et vinrent de nouveaux maîtres, qui se hâtèrent de se débarrasser de tout ce qui rappelait l'origine géorgienne de ces centres religieux. Manuscrits et objets précieux furent dispersés dans le monde entier. Une partie d'entre eux se fixa dans les îles de la mer Méditerranée.

Il m'arriva en 1949 de participer, avec les académiciens A. Chanidzé et N. Berdzenichvili, à une expédition scientifique au monastère de Batchko (Pétritsoni) en Bulgarie. Nous y trouvâmes une icone et une croix portant des inscriptions géorgiennes, mais il ne s'y trouva pas de manuscrits. Les moines grecs les avaient emportés, lorsqu'ils cédèrent la place aux Bulgares. C'est ainsi que disparut le statut (Typicon) du monastère de Batchko, très précieux au point de vue historique, élaboré par son fondateur, Gregori Bakouriani, au XIe siècle. Après de longues recherches, l'original du manuscrit de ce statut fut découvert dans l'île de Chios, dans la mer Egée.

Il se peut que Chypre aussi récèle quelque chose d'intéressant pour les historiens de la Géorgie.

Dans les chroniques géorgiennes, l'île de Chypre est mentionnée à plusieurs reprises. Le chroniqueur de David le Bâtisseur, énumérant les emplacements où se trouvaient les églises et les monastères qui recevaient des dons du roi géorgien, mentionne aussi l'île de Chypre. L'historien de la Reine Tamar est plus concret. Il indique l'emplacement du monastère géorgien à Chypre, précisément à Jalia. Le voyageur géorgien du début du XIXe siécle, Georges Avalichvili, qui visita les pays du Proche Orient, et notamment Jérusalem et Chypre, emporta du monastère géorgien de la Croix, à Jérusalem, un psautier écrit en géorgien, recopié dans le monastère de Jalia à Chypre. Mais Georges Avalichvili, de même qu'un autre voyageur géorgien, Timot'ée Gabachvili, qui visita Chypre à la fin du XVIIIe siècle, ne parle malheureusement pas du monastère géorgien. Apparemment, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, non seulement le monastère géorgien n'existait plus, mais son souvenir même avait disparu.

Il en était ainsi au début du XIXe siècle. Nous sommes cependant aujourd'hui dans la deuxième moitié du XXe siècle. Que peut-on trouver à présent ? Peut-être faudrait-il aller directement à Jalia ? Mais personne ne connaît un tel endroit à Chypre. Hadjipsaltis se contenta de hausser les épaules. Nous étudions soigneusement la carte topographique de Chypre, — nous n'y trouvons aucune indication. Je dirai même plus, il n'y a pas de lettre J en général dans l'alphabet grec. Mais dans la bibliothèque de Faneromeni sont rassemblés presque tous les ouvrages se rapportant à l'histoire de Chypre. J'examine les volumes l'un après l'autre, et les jours s'envolent bien plus vite que ne diminue le nombre de livres sur les étagères.

J'ai enfin entre les mains un livre jauni par le temps. La date de l'édition est 1580, le lieu — Paris. L'auteur est Etienne Lusignan, de la dynastie des Lusignans, anciens gouverneurs de Chypre. Etienne Lusignan rédigea une description de la Chypre du XVIe siècle, qui lui était contemporaine. Il fut, en fait, témoin de ce qu'il décrivait. Cette fois, la chance me sourit. La colonie géorgienne de Chypre était mentionnée dans le livre. D'après le témoignage de l'auteur, les Géorgiens possédaient leurs monastères dans l'île ; ces derniers se trouvaient surtout dans la région du village d'Alamine, bien qu'à cette époque le nombre de Géorgiens ne fût déjà plus considérable. Il n'y avait donc pas seulement un monastère géorgien à Chypre, mais encore une colonie géorgienne. Le seul mot d'Alamine était suffisant pour qu'on puisse se représenter le sort ultérieur des monastères géorgiens. La colonie géorgienne eut un cruel destin. Chypre fut conquise en 1571 par l'empire Osmanli, qui entreprit une intense colonisation de l'île par les Turcs. C'était plus sûr pour les sultans. Les Turcs s'emparèrent en premier lieu des plaines et des pâturages. Disposé dans une plaine, à proximité du bord de la mer, Alamine devint un village turc. L'ancienne population fut chassée du village et de ses environs. Une mosquée s'élève actuellement dans le village. Les monastères les plus proches d'Alamine se trouvent dans les contreforts du Grand Olympe. Ce sont le monastère de Stavrovouni sur la montagne de la Croix et le monastère de Galaktotrofous, au pied de cette montagne. Mais il est peu probable que Lusignan ait parlé d'eux en les désignant comme étant situés à proximité d'Alamine, car ils en sont séparés par une distance assez importante.

Ce qui est curieux, c'est qu'en parlant des Géorgiens, Lusignan mentionne en même temps les Ibériens. Il n'est pas possible, dans un article de journal, de rapporter tout le contenu de cet endroit du livre, qui réflète la lutte des Papes

ეროვნული ბიბლიოთეკა

romains pour l'évincement de l'église orthodoxe. Cette lutte toucha aussi la colonie géorgienne de Chypre, qui eut à soutenir encore une autre lutte avec l'église orthodoxe locale de Chypre, pour pouvoir conserver son caractère national. Au XVIe siècle, comme on peut conclure de la « description », une partie de la population géorgienne possédait ses propres prêtres, c'est-à-dire qu'elle entendait les offices religieux en géorgien. C'est ce qui servit de prétexte à Lusignan pour parler séparément des Géorgiens et des Ibériens.

Il y avait donc à Chypre une colonie géorgienne, et plusieurs monastères géorgiens. En comparant les données de Lusignan avec les sources géorgiennes, on peut conclure que le plus important des monastères géorgiens de Chypre était le monastère de Jalia. On commença la recherche de cet endroit mystérieux — Jalia. On effectua des voyages dans presque tous les coins de l'île, mais toujours sans résultats.

Le jour de mon départ arriva. Pour la dernière fois, je parcourus Lidra. Voici le vaste escalier en pierre blanche de la bibliothèque Faneromeni. Hadjipsaltis, souriant, vient à ma rencontre. Nous nous asseyons de nouveau à son immense table. Conversation amicale d'adieu. Hadjipsaltis ne se décourage pas. J'espère, moi aussi, que Jalia sera trouvée un jour ou l'autre.

L'employée de la bibliothèque apporte un paquet qui porte le cachet de Beyrouth. C'est le professeur Jean Richard qui envoie son nouvel ouvrage, la publication des documents du XIVe-XVe siècles sur l'histoire de Chypre, trouvés dans les archives du Vatican. Il n'y a pas à dire, la valeur des archives du Vatican est immense. Nous examinons avec intérêt l'ouvrage de Jean Richard. Les documents contenus dans le livre sont publiés pour la première fois. Brusquement, notre attention est attirée par le document No. 1298, daté du 3 février 1306, dans lequel il est question de la réforme de trois monastères cypriotes. Deux de ces monastères avaient des supérieurs grecs, et le troisième — un supérieur géorgien. Parmi ces monastères est nommé un monastère à Yal ou Yaïl, situé sur le rivage nord-est de la baie de Kirsofou.

C'est tout juste si nous ne sursautâmes pas. D'après les règles de la phonétique, la lettre « i grec » par laquelle débute le mot grec de Yaïlia, se transforma en J, et le mot, en géorgien, se prononcerait Jalia ou ჯალიოს. Il ne pouvait y avoir de doute : il s'agissait de ce même monastère de Jalia mentionné dans les documents historiques géorgiens. Ce nom provient vraisemblablement du mot grec gialos, c'est a dire rivage maritime, littoral, bord de mer,

Environ à deux miles anglais du rivage se trouve actuellement le village de Yaïla. Aussitôt après le village commencent des montagnes, recouvertes de forêts, d'ou s'écoule une rivière du même nom, Yaïla.

A quel endroit pouvait bien se trouver le monastère de Jalia ? A Chypre il fait très chaud, et il n'y a pas beaucoup d'eau. Pour cette raison, les monastères étaient bâtis haut dans les montagnes, dans les bois, au voisinage des sources. Sous ce rapport, un emplacement idéal se trouverait dans la forêt, dans la gorge du Yaïla, jusqu'au village de Finekli, haut situé dans les montagnes. Quelque part ici, entre les villages de Yaïla et de Finekli, il faut chercher les ruines de l'ancien Jalia. Et qui sait les merveilleuses découvertes qui attendent celui qui, le premier, viendra les exhumer.

Comme c'est vexant : au cours de l'un de mes voyages dans l'île, j'étais allé aux sources du Yaïla, dans la région de la baie de Kirsofou ; mais malheureuse-

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ment je ne connaissais pas alors l'histoire du monument perdu de la culture géorgienne.

Dans ces centres culturels géorgiens qu'étaient les monastères de Chypre, il y avait, sans aucun doute, bien des manuscrits précieux. Ont-ils tous péri ? On peut croire que non. Et c'est précisément à Chypre qu'il faut chercher !

La route serpente dans les montagnes du Grand Olympe. Nous filons à grande vitesse à travers les villages, les croisements, nous prenons les virages sans ralentir. C'est ainsi qu'on roule à Chypre. Nous sommes quatre : un opérateur de la télévision de Moscou, un jeune architecte cypriote de Nicosie, le moine Dionisii et moi. Nous allons au monastère de Kikko. On m'a fait part, à Nicosie, d'un détail curieux : au monastère de Kikko se trouve une icone de la Sainte Vierge, drapée dans un tissu rouge en soie, don du roi géorgien Irakli II, en 1780. Comme l'indique l'inscription, l'étoffe de la draperie a été envoyée par Irakli II et son épouse en cadeau au monastère spécialement pour l'icone de la Sainte Vierge, qui était vénérée, et en fait l'est encore, par les croyants, comme « miraculeuse ».

A un tournant, dans l'épaisse forêt, surgit l'énorme bâtiment de pierre du monastère. Le moine Makarios nous accueille près du vaste portail. Dionisii nous présente, et parle du but de notre voyage. Mais Makarios sait déjà tout. On avait déjà, de Nicosie, téléphoné au supérieur.

Par un étroit et obscur escalier, nous montons aux salles de l'étage supérieur. Dans la pénombre des couloirs on aperçoit, tels des fantômes, les noires silhouettes des moines et des novices. Selon la tradition, on nous présente le livre des visiteurs, et on nous demande de signer. C'est ainsi qu'on tient le compte des visiteurs depuis de nombreuses centaines d'années.

Makarios accepte volontiers le rôle de guide, et nous conduit dans tous les coins et recoins. Nous pénétrons dans l'église. Dans la partie centrale de l'iconostase, l'icone de la Sainte Vierge est recouverte de l'étoffe de soie rouge, qui a pâli avec le temps... A l'intérieur de l'église se trouve une pièce spéciale ou sont exposés les dons offerts au monastère. Il y a là de nombreux objets antiques et précieux, des manuscrits. En les présentant, Makarios explique longuement l'histoire de chaque objet. De ses propos j'ai retenu une chose : Kikko possède une immense richesse, mais dans le passé il possédait des trésors plus nombreux encore. Kikko était célèbre partout, en Europe et en Asie. Et au monastère de Kikko on savait tout ce qui se passait dans le monde : ce qui se disait dans les conseils tenus dans les cours des monarques, ce que pensaient de tel ou tel sujet les hommes d'état des autres pays et continents, qui se préparait à la guerre, et contre qui. Les moines de Kikko étaient omniprésents. Encore jeunes, ils quittaient leur patrie et, se faisant naturaliser dans des pays lointains, ils maintenaient jusqu'à la fin de leur vie des relations avec leur monastère. Ils recueillaient des dons pour Kikko, envoyaient des compte-rendus. ... Un appareil politique magnifique travaillait à Kikko. On y connaissait toutes les langues du monde.

Le moine Makarios est loquace, et semble heureux de faire étal de ses connaissances.

— Le roi géorgien Irakli ? ... et mon interlocuteur regarde l'étoffe de soie drapant la plus précieuse relique du monastère. Puis, comme s'il se rappelait quelque chose, il continue :

— La vie était dure, alors, pour vos ancêtres ; les Turcs attaquaient, les

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Perses s'efforçaient d'exterminer la Géorgie... Makarios découvre petit à petit ses connaissances au sujet de la Géorgie de la fin du XVIIIe siècle. Je sens que le moine connaît assez bien l'histoire de notre pays, et je lui pose la question suivante : quels livres a-t-il donc lus au sujet de la Géorgie ? En signe de dénégation, il hoche la tête et ajoute, en souriant d'un air rusé :

Nos moines écrivaient mieux que les professeurs. Les moines écrivaient ce qu'ils voyaient eux-mêmes, et les professeurs décrivent ce que d'autres ont vu.

Maintenant beaucoup de choses m'étaient devenues claires. Selon toute vraisemblance, au cours de ces jours d'inquiétude, il y avait quelqu'un en Géorgie qui envoyait à Chypre des compte-rendus sur la situation dans ce pays, et qui expédiait également des dons vers le monastère. Mais qui était ce donc ?

Dans la Géorgie occidentale, au monastère de Martvili, fut conservé longtemps un livre manuscrit de petit format. Ce livre ne portait ni titre, ni nom d'auteur. Personne ne s'intéressait à lui. Mais voilà qu'arrivèrent des temps nouveaux. Tous les trésors culturels du monastère de Martvili, et parmi eux le petit manuscrit, furent remis au Musée d'état de Géorgie. Là, le professeur turcologue S. Djik'ia s'occupa de lui. Car c'était un « manuel d'étude » turco-géorgien, composé par un auteur inconnu vers la fin du XVIIIe siècle. Le professeur S. Djik'ia estime que c'est au monastère de Vardzia en Imérét'ie que ce livre fut composé. Ayant étudié le manuscrit, et les renseignements antérieurs s'y rapportant, S. Djikia publia son travail en 1954.

L'auteur de l'antique « manuel d'étude » avait agi exactement comme le fait l'auteur de n'importe quel manuel d'étude de langue : il réunit des exemples littéraires en langue géorgienne, et les traduisit en turc. Il n'avait pas loin à aller pour trouver les exemples littéraires — il les trouva dans le monastère même de Vardzia. Et voici que parmi ces exemples il se trouva un document historique très important. C'était une lettre provenant du monastère de Kikko à Chypre, adressée en Géorgie, qui demandait un don pour permettre la restauration du bâtiment du monastère de Kikko, détruit par un incendie. La lettre avait été écrite dans les années 70 du XVIIIe siècle, et elle fut apportée en Géorgie par un certain moine de Kikko appelé le protosynkèle Joachim, qui s'établit définitivement dans notre pays. En s'installant au monastère de Vardzia, il développa une fougeuse activité, visita divers coins de la Géorgie. Le don d'Irakli II montre que Joachim a été chez ce monarque en 1780. Plus tard, Joachim se trouva en Gourie.

Dans les « actes » publiés par la Commission caucasienne d'archéographie il y a un document qui montre que le roi d'Imérét'ie David II confia à Joachim la direction du monastère de Vardzia, avec le droit d'envoyer à Chypre une partie des revenus. C'était un don bien plus généreux que l'étoffe de soie d'Irakli II.

Quel intérêt présentait donc Joachim pour les souverains de Géorgie ? De toute évidence, il les intéressait du fait qu'il était un des moyens de liaison qui reliaient la Géorgie d'alors au monde extérieur. Qu'écrivait Joachim, et à quel sujet, dans ses compte-rendus à Chypre, et avait-il affaire à Chypre seulement ? Le monastère de Vardzsia était en liaison avec Kikko avant la venue de Joachim. De ce fait, il n'est pas impossible que Joachim ait eu des prédécesseurs en Géorgie, qui écrivaient aussi leurs compte-rendus. Et combien de faits entièrement nouveaux et inconnus jusqu'alors doivent-ils contenir ! Espérons

ეროვნული ბიბლიოთეკა

que les archives du monastère de Kikko les ont conservés, ainsi Ghighineichvili termine-t-il son récit.

Il ne fait pas de doute qu'un jour viendra où les savants de Géorgie se transporteront dans cette île, et Chypre leur racontera alors beaucoup de choses nouvelles au sujet du passé lointain du peuple géorgien. Et nous terminons cet exposé par la déclaration suivante du professeur A. Chanidzé.

— L'article de O. Ghighineichvili est très intéressant. Il répand une lumière nouvelle sur l'histoire des relations culturelles cypro-géorgiennes, que l'on peut deviner d'après les renseignements fragmentaires des historiens géorgiens.

Il est regrettable que l'auteur, ne diposant pas d'assez de temps, n'ait pu donner de renseignements plus détaillés. Il nous incite cependant à penser qu'il serait utile d'envoyer une expédition scientifique spéciale à Chypre, pour y effectuer la recherche des antiquités géorgiennes qui peuvent s'y trouver. La possibilité n'est pas exclue qu'un certain nombre de manuscrits géorgiens se soient conservés jusqu'à nos jours. Il est difficile de se bercer de l'espoir qu'on y retrouvera l'antique manuscrit du poème de Chot'a Roust'veli, « L'homme à la peau de tigre », mais si on trouve ne fût-ce que la liste des chroniques historiques de Géorgie (« K'art'lis Tsxovreba ») l'expédition aura justifié nos espérances.

Une grande cité sous terre *

Urbnisi... C'est un petit village sur la rive droite du Mtkvari dans la region de Kareli. Sur cette terre, ou plutôt profondément sous terre, on a découvert les restes d'une cité des plus antiques, qui remonte au néolithique et à l'âge de bronze.

Qu'est-ce donc qui a poussé les archéologues du Musée d'Etat géorgien à envoyer une expédition scientifique dans ces régions, et à y pratiquer des fouilles, qui durent déjà plus de huit ans ?

L'histoire a fait parvenir jusqu'aux savants trois documents. Dans le premier d'entre eux, « K'art'lis Tsxovreba », se trouve l'indication suivante : au cours de sa marche vers l'Inde, Alexandre de Macédoine découvrit les villes de Mtsxeta, Urbnisi, Kaspi, Odzrxé (à proximité d'Adigheni). En rapportant les faits, cette chronique les déforma quelque peu, car Alexandre de Macédoine ne vint jamais dans ces régions ; mais en ce qui concerne les noms des villes, ils existèrent sans aucun doute et furent connus de beaucoup de gens comme étant ceux des premières villes de l'Ibérie.

La deuxième source, « La vie de Sainte Nino », est un document d'une époque plus récente, qui remonte au IXe siècle de notre ère. Il rapporte un curieux détail : sainte Nino serait parvenue, dans les années 30 du quatrième siècle, jusqu'au lac Taparavan, et serait arrivée ensuite à Urbnisi, en suivant le cours du Mtkvari, puis de là aurait atteint la capitale Mtsxeta.

Enfin, dans le troisième document, œuvre du géographe géorgien Vaxouchti, qui vécut au XIXe siècle, — Urbnisi est de nouveau mentionnée comme étant une ville qui existait avant le chef militaire arabe Mourvan le Sourd.

Nous possédons trois sources, et dans chacune d'elles nous trouvons nommée une cité, au sujet de laquelle le monde savant ne sait rien. L'actuel village d'Urbnisi n'a malheureusement pas gardé trace de l'antique cité, mentionnée

* Extrait du journal *Vetchernii Tbilisi*.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

dans les monuments de la littérature. Cette cité ne serait-elle pas sous terre ?

On commença les fouilles. Elles furent pratiquées sur la colline de Khisanaant et sur une autre colline située à l'est du village d'Urbnisi. Le choix de ces collines ne fut pas le fait du hasard. D'après les suppositions de l'académicien Nico Berdzenichvili, qui dirigeait l'expédition scientifique, les gens de la haute antiquité pouvaient vivre précisément sur de telles collines, entourées de trois côtés par des ravins naturels.

Les travaux progressaient lentement. Un terrain pierreux, un sol dur, tassé par les siècles, rendaient l'exécution des fouilles difficile. Mais un petit groupe d'hommes, ayant à leur tête le savant bien connu Al. Dzavaxišvili ne se laissa pas décourager.

Et voici qu'apparurent les premiers contours de ce qui semblait être une habitation ronde... Et enfin, voici la découverte tant attendue : une cruche, portant la reproduction d'un poignard sur sa partie convexe, puis une deuxième, une troisième une quatrième... Puis ce furent des objets en os, des pointes de flèche en obsidienne (verre volcanique), des creusets pour la fonte des haches...

Les jours passèrent, et les membres de l'expédition mirent au jour un sépulcre, de l'époque tardive de l'antiquité. Que ne trouvèrent-ils pas, ces savants géorgiens, sur l'emplacement des fouilles! C'étaient des anneaux d'or et d'argent, des parures frontales, des colliers de verroterie et de pierres précieuses, d'agathes, de calcédoine, des articles de céramique et des objets en fer. On trouva enfin, sur le lieu des funérailles antiques, diverses pièces de monnaie, de même que des gemmes portant des reproductions d'oiseaux, de poissons, de divinités...

Le temps n'avait pas effacé tout le charme de ces trouvailles. Les gemmes avec leurs reproductions concaves très originales, de même que les autres objets, permettent aux savants de se faire une opinion sur la haute culture de l'Ibérie, et les liens étroits qui l'unissaient aux états les plus puissants de l'époque : Rome, l'Egypte, l'Iran, Byzance.

Les savants découvrirent les restes de maisons à deux étages, marani, un grand nombre d'objets à usage domestique, des monnaies de haute antiquité, datant du Ier au VIIe siècles. De la vaisselle en verre, en cuivre et en argile, d'origine locale, exécutée avec une étonnante maîtrise et un goût admirable, témoigne d'un développement très poussé des métiers, écrit L. Togonidzé.

Le secteur des fouilles s'élargissait d'année en année. Les contours de la cité, cachés sous une épaisse couche de terre, se dessinaient pas à pas, dit le docteur Zak'araya.

L'antique cité d'Urbnisi était située sur la haute rive gauche du Mtkvari et occupait une assez vaste surface, près de 23 hectares. La rive abrupte du Mtkvari constituait un obstacle naturel pour ceux qui auraient voulu attenter à la vie des urbnissiens. L'autre partie de la ville était défendue par des fortifications artificielles, par d'énormes murs et des tours d'argile.

Ce mur résista plusieurs fois aux invasions ennemies, mais un jour la ruée fut tellement puissante que les fortifications ne purent résister. L'ennemi pénétra dans la cité d'Urbnisi et la réduisit en cendres... Cela se passait au lointain Ve siècle.

Les années passèrent... Les gens relevèrent à nouveau leur ville de ses ruines, bâtirent des habitations, et édifièrent de nouvelles fortifications. Mais cette fois, au lieu d'un mur fortifié, apparut un fossé en demi-cercle, bordé d'un rempart de terre. Il est difficile de concevoir quel travail titanesque représentait alors cette entreprise, grandiose pour l'époque. Mais au VIIIe siècle, les

urbnissiens subirent encore une invasion. Le général arabe Mourvan le Sourd détruisit à jamais l'antique cité.

Et voici qu'il restait des traces de cette dévastation : une couche de froment calciné, d'un demi-mètre d'épaisseur, des constructions carbonisées, des ustensiles de ménage déformés et brisés. Il n'y eut plus de ville, ses habitants aussi cessèrent d'être. Seule resta intacte, par miracle, la Basilique, remarquable monument du début du Moyen Age. Ce bâtiment rectangulaire, allongé, divisé à l'intérieur en plusieurs parties par des rangées de colonnes, se dresse majestueusement aujourd'hui encore sur l'emplacement de l'ancienne cité.

Cette basilique, comme l'indique l'inscription sur le mur, fut érigée par certains Constantin et Michel, à la fin du Ve siècle de notre ère.

A Urbnisi s'est également conservé un système d'irrigation d'une haute perfection, véritable miracle de l'art des ingénieurs. Les ancêtres dissimulaient leur système d'irrigation sous des remblais de terre. Il n'est pas difficile de les reconstituer.

Nino Salia

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ROBAKIDSE UND DIE WIEDERGEBURT DES MYTHOS

DIE MAGISCHEN KRÄFTE IN DER DICHTUNG DES GROSSEN GEORGIERS

von
Rudolf Karmann

Einsam und still, wie er das letzte Jahrzehnt seines Lebens verbracht hatte, verschied am 19. November 1962 der grosse georgische Dichter Grigol Robakidse in Genf. Er war bis an sein Ende geistig äusserst regsam, vital und voll von Energien und Plänen. Aber doch zehrte seit vielen Jahren tiefer Gram an seinem Herzen, stilles Heimweh nach Georgien, bitterer Schmerz und Resignation ob der Wankelmütigkeit und Unbeständigkeit seiner Mitmenschen, und nicht zuletzt ob der bedrohlich um sich greifenden allgemeinen Verflachung und der Entgötterung Europas durch den modernen Zeitgeist. Der in seiner Schaffenskraft ungebrochene Dichter war seit langem seelisch zermürbt : er starb am gebrochenen Herzen, fern der innig geliebten Heimat, deren Wiedersehen er stets vergeblich erhofft hatte.

Grigol Robakidse wurde am 28. Oktober 1884 in Swiri in Georgien geboren. Er studierte in Deutschland, Frankreich und Russland und lebte hernach in Tbilissi, wo er sich der Literatur, dem Theaterwesen und dem Film widmete und beim staatlichen Filmunternehmen Goskino angestellt war.

1919 entstand sein erstes Werk, das Mysterienspiel « LONDA », das in seiner Einfachheit und der orchestralen Gestaltung des Stoffes wie eine griechische Tragödie wirkt. Es fand vornehmlich « ob seines magischen Einflusses und des inneren musikalischen Aufbaues » die höchste Bewunderung Romain Rollands, welcher erklärte : « Je trouve cet art plus proche de nos grands musiciens que de nos poètes » (ich finde, dass sich diese Kunst mehr der unserer grossen Musiker als der unserer Dichter nähert). 1926 erschien sein erster Roman « DAS SCHLANGENHEMD » — der « Roman des georgischen Volkes » —, der Robakidse mit einem Schlag berühmt machte. In diesem Buch, das der Dichter nach seinen eigenen Worten wie in einem Fiebertraum geschrieben hatte, enthüllte er in glutvollen Bildern die Geheimnisse des Orients, zeigte die mystischen Kräfte der alten indo-europäischen iranischen Epen auf sowie die Begegnung des revolutionären aufgewühlten Russland mit dem kaukasischen Kulturkreis. 1929 entstand sein Frauenroman « MEGI — EIN GEORGISCHES MÄDCHEN », dessen ursprünglicher georgischer Titel « Die Flechten der Medea » lautete. Hier wird die sagenhafte Kolchierin Medea zu Fleisch und Blut in Gestalt eines reifen Mädchens, Madonna und Amazone zugleich. Marcel Brion bezeichnete das Buch als die « Rennstute in der Weltliteratur ». In der Erzählung « MAGISCHE QUELLEN » (georgischer Titel « ENGADI »), 1929 deutete Robakidse die sakrale Erotik des Bergstammes der Chewsuren — die « Szorpheri » — mystisch. 1930 erzielte er mit der Aufführung seines Chordramas « LAMARA », der Wiedererweckung einer Mythe des georgischen Bergvolkes der Chewsuren, in der Sowjetunion den grössten Erfolg. Dieses Stück war bereits 1924 entstanden und hatte bei seiner Erstaufführung in Tbilissi 1926 einen wahren Sturm der Begeisterung entfesselt, wie ihn das georgische Theater bis dahin noch nicht erlebte. Anlässlich der Theater-Olympiade der Sowjetvölker im Sommer 1930 in Moskau setzte sich « Lamara »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

phantastisch durch. Das Ensemble des Rusthaweli-Theaters mit dem hochtalentierten Sandro Achmeteli an der Spitze führte das Chordrama achtmal nacheinander in Moskau auf. Die Presse pries das Werk überaus hoch, obgleich es durchaus nicht der bolschewistischen Ideologie entsprach. Stalin selbst war hingerissen und erklärte, man müsse « Lamara » der II. Internationale ins Gesicht schleudern, weil diese in den freien Ländern gegen die Vergewaltigung Georgiens durch die Sowjets protestiert hatte. « Lamara » wuchs sozusagen an ihrem Erfolg und ward in Georgien buchstäblich zum Herzschlag des Landes. Dass Robakidse in Jahre 1931 die Sowjetunion verlassen konnte, verdankte er einzig und allein seinem Drama ; denn das Politbüro hatte beschlossen, das siegreiche georgische Theater nach Europa zu schicken, um der übrigen Welt zu zeigen, wie sehr die Sowjetmacht « die Kultur jedes Volkes fördere und begünstige ».

1931 begab sich Robakidse nach Berlin, wo er in seinem Roman « DIE GEMORDETE SEELE » den Bolschewismus aus einer dichterischen Vision heraus gestaltete und ihn als europäisch-metaphysisches Geschehen, als mythoslose Macht deutete, die sich die Entgötterung der Welt zum Ziele gesetzt hat. Hier entwarf er mit unheimlicher Kunst das «mythische Bild » seines Landsmannes und Antipoden Dschugaschwili-Stalin. In dem Roman « DER RUF DER GÖTTIN », 1933, wird eine Mythe des Bergstammes der Swanen zur Wirklichkeit, hier vermischen sich in wundersamer Weise christlicher Glaube und ältester Götterkult, hier nimmt die archaische Waldgöttin Dali fast körperliche Gestalt an.

Ein Buch des Kampfes um den Sinn und die Würde des Menschseins ist auch Robakidses letzter Roman « DIE HÜTER DES GRALS », 1937. Hierin gibt der Dichter seinem starken Glauben an die Zukunft Georgiens und an die Überwindung aller Schwierigkeiten durch eine heldische Haltung und durch die innere Kraft des Volkstums Ausdruck : im Ausklang des Buches wird der Held, Lewan, selbst zum Mythos. In seinem Essay-Band « DÄMON UND MYTHOS » gibt Robakidse eine gedanklich-metaphysische Deutung des Lebensgefühls in Ost und West und umreisst klar seine ethische Aufgabe. Er preist Goethe als den ersten mythisch schauenden Menschen des modernen Europa. Ferner kritisiert er hier den europäisch-amerikanischen Zeitgeist infolge der Entgötterung der Welt.

Seit 1945 lebte Robakidse zurückgezogen in Genf. Tiefe Resignation lähmte jahrelang seine Schaffenskraft. Dann aber lohte der Geist wieder in ihm auf. Der Dichter verfasste eine Reihe hervorragender philosophischer Essays wie « FRIEDRICH NIETZSCHE », « AM ISISBRUNNEN », « TECHNE UND MYTHOS », « GEORGIEN IN SEINEM WELTBILD », « ATLANTISCHER TRAUM ODER DER GEORGISCHE MYTHOS », Meditationen : hier wächst er in die mythenbildenden Kraftfelder der Rassen und Völker hinein und versucht die Urgeheimnisse zu enthüllen, ohne dabei die « Hüllen » zu verletzen, — die Geheimnisse, welche in Jahrhunderten entweder überhaupt nicht angerührt worden sind, oder, wenn schon, so nur an der Oberfläche.

Ferner schuf Robakidse in seinem letzten Jahrzehnt lyrische Dichtungen wie « DER STERBENDE ADLER », « DIE SEHNENDE », « SCHWESTER », « DER HIRTENGOTT », « DIE BLITZBERÜHRTE », « DER KENTAUR

ეროვნული ბიბლიოთეკა

UND DIE NYMPHE », « ALS KNABE », « DIE FRUCHTTRAGENDE », « AM HERD », « ISIS » und viele andere. Von unvergleichlicher Schönheit der Sprache und Gedankentiefe ist seine « HYMNE AN ORPHEUS ». Hier ist die Gestaltung selbst zur Gestalt geworden. Die Kunst der Plastizität des Wortes hat Robakidse in diesen Hymnen und Gesängen ebenso wie in seiner Meisternovelle « IMAM SCHAMYL », einer Schöpfung reinster Poesie, in höchster Vollendung erreicht. In dieser kleinen Geschichte wächst der Führer des daghestanischen Freiheitskampfes, des « heiligen Krieges wider die Russen », titanenhaft empor. Die Worte sind voll geballter Wucht, Feuer und Samen. Der innere Zauber von Robakidses Dichtungen schlägt den Zuhörer in Bann, wie die Zauberformel des Magiers eine Schlange erstarren lässt.

II

Robakidses begnadetes Leben und Schaffen hat sich nun erfüllt. Er war geradezu zum Symbol der georgischen Literatur geworden, die wiederum eine gebührende Stellung in der Weltliteratur eingenommen hat. Rabindranath Tagore war der erste Name, der nach jahrhundertelangem Schweigen aus dem Orient nach Europa vordrang. Ihm folgte Grigol Robakidse, der jedoch bei weitem ursprünglicher und erdgebundener war als der indische Nobelpreisträger. Robakidse brachte uns Westeuropäern die georgische Erde, ihr Blut, ihren Atem, ihre Farben. Alle seine Romane, Novellen und Dramen sind in die Landschaft Kaukasiens und der iranischen Hochebene eingebettet wie in einen Mutterleib. Diese Landschaft ist vom Hauch der Genesis durchweht. Jedes Ding, jedes Wesen ist hier still in sich versunken, als atme es noch immer den Odem des Erstgeschaffenen, wie Robakidse in seinem Essay « Lebensgefühl im Osten und Westen » (veröffentlicht im Buch « DÄMON UND MYTHOS ») selbst erklärt hat. Die Erde ist im Osten eine kosmische Wesenheit, in deren Atem die Mythe keimt. Und der Mensch erscheint in dieser Landschaft verloren, wo die Zeit nicht fliesst, sondern erhaben im Raum erstarrt ist und wo der Augenblick Ewigkeit behält, wie eine Muschel das Rauschen der längst verronnenen Ozeanwellen. Im Westen hingegen ist alles berührt — dort erscheint jedes Ding fest umrissen. Dort fehlt die Stille, fehlt die Weite; dort vermisst der Beschauer im Ganzen den kosmischen Odem, das Unermessliche. In den Landschaften Robakidses sind die Grenzen zwischen den Dingen aufgehoben, sind die Menschen noch Kinder dieser Natur : Starre, im Ewigen aufgelöst, in sich gekehrte Blicke, erhabene Ruhe, das Pharaonentum der reglosen Herrlichkeit (Robakidse).

Robakidse stellt vom Beginn seines Schaffens an seine schöpferische Phantasie in den Dienst des Mythos : in den Ebenen Mesopotamiens, der Urheimat der Georgier, war in grauer Vorzeit, als die Bibel geschaffen ward, das mythische Epos entstanden, das in Jahrtausenden den seelischen Habitus der Völker bestimmte. Die Mythe von Gilgamesch, die Legende von der göttlichen Ischtar und die magischen Zauberformeln der alten Babylonier und Assyrer sind der Urquell der Dichtungen Robakidses. « Er steht als Sohn und Enkel chaldäischer Völkertrümmer noch mitten in diesem mythischen Weltalter als seinem angeerbten Lebensraume und bedarf nicht wie wir Europäer einer künstlich erworbenen Erinnerung, sondern nur eines empfänglichen Sinnes, einer liebenden Beobachtung dessen, was ihn noch als unverletzte Mutterhülle allseitig umgibt. Er hat noch teil an einer lebendig-gegenwärtigen Überlieferung, die bis in die sume-

ეროვნული ბიბლიოთეკა

rische und chaldäische, in die hethitische und hebräische Vergangenheit zurückreicht, wo sie dann in äusserster Geschichtsferne allmählich verdämmert » (Leopold Ziegler über Robakidse in « Überlieferung », S. 263).

Eben dies unterscheidet ihn, den Kaukasier, von allen abendländischen Dichtern und Denkern von heute. Im westlichen Bewusstsein herrscht das individuelle Moment vor, im östlichen hingegen die Empfindung, dass wir unlösbar mit dem Ganzen verbunden sind. Durch Dünkel und geistige Verarmung ist der Westen eine individualistische Monade geworden, während der Osten in Verbundenheit mit dem All lebt und handelt. Dies ist der Grund dafür, dass die Kunst im Osten etwas Unbegrenztes und Unvollkommenes hat, — Unbegrenzt und Unvollkommen im Sinn der unerschöpften Fruchtbarkeit — während die Kunst des Okzidents individuell und fest umrissen ist. Der Dichter aus dem Osten muss, soll er gestalten, erst seine Seele aus dem kosmischen Ozean auftauchen lassen, der in ihm brandet. Bei dem Abendländer ist es umgekehrt : er muss die Seele von den Gestaden seiner Individualität in das grosse Meer führen. Im Osten, woher R. kommt, herrscht der Vater vor, im Okzidentalen der Sohn. Das Streben des Dichters aber muss es sein, in jedem Organismus, in jedem Geschehen den Vater zu finden und ihn in einer möglichst konkreten Form darzustellen : im Drama, im Roman und im lyrischen Gedicht.

Die grundlegende Vision, die den Kern des ganzen Lebens und auch des Werkes von Grigol Robakidse bildet, ist die Erkenntnis : jeder Mensch ist ein sterblicher Sohn, der den ewigen Vater in sich trägt. Der Zweck der Kunst aber ist es, den unsichtbaren Atem des Vaters durch ein Fühlbares und Sichtbares zu versinnlichen. Wenn dem Menschen nichts anderes gelingt, als den Sohn zu erfassen und darzustellen, so ist seine Kunst nur ein oberflächliches Werk. Jeder Mensch ist also für Robakidse eine Schale, in der das Sterbliche und das Unsterbliche vereinigt sind. Das Göttlich-Menschliche, das Göttlich-Tierische ist es, das ihn zu dieser Erkenntnis führt. Nur die Erkenntnis der beiden, nur der Ausdruck des einen durch das andere, des Unsichtbaren durch das Sichtbare, ist für Robakidse Kunst. Das Unsterbliche, das in uns lebt, durch das Wort zu fassen, das ist Magie. Sitkwa, das Wort, bedeutet im Georgischen ausserdem noch : Einnahme und Begattung. Das Wort muss also die Materie erfassen, muss sie erkennen. Nur der Osten kennt noch die Magie des Wortes, er hat die dem Wort innewohnende Kraft noch nicht verloren.

In modernem Gewande ersteht vor uns die Gestalt des Gilgamesch, die Gestalt der Beschwörer der alten Welt. Robakidse beherrscht das tiefste Geheimnis der Dichtung : die Magie des Wortes. Das Wort, der Tonfall hat bei ihm die Wucht einer Beschwörung. Er ist wie ein Schlangenbeschwörer, der plötzlich seine geheimen Zauberformeln literarisch fixiert. Er dichtete oft in der pschawisch-chewsurischen Mundart, einer Urform des Georgischen, die jedoch keineswegs archaisch, sondern lebendig-gegenwärtig ist. Diese Sprache ist unerhört lakonisch und substantiell, der Grenzfall der Kürze. Die Worte sind hier wurzelhaft, urwüchsig : so können nur Urmenschen sprechen. Und für die Darstellung von Urmenschen, wie es die Chewsuren und Khisten, Megrier und Swanen sind, fand Robakidse diese Mundart am geeignetsten. Wie ein Strom klingenden Metalls fliessen die Worte und Bilder in dem Drama « Lamara » dahin — ebenso wie in der Meisternovelle « Imam Schamyl » : hier ist alles elementar und feurig. Unerhört ist die Plastizität der Sprache Robakidses : es scheint, als sei in dem Dichter der Genius bacchantisch erwacht. Was Robakidse

ეროვნული ბიბლიოთეკა

von dem georgischen Dichter Washa Pschawela sagt, gilt es nicht für ihn selbst? « Sein Scherauge verrät die Ekstase des Urmenschen, der das Feuer entdeckt hat. Seine Gebilde sind der reife Samen aus Mythe und Feuer — ein feuriger Splitter des Gilgamesch und der Ilias ».

In diesem Zusammenhang ist es interessant zu erfahren, wie die Werke dieses Dichters entstanden sind. Bevor ein darzustellender Stoff in ihm reif wird, vergehen oft Jahre. Dann plötzlich, in einem seltsamen Augenblick jäher Erleuchtung, sieht Robakidse das Ganze fast in allen Umrissen aufblitzen. Die Zeitdimension ist hier besonderer Natur. Tage brauchen wir, bevor wir zum Beispiel die « Salambo »-Geschehnisse erfassen — im Traume genügen uns dafür einige Minuten. So entstand der gesamte 4. Akt der « Lamara » in einer Nacht, nach der Bestattung des georgischen Sängers Saragischwili, des Orpheus Georgiens, und zwar auf eine merkwürdige Weise. Robakidse hat dies in seiner Vorrede zu « Lamara » treffend geschildert : « Nicht ich war es, der da schrieb, sondern jemand in mir. Er diktierte mir alles. Kein Wort war dann mehr zu ändern ». Und so entstand dieser grossartige 4. Akt, die Apotheose und Verklärung der keuschen Khistenmaid Lamara, als eine reine Inspiration!

Fern allen aus übermüdetem Wissen geborenen Forderungen nach einem Mythos, der Ideologie bleibt, entsteht bei Robakidse eine Welt aus vorbewusstem In-Eins-Fühlen mit der Heimat. Er bringt vermöge des in ihm angelegten kultischen Wissens den Chor der Elemente symphonisch zum Tönen. « Die Urmächte des Kosmos : Sonne, Mond und alles Wachstum der Erde, Wind und Wasserfall, Baum und felsige Öde, das Blühen der Gräser und die Brunst der Tiere, sie alle leben ein zweites Leben im Innern des Menschen und fügen sich zu einer magischen Ordnung zusammen, die im Ritus gültig vollzogen wird » (Hans Paeschke in « Offenbarung der Elemente », « Eckart », 1936, II). Robakidses Menschen wachsen in seiner Schilderung aus der mythischen Schicht heraus. Im « Ruf der Göttin » bekommt die swanische Waldgöttin Dali, eine georgische Variante der griechischen Artemis und der römischen Diana, beinahe tastbare Gestalt mit feurigem Atem. In « Megi » wird die mythische Kolchierin Medea geradezu zu Fleisch und Blut : das Los Megis ist das Los Medeas, ihre Flechten sind Medeas Flechten. In der « Gemordeten Seele » wird der Ischtar-Mythos zur Wirklichkeit : hier opfert sich Nata für Thamas, so wie sich einst die göttliche Ischtar für Thamas geopfert hat, um den Geliebten zu retten : sie entblösste, erniedrigte sich und nahm alles Leid auf sich — hier werden Ischtars Leiden Natas Leiden. Das Opfer ist der Herzpunkt des Geschehens auch im « Schlangenhemd », wo die Lehre von der sinnbildlichen Weisheit der Schlange im Mittelpunkt steht : die Schlange opfert mit dem Hemd ihr Selbst und gewinnt damit das Leben, wie es je und je aus dem Urgrunde hervorgeht (Paeschke). Leben und Tod bedeuten hier keine Gegensätze mehr, sondern durchdringen sich in vollständiger Einheit im Opfer : im Opfer Olgas, die die Leiden Ischtars auf sich nimmt, um ihren Geliebten, Wamech, vor der Hinrichtung zu bewahren.

Das Wesen des Dramas ist der Mythos. Der Mythos aber ist eine kosmische Erscheinung, und keine historische. Ohne ihn stirbt das Drama. Darum sind die griechischen Tragödien, in denen hinter jeder Gestalt Dionysos weint oder lacht, für Robakidse die einzig wahren Dramen. Shakespeare ist noch ein Gipfel, aber auch schon der Beginn des Abstiegs; denn er steht mit einem Fusse im Mythos, mit dem anderen aber schon im Individuellen. In dem Drama « LAMARA » hat Robakidse die Tragödie des Sophokles fortgesetzt : hier wächst

ეროვნული ბიბლიოთეკა

eine bis heute mit Vollkraft atmende Mythe des Bergstammes der Chewsuren, wächst aus den Urwurzeln heraus wie ein dramatisch gestalteter Choral. Mit noch ungebrochener Kraft leben in den Schluchten und Hochtälern des Kaukasus die Menschen ihr fast urweltlich starkes Leben, und untrennbar vermischen sich hier christlicher Glaube und heidnischer Götterkult, Glaube an die Gottes-Mutter und an die Mutter-Erde. Die Zentralfigur aber ist der stille sanfte Mindia, der die Sprache der Blumen, der Tiere und Steine versteht, ein Seher und Heiliger, ein übergeschichtlicher mythischer Mensch. Und hier scheint Robakidses Darstellungskunst ihre höchste Vollendung erreicht zu haben : das Geschehen, vom Dichter im Strom der Urzeit in die Zeit hineingestellt, ist bis zur « présence absolue » gesteigert. Dadurch erklärt sich auch die Eigenart der dichterischen Gestaltung des Stoffes bei Robakidse : der Stoff wächst spontan aus sich heraus, gleichsam baumhaft, Ring um Ring, so dass schliesslich im Glücksfall die Kurve der Darstellung nebst dem Dargestellten selbst zu einer besonderen « Entité » wird. Marcel Brion hat diese Kunst treffend gedeutet, in einem Vorwort zur französischen Ausgabe der « Megi » : « ... car, indépendemment de son sujet, le récit est devenu un être vivant » (denn unabhängig von seinem Inhalt ist hier die Erzählung selbst ein lebendes Wesen geworden).

Robakidses Menschen leben getreu ihrem Gesetz, sie erfüllen es, in ihr Schicksal ergeben. Ihr Leben pulst von Fest zu Fest einher, in der Familiengemeinschaft am Herdfeuer, im Taumel des swanischen Phallosfestes, in Freud und Leid, Wollust und Rausch : die Liebe verbrennt nicht in ihrer Leidenschaft. Innerlich keusch glüht die Georgierin wie eine Bacchantin — auch Goethe hatte etwas von dem verhaltenen Feuer dieser Frauen verspürt (wie wir seinen Anmerkungen zum « Diwan » entnehmen können). Die Liebenden sind mit allen beglückten Sinnen glühend einander nahe, sie überschreiten aber nie die letzte Grenze. Am stärksten hat sich diese Art der Liebe bei den Chewsuren erhalten, in der scheinbar zeitlosen Welt dieses Bergstammes. « Liebe ist ein göttlich Ding. Erfüllt man sie körperlich — so mordet man sie. Man darf nur brennen », sagt Mgelika in Robakidses Novelle « Magische Quellen ». Die chewsurische Liebe (szorpheri) ist nur ein Glühen, ein Haltmachen an der Grenze, gebändigte Leidenschaft. Sie ist sakrale Weihe, im Höchstfall Opfer. Die erotischen Energien dieser Liebenden, die « szorpheri » — das heisst « gleichfarben, wahlverwandt » — sind, werden methodisch gesammelt, da die geschlechtliche Vereinigung unterbleibt : die hierdurch gestauten Liebeskräfte aber werden nach einem platonischen « Oben » geleitet. — « Liebe ist Geburt in Schönheit, sowohl dem Körper wie der Seele nach », lässt Platon die mythische Diotima im « Symposion » sprechen. Was bei Platon nur Andeutung war, hat in dem Brauch der Chewsuren Gestalt angenommen : und ist in den Werken Robakidses durch herrliche Frauengestalten versinnlicht, wie Msekhala, Megi, Lamara, Londa, Matassi, Nata, deren Liebe etwas Sonnenhaftes, Reines ist, die nie die feurige, qualvolle und süsse Grenze überschreitet, die sich im Sinne der alten chinesischen Vorschrift und des Yogasûtram in Energien höherer und höchster Ordnung verwandelt : « Steht ein Yogî in der mystischen Grundkraft der Enthaltsamkeit, so erlangt er Überzeugungsgewalt ». Freiwilliger Verzicht auf Zeugung bewirkt « Über-Zeugung » ... So sind die Frauen, denen Robakidse Blut und Farbe gibt, ohne Zwiespalt von Leib und Seele, Eros und Sexus, ein Symbol der Isis, Kinder jener Mutter Erde, die in Chewsurien und Pschawien

ეროვნული ბიბლიოთეკა

als Magna Mater, als « adgilis deda » — das heisst « Mutter des Ortes » —, jungfräulichgebärende Mutter des Lebens verehrt wird.

Ein Spielball der Zeit, stürzen die Menschen Robakidses mit dem Geschehen gleich einem Wasserfall, « von Klippe zu Klippe geworfen ins Ungewisse hinab », um ein Wort Hölderlins hier zu zitieren, das zutiefst auf diese Gestalten zutrifft. Sie sind Wesen gleich den Elementen der Natur, wie diese gewachsen und vollendet in jeder Phase ihres Daseins, welches seine Wurzeln mit den Pflanzen im gemeinsamen Urgrunde hat (Paeschke). Und die Natur nimmt als lebendiges Wesen ihrerseits an der Handlung teil. Wie diese Menschen den Rausch innerlich — verhalten, mit beschaulicher Ruhe erleben, so schauen sie Gott mit geschlossenen Augen, gleichsam in eine witternde Tiefe entrückt, wo alle Sinne wie in einem neuen Sinn gleichzeitig zusammenwirken (Robakidse in « Lebensgefühl im Osten und Westen »). So leben sie denn, wie Mindia in « Lamara », im Sichversenken und haben, in den Urbeginn eingetaucht, tiefe traumhafte Einsichten. Menschen wie Mindia, Archibald Mackasch, Megi, Zizino und Lewan (in den « Hütern des Grals ») lösen sich von ihrem Selbst ab und dämmern geduldig zum Urbeginn zurück. Sie nähern sich dem Urbeginn, bleiben jedoch erbittert an der Schwelle des verlorenen Paradieses haften — und sehnen sich mit allen Sinnen nach dem Verschollenen.

Die Welt Robakidses: der Kaukasus mit seinen wilden Schluchten und gigantischen Felsungetümen, die sonnendurchfluteten kahlen Hochflächen Irans und die Ebene des alten Kolchis — jene Weiten, über denen einsam die wehmütigen Klänge der Hirtenflöte hinschweben, Horizonte mit goldenen Sonnenaufgängen und purpurroten Sonnenuntergängen — eine Welt, ins Grenzenlose eingetaucht, von einem metaphysischen Heimweh durchtränkt. In die Unendlichkeit eingerückt, behält das Werk Robakidses in Wahrheit den Odem des Unendlichen, der auch den babylonischen Mythen von Ischtar und Gilgamesch innewohnt.

Den Atemzug echter Epik spürt man in allen Büchern des georgischen Dichters. Jedes Kapitel ist gedrängt von orientalischem Reichtum, der gross, prächtig und verschwenderisch leuchtet. Aber Robakidse verliert sich nicht. Er hat im Westen die Form kennengelernt und hört nicht auf, Goethes Schüler zu sein (O. Fränkl). All seine Bücher bieten uns eine wirklich konkrete Schau dessen, was wir die west-östliche Synthese nennen, in der seit Goethe das Schicksal des deutschen Geistes beschlossen liegt. Robakidse, der zweifellos manche Probleme des Abendlandes tiefer erfasst und gedeutet hat als wir selbst, fühlt sich als « Urabendländer » und hat dies in seinem « Atlantischen Traum » (Essay) dargelegt. Als « Urabendländer » aber hatte er auch in Europa noch eine bestimmte Mission zu erfüllen gehabt.

In seiner « Hymne an Orpheus », dem grossartigsten Zeugnis seiner Lyrik, ruft er Orpheus an und beschwört ihn in einem ekstatischen Schrei, wiederzukehren in unsere moderne dahinsiechende Welt und uns aus dem Dunkel ans Licht zu führen. Er beschwört ihn mit den archaischen sakralen Urlauten seiner georgischen Muttersprache, die ein noch lebender Rest des Alt-Sumerischen ist :

« O Offenbarer du des Du im Du!
Du Gottes Strahl... O komm, Orpheus,
Komm einmal wieder!
Evoë! Evoë! Evoë!
Iiarraal arraluu
Odillar idalaa! »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Robakidse legt in seinem Essay dar, dass Georgien kein geographisch zu verstehender Begriff sei; seinem Kulturstil nach gehöre es als völkisches Phänomen zum Abendland. Einst gehörte es zum Kulturkreis der atlantisch-mediterranen Magistrale. Diese These hat als erster der georgische Gelehrte Prof. M. Tseretheli aufgestellt. Robakidse ging weiter : bei ihm erscheint Georgien spirituell als ein lebendiger Überrest der Atlanter, was die Theorie von Prof. Karst schliesslich bestätigt hat. Die von Platon in seinen Dialogen « Kritias » und « Timaios » entwickelte Konzeption des verschollenen Atlantis — der atlantischen Herrschaft — gemahnt verblüffend an die der Georgier. In der georgischen Sprache, dem Khartul, — einer der vier Ursprachen der Welt (nach Jacques de Morgan) : nebst der hethitischen, etruskischen und baskischen — keimen wie Bildkräfte die Weistümer der mythischen, konkret : atlantischen Urzeit. Im Altertum hiess Georgien (« Khartvel » nennen sich die Georgier selbst) : Iberien.

Dem Weltbild Georgiens, das Robakidse vor allem in den « Hütern des Grals » und in seinen letzten Schriften aufrollt, entspricht das Weltbild Germaniens, des Heiligen Römischen Reiches deutscher Nation! Die Parallelen sind sogar terminologisch frappant : Idee des Reiches, feudale Verfassung, Priesterkönigtum Dawiths des Erbauers und Friedrichs II, von Hohenstaufen. Robakidse weist auch die Parallelen zwischen der Wesensart der Germanen und der Georgier auf kulturellem und religiösem Gebiet nach. Auch die Urgermanen hatten Einblick in den mystischen Abgrund des Seins. Beispiel : Dem altisländischen Begriff « blot » entspricht das georgische « Lozwa », was soviel wie « Beten, Andacht, Eins-Sein mit dem Allgegenwärtigen » bedeutet, ein Zustand ähnlich dem Tao.

Das Weltbild Georgiens, der Urquell von Robakidses Dichtungen, hat also seine Wurzeln im Weltbild der Atlanter. Robakidse selbst erscheint, in diesem Lichte gesehen, in Wahrheit als ein « Urabendländer ». Er trägt sein west-östliches Erleben aus seiner Heimat, den Bergschluchten des Kaukasus und dem alten Kolchis, wo in Luft und Mensch und Erde noch der Geist der Sumerer, des Prometheus und der Medea lebendig ist, nach dem Westen Europa's.

III

Robakidse ist ein Aristokrat des Geistes. Als geistiger Führer seines Volkes ist er in der Tat ein Volksdichter, wie es Aischylos, Sophokles, Pindar und Homer für Hellas, Dostojewsky und Ljesskow für Russland, Goethe, Hölderlin und Kleist für Deutschland gewesen, ein Volksdichter im hohen Sinne geistiger Volksgestaltung und religiöser Volksdeutung (F. Hoentsch). Aus der mythischen und magischen Verbindung mit der Mutter-Erde, der jungfräulich gebärenden Mutter des Lebens, die er zur Magna Mater erhebt, gewann er die Kraft zum Kampfe wider die dämonischen geistigen und irdischen Mächte.

Was wir seit Nietzsche das Dionysische nennen, das ist Atem und Blut geworden in den Dichtungen des grossen Georgiers; auch er zeigt, dass stets das Dionysische mit dem Tragischen eins ist. Seine Bücher, die es gewiss in höchstem Masse verdienen würden, in alle Kultursprachen übersetzt zu werden, zeichnen sich gerade durch ihre Einmaligkeit aus : sie zwingen jeden in ihren Bann durch die Magie des Wortes, durch ihren Farbenrausch und den Gluthauch der morgenländischen Sonne — vor allem aber durch das Zeugnis unvergänglichen Lebens. Sie sind etwas Besonderes, noch nie Dagewesenes : in ihnen

ეროვნული ბიბლიოთეკა

glaubt man die Wurzeln des Lebens und den Herzschlag der Welt zu spüren. Robakidse hat darin durchaus keinen Vorgänger. Bei ihm ist der Mythos All-Gegenwart geworden, sind die Zeitformen wie im Kreise um das Sein gelagert, kommen die Taten der Menschen aus der Ur-Erinnerung, aus Erinnerungen, die eine gleiche Tat aus ferner Vergangenheit ins Bewusstsein bringen, nach dem Gesetz der ewigen Wiederkehr das Schicksal beschwörend (Paeschke). Diesen urwüchsigen Menschen wohnt noch die Leib-Seele-Einheit inne; sie kennen nicht den Zwiespalt von Körper und Geist, Eros und Sexus wie die Menschen des Abendlandes.

Robakidse spürte dem Wesen der Dinge bis ins Verborgenste nach, bis ins nur mehr zu Ahnende — ohne dabei zu psychologisieren. Er beherrscht die Kunst, seelische Stimmungen durch körperliche Vorgänge zu versinnlichen; nie erklärt er, sondern stets macht er sichtbar, stets gestaltet er (E. Kretschmar). Stets bejaht er das Leben, mag es auch sein, wie es will; für alles, was ihn noch als unverletzte Mutterhülle allseitig umgibt, ist er empfänglichen Sinnes. Wie alle grossen zeitlosen Dinge werden seine Werke ewig Gegenwart sein, denn sie sind — wenn wir ein Wort von ihm selbst zitieren dürfen — « sinnlich schwer und voll allen Anfangs der Schöpfung ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

SPUREN ALTSYRISCHER BIBELÜBERSETZUNG IN DEN CHANMETI-PALIMPSESTEN AUS JEREMIAS [1]

1

Die aus der Geniza zu Kairo stammenden hebräisch-georgischen Chanmeti-Jeremiasfragmente wurden von Robert P. Blake in der Harvard Theological Review XXI, 3 (Juli 1932) S. 226 ff. unter dem Titel « *Khanmeti Palimpsest Fragments of the Old Georgian Version of Jeremiah* » herausgegeben und daselbst S. 246-272 erstmalig untersucht, nachdem von ihm in derselben Nummer S. 209-224 in einem ersten Aufsatz, betitelt « *Cambridge Georgian Manuscripts* » eine phototypische Wiedergabe und eine georgische Abschrift dieser Jeremiastexte erschienen waren. Es handelt sich dabei um folgende Stücke: Jeremias 12, *10-12, 13, 15-16* (Cambridge University Library, Taylor-Schechter Ms. 12, 183), Jeremias 17, *26-27* + 18, *2-7* (Bodleian Library Oxford, Ms. Georgian 1 = Ms. Hebrew 2672) [2] und sehr lückenhaft um Jeremias 20, *9-16* (Cambridge Univ. Lib., Taylor-Schechter Ms. 12,741).

Blakes Darstellung ist nun in dem für uns besonders wichtigen biblischen Teil etwas unübersichtlich. Er geht den Text Zeile für Zeile durch und hebt jeweils nur die ihm bemerkenswert erscheinenden Wendungen hervor, ohne dabei eine Verseinteilung sichtbar werden zu lassen (S. 246-263). Den Volltext nebst dem Wortlaut der Septuaginta hat er allerdings S. 238-246 vorausgeschickt. Es folgt dann S. 263-268 eine Kollation der Lesarten aus der ältesten erhaltenen Pergamenthandschrift der griechischen Vollbibel, nämlich dem Codex Vaticanus (= B) aus der ersten Hälfte des 4. Jahrhunderts, und anderer griechischer Zeugen nach der Septuagintaausgabe von Holmes und Parsons (Oxford 1798-1825), die mit dem Wortlaut der Chanmetifragmente nnd altgeorgischer Paralleltexte (s. u.) verglichen werden. Den Schluss bildet eine englische Übersetzung der in zwei Spalten nebeneinanderstehenden Texte der Peschitta, also der syrischen Vulgata, und der armenischen Bibel (Ausgabe von Zohrab, Venedig 1805) und ein Resumé der umfangreichen Studie, der ersten überhaupt, die über Chanmetitexte erschienen ist.

Ohne die hohen Verdienste Blakes schmälern zu wollen, möchten wir hier seine Ergebnisse noch besser auswerten, als er es tun konnte, und zwar gerade, was die syrisch-armenische Vorlage dieser Jeremiaspalimpseste angeht.

Vorerst geben wir einen Überblick über die Sigla und die sonstigen Abkürzungen :

a) Sigla der georgischen Textzeugen : Chan = Chanmetifragmente aus Jeremias, Ath = Athoscodex Nr. 1 (Altes Testament von 978), I = Prophetenhandschrift aus der Patriarchatsbibliothek zu Jerusalem (Nr. 7 + Nr. 11, Mitte des 11. Jahrhunderts), M = Moskauer Ausgabe der georgischen Vollbibel von 1743 in Kirchenschrift), U = Ms. Georg. 1 Univ. Tiflis.

[1] Vgl. J. Molitor, *Zur Textgeschichte des georgischen Alten Testamentes* = Bedi Karthlisa, Nr. 32-33 (1959) s. 53 ff.

[2] Dieses Oxforder Palimpsest wurde bereits von J. Dschawachischwili im « Bulletin de l'Université de Tiflis II (1922-23) » veröffentlicht S. 373 als *Probe von Chanmetitexten*.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

b) Sigla der Paralleltexte : arm = armenische Zohrabbibel, syp = syrische Peschitta.

c) Ausserdem : om = omittit.

Zweimal äussert sich Blake in seinen Unterlagen über den textlichen Charakter der Chanmetifragmente. Wir entnehmen diesen Äusserungen das, was für die innergeorgische Überlieferung von Wichtigkeit ist. Da lesen wir S. 268 : «Die georgischen Codices zeigen, während sie in der Darstellung und in den Einzelheiten weit voneinander abweichen, eine allen drei Versionen (Chan, Ath + I, U + M) gemeinsame Grundlage, die sehr verschieden von B (Codex Vaticanus) ist». Und S.272 heisst es in seinem Resumé: «5) Textlich gesehen gehören sie (d.h. die Chanmetitexte) in die direkte Linie der georgischen Überlieferung».

Heute lässt sich noch mehr sagen: Die Chanmetifragmente aus Jeremias haben verglichen mit I + Ath bzw. U + M sehr oft die ältere und bessere Textform, also genau wie in den Evangelien die entsprechenden Chanmetifragmente zusammen mit dem Adyshevangelium (= geo 1) gegenüber der jüngeren altgeorgischen Textüberlieferung (= geo 2), wie sie v. B. vom Opiza- und Tbethievangelium sowie von den Haemetifragmenten [3] dargeboten wird.

2

In der tabellarischen Übersicht S. 263-268 bringt Blake nur dreimal das Zeugnis der *armenischen* Bibel. Von diesen drei Zitaten ist auch noch eins (S. 265 zu Jeremias 17, 27 tou mê airein = ut non auferatis : om mê = non Arm. ed.) ungenau, da in der kritischen Ausgabe von Zohrab nur «viele» mê = non auslassen, während der massgebliche Text selbstverständlich mê bringt. Wir können mindestens sieben Stellen aufweisen, wo die Chanmetibruchstücke gegen den Griechen (B) und meist auch gegen seinen Satelliten U von arm als dem Vermittler einer älteren syrischen Vorlage abhängig sind. Die übrigen zehn Fälle sparen wir uns für die im 3. Abschnitt folgenden Liste der nachweisbaren syrischen Lesarten auf.

1. (Jeremias 12, 11) tithemenos (ponens) : *qui ponit* arm = *qui*-forte sibi-*ponit* Chan, I + Ath gegen ponens U.

2. (Jeremias 12, 13) pyrous (tritica) : trit*icum* arm = (Chan), I + Ath; om. U.

3. (Jeremias 17, 27) kai anapsō (et succendam) : succendam (om et) arm = Chan gegen I + Ath, U.

4. (Jeremias 18, 5) êresen (placuit) : *gratum* factum-est arm; vgl. *gratum* apparuit Chan gegen placuit I + Ath. U,

5. (Jeremias 18, 5) legōn (dicens) : *et* dicit (= *dixit*) arm = *et dixit* mihi Chan, I + Ath gegen dicens U.

6. (Jeremias 18, 6) idou (ecce) : ecce *en* («sieh hier») arm = Chan, I + Ath gegen ecce U.

7. (Jeremias 18, 7) basileian (regnum) : regn*a* arm (allerdings «manche» regn*um*) = Chan, I + Ath gegen regn*um* U.

[3] Vgl. J. Molitor, *Das Haemeti-Palimpsestfragment Tiflis 1329 und sein Verhältnis zum altgeorgischen Evangelientext* = Neutestamentliche Aufsätze (Festschrift für Prof. Josef Schmid), Regensburg 1963 S. 175-184.

Dabei sind die Fälle 1 und 5 (Auflösung des Partizips durch Relativsatz) typische Semitismen; ebenso weist die Schwankung in der Numerusbezeichnung (Fall 7 Plural statt Singular, Fall 2 Singular statt Plural) möglicherweise auf syrischen Ursprung hin.

Was sagt nun Blake von der Bedeutung der armenischen Bibel für die Jeremiasfragmente? Es ist für ihn eine erwiesene Tatsache, dass die Altgeorgier auch an Stellen, wo die Zohrabbibel keine Belege hat, auf eine *altarmenische* Vorlage zurückgehen, ein Ergebnis, das durch die neueren Forschungen auf dem Gebiete des Evangelientextes vollauf bestätigt worden ist. Die freilich als vetus Armena (die ja nur in Zitaten, nicht aber als kompakter Text existiert) von ihm gebrachten Zitate S. 247-250, 253, 258, 259, 260-262 sind samt und sonders im Zohrabtext zu finden, wie ja auch die Bezeichnung A oder A' (= Armena) S. 250, 259, 260 oder der S. 257 ff. gebrauchte Ausdruck « the Armenian » nichts anderes bezeichnen will. S. 272 zieht er das Fazit unter Nr. 4 des Resumés: « Sie (d.h. die Jeremiasfragmente) gehen auf ein *armenisches* Original zurück und sind nicht direkt durch den griechischen Text beeinflusst ».

3

Doch jetzt kommen wir zu dem eigentlichen Thema unserer Abhandlung, den Spuren altsyrischer Bibelübersetzung in den Chanmetipalimpsesten; denn die armenische Vorlage war nur Medium, nicht tragendes Fundament der altgeorgischen Version.

In seiner Tabelle erwähnt Blake nur einmal die *syrische* Bibel, nämlich S. 267 (zu Jeremias 12, 12 diekbolên) mit dem Vermerk « cf. Syr. » Sonst zitiert er sie wiederholt S. 247 ff., ist aber dabei in seiner Bezeichnung schwankend, ähnlich wie bei seiner Beurteilung der armenischen Überlieferung; einmal heisst es Sp, dann auch einfach S oder « the Syriac ». In Wirklichkeit konnte er genau wie wir jetzt noch nur die Peschitta, die syrische Vulgata, heranziehen, die freilich hochwertiges Gut alter Überlieferung enthält.

In folgenden stellen wir zunächst in einer Übersicht zehn typische syrische Lesarten zusammen, die sich in den Jeremiasfragmenten nachweisen lassen:

1. (Jeremias 17, 27) *om estai* (erit) = syp, arm, Chan, I + Ath gegen U.
2. (Jeremias 17, 27) bastagmata (onera): onus = syp, arm (« viele »), Chan, I + Ath gegen U.
3. (Jeremias 18, 3) ergon (opus): + *suum* = syp, Chan gegen I + Ath (opera), U + M (opus), arm (om opus: operabatur).
4. (Jeremias 18, 3) epi tōn lithōn (super lapides): super *rotam* (Singular!) syp; vgl. super *saxum* Chan, arm (« manche ») gegen I (super lapides) + Ath (in-lapidibus eorum) und U (super lapides, korrigiert aus lapidem!).
5. (Jeremias 18, 6) Israel: + dixit Dominus syp, Ath gegen I (om dixit Dominus) + U (om loquitur [= dicit] Dominus, vom Schreiber selbst getilgt!); + loquitur (= dicit) Dominus = Chan, arm.
6. (Jeremias 18, 6) ho pêlos (lutum): + in manibus syp = arm, Ath; + in manu Chan, I, U.
7. (Jeremias 18, 6) kerameōs (figuli): + ita syp = sic-et Chan, I + Ath; = sic arm, U.
8. (Jeremias 18, 8) apo *pantōn* tōn kakōn autōn (ab *omnibus* malis eorum): a malitia (*om omni*!) sua syp = Chan (ab [*om omni*] improbitate eorum); vgl. arm (a malis suis), I + Ath + U (ab improbitatibus eorum): *om omnibus*!

ՅԱՅԱՍՏԱՆ
ՀՐԱՏԱՐԱԿՉՈՒԹՅՈՒՆ

9. (Jeremias 20, 12) Kyrie (Domine) : *et* Dominus + *potens* syp ; vgl. Dominus (= Domine) *potentiarum* = arm ; Chan + I + Ath + U (Domine potentiarum).

10. (Jeremias 20, 14) epikataratos (maledicta) : maledicta-est (=sit) syp = maledicta sit arm, Chan, I + Ath ; gegen U : sit ist im Text getilgt !

Ist es nicht auffällig, dass in 9 von 10 Fällen (ausser Nr. 3) der durch die Peschitta belegte syrischen Überlieferung auch die armenische (nach der Aussage der Zohrabbibel) sich beigesellt ? Freilich finden wir eine ganz glatte Durchführung einer « Genealogie » syp → arm (nicht nur « viele » oder « manche », sondern alle ohne Ausnahme !) → Chan, I + Ath nur Jeremias 17, 27 (Nr. 1) und Jeremias 18, 8 (Nr. 8), und dazu ist es nur ein argentum e silentio (jedesmal eine Omission !). Immerhin sind es in Nr. 2 « viele » der von Zohrab benutzten armenischen Handschriften, in Nr. 4 nur « manche », die mit syp die von Chan + I + Ath gebrachte Lesart bezeugen. Und die Abweichungen der altgeorgischen Zeugen von syp in Nr. 7 sind nicht erheblich, ebenso in Nr. 10. Der Unterschied in Nr. 5 zwischen dixit (syp, Ath) und dicit (arm, Chan) fällt nicht entscheidend ins Gewicht ; freilich kennt hier I den Zusatz dixit (dicit) Dominus nicht. Das Plus in Nr. 6 + in manibus wird ausser von syp auch von arm und Ath gebracht, erscheint aber bei Chan, I und U nur in der Einzahl : in manu, ohne deshalb seinen syrischen Ursprung verleugnen zu müssen. Der Singular in Nr. 4 super saxum (so Chan und « manche » Handschriften bei arm) gegen I + Ath + U entstammt auch einer syrischen Überlieferung, wie syp mit seiner Wendung « super rotam » zum Ausdruck bringt. Auch die Erweiterung in Nr. 9 : Domine + potentiarum, die auch in einigen griechischen Handschriften (Kyrie dynameōn) zu finden ist, wird auch von der Peschittalesart « et Dominus + potens » wenigstens indirekt als auch in der syrischen Version vorhanden bezeugt. Und vollends echt syrisch, wenn auch in der heutigen armenischen Überlieferung und in I + Ath + U nicht mehr erhalten, ist die Anfügung des Personalpronomens suum an opus (Nr. 3).

Mehr können wir zur Zeit nicht sagen. So kurz und einfach ist ja auch der Weg von der nur hier in der Peschitta greifbaren syrischen Textıradition über die vetus Armena zu den Georgiern nicht gewesen. Wir würden klarer sehen, wenn uns die altsyrische und altarmenische Bibelübersetzung zumal für das Alte Testament besser bekannt wäre.

Joseph MOLITOR.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

DERIVATIVE DEKLINATION IM GEORGISCHEN

Ausser einer regulären Deklination, wo man den Kasus direkt vom Wortstamm bildet, gibt es im Georgischen einige Kasusformen, die von einer erweiterten Grundlage abgeleitet werden. Zur Erweiterung des Wortstammes dient meistens das Genetiv-Suffix *-is*. Diese Formen sind offensichtlich dialektisch, aber sie sind in der alten sowie neuen Schriftsprache ziemlich stark vertreten.

Es sind folgende Formen :

1. *-is-as,* d.h. Genitiv + vokalisiertes datives (= lokatives) Suffix, das im Lokativ auf *-as* [1] erscheint, hier jedoch vorwiegend mit temporaler Bedeutung, meistens bei den Zeitbestimmungen, wie *rižražisas* « Morgenrots », *gant'iadisas* « bei Tagesanbruch », *šuadγisas* « am Mittag », *baγlobisas, pataro-bisas* « in der Kindheit ». Auch das expressive *mtrisas* « beim Feind », « dem Feind gönne ich so was nicht » gehört hierher. Häufig sind die von den Verbalsubstantiven abgeleiteten Formen mit gerundialer Bedeutung der Gleichzeitigkeit des nebenherlaufenden Geschehens mit der Handlung des Verbum finitum, z.B. *šemosvlisas* « beim Eintreten », *(ot'axši) qop'nisas* « als er sich im Zimmer befand », *šexvedrisas* « beim Zusammentreffen », *dašorebisas* « beim Fortgehen » [2].

2. Der altgeorgische Terminal (Adverbial) auf *-is-a* hat viele Belege in den Evangelientexten. Manchmal besitzt er rein direktive Bedeutung :

šekrba misa eri mravali, Mt 13, 2 « et congregatae sunt ad eum turbae multae », *movides misa šua γames,* Lk 11, 5 « ibit ad eum media nocte », *up'alo, visa mividet',* Io 6, 69 « Domine, ad quem ibimus ».

Oft gibt es hier die Bedeutung eines Dativus relationis :

ket'ilmc'a iqo misa, ara t'umc'a šobil iqo kac'i igi, Mt 26, 24 (Adiši) « bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille » *xolo vay misa, romlisa dzlit' movides,* Lk 17, 1 (Adiši), « vae autem illi, per quem veniunt ».

Dativ des Gebens :

ukuet'u ars moc'emul misa zec'it', Io 3, 27 « nisi fuerit datum ei de caelo », *ese dabrkolebs t'k'uena?,* Io 6, 61 « hoc vos scandalizat? » [3].

3. Der Terminal auf *-is-ad* ist im chevsurischen Dialekt erhalten geblieben, meistens in dativischer oder direktiver Bedeutung, z.B. :

Ereklisad sxva c'xen mauqvanav « zum Erekle führte man ein anderes

[1] S. H. Vogt, *Esquisse d'une gram. du géorg. mod.*, Oslo 1936, S. 54. J. Jedlička, Remarks on the Georgian Case Suffixes. *ArOr 30 (1962)*, S. 553.

[2] Vergl. J. Jedlička, *op. cit.*, S. 554 f.

[3] *K'art'uli ot'xt'avis ori dzveli redak'c'ia.* T'bilisi 1945 (Dzveli k'art'uli enis dzeglebi 2.).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Pferd », *Q'evsurt'a q'mlit' uc'av T'at'arebisad* « die Chevsuren wehrten sich mit dem Schwert gegen die Tartaren », *sač'uk'ris gulisad* « wegen des Schatzes (Geld) », *Erekles miuc'emav zogisad iaragi* « Erekle gab einigen die Waffe ».

In temporaler Bedeutung :

am dg̃isad mzas iqvenit' « diesen Tag seid bereit ! » [4].

4. Häufig ist die um den sogenannten emphatischen Vokal *-a* erweiterte Form des Terminals : *-is-ad-a*. Belege führt A. Šanidze [5] an — aus I. Mt'acmindeli : *mxatvrisada miec'a* « er gab dem Maler », aus Važa Pšavela : *rad da risada* « warum und wozu » und das in der neugeorgischen Schriftsprache geläufige : *amisda mixedvit'* « mit Rücksicht darauf », *amisda miuxedavad* « ohne Rücksicht darauf ». Diese Formen gaben A. Šanidze Anlass, hier die Existenz einer Postposition *-da* vorauszusetzen [6].

5. Manchmal wird der Terminal von einer Richtungspartikel *-mi* oder *-mo* begleitet, also *-is-ad-mi*, bei den Pronomina personalia *-da-mi* oder *-da-mo*.

H. Vogt führt zwar in seiner Esquisse eine Postposition mit Genitiv *-admi* « envers » und *-dami* an, die er aber richtig aus dem Terminal (Adverbial) ableitet [7]. A. Šanidze hingegen sieht hier die Postposition *-da* und erläutert sogar die Formen *-ad-mi* durch eine Metathese aus *-da-mi* [8]. Seine Vermutungen wurden von A. Martirosov abgelehnt [9]. Mit dieser Form drückt man eine innere Beziehung aus :

t'anamedrovebisadmi « gegenüber der Gegenwart », *misi siqvaruli č'emdami* « seine Liebe zu mir », *č'emi daxmareba misdami* « meine Hilfsbereitschaft gegenüber ihm ». Man könnte eher von einer Metathese *ad* > *da* sprechen in der Form wie *mt'is č'veulebisda kvalad* (Kazbegi), « nach der Berggewohnheit » und gurisch *šeni gulisda* (oder *guliza*) « für dich », « wegen dir » [10].

6. Der Instrumental auf *-is-it'* liegt *dg̃isit* « Tags » vor, besonders in der Verbindung *dg̃isit da g̃amit* « Tag und Nacht » und *dg̃isit' mzisit'* « bei Tag und Sonne », « am hellen Tag » [11].

7. Als Erweiterungssuffix dient auch das Suffix des Genitiv pluralis *-t'* : *xolo mat'a ara moc'emul ars*, Mt 13, 11 (Parchali) « illis autem non est

4 S. Šot'a Dzidziguri, *K'art'uli' dialek'tebis k'restomat'ia lek'siokonit'urt'*. T'bilisi 1956, S. 127 f.

Vergl. A. Martirosovi, č'emda, šenda... tipis nac'valsaxelt'a carmoeba da p'unk'c'iebi k'art'velur enebši. *IC 11 (1959)*, S. 107-128. Al. Činčarauli, *Chevsurulis t'aviseburebani*. T'bilisi 1960, S. 49.

5 A. Šanidze, *K'art'uli gramatikis sap'udzvlebi*. T'bilisi 1953, S. 621.

6 Ibidem.

7 Esquisse, S. 57 f.

8 *Op. cit.*, S. 71 f. So auch in seiner *K'art'. enis gramatika*. T'bilisi 1962, S. 50.

9 *Op. cit.*, S. 123.

10 A. Šanidze, op. cit., S. 71 f., 621.

11 *K'art'. enis ganmartebit'i lek'sikoni, III, d-e*. T'bilisi 1959, Sp. 1250 f.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

datum », *t'k'ua viet'a mimart' igavi esse,* Lk 18, 9 (Džruči) « dixit autem et ad quosdam... parabolam istam ».

8. Als Nominativ zu dieser derivierten Deklination könnte man die Ortsnamen betrachten, wie *T'bilisi* (*t'bili* « warm »), *Ruisi* (*ru* « Bach »), *Manglisi* (*mangali* « Sichel »).

9. Im chevsurischen Dialekt erscheinen die von gen. sg. abgeleiteten Plurale, wie *kac'i -kac'isani* « Männer », *mt'a-mt'isani* « Berge », *c'xvarić'xvrisani* « Schafe »; *k'al-zlisni* (= *k'alculebi) daenatrnes c'remlnio* « Mädchen begannen sich nach Tränen zu sehnen », *švilnimc' xgon šenis davlat'isnio* « Kinder schufen deine Reichtümer ».

Auch in obliquen Kasus :

drošat' k've vinaǯ aǯvibemdao q'malas cit'list'a atlasist'ao? « unter den Fahnen wer uns band zum Schwert rote Atlasbinden an? » [12]. Al. Činčarauli begründet diese Formen durch stylistische Bedürfnisse [13]. Sie sollen also als emphatisch betrachtet werden.

10. Etwas abseits steht die Form *č'vensas* « bei uns » [14]. Sie ist nicht vom Pron. pers. *č'ven* « wir », sondern vom Possessivum *č'veni* « unser » gebildet und zwar ist es Dativ (Objektiv) etwa in der Verbindung *č'vens saxlši* in unserem Hause um das lokative Suffix *-as* ergänzt, also eine Art Kontamination von zwei Konstruktionen *(-ši* und *-as)*. Bei den Pron. pers. gibt es keine sigmatischen Genitive und Dative. Aber chevs. Pron. pers. G. *č'emis,* D. *č'ems* (?). Vielleicht wurde diese Form auch von solchen Lokativen beeinflusst wie chevs. *džut'aisas (šemoiara)* « (er kam) nach Džuta », *axeilisas (iaridio)* « (du gingst) nach Acheila » oder pšav. *netavi, č'emo babale, ak'isas č'amogatara!* (T. Razikašvili) « wäre doch, dass er dich, meine Babale, hierher getragen hätte! » [15].

Wenn man bedenkt, dass bei den Pronomina personalia der Terminal (Adverbial) nur von einer Genitivgrundlage gebildet wird — *me, č'emi, č'emda* — so ist man geneigt, die vom Genitiv abgeleiteten Formen überaus für älter zu halten. Tatsächlich wird auch im čanischen (Lazischen) Terminal und Ablativ vom Genitiv gebildet : *koč'i* « Mensch », Gen. *koč'iš,* Term. *koč'iša,* Abl. *koč'iše*; hingegen Instr. *koč'it'e*; *ma* « ich », Gen. *č'k'im,* Term. *č'k'imda,* Abl. *č'k'imde*; *muk'* « er », Gen. *muš,* Term. *muša,* Abl. *muše,* Instr. *mut'e* [16].

Eine Paralelle zu diesen Bildungen stellt der armenische Ablativ sg. dar,

12 S. Al. Činčarauli, *op. cit.,* S. 53.

13 Ibidem.

14 Vergl. Esquisse, S. 44. J. Jedlička, *op. cit.,* S. 555.

15 S. Al. Činčarauli, *op. cit.,* S. 48 f.

16 Vergl. Arn. Čikobava, *Čanuris gramatikuli analizi tek'stebit'urt'.* T'bilisi 1936. S. 44, 75, 77. G. A. Klimov, *Sklonenie v kartvel'skich jazykach v sravnitel'nom istoričeskom aspekte.* Moskva 1962, S. 88 ff.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

der meistens von einer erweiterten (dativer oder lokativer) Basis abgeleitet wird, z.B.

Altarmenisch :

N. *kin* « Weib », G.D.L. *knoj*, Abl. *knojē*; N. *teł* « Ort », L. *tełwoj*, Abl. *tełwojē*; N. *im* « mein », D.L. *imum*, Abl. *immē*; N. *ays* « dieser », D.L. *aysm*, Abl. *aysm(anē)*.

Neuarmenisch :

N. *na* « er », D. *nran*, Abl. *nranicʿ*.

Seltener auch im Plural — altarmenisch :

Pl. N. *ayskʿ* « diese », G.D. *ayscʿ*, Abl. *ayscʿ(anē)*.

Neuarmenisch :

Pl. N. *nrankʿ* « sie », G.D. *nrancʿ*, Abl. *nrancʿicʿ* [17].

Eine ähnliche Art einige Kasus von den anderen kettenweise abzuleiten findet man in den kaukasischen Sprachen reich vertreten. Es genügt z.B. nur in das Paradigma der chinalugischen Deklination einzusehen, wo die reichen lokalen Formen eine von der anderen gebildet werden [18]. Im Gebiet der karthwelischen Sprachen als Musterbeispiel eines solchen turmartigen Kasusbaues mag uns das von T. Šaradzenidze angeführte Paradigma aus dem unterbalischen Dialekt der swanischen Sprache gelten :

N. *bäčʿ* « Stein », D. *bačʿ-w*, Erg. *bačʿ-w-em*, Instr. *bačʿ-w-š*, Term. *bačʿ-w-d*, Gen. *bačʿ-w-em-šš* [19].

Im allgemeinen kann man sagen, dass das Prinzip einige Kasusformen von einer erweiterten Basis abzuleiten der Morphologie der kaukasischen Sprachen eigen ist und in der karthwelischen Deklination sich von Anfang an vielfach geltend gemacht hatte. Jedoch in jenen Dialekten, aus welchen sich die georgische Schriftsprache entwickelte, waren solche Formen nicht geläufig und sind daher der nüchternen Alltagsrede fremd. Nur einige dieser Bildungen sind in der archaischen Ausdrucksweise und besonders in der Volksdichtung der Bergstämme erhalten geblieben; sie werden als emphatisch gefühlt und als stylistische Mittel verwendet.

Jaromír Jedlička,
Praha.

17 H. Jensen, *Altarm. Grammatik*. Heidelberg 1959. S. 52, 63, 79, 83, Art. Abeghian, *Neuarm. Grammatik*. Berlin 1936. S. 85.

18 Jo. D. Dešeriev, *Grammatika chinalugskogo jazyka*. Moskva 1959. S. 29 ff.

19 T. Šaradzenidze, Orpʿudzianobis ertʿi tipis šesaxeb svanur saxeltʿa brunebaši *w*-niani micʿemitʿis gamoqeneba pʿudzed danarčʿen brunvatʿatʿvis. [Zu einem Typ des doppelten Wortstammes in der swanischen Deklination. Verwendung des Dativs auf- *-w* als Grundlage für restliche Kasus.] In : *kʿartʿvelur enatʿa strukʿturis sakitʿxebi. II.* Tʿbilisi 1961. S. 221, 223, 232.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ZU DEN ASPEKTEN IM GEORGISCHEN UND IN INDOGERMANISCHEN SPRACHEN

Die lange historische Überlieferung des Georgischen gestattet uns, einen Wandel im Aspektsystem zwischen dem Altgeorgischen und der späteren Entwicklung der Sprache festzustellen. « Der Aspekt war im Altgeorgischen vorhanden und ist auch im Neugeorgischen vorhanden, aber er war in alter Zeit auf einem ganz anderen Prinzip gegründet als heute »[1]. Im Altgeorgischen stand das imperfektive Präsenssystem dem perfektiven Aoristsystem gegenüber. Bei transitiven Verben fiel die Aspektopposition mit einem syntaktischen Konstruktionsunterschied zusammen : Im Aoristsystem wird das Ziel der Handlung im Nominativ angeschlossen, der Täter in einem besonderen Kasus, für den sich hierzulande der Terminus « Ergativ » durchgesetzt hat[2] : *mona-man* (Ergativ) *moḳla upali* (Nominativ) « Der Knecht tötete den Herrn »[3]. Im Präsenssystem (und beim Aorist intransitiver Verbalstämme) finden wir dagegen den Täter im Nominativ, bei transitiven Verben das Ziel im Dativ, der vom heutigen Sprachgefühl als Kasus des direkten Objektes aufgefasst wird : *mona-j* (Nominativ) *mohḳlavs upal-sa* (Dativ) « Der Knecht tötet den Herrn ».

Abgesehen von der Differenzierung der Konstruktion bei transitiven Verben, entspricht diese morphologische Aspektopposition prinzipiell dem, was für die ältere Indogermania gilt : imperfektives Präsenssystem : perfektivem Aoristsystem. So lehrt beispielsweise E. Schwyzer[4] für das Griechische : « Das Aoristsystem ist grundsätzlich konfektiv, das Präsenssystem grundsätzlich infektiv »[5]. Die Parallele wird noch zwingender, wenn, wie im Griechischen, « alle zu einem sog. Tempussystem gehörenden Formen, d.h. alle Formen, die den gleichen Tempusstamm enthalten, der Indikativ wie die Modi im engeren Sinne und das Verbum infinitum, gleichen Aspekt »[6] zeigen. Dieser für eine idg. Sprache relativ normierte Zustand[7] gilt auch für das Altgeorgische, zu

1 A. Schanidze, Kartuli enis gramaṭika I. Morpologia (Tiflis 1962), 159.

2 Die georgischen Grammatiker nennen den Kasus *motxrobiti (brunva)* « narrativus (casus) »; Literatur zu den Erklärungen dieser Konstruktion, auch für nichtkaukasische Sprachen, bei C. Regamey, in : Sprachgeschichte und Wortbedeutung, Festschrift A. Debrunner (Bern 1954), 363-381.

3 G. Deeters, Das kharthwelische Verbum (Leipzig 1930), 114.

4 Griechische Grammatik II 1.2 (München 1950), 257.

5 Die Termini *konfektiv* und *infektiv* sind im Sinne von *perfektiv* bzw. *imperfektiv* zu verstehen.

6 Schwyzer, l.c. 256 f.

7 Der Konjunktiv wird beispielsweise noch im Altlateinischen und Altirischen von der Wurzel, nicht vom Tempusstamm abgeleitet. Nicht berücksichtigt wird hier das

ეროვნული ბიბლიოთეკა

dessen Präsenssystem neben dem Imperfekt ein Konjunktiv Imperfekt gehört, der sich von dem Konjunktiv des Aoristsystems unterscheidet.

Der aoristisch konstruierte Permansiv mit vorwiegend iterativ-durativer Aktionsart hat sein Gegenstück in permansiven Präsensbildungen. Trotz gleicher Aktionsart werden beide Kategorien doch aspektal unterschieden, so in dem bei Deeters, l.c. 53 zitierten Beispiel Mt. 12,43 : *xolo ražams suli igi araçmidaj ganvidis* (Permansiv) *ḳacisagan mimovaln* (permansiv. Präsens) *urçq̇ulta adgülta da eziebn* (permansiv. Präsens) *gansuenebasa da ara povis* (Permansiv) ὅταν δε τὸ ἀκάθαρτον πνεῦμα ἐξέλθῃ ἀπὸ τοῦ ἀνθρώπου, διέρχεται δι' ἀνύδρων τόπων ζητοῦν ἀνάπαυσιν καὶ οὐχ εὑρίσκει.

Die aus der Verteilung von Konjunktiv- und Permansivbildungen auf die beiden verschiedenen Tempusstämme ersichtliche aspektale Systematisierung des Verbalschemas zeigt sich in gleicher Weise am Futurum, das durch den imperfektiven bzw. perfektiven Konjunktiv zum Ausdruck gebracht wird : imperfektiv *vhq̇opde* = russ. *budu delat'* (ich werde machen) : perfektiv *vq̇o* = russ. *sdelaju* (ich werde machen) [8]; *da merme naçuetsa çq̇lisasa eziebdet* (imperfektiv) *da ara hpoot* (perfektiv) « und dann werdet ihr einen Tropfen Wasser suchen und ihn nicht finden » [9]. Auch in idg. Sprachen können voluntative Konjunktive prospektiv-futurische Sinngebung erlangen : griech. ἔδομαι, πίομαι « ich werde essen, trinken », lat. Futurum *erit* = altindischer Konjunktiv *asat(i)* 'sit' e.g. Die systematische Verteilung der Futura auf die aspektal verschiedenen Tempusstämme ist hier jedoch eher Ausnahme als Regel [10].

Die Proportion « Präsenssystem : Aoristsystem = imperfektiver Aspekt : perfektivem Aspekt » hatte für die ältere Indogermania das Fehlen der Kategorie eines « perfektiven Präsens » zur Folge. Nach der geistreichen Formel von A. Debrunner [11] gibt es zwar zu griech. ἔφευγον (Imperfekt) ein φεύουσι (Präsens), aber nicht zu ἔφυγον (Aorist!) ein *φύγουσι (*punktuelles Präsens). Das Fehlen des punktuellen Präsens konnte dazu führen, dass der reale Tatbestand mit den Kategorien der Sprache nicht wiederzugeben ist. Debrunner führt dazu Beispiele aus der griechischen Tragödie an, bei denen präsentisches Tempus mit punktueller Aktionsart zusammenfällt. Im Dialog kann hier der Aorist « präsentisch » gebraucht werden,

Verbum infinitum. Die geo. Verbalsubstantiva eignen sich ohnehin nicht für eine Behandlung in diesem Zusammenhang, da sie wie die vergleichbaren keltischen Bildungen nicht die Stufe von Infinitiven erreicht haben.

8 Schanidze, l.c. 159.

9 Deeters, l.c. 139.

10 Zum Verhältnis von *futurum : futurum exactum* im Lateinischen vgl. A. Ernout-F. Thomas, Syntaxe Latine² (Paris 1959), 225 f.; das griechische *futurum exactum* gehört zum Perfektsystem (Schwyzer, l.c. 289).

11 IF 48 (1930), 15.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

indem dem Aspekt zuliebe der « Zeitstufenbezug »[12] vernachlässigt wird. Prinzipiell ähnlich gelagerte « Durchkreuzungen von Aspekt- und Tempussystem im Präsens » hat E. Koschmieder[13] im Slavischen (Polnischen) behandelt. So kann man sich z.B. beim sog. « Koinzidenzfall » im Polnischen der perfektiven Verbalform unbeschadet deren grundsätzlich futurischer Tempusgebung bedienen, um die Nuance eines « hiermit » auszudrücken : *Poproszę* (perfektiv!) *państwo*! « Ich bitte die Herrschaften (hiermit) zu Tisch ».

Ob es vergleichbare Überschneidungen von Tempus und Aspekt auch im Altgeorgischen gibt, weiss ich nicht. H. Vogt[14] stellt fest, dass der neugeo. Aorist im Gegensatz zum Imperfekt « désigne l'action passée considérée indépendamment de sa durée, comme action passée pure et simple ». An den Aorist als « temps historique » erinnert die geo. Benennung des Ergativs mit dem Terminus *motχrobiti* « narrativus ». Auch der in der weiteren Entwicklung der Sprache eingetretene Wechsel des Aspektprinzips, das neugeorgisch nicht mehr auf morphologischer Grundlage aufbaut, setzt eine Abschwächung des « perfektiven » Charakters des Aoristes voraus. Parallelen aus dem Indogermanischen für die oft nicht hervortretende « Perfektivität » beim Aorist sind leicht anzuführen. So drückt beispielsweise diese Kategorie im Griechischen nicht selten « einfach das nackte Faktum aus »[15]. Der Aorist ist in vielen Sprachen zum Unterschied vom durativen Präsens und resultativen Perfekt « merkmallos »[16].

Die Verbindung von Tempus und Aspekt könnte man nach dem Vorgang von J. Holt[17] « aspect flexionnel » nennen, da *le morphème d'aspect est ici un morphème « fondamental »* (Holt, l.c.). Diese Benennung trifft aber nicht auf das neugeorgische Aspektsystem zu, das man im Sinne von Holts Terminologie eher als eine Mischung von « aspect dérivatif » und « aspect syntagmatique » bezeichnen möchte[18].

Der perfektive Aspekt wird im Neugeorgischen ähnlich wie im Russischen in der Mehrzahl der Fälle durch Präfigierung, d.h. nach Holts Terminologie « syntagmatisch », gebildet, so dass sich die Proportion ergibt : unkompo-

12 Terminus von E. Koschmieder, Zeitbezug und Sprache (Leipzig und Berlin 1929), 14, der den Aspekt als « Richtungsbezug » (l.c. 26 ff.) interpretiert.

13 Zeitschr. slav. Phil. 7 (Leipzig 1930), 341 ff.

14 Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne (Oslo 1936), 233.

15 J. Wackernagel, Vorlesungen über Syntax (Basel 1920), 174.

16 Vgl. die Literatur zu dieser Frage bei H. Galton, Aorist und Aspekt im Slavischen (Wiesbaden 1962), 128 ff.

17 Études d'aspect. Acta Jutlandica XV, 2 (Aarhus-Kopenhagen 1943), 34.

18 Unter den « aspect dérivatif » fallen nach Holt, l.c. 61 ff. im Slavischen alle die Fälle, bei denen zu einem perfektiven Grundverb oder Kompositum eine imperfektive Korrespondenz zugebildet wird : z.B. perf. *sʒkažǫ* « ich werde zeigen » : imperf. *sʒkazajǫ* « ich zeige ». Dagegen nennt Holt das Verhältnis von imperfektivem Simplex zu perfektivem Kompositum « aspect syntagmatique » : *kažǫ : sʒkažǫ*.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

nierte Verbalform : komponierter Verbalform = imperfektiver Aspekt : perfektivem Aspekt. Dieses Prinzip hat in beiden Sprachen die Ableitung des Futurums aus dem Präsens durch Präverbien zur Folge : geo. *vçer* = russ. *ja pišu* « ich schreibe » : geo. *da-vçer* = russ. *ja na-pišu* « ich werde schreiben ». Ähnlich unterscheiden sich der perfektive Aorist des Neugeorgischen bzw. das perfektive Präteritum des Russischen von ihren imperfektiven Korrespondenzen durch Komponierung : imperfektiv geo. *vçere* = russ. *ja pisal* gegenüber perfektiv geo. *da-vçere* = russ. *ja napisal* [19].

Aoriste ohne Präverb können, sofern sie nicht von « perfektiven » Verbalwurzeln gebildet sind, « imperfektiv » gebraucht werden : *mala da veγar damala apšinam çḑuli gulisa* (Važa Pšavela) wird von Schanidze, l.c. 162 als Beispiel gegeben. Die Übersetzung « Apšina versuchte die Wunde des Herzens zu verbergen und konnte sie nicht mehr verstecken » mag hier den Gegensatz zwischen dem imperfektiven Aorist *mala* und seinem perfektiven Gegenstück *damala* deutlich machen. Vogt, l.c. 238 führt Beispiele an, bei denen der nichtpräfigierte Aorist eine wiederholte Handlung zum Ausdruck bringt, so in dem Sprichwort *ḳveri cxva cxva gvian gamocxva magram ḳargad gamocxvao* « le pain cuisait, cuisait, fut lentement cuit, mais fut bien cuit ». Doch überwiegt bei den Aoristen sowohl im Altgeorgischen als auch in der neuen Sprache die präfigierte Form, während beim Imperfektum Nichtpräfigierung die Regel ist (Deeters, l.c. 140 f.). Diese Verteilung stellt zweifellos eine wichtige Voraussetzung für die Entwicklung des neugeorgischen Aspektsystems auf der Grundlage von *komponiert : unkomponiert* dar.

A. Schanidze, l.c. 159 ff., der den Gegensatz zwischen dem altgeorgischen und neugeorgischen Aspektprinzip in klarer Weise herausgearbeitet hat, setzt für den Übergang vom alten zum neuen Aspekttypus das 11.-16. Jahrh. an. In den Denkmälern dieser Jahrhunderte findet man noch Beispiele für beide Prinzipien nebeneinander [20]. So wird z.B. von Mtaçmideli (11. Jh.) das Kompositum *mo-vḳudebi* « ich sterbe » nach der alten Regelung präsentisch gefasst : *movḳudebi dedopalo* « ich sterbe, Herrin » würde neugeo. mit *vḳvdebi* (ohne Präfix!) *kalbaṭono* wiederzugeben sein. In dem mittelalterlichen Roman Amirandareǯaniani (12. Jh.) heisst es dagegen bereits : *anu movḳudebi mattanve, anu viqsnne iginica* « Entweder werde ich mit ihnen sterben, oder ich werde sie befreien ». Das altgeorgische Futurum

19 Beispiele nach H. Vogt, l.c. 239. Nicht behandelt werden von mir die « aspektlosen » Verba, bei denen Präfigierung keine futurische Tempusgebung nach sich zieht : *kris* « bläst, weht » und seine Komposita *(da-, mi-, mo-kris), rbis* « läuft » : *mi-rbis, goravs* « wälzt » : *da-goravs, dis* « fliesst » : *ča-dis* u.a. (Schanidze, l.c. 158 f.). Es handelt sich hierbei wohl um imperfektive (vorgängliche) Verbalstämme, zu denen durch Präfigierung kein « imperfektives Futur » gebildet werden kann.

20 Eine zusammenfassende Bearbeitung dieses Materials ist mir aber nicht bekannt.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

(Konjunktiv) *viqsnne* macht deutlich, dass hier auch *movḳudebi* futurisch zu fassen ist. Diese Verbalform bildet demnach an dieser Stelle ihr Futurum bereits nach dem neugeorgischen Prinzip, d.h. durch Komposition, während das Futurum des Parallelverbums noch auf alte Weise zustande kommt.

Ähnlich wie im Russischen gibt es daneben auch im Neugeorgischen Verbalwurzeln, deren sprachlicher Inhalt nur perfektive Verwendung zulässt. Diese können sich mit anderen Verbalformen zu einem Suppletivparadigma zusammenschliessen, indem sie in futurischer und aoristischer Funktion das Paradigma ergänzen [21]. Unkomponiert im Aorist begegnen nach Schanidze, l.c. 163 perfektive Verbalstämme wie *tkva* « sagte », *utxra* « sagte ihm » *hḳitxa* « fragte ihn », *kna* « machte ». Als Präsentia dienen diesen Verben z.T. andere, « durative », Wurzeln : Präs. *veubnebi* « je lui dis » : Aor. *vutχari, vambob* « je le dis » : Aor. *vstkvi, všvrebi* « je le fais » : Aor. *vkeni* u.a. (Vogt, l.c. 235). Zu *scema* « gab ihm » (ageo. *sca*) wurde erst im Neugeorgischen ein Imperfektum *scemda* gebildet. Das Futurum zu *vxedav* « ich sehe » wird von einer Wurzel *nax-* (*vnaxav* « ich werde sehen ») abgeleitet usw. [22].

Der Übergang vom Präsens zum Futurum erklärt sich bei der Wurzel *nax-* und in anderen, ähnlich gelagerten, Fällen, nach den Feststellungen von Schanidze, l.c. 164 f. dadurch, dass diese Verbalstämme unkomponiert den perfektiven Aorist bilden konnten. Dadurch wurden sie auch im Präsens « perfektiv », d.h. futurisch, interpretiert. Schanidze zählt zu diesem Typus u.a. die Aoriste *naxa* « sah », *iq̇ida* « kaufte », *hḳitxa* « fragte ihn », *tkva* « sagte », *hrkua (utxra)* « sagte ihm », denen die futurische Auffassung in den « Präsensformen » entspricht : *naxavs* « wird sehen », *iq̇idis* « wird kaufen », *hḳitxavs* « wird ihn fragen », *iṭq̇vis* « wird sagen », *eṭq̇vis* « wird ihm sagen ». Im « Vepxis-tq̇aosani » wird *iṭq̇vis* [23] dagegen noch präsentisch gebraucht : *ilocavs, iṭq̇vis : mayalo γmerto. xmelta da catao* « er *bittet, sagt* : grosser Gott der Erden und Himmel ».

Das neugeorgische Aspektsystem wird von Vogt, l.c. 235 mit der Opposition von *indéterminé : déterminé* in Verbindung gebracht : « Un procès est dit indéterminé s'il est considéré dans son développement sans considération de but, all. ich esse, ich schreibe, et déterminé s'il est considéré comme se développant vers un but, tendant à une fin, all. ich esse auf, ich schreibe ein, p. ex. » Es ist dies prinzipiell die gleiche Erklärung, durch die einige Gelehrte das Aufkommen des slav. Aspektsystems ausdeuten. So meint N. Van Wijk [24] bezüglich dieser Theorie : « Si cela est vrai, dans le cas de

21 Vgl. griech. φέρω : οἴσω : ἤνεγκον usw.

22 Weitere Beispiele, auch von sog. *présents-futurs*, bei Vogt, l.c. 236 f.; Deeters, l.c. 159.

23 Auch *ilocavs*; vgl. im folgenden.

24 Revue des Ét. Slaves 9 (1929), 244.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

iti, běžati, nesti, viděti (déterminés, sans distinction d'aspect) = *choditi, běgati, nositi, vidati* (indéterminés), la langue slave aurait conservé un état très ancien... », und S. 252 heisst es : « En général on peut dire que les verbes déterminés désignent des actions peu compliquées, menant directement à un but, tandis que les verbes indéterminés sont employés pour des actions se composant de plusieurs actes ou pour des actions prolongées ou répétées ».

Unabhängig davon, ob man als Vorstufe des slavischen und neugeorgischen Aspektsystems die Opposition von « determiniert : indeterminiert » anerkennt [25], bietet das Kirchenslavische für die Entwicklung des neugeorgischen Aspektsystems eine wichtige Parallele : « Einige Zeitwörter, die im allgemeinen imperfektiv sind, werden in aksl. Texten auch dort gebraucht, wo man ein perfektives Verbum erwarten würde ». Van Wijk [26], dem ich diesen Satz und die Beispiele entnehme, hat hier aber offenbar übersehen, dass es sich bei *iti* « gehen » (für späteres *po-iti*), *viděti* « sehen » (für späteres *u-viděti*), *běžati* « laufen » (für späteres *u-běžati*), *vesti* « führen » (für späteres *po-vesti*) gerade um die Fälle handelt, die er selbst in seiner oben zitierten späteren Arbeit als « Determinativa » erkannt hat [27]. Ich möchte daher diese Fälle etwa mit den von Schanidze angeführten georgischen Verbalwurzeln vergleichen, deren zur Perfektivität neigender sprachlicher Inhalt auch im Neugeorgischen ihre unkomponierte Verwendung im Aorist möglich machte (Typus *tkva* s. oben). In beiden Sprachen handelt es sich um Relikte aus einer Zeit, in der die Opposition *perfektiv : imperfektiv* noch nicht auf der Basis *komponiert : unkomponiert* gegründet war. Die später durchgeführte Präfigierung dieser slavischen Verben in perfektiver Verwendung stellt demgegenüber späten morphologischen Ausgleich dar. Durch « Systemzwang » wurden die Verben dem Schema *perfektiv* = *komponiert* angepasst. Dies hatte wiederum die imperfektive Auffassung der primär eher « perfektiven » Verbalwurzeln in der weiteren Sprachentwicklung zu Folge. Dagegen zeigt ein Beispiel wie russ. *dast* « er wird geben » (gegenüber imperf. *daet*), dass auch im Slavischen nicht alle Verben in das morphologische Aspektschema eingebaut worden sind.

Die Erklärung, die J. Kuryłowicz [28] für die Entstehung des slavischen Aspektsystems vorgetragen hat, kann für das Neugeorgische nicht gelten. Kuryłowicz bringt das Aufkommen der slavischen Aspekte mit dem Ausbau der « Iterativa », besonders auf *-ajǫ*, in Zusammenhang. Die imperfektive Iterativbildung (B_1) soll hier, wie durch Parallelen aus anderen Sprachen

25 Vgl. die Kritik bei Chr. S. Stang, Das slavische und baltische Verbum (Oslo 1942), 14 ff.

26 IF 45 (1927), 95.

27 Nur *slyšavъ* ἀκούσας neben seltenerem *u-slyšavъ* lässt sich in diese Gruppe nicht einreihen.

28 Vgl. die Diskussion bei Stang, l.c. 18 f.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

erhärtet wird, die Tendenz haben, in die Funktionssphäre des allgemeinen Präsens (Γ_1) einzudringen, während letzteres auf die Verwendung als Modus (wozu Kuryłowicz auch das Futurum rechnet) eingeschränkt wird : « Telle a aussi dû être la raison de l'introduction de l'ancien itératif *pripĕkajǫ* à la place de *pripekǫ* (en function B_1) en slave. La répartition entre *pripĕkajǫ* et *pripekǫ* y a été effacée par suite de la pénétration de *pripĕkajǫ* dans la case Γ_1 et de la limitation de *pripekǫ* à l'emploi modal (futur) »[29]. Das Neugeorgische würde sich in dieses Schema nicht fügen, da ihm im Gegensatz zum Slavischen eine produktive Iterativbildung fehlt, die im Sinne von Kuryłowicz den Anstoss zu der futurischen Verwendung des alten Präsens geben konnte. « Il n'a pas la faculté de tirer d'un verbe composé déterminé de sens futur un présent itératif » (Vogt, l.c. 239). Machen wir uns den Unterschied zwischen den beiden Sprachen an den Beispielen klar, die Schanidze, l.c. 164 dafür gibt : geo. *vçer* « ich schreibe » = russ. *pišu*, geo. *ča-vçer* « ich werde einschreiben » = russ. *za-pišu, v-pišu*, geo. *gada-vçer* « ich werde abschreiben » = russ. *pere-pišu*. Das Russische vermag nun aber im Gegensatz zum Georgischen von den perfektiven Kompositalverben futurischer Tempusgebung sinngemäss korrespondierende imperfektive Verben morphologisch abzuleiten : *za-pisyvaju, v-pisyvaju* « ich schreibe ein », *pere-pisyvaju* « ich schreibe ab ».

Im Neugeorgischen ist ein derartiger Ableitungstypus nicht produktiv geworden. Die Sprache begegnet diesem « Mangel » vornehmlich auf zweifache Weise : Bei einigen komponierten Verben wird der Aspekt um des sprachlichen Inhalts willen äusserlich vernachlässigt : Das komponierte Verb wird auch imperfektiv gebraucht in Verwendungen, wo man das Präsens erwarten sollte. Schanidze, l.c. 164, der einige Verba dieses zahlenmässig beschränkten, prinzipiell den ererbten Zustand wiedergebenden, Typus aufzählt, nennt den hier beschrittenen Weg der Auffüllung des Paradigmas eine « Verlegenheitslösung » *(uxerxuloba)*. Doch bei der Mehrzahl der von ihm zitierten Komposita scheint sich die bewahrte präsentische Sinngebung vornehmlich durch den imperfektiven (besonders *durativen*) Charakter des Verbalinhaltes zu erklären, der den Übergang zu perfektiviertem Futur schwierig macht. Man würde hier eher ein « imperfektives Futurum » erwarten, das im Neugeorgischen aber in der Regel nicht besonders markiert wird[30], zum Unterschied etwa vom Russischen, das diese Kategorie durch Periphrasen auszudrücken vermag : imperf. *budu pisat'* « ich werde schreiben » : perf. *napišu*. Da im Neugeorgischen ein vergleichbares Mittel verhältnismässig unproduktiv geblieben ist[31], kann hier das alte Präsens in

29 J. Kuryłowicz, Esquisses Linguistiques (Breslau-Krakau 1960), 115; vgl. auch Kuryłowicz, L'apophonie en indo-européen (Breslau 1956), 28.

30 Vgl. oben Fussnote 19.

31 Der von K. Tschenkéli, Einführung in die georgische Sprache I (Zürich 1958), 83 f. beschriebene progressive Typus *xval me mteli dγe çerilebis çeraši viknebi* « Morgen

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Anlehnung an das Hauptschema *komponiert* = *futurisch* auch futurisch gebraucht werden. Die Beispiele *gan-agrʒobs* « setzt fort », *gan-eḳutvneba* « gehört », *gan-ixilavs* « untersucht, prüft », *gan-sazγvravs* « begrenzt, bestimmt », *gan-marṭavs* « erklärt », *gan-azogadebs* « verallgemeinert », *gan-asxvavebs* « unterscheidet », *aγ-çers* « beschreibt », *aγ-ašpotebs* « erweckt Unwillen », *aγ-nišnavs* « bezeichnet », *aγ-ricxavs* « zählt, rechnet », *aγ-čuravs* « rüstet aus », *šta-agonebs* « beeinflusst » bezeichnen vornehmlich Handlungen, die sich über eine bestimmte Zeit erstrecken, mithin durativ sind. Wenn diese Vermutung richtig ist, hätten wir es bei diesen Verben mit dem imperfektiven Gegenstück zu den perfektiven Aoristen des Typus *tkva* s. oben) zu tun. Während jene wegen ihres perfektiven Verbalinhaltes nicht durch Komposition perfektiviert zu werden brauchten, scheint bei dem uns hier vorliegenden Typus trotz Komponierung keine perfektive Umdeutung möglich zu sein. Das Problem ist durch diese Andeutungen jedoch noch nicht gelöst. Die Frage bedarf weiterer Untersuchung auf möglichst vollständiger Materialgrundlage.

Bei Beispielen dieser Art wird jedenfalls die normierte grammatische Kategorie um des sprachlichen Inhaltes willen vernachlässigt. In der Regel begegnet jedoch die umgekehrte Lösung : Der sprachliche Inhalt wird zugunsten der grammatischen « Richtigkeit » unvollkommen wiedergegeben. Bei imperfektiv-präsentischem Gebrauch fällt das Präfix weg, der Sinnzusammenhang ergibt sich aus dem Kontext. Schanidze führt dafür als Beispiel die verbalen Ableitungen von *salami* « Gruss », *mi-salmeba* « begrüssen » und *gamo-salmeba* « sich verabschieden » an : *es mamulis mosiḡvarule, imistvis tav-gançiruli čečnebi esalmebodnen tavis samšoblos* (Kazbegi) « Diese vaterlandsliebenden, dafür opferbereiten Tschetschenen verabschiedeten sich von ihrer Heimat ». Das Imperfekt *esalmebodnen* muss hier als Ableitung von *gamo-salmeba* « sich verabschieden » gefasst werden, wie aus dem Kontext hervorgeht, obwohl es formal auch zu *mi-salmeba* « begrüssen » gehören könnte.

Bei einer kleinen Gruppe von Verben, deren unkomponierte altgeorgische Präsensform Futurbedeutung angenommen hat, wird eine dem slavischen Iterativ vergleichbare Neubildung zum Präsens. Vogt, l.c. 239 nennt diesen Typus « itératif ». Es handelt sich um ein Präsens auf *-ob*, das vom passiven Partizip abgeleitet wird. Deeters, l.c. 159 zitiert als Beispiele : *vḳitxulob* « ich lese » : *viḳitxav* « ich werde lesen », *vloculob* « ich bete » : *vilocav, vyebulob* « ich nehme » : *viyeb, vq̇idulob* « ich kaufe » : *viq̇idi.* Es ist kaum wahrscheinlich, dass dieser zahlenmässig kleine, spät entwickelte, Iterativtypus den Anstoss für die futurische Verwendung perfektiver Präsensstämme gegeben hat. Vielmehr wird es sich hierbei um den Ansatz einer

werde ich den ganzen Tag *im Schreiben* der Briefe sein », wird mit Tschenkélis Worten « verhältnismässig selten gebraucht ».

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Neubildung handeln, die das Tempussystem wieder auffüllt, nachdem das alte Präsens Anschluss an die Gruppe der Reflexiv-Futura mit Charaktervokal *i* (*vsçavl-ob* « ich lerne » : *v-i-sçavli*) [32] gefunden hatte. Dem Einfluss der Reflexiv-Futura ist es wohl auch zu verdanken, dass bei dieser Gruppe dem Partizipium das Suffix *-ob* angehängt wurde, das für das Präsens der Reflexiv-Futura typisch ist : Präs. *vsçavl-ob* : Fut. *v-i-sçavli*. So scheidet dieser Typus für einen unmittelbaren Vergleich mit den slavischen Iterativbildungen aus. Der neugeorgische Befund scheint mir im Gegenteil eine hier nicht durchführbare Überprüfung der oben angeführten Iterativtheorie, durch die J. Kuryłowicz die slavischen Aspekte erklärt hat, nahezulegen.

In eine Behandlung der georgischen Aspekte gehören grundsätzlich auch die Fragen von Permansiv, permansivem Präsens [33] und Perfekt [34]. Ihre Behandlung würde aber den Rahmen dieses Aufsatzes sprengen und soll deshalb in anderem Zusammenhang erfolgen. Es sei hier nur angedeutet, dass mir beim Permansiv die interessante Theorie von A. Čikobava [35] weiterer Diskussion zu bedürfen scheint. Während Čikobava im Permansiv einen entscheidenden Faktor für die Ausbildung des kartvelischen Präsenssystems sieht, möchte man andererseits diese altgeorgische Sonderformation etwa mit dem gnomischen Aorist des Griechischen typologisch vergleichen. Beim Perfekt dürften zwei Probleme besonders interessant sein : 1. Konfrontation mit idg. Verhältnissen, wo wir im Gegensatz zum Georgischen nicht selten in der weiteren Sprachentwicklung funktionalen Zusammenfall von Perfekt und Aorist in einem « Präteritum » finden (z.B. im Lateinischen), 2. Erörterung des « modalen » Charakters dieser Kategorie als *unaxavis ǯgupi* « Gruppe des Nichtgesehenen » im Vergleich zu ähnlichen Nuancen in anderen, besonders südslavischen Sprachen. Ausserkartvelische Parallelen zu dieser modalen Eigenart des georgischen Perfekts haben bereits H. Vogt, l.c. 242 ff. und J. Lohmann [36] beigebracht. Die Arbeit von H. Galton [37] hat aber inzwischen mehr Material aus den südslavischen Sprachen bereitgestellt, so dass eine erneute Behandlung dieser Frage nicht überflüssig erscheint.

Karl Horst Schmidt.

32 Zu diesem Typus vgl. Deeters, l.c. 158 f.; für *viġidi* gibt Schanidze eine andere Erklärung (vgl. im vorhergehenden).

33 Darüber hat letztlich L. Ḳiknaǯe, Šromebi 7 (Tiflis 1961), 229-279 gehandelt.

34 Vgl. darüber letztlich A. Čikobava, IKJ 13 (1962), 93-108.

35 Ergaṭiuli ḳonstrukciis ṗroblema iberiul-ḳavḳasiur enebši (Tiflis 1948); vgl. auch Iv. Kavtaraǯe, zmnis ǯiritadi ḳaṭegoriebis isṭoriisatvis ʒvel kartulši (Tiflis 1954).

36 KZ 64 (1937), 42 ff.

37 Vgl. oben Fussnote 16.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

VERSUCH EINER DEUTUNG DER PARALLELEN DER ROMANISCHEN BAUKUNST WEST-EUROPAS UND GEORGIENS

von Alexander Nikuradse

INHALT

A. *Einleitung und Zielsetzung.*

B. *Zusammenfassende Darstellung der Sedlmayr'schen Parallele.*

C. *Erweiterung des Gültigkeitsbereiches von Parallelen auf andere Lebenssphären: Lehnswesen, Höfische Dichtung, Malerei, Musik, Rechtsauffassung, Verwandte Wesenszüge im Mythos.*

D. *Versuch einer Deutung.*

I. *Die ersten Feststellungen.*

II. *Weitere Feststellungen verwandte Wesenszüge betreffend. Erweiterung der Gesichtspunkte zur Deutung der Parallele gleichverlaufender Entfaltung.*

III. *Erweiterung des Gültigkeitsbereiches der Parallelen archäologischer Funde*
a) auf frühere Epochen (Stein-, Bronze- und Eisenzeit)
b) auf das Mittelalter.

IV. *Kaukasien im Lichte der grossen Völkerbewegungen des Mittelalters.*

V. *Gab es wirklich keine Beziehungen zwischen dem äussersten Osten und dem äussersten Westen im mittelalterlichen Europa?*
1. *Byzanz als Begegnungsort und als Mittler.*
2. *Kiew, Wladimir-Susdal und Nowgorod als Begegnungsort und Mittler.*
3. *Verbindungsmöglichkeit auf südlichstem Wege: das Arabereich.*
4. *Völkerwanderung im Mittelalter. Neue ethnische Elemente.*
5. *In der Sicht der Weltkommunikation.*

VI. *Schlussbemerkung.*

A. *Einleitung und Zielsetzung.*

Anhand tiefgehender und bis in die Einzelheiten reichender Untersuchungen deckte H. Sedlmayr in seinem Vortrag in der Sitzung des « Kreises Münchner Gespräche » vom 15. Juli 1963, in der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, verwandte Wesenszüge auf zwischen der Baukunst der romanisch-germanischen Romanik Westeuropas und der Romanik in Georgien. Mit diesen Ausführungen liess Sedlmayr einen verbindenden Bogen von grosser Spann-

ՅԱՄՈՒՏՔԻ ՀՈՒՇԱՄԱՏՅԱՆ

weite aufleuchten, der zwischen dem Kunstwollen und Kunststreben der Völker des äussersten Westens und des äussersten Ostens des mittelalterlichen Europa besteht und warf abschliessend die Frage auf nach den Gründen, die zu den von ihm beobachteten Parallelen geführt haben dürften. Sedlmayr schliesst seine Ausführungen mit dem Gedanken, dass es so gut wie ausgeschlossen sei, dass die westliche Baukunst von der georgischen Baukunst oder von der armenischen, die diese Phänomene gleichfalls zeigt, geprägt worden sein könnte. Er führt das Problem vielmehr auf das Bestehen einer *Konvergenz* zurück. « An den beiden Enden der christlichen Welt, im fernen Westen an der Loire um Tours und im fernen Osten, abseits von den alten Hauptzentren, weit westlich von Rom und östlich von Byzanz sind zu verschiedenen Zeiten analoge Phänomene entstanden ». Nach Sedlmayr kann man die europäische Romanik in eine westliche und eine östliche Romanik aufteilen, wobei unter westlicher Romanik die germanisch-romanische und unter östlicher die georgisch-armenische zu verstehen wäre. Für die östliche Romanik prägt er einen speziellen Begriff « Analogonromanik ».

Sedlmayr begnügt sich nicht damit, die Parallelen prägnant herauszuschälen, sondern er spitzt seine Betrachtungen auf das zentrale Problem zu.

« Die Gründe zu überlegen, aus denen eine solche Konvergenz erwachsen kann, ist eines der Hauptprobleme. Aber ich würde einen Gewinn schon darin sehen, dass dieses Beispiel der georgischen Baukunst zeigt, dass es hier ein Analogon dessen gibt, was wir im eigentlichen Sinne Romanik nenen ». Er möchte unter diesem Begriff Romanik im Westen die Baukunst von 1050-1150 verstanden wissen.

Von der Betrachtung über die romanische Baukunst ausgehend, erweitert Sedlmayr zum Schluss den Begriff europäische Kunst und vertritt die Ansicht, « dass zur europäischen Kunst unbedingt die byzantinische, georgische, armenische Kunst gehören, die Kunst Russlands und der Balkanländer, ...dass Europa bis zum Ural gereicht hat in romanischer Zeit. Europa erweist sich als grosse Einheit, aber auch als grosse sinnvoll abgestufte Vielfalt aus historischen Überschichtungen ».

Man kann ein Kunstwerk vom Standpunkt des Bauherrn oder des Baumeisters betrachten. Beide, Bauherr und Baumeister gehören untrennbar zum Kunstwerk. Sucht man den Unterschied zwischen beiden, würde bzw. könnte man im Bauherrn vorwiegend die Bauidee verkörpert sehen, d.h. was und wie er gebaut haben will, und dieses « was und wie » ist durch seine innere geistige und seelische Haltung bedingt, durch sein Wesen. Man könnte sagen, er stellt die Aufgabe. Der Baumeister muss zusehen, wie er mit der gestellten Aufgabe fertig wird. Während bei dem Ersteren sich mehr das Nicht-Rationale in den Vordergrund schiebt, dürfte beim Baumeister das Wesentliche darin bestehen, dass er das Problem rational durchdenken muss, um den Bau ausführen zu können. Für ihn gewinnt das Problem des Bauens vom Material und von der Gesamtkonstruktion aus einzelnen Bauelementen her an Bedeutung. Das Nicht-Rationale lässt sich — wie bekannt — nicht streng genug erfassen, das Rationale hingegen ist gut dazu geeignet, exaktere Untersuchungsmethoden für den zu untersuchenden Gegenstand zu verwenden. Sedlmayr wählt den letzteren Weg, um zur exakten Lösung zu kommen, mit einem weiteren Ziel, von hier aus zu dem Fragenkreis vorzustossen, den wir unter dem Kunstwollen des Bauherrn angedeutet haben.

Die vorliegende Untersuchung stellt sich die Aufgabe, den Boden für den

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Versuch der geforderten Deutung aufzulockern, insbesondere der Deutung der Vorstellung von Sedlmayr, nach der er sich die *gesamteuropäische Romanik als aus derselben Wurzel* entstanden vorstellt, die sich nach zwei Seiten verzweigt haben soll.

B. *Zusammenfassende Darstellung der Sedlmayr'schen Parallele.*

Bevor auf die Deutung der von Sedlmayr beobachteten verwandten Wesenszüge zwischen der romanisch-germanischen und der georgischen Baukunst eingegangen wird, wollen wir seine Ausführungen in einer kurzen Zusammenfassung wiedergeben, und zwar in enger Anlehnung an seine Gedankengänge. Nach Sedlmayr sollte der Ausdruck Romanik in der Kunstgeschichte — wie gesagt — der Epoche vorbehalten bleiben, die um 1050 einsetzt und hundert Jahre später, um 1150, in Frankreich schon zu Ende ist. Er bedauert, dass dieser Gebrauch nicht allgemein ist. Die Franzosen sprechen von einer premier art roman, unter der sie die karolingische Kunst, die wir die ottonische Kunst nennen, mit einbegreifen. Er glaubt, dass dies ein irreführendes Verfahren ist und glaubt vielmehr, dass noch bis gegen 1050 die europäische Kunst, so verschieden sie, die westeuropäische Kunst, von der ostchristlichen ist, noch immer auf der Basis steht, die in der Spätantike geschaffen und von Byzanz weitergeführt worden ist. Am Beginn des 11. Jh. stehen wir noch immer auf derselben Basis wie im 7. Jh. Noch immer herrscht jene in der Spätantike konzipierte glatte Wand ohne jede plastische Gliederung, auch wenn man am Beginn des 11. Jh. in mehreren französischen Kunstlandschaften jetzt die Tonne aufsetzt. Man opfert, um den Bau wölben zu können, den für die altchristliche spätantike byzantinische Kunst so wichtigen Lichtgaden. Aber die flache Wand, ja sogar das Zerbrechliche dieser Säulen, wie in frühesten altchristlichen Bauten, bleibt auch hier.

Doch mit dem vierten Umbau des Zentralheiligtums Frankreichs, des Hl. Martin in Tours kommt etwas völlig Neues auf. Im Jahre 1050 ist dieser Bau im Querhaus entscheidend umgestaltet worden. Diese Umgestaltung bricht mit allen Traditionen der älteren europäischen, der eigentlich alteuropäischen Kunst. Man steht plötzlich in einer völlig anderen Welt. Alles hat sich geändert. Zunächst einmal sind *erstens die Raumverhältnisse* ganz steil, ganz hochragend geworden. Der Bau hat Emporen... aber keinen Lichtgaden, denn darauf liegt eine Tonne. Diese Tonne ist sinnreich verstrebt. Es ist *zweitens das erste rationale Strebesystem Europas vor der Gotik... Drittens* hat der Bau plastische Gliederungen vor der Wand, und zwar solche von enormer Länge. Es sind gleichsam enorm *gelängte Halbsäulen* mit ihren Kapitellen. *Viertens* hat er eine *Jochteilung.* In einem harten Rhythmus, Arkade für Arkade, stehen in der Wand hochgezogene Joche, greifen mit ihren Gurten hinüber auf die andere Wand und skandieren so den ganzen Raum, zerlegen ihn in gleichartige Kompartimente, die im Grundriss im Mittelschiff rechteckig, in den Seitenschiffen quadratisch sind. Von dieser Baukunst St. Martin de Tours um 1050 ist nun eine verhältnismässig kleine, an der Bedeutung der Bauten aber ganz wichtige Gruppe, die sogenannten Pilgerkirchen, ausgegangen.

Durch Vergleich zeigt Sedlmayr die geschwisterliche Ähnlichkeit der fünf grossen Kirchen : Tours, Limoges, St. Sermin in Toulouse, Santiago da Compostela, Conques. Zeitlich liegen sie so : Tours um 1050, die anderen grob gespro-

ეროვნული ბიბლიოთეკა

chen um 1075 begonnen — die Bauzeit dauert immer 20, 30, auch 50 Jahre — und als letztes, um 1100, wiederum eine Generation später begonnen, Conques. Ein völlig neuer Organismus der Kirche ist hier in Tours entstanden.

Er weist auf die zur gleichen Zeit von Tours ausgehenden ganz neuen Gedanken in der Theologie hin, und zwar in der Auffassung des eucharistischen Sakraments, die mit Beringar von Tours verbunden sind, versagt sich jedoch, eine kurzschlussartige Verbindung aus diesen beiden Ereignissen zu ziehen.

In Tours ist zum erstenmal im Abendland der vereinheitlichte Kirchengrundriss entstanden, aber verbunden mit dem ersten rationalen Wölbungssystem vor der Gotik und endlich mit dem völlig neuen Prinzip, einen Bau aus lauter gleichen Zellen systematrig zusammenzusetzen. Obwohl die Gruppe dieser Bauten so klein ist, ist keine andere französische Schule in der zweiten Hälfte des 12. Jh. um eine Auseinandersetzung mit diesen neuen Bauideen herumgekommen.

Mit diesem entscheidenden Ereignis hat sich die gesamte Architektur Europas auseinandergesetzt und die Folgerungen, die sie aus dieser neuen Situation zieht, sind für das ganze weitere Geschehen der europäischen Kunst bis in die Gotik hinein absolut massgebend geworden. Der neue rationale Organismus muss die völlige Dunkelheit des Raumes in Kauf nehmen, bricht also auch hier mit den ältesten christlichen Traditionen. Das war weder in der altchristlichen Kunst, noch in der byzantinischen, noch in der karolingischen, noch in der ottonischen intendiert. Der Vorraum mit seinen steilen Verhältnissen wird kryptenartig dunkel.

In diesem Augenblick ist man nicht mehr auf gleicher Basis mit der ostchristlichen Kunst. Wiederum fast genau in dem Jahr, wo das grosse Schisma endgültig wird zwischen dem Osten und dem Westen, ohne jeden historischen Zusammenhang damit, ist an einem bestimmten Punkt der westeuropäischen Baukunst ein Kirchensystem entstanden, das sich nicht auf einen Nenner mit dem byzantinischen bringen lässt, sondern eine faktische Absage bringt.

Woher kommen nun diese Elemente? fragt Sedlmayr. Das eine Element, der vereinigte Kirchengrundriss ... ist bereits in Orléans, der Residenz des neuen capetingischen Königtums, dagewesen. Orléans hat zwar noch keine Wölbung, noch keine konsequente Jochteilung, aber das Bestreben, das Ganze zu vereinhetlichen.

Eine weitere Frage, die er aufwirft, ist: Woher kommt dieser vereinheitlichte Kirchengrundriss? Er hat nichts zu tun mit den normalen Kirchengrundrissen der abendländischen Kunst bis zum Jahre 1000. Dieser vereinheitlichte Kirchengrundriss, den er die Kreuzschiffkirche nennt, zum Unterschied von der Kirche mit dem getrennten Querbau, ist griechisch. Das zweite Element ist die Verstrebung. Dafür fehlen die Vorstufen im Westen so gut wie ganz.

Sedlmayr hebt die Eigenschaft der Jochteilung hervor und fragt danach, woher das Prinzip der Jochteilung gekommen sein könnte. Walter Horn hat nachgewiesen, dass es im nordwestlichen Europa (Nordwestfrankreich, England, Schottland, Belgien, Holland) Holzbauten gegeben hat, die Bauzwecke aller Art und darunter auch Kirchen in diesem System eines jochgeteilten Holzbaues gestalten. Also vorläufig bleibt die bestmögliche Hypothese für die Ableitung dieses Elements die Normandie, und dahinter steht der ganze nordwesteuropäische Raum.

Vertikalismus liegt in diesem gelängten Bauglied für sich. Vertikalismus liegt in den schmalen und hohen Jochen. Schliesslich kann man noch den Raum-

ეროვნული ბიბლიოთეკა

querschnitt besonders steil, besonders vertikal machen. Nach Sedlmayr ist die Steilheit der romanischen Kathedrale von Arles erst in der Gotik von Amiens erreicht worden. Um dieses neue, historisch so folgenreich gewordene System zustandezubringen, mussten also eine Menge Elemente zusammenkommen. Wenn man den Unterschied zwischen der vorromanischen Baukunst und der romanischen auf eine Formel bringen will, kann man sagen : aus einem *Aggregatraum ist ein Systemraum geworden.*

Fragen wir nun nach allen grundsätzlichen Eigenschaften, die Sedlmayr, Schale für Schale abhebend, hervortreten liess, ohne die Schalen zu verletzen, so bekommen wir die folgenden fünf Merkmale : 1. vereinheitlichter Kirchengrundriss, 2. Verstrebung, 3. Jochteilung, 4. Vertikalismus (Steilheit) und 5. aus einem Aggregatraum wird ein Systemraum.

Bei der vergleichenden Betrachtung der Kirchen Frankreichs und Georgiens erkennt Sedlmayr, dass hier etwas ganz anderes ins Spiel tritt, und zwar « das rätselhafte Phänomen, dass es im christlichen Osten, in Georgien und Armenien Bauten gibt, die in ihren Details auffallend an westromanische erinnern. « Strzygowski hat schon mit grossem, ja übergrossem Nachdruck, in etwas falscher Richtung auf die Bedeutung dieses Komplexes hingewiesen, der bei ihm hauptsächlich auf Armenien ausgerichtet war, wobei Georgien etwas zu kurz gekommen ist. Aber schon lange vor Strzygowski hatte ein anderer Forscher, so schon vor 100 Jahren Schnaase in seiner achtbändigen Geschichte der Kunst auf dieses Phänomen der ostkirchlichen Kunst quasi romanischer Richtung nachdrücklich aufmerksam gemacht ».

Bei diesem Vergleich stützt sich Sedlmayr hauptsächlich auf den Artikel des grossen georgischen Kunsthistorikers Tschubinaschwili in dem monumentalen Lexikon der Kunst in der Encyclopedie of world art. Er hebt hervor, dass das, was man daraus erfährt genüge, um zu sehen, dass hier etwas liegen geblieben sei, was die Forschung intensiv werde beschäftigen müssen, wenn sie das ganze Phänomen verstehen wolle. Denn zu seiner masslosen Überraschung finden sich mindestens vier der fünf massgebenden Elemente aus der Synthese, die mit dem bahnbrechenden Bau von Tours entstanden ist, in Georgien und dort viel früher. Da haben wir z.B. einen Bau mit Jochteilung und zwar das Schema der Jochteilung mit querrechteckigen Feldern im Mittelschiff, quadratischen Feldern in den Seitenschiffen. Es scheint nicht unglaubwürdig, dass er entstanden ist wie ihn Tschubinaschwili datiert, nämlich in den letzten Jahrzehnten des 5. Jh. Das kommt Sedlmayr zwar etwas früh vor... aber da die Masse der georgischen Bauten ebenfalls vor Tours liegt, ist es gar nicht so entscheidend, ob wir ihn ins 6. oder 7. Jh. verschieben, er wird immer noch vor Tours liegen.

« Wenn schon der Grundriss interessant genug ist, so fasziniert es einen, zu sehen, dass an diesem Bau, der Zionskirche von *Bolnisi*, ein Strebesystem vorhanden ist, die Tonne mit den verstrebenden Halbtonnen, nur ohne die Emporenunterteilung. Aber nicht nur das. Man findet an einem Bau, der in die Mitte des 7. Jh. datiert ist, an der Kirche von *Bana*, nicht nur sehr steile Proportionen im Raumschnitt, sondern auch die gelängten Dienste, die freilich an einer funktionell anderen Stelle stehen, also nicht unter der Tonne, sondern unter der Kuppel, und die vier Fondativs der Kuppel aufnehmen. Was für ein riesiger Bau das ist, ersieht man auf der Fotografie der Kirche an den zwei Männern, die oben in der Öffnung stehen. Sedlmayr bemerkt zur Kirche von

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Bana : » Im 10. Jh. ... gibt es im Abendland im westlichen Frankreich nichts, was sich mit diesem Bau in der *Monumentalität* vergleichen lässt. Das sind alles provinzielle Bauten, die wir in dieser Zeit, der merowingischen Zeit, daneben besitzen ». Durch Vergleichung der romanischen Kirchen Frankreichs mit denen Georgiens findet Sedlmayr eine frappante Parallelität der Merkmale der Romanik, die wir vorher zusammenfassend hervorgehoben haben und entdeckt verwandte Züge in Jochteilung, Wölbesystem, Diensten und ausserordentlich steilen Proportionen.

C. *Erweiterung des Gültigkeitsbereiches von Parallelen auf andere Lebenssphären.*

Weisen auch andere Lebenssphären der Völker des äussersten Westens und des äussersten Ostens im mittelalterlichen Europa Parallelen auf?

Lehnswesen.

Das Resultat seines Vergleichs der westeuropäischen mit der georgischen Baukunst der Romanik kleidet Sedlmayr in folgende Worte : « Zu meiner masslosen Überraschung finden sich mindestens vier der fünf massgebenden Elemente aus der Synthese, die mit dem bahnbrechenden Bau von Tours IV entstanden ist, in Georgien und zwar zu einer früheren Zeit », was er ein rätselhaftes Phänomen nennt, das man durch einen Kurzschluss nicht lösen könne. Er kommt zu dem Schluss, dass hier eine *Konvergenz* vorliegt. Die Untersuchungen führen ihn zu etwa folgender Vorstellung : aus gleicher Wurzel des Kunstwollens und Kunststrebens kommend, verzweigt sich die Baukunst der europäischen Romanik in eine östliche und eine westliche.

Was hier hervortritt ist der Gedanke einer *gemeinsamen* Wurzel für das künstlerische Schöpfertum. Es erhebt sich die Frage, ob man mit der Betrachtung der Baukunst allein die gemeinsame Wurzel blosslegen kann, um ihr Wesen zu erfassen oder ob es nicht erforderlich wäre, die Frage zu beantworten, ob Parallelen nicht auch in anderen Lebenssphären sich nachweisen lassen. Wir fragen somit danach, ob andere Zweige des künstlerischen Schöpfertums wie Malerei, Literatur, Musik u. a. oder gar, ob nicht auch über die Grenzen der Kunst hinausgehend sich Parallelen aufdecken lassen in Staat, Gesellschaft und anderen Lebenszweigen. Vorwegnehmend kann folgendes gesagt werden : im Westen wie im Osten zeichnet sich bei den Völkern der romanischen Baukunst die Lebensordnung im Staat und der Gesellschaft durch das Lehnswesen, in der Literatur durch die höfische Dichtung, in der Musik durch Mehrstimmigkeit im Gegensatz zur Einstimmigkeit der umgebenden anders gearteten Völker aus.

Wir wollen in Kürze versuchen, Parallelen auf dem Gebiete der Staats- und Gesellschaftsstruktur aufzuzeigen. Das ist möglich, da eine Spezialuntersuchung des georgischen Historikers Djawachischwili, Geschichte des georgischen Rechts, Kutais 1919, vorliegt. Dieses Werk deckt auf, dass ähnlich wie im Westen Europas auch in Georgien im Mittelalter das Lehnswesen sich entfaltete, und dass zwischen dem georgischen Lehnswesen und dem westeuropäischen auffallende Parallelen bestehen.

Das Abhängigkeitsverhältnis der wehrfähigen Freien, der Ritter, war in Georgien nach der Einrichtung des « Patron-qmoba » geregelt, das im 11. und 12. Jahrhundert zum Abschluss seiner Entwicklung gelangte und grösste Ähnlichkeit mit dem westeuropäischen Feudalsystem aufweist. Der westeuropäischen

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Vasallität entspricht das «qmoba» (= Knappschaft), das wie jene ein persönliches Verhältnis des Untergebenen zu seinem Herrn voraussetzte (georgisch qma, «Knappe», «vassus», «homo», «puer», «Vasall»); dem westeuropäischen Beneficium, später «feudum», fanzösisch «le fief», deutsch «das Lehen», das dem «Beschenkten» bestimmte Pflichten gegenüber dem Lehnsherrn auferlegte, entspricht genau das georgische «schetsqaleba» («Erweisung der Gnade,» «Belehnung»). Im Westen wie in Georgien bestand die Belehnung nicht einfach in der Beschenkung des Vasallen durch den Lehnsherrn, sondern in der Übertragung einer staatlichen Funktion, eines Amtes, und in einer erst damit verknüpften Verleihung von Gütern und wirtschaftlichen Einnahmequellen. Das innerste Wesen des Lehnssystems ist in der persönlichen Bindung zwischen Lehnsherrn und Lehnsmann zu sehen, in der gegenseitigen Treue, die heilige Pflicht war.

Alle Lehnsherren von dem kleinsten, dem seine Bauern Heeresfolge und sonstige Dienste schuldeten, bis zum König, zu dem alle seine grossen und kleinen Vasallen in einem ähnlichen Verhältnis standen, hiessen in Georgien «patroni», was dem westeuropäischen «dominus» (oder senior, französisch seigneur) entspricht. Durch den Umstand, dass das georgische Wort patroni eine Entlehnung aus dem Lateinischen ist, darf man nicht auf den Gedanken kommen, dass das georgische Feudalsystem aus dem römischen Patronat entstanden sei. Zu früheren Zeiten hatte man in Georgien für die Bezeichnung des Lehnsherrn das Wort «uphali». Auch in Georgien vollzog sich die Belehnung eines Vasallen öffentlich, und zwar nach bestimmten Regeln, wobei die Hulde für den Belehnenden ebenso wie für den Belehnten obligatorisch war. Selbst der Terminus «thaqwaneba» entspricht ganz genau dem deutschen Wort Hulde oder Huldigung. In Georgien wie in Westeuropa wurde das Lehnsgut allmählich zum Erbgut. In Deutschland war diese Erscheinung seit dem 11. Jahrhundert zu beobachten, in Georgien zur gleichen Zeit, in Frankreich im 13. und 14. Jahrhundert.

Wie ist die Ähnlichkeit der georgischen feudalen Verfassung mit derjenigen Westeuropas zu erklären? fragt man sich. Eine Ähnlichkeit, die sogar in der Terminologie frappant ist, Diese Ähnlichkeit kann konkret in folgenden Beispielen aufgezeigt werden: Dominus — Lehnsherr — uphali; puer — Knappe — qma; Beneficium — Lehen — schetsqaleba, tsqaloba; Hulde — thaqwaneba; Immunität — scheuwaloba; — miles — laschkharni oder spani usw.

Ein Einfluss Westeuropas auf Georgien ist zur Zeit der Entstehung des Feudalsystems im Mittelalter nicht anzunehmen. Noch weniger kann an einen Einfluss Georgiens auf Westeuropa gedacht werden. In den Georgien benachbarten Ländern (Byzanz, Persien usw.) gab es keine feudale Verfassung.

Höfische Dichtung.

Eine andere Lebenssphäre, die sich für unsere Betrachtung gut eignen würde, ist die Dichtkunst. Der Höhepunkt der georgischen Dichtkunst fällt mit dem Höhepunkt der staatlichen, geistigen und künstlerischen Entwicklung zusammen. Es würde ausreichen, wenn wir den grössten Dichter Georgiens im Hochmittelalter, Schotha Rustaweli in diesem Zusammenhang hervorheben. Sein ritterlicher höfischer Roman «Wephchis Tqaosani», «Der Mann im Tigerfell» ist zwischen 1196 und 1207 verfasst als Dichtung in Versen.

Das Werk umfasst in der ältesten Druckausgabe, die von König Wachtang VI. 1712 veranstaltet wurde, 1587 Strophen zu je vier Zeilen, die sich reimen.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Das Versmass ist das sechzehnsilbige Volksversmass « Schairi ». Die Kunst des Erzählens, der Aufbau der Handlung, die Entwicklung der Ereignisse sind vollkommen an diesem Werk wie die dichterische Form der Sprache und der Verskunst Rustawelis. Sein Roman wurde zum Nationalepos : das ganze Leben des feudalen Georgien, sogar geschichtliche Tatsachen, wie z.B. die Thronbesteigung der Königin Tamar usw. spiegeln sich darin wider. Das Verhältnis des Gefolgsmannes zum Lehnsherren, Rittertum, Frauenverehrung, Minne, Freundschaft zwischen geschworenen Blutsbrüdern, die in gewissen Fällen sogar über die Minne geht, der ganze Minnekodex, die Unterscheidung zwischen hoher und niederer Minne (sowohl theoretisch im Prolog als auch in der Wirklichkeit der Erzählung), wobei das Endziel aller Liebenden und um der Liebe willen Leidenden und Duldenden doch stets die Ehe bleibt, — dies alles findet seine Parallelen in der höfischen Dichtung des mittelalterlichen Westeuropa.

Der Geist der Dichtung und der Charakter ihrer Helden entsprechen der Zeit des ritterlichen georgischen Mittelalters. Aus dem unvergänglichen Werk Schotha Rustawelis, das sich in die Reihe der grossen Epen der Weltliteratur einreiht, offenbart sich in hervorragender Weise die über Zeit und Raum hinwegreichende Einheit Europas. Bei einer Gegenüberstellung dieser höfischen Dichtung Georgiens und der entsprechenden Schöpfungen Westeuropas, insbesondere Deutschlands und Frankreichs, wird man zwischen beiden eine erstaunliche Verwandtschaft gewahr. Wie in der Gesellschaftsordnung (Lehnswesen), so vermutet man auch in der Dichtung jener Zeit keine unmittelbaren Einflüsse Westeuropas auf Georgien oder Georgiens auf Westeuropa.

Es wäre eine lohnende und reizvolle Aufgabe für die Literaturhistoriker, die hier nur in Andeutungen gebrachten Parallelen in der höfischen Dichtung Georgiens und Westeuropas zu untersuchen und zu vertiefen, und zwar in ähnlicher Weise wie das Hans Sedlmayr für die Baukunst durchgeführt hat.

Malerei.

Wenden wir uns nun einem anderen Zweig der Kunst zu, der *Malerei*, da fallen auch einem Nichtspezialisten sofort die erstaunlichen verwandten Wesenszüge zwischen der Malerei Georgiens und des westlichen Europa auf.

Musik.

Wir wollen uns daran erinnern, dass die verwandten Wesenszüge der Völker Europas nicht nur beim Bauen, Malen und Dichten zur Kunstäusserung kommen, sondern auch beim Singen, Musizieren, Tanzen, Spielen und bei anderen Betätigungen. Für unsere Problemstellung erlangen jene Lieder, Volksmusik, -Tänze, -Spiele, welche als archaisch bezeichnet werden dürfen und welche im Zusammenhang mit religiösen bzw. andersartigen Festen ausgeübt wurden oder auch heute ausgeübt werden. Bedeutung solche Kunstäusserungen dürfen als echter Ausdruck des Innenlebens, als echte Wesenszüge gewertet werden. Und die Erfüllung dieser Bedingung würde uns vor Fehlschlüssen bewahren.

Wir sind uns dessen bewusst, dass einer solchen Forderung im Rahmen dieser Abhandlung genüge zu leisten nicht möglich ist. Sowohl bei diesem Abschnitt, als auch bei den nachfolgenden kann es sich nur darum handeln, die Probleme durch Hinweise zum Erhellen zu bringen und zwar nur soweit erhellen zu lassen, dass die möglichen « verwandten Wesenszüge » verständlich werden. Wir wollen

ეროვნული ბიბლიოთეკა

hoffen, dass die Musikwissenschaft und Völkerkunde hieran Interesse finden und diesen Fragenkomplex zum Gegenstand ihrer Untersuchung machen.

Uns dürfte es hier genügen, durch *einen* Hinweis auf Gesang und Musik der Völker Europas die Aufdeckung ihrer verwandten Wesenszüge den Gesang und die Musik betreffend möglich erscheinen zu lassen.

Man denke an italienische Zampona (= Cornamusa = Dudelsack) und Piffera (=Oktavpfeife) und an die Zampognari (Dudelsackspieler) und Pifferari (Pfeife-Spieler) in Bekleidung der Abruzzenhirten, wie diese von Hunderten von Jahren getragen haben, und man wird gleich an die georgischen Sasamdari (Dudelsack), Mesasamdre (Dudelsackspieler), Stwiri (Pfeife-Instrument) und Mestwire (Pfeifespieler) erinnert. Man wird daran erinnert wie drüben in Georgien und hier in Italien die Dudler ihre im Hochgebirge gelegene engere Heimat verlassen und ins Tal zum religiösen Fest eilen, um mit ihrer musikalischen Darbietung andere zu erfreuen und nebenbei auch etwas zu verdienen. Die georgischen Dudler verbinden ihre Musik mit Gesang-Darbietung. In Italien kommen die Zampognari und Pifferari, so wie vor Hunderten von Jahren, vom Gebirge in die Städte — vor allem nach Neapel und Rom — während der sogenannten « novena », also jeweils acht Tage vor den Festen der Immaculata und Weihnachten. Sie werden von Familien abonniert je eine Serenade in der Frühe und eine am Abend vor ihrem Marien-Hausalter abzuhalten. Stendhal berichtet in seinen « Römischen Spaziergängen » 1828 : « Es sind rauhe Bauern, mit Schaffellen bekleidet, die aus den Abruzzen herabkommen, um den Madonnen Roms zu Weihnachten Serenaden zu bringen ».

Wir erweitern unseren Betrachtungskreis, wenn wir uns daran erinnern, dass es Dudelsack-Instrumente und Dudler und die Pfeif-Instrumente und Pfeifer in Europa nicht nur in Italien und Georgien gibt, sondern auch in anderen Gegenden. Das bekannteste Land des Dudelsackes, dieses wirklich archaischen Musik-Instrumentes, ist doch Schottland. Wir erweitern unseren Betrachtungskreis noch mehr, wenn wir die Ansicht hier mitzuteilen wagen, dass mansche georgischen archaischen Volkslieder mit dennen Islands verwandte Züge aufweisen, eine Ansicht, die durch eine strenge musikwissenschaftliche Untersuchungsmethode nachzuprüfen die Mühe lohnen würde.

Wenn man in den entlegensten Winkeln Europas, wie in Schottland, Italien, Kaukasus und in den Alpen dasselbe altertümliche Musikinstrument, wie den Dudelsack, findet, der in diesen Ländern für ein nicht eingeführtes Instrument erklärt wird, so erhebt sich die Frage, ob es sich nicht lohnte, zu untersuchen, welche Beziehungen zwischen der Musik der einzelnen Völker Europas bestehen. Bereits eine erste Betrachtung dieses Problems ergibt, dass Europa eine einheitliche Musik besitzt, die in seinen verschiedenen Völkern nur verschiedene Abarten darstellt. Die Umwelt Europas hat eine ganz ander Musik. Um ein Beispiel zu bringen, sei erwähnt, dass die europäischen Lieder vielstimmig gesungen werden, während die Lieder des anliegenden Asiens einstimmig aufgebaut sind. Die geographischen Grenzen der europäischen Musik fallen mit denen der archäologischen Fundstätten fast zusammen. Die Verwandtschaft der georgischen Musik z.B. mit der ukrainischen und dieser beiden wiederum mit der donauländischen, nord-und westeuropäischen ist kein Zufall, sondern ein Zeichen dafür, dass es sich hier um ein und dieselbe Musikwelt handelt, die auf eine seelische Verwandtschaft der Völker hinweist, von denen diese europäische Musikwelt gebildet und getragen wird.

ЭКЗЕМПЛЯР
ОБЪЕДИНЕНИЯ

Rechtsauffassung.

Auch in der Rechtsauffassung zeigen die europäischen Völker Verwandtschaft. Der Einfluss des griechischen oder des römischen Rechtes in der Entwicklung Europas war bedeutend. Auch das Germanenrecht fand seine Ausbreitung nicht nur in eigenen Gebieten, sondern weit darüber hinaus. Es soll hier nur ein Beispiel erwähnt werden.

Das Magdeburger Recht ist eines der mittelalterlichen Stadtrechte, die sich seit dem 11. Jahrhundert aus kaiserlichen und landesherrlichen Privilegien (Handfesten), Gewohnheitsrechten, Weistümern und Satzungen entwickelt haben. Und wie die Stadtrechte im allgemeinen auf die Landrechte sich stützten und diese an die neue städtische Wirtschaft anpassten, so lag dem Magdeburger Stadtrecht der Sachsenspiegel, das älteste deutsche Rechtsbuch, zugrunde. Niedergelegt wurde es vor allem in den « Rechtsbüchern von der Gerichtsverfassung » und dem Magdeburger « Schöffenrecht », die unter dem Namen des « Sächsischen Weichbildes » gegen Ende des 13. Jahrhunderts zusammengefasst wurden. Dieses Magdeburger Recht, das sich über Polen, Litauen, Weissruthenien und die Ukraina bis in das Gebiet von Poltawa und Charkow und in den Donauraum bis nach Siebenbürgen ausgedehnt und bis zum 19. Jahrhundert sich als geltendes Recht behauptet hat, hat sich in das Rechts-, Wirtschafts- und Gesellschaftsleben im Raume zwischen Ostsee und Schwarzem Meer tief eingeprägt, indem es Vorbild wurde nicht nur für die deutschen Städte im osteuropäischen Raum. sondern auch für die Städte polnischer, litauischer, weissruthenischer, ukrainischer Nationalität, und nicht nur für die Städte, sondern auch für das Bauerntum und den Adel. Überall, wo das deutsche Recht zur Geltung kam, wurde die Bildung von freien Ständen im Sinne organischer Glieder der Volks- und Staatsgemeinschaft angebahnt, die « Sicherung des Gleichgewichts zwischen den Rechten und Pflichten der bäuerlichen Siedler einerseits, der ihnen übergeordneten Gewalten andererseits [1].

Ursprünglich geschah die Einführung des deutschen Rechts in Polen durch die deutsche Kolonisation, die sich für Polen schon seit dem Beginn des 12. Jahrhunderts nachweisen lässt. Diese Bindung des deutschen Rechts an den deutschen Menschen löste sich bald auf, indem die polnischen Landes- und Grundherren um die Wende vom 13. zum 14. Jahrhundert das deutsche Recht auch an die polnischen Siedlungen in Stadt und Land zu verleihen begannen.

Zu gleicher Zeit wie in Polen hatte das Magdeburger Recht auch in der Ukraina, und zwar im galizisch-wolhynischen Königreich, Fuss gefasst. Die Einverleibung Galiziens in den polnischen Staatsverband (1352) beschleunigte die Ausbreitung des deutschen Rechts. Das Magdeburger Stadtrecht wurde in den Dienst der polnischen Kolonisierung der ukrainischen Gebiete gestellt.

Das Magdeburger Recht hat auch im litauischen Staat Eingang gefunden, der seit der Mitte des 14. Jahrhunderts seine Macht auch über die weissruthenischen und ukrainischen Gebiete ausgedehnt hatte. Seit dem 16. Jahrhundert greift das Magdeburger Recht auch auf die linksufrige Ukraina über und erreicht im 17. Jahrhundert das Gebiet von Poltawa und Charkow. Das unter polnischer Herrschaft in die Ukraina eingedrungene Magdeburger Recht wurde nach dem

[1] Dr. Heinrich Felix Schmidt, *Das deutsche Recht in Polen*; in Deutschland und Polen herausgegeben von Albert Brackmann, München und Berlin 1933, S. 71.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Aufstand Bogdan Chmelnitzkis auch von diesem und dem Protektor des neuentstandenen Kosakenstaates, dem Moskauer Zaren, bestätigt und auf alle Städte der linksufrigen Ukraina ausgedehnt.

Das Magdeburger Recht begann allmählich auch auf die Kosaken Einfluss zu gewinnen, auf ihre Rechtsbegriffe und ihre Gerichtsordnung, und man hat sich in der Ukraina des Magdeburger Rechts nicht nur in den Stadtgerichten bedient, sondern auch in den Regiments- und Hundertschaftsgerichten der Kosaken selbst. Das Magdeburger Recht ist auch in das ukrainische Recht bei dessen Kodifizierung in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts aufgenommen worden, und es hat die ukrainische Lebensordnung weiterhin bestimmt, bis die Petersburger Regierung um die Mitte des 18. Jahrhunderts auch das von den Ukrainern zäh verteidigte Magdeburger Recht durch Zwang beseitigte. In Westpolen und in Deutschland wurde das Magdeburger Recht der neuen Städteordnung zum Opfer gebracht.

Memel, Reval, Nowgorod und die livländischen Landstädte hatten nicht das Magdeburger, sondern das Lübische Recht, eine verwandte und parallele Entwicklung zum Magdeburger Recht.

Als ein anderes Recht Europas sei das georgische Recht erwähnt. Das georgische Recht ist uralt. König Wachtang VI. veranstaltete als Kronprinz und stellvertretender Regent (1703-1706) eine Sammlung der in Georgien herrschenden Gesetze. Sie umfasste : griechische (byzantinische) Gesetze, armenische Handelsgesetze, das Gesetzbuch des georgischen Königs Georg V, des Strahlenden (1318-1346), das Gesetzbuch Bekos (1361 bis 1391), des Herrschers von Samzche-Saathabago (Teilfürstentum von Südgeorgien) und als siebenten Teil das von ihm selber *auf Grund der lebendigen uralten Rechtsbräuche verfasste Gesetzbuch*. In einer Vorrede zu diesem Gesetzbuche gab er diesem vor allen übrigen Gesetzbüchern der von ihm veranstalteten Gesetzessammlung den Vorzug. Über die Bedeutung dieses Wachtangschen Gesetzbuches für die Erkenntnis der europäischen Rechtsauffassung äussert sich der französische Rechtshistoriker Darest : « Dieses Gesetzbuch ... lässt uns besser verstehen, was die Griechen zur Zeit Homers bis Drakon, die Römer in prähistorischer Zeit, die Gallier vor Caesar, die Germanen in der Epoche der Völkerwanderung, die Russen (gemeint ist das Grossfürstentum Kiew) unter der Herrschaft Jaroslaws und die Skandinavier im 13. Jahrhundert waren ». [2].

Verwandte Wesenszüge im Mythos.

Zur Erhellung der verwandten Wesenszüge der Völker Kaukasiens mit den anderen Völkern Europas dürften die Mythen treffliche Dienste leisten.

In diesem Abschnitt wollen wir uns zu Sage und Dichtung von Göttern, Helden und Geister der Völker Europas wenden, um aus diesen Mythen sprechende Geistes- und Glaubenshaltung ins Tageslicht treten zu lassen und aus ihnen zugleich die sagen- und götterkundigen und auf sie bezogenen Lebensäusserungen verwandter Wesenszüge der europäischen Völker herauszuhören und herauszulesen. Wir streben nicht eine systematisch verknüpfte Gesamtheit der mythischen Überlieferungen Europas an. Unter dem Gesichtswinkel

[2] Rod. Darest, *Histoire du Droit*, Paris 1896, S: 135 ; zitiert bei Karst, *Le code de Vachtang* VI, Bd. I, Strassburg 1934, S. 2.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

unserer Problemstellung betrachtet, gestatten die Mythen in ihnen den *symbolischen Ausdruck* gewisser gemeinsamer Urerlebnisse europäischer Völker kennen zu lernen. Für jedes Volk erscheint diese Zeit als Urzeit, als die Zeit seines Ursprunges, als die Zeit der Geschehnisse, die sich hinter dem Horizont oder am Horizont seiner Urgeschichte ereigneten. Die hier hervortretenden Begriffe, insbesondere die diesen Begriffen zugrunde liegenden Geschehnisse sind rational unerfassbar und unbegreiflich, aber wir haben sie ehrfürchtig hinzunehmen und als solche darzustellen.

Das Thema « Versuch einer Deutung der Paralellen der romanischen Baukunst » schreibt uns die Grenzen und das Ziel unserer Betrachtungen in Bezug auf den Mythos vor. Die Grenzen werden ausserdem durch den Raummangel des Druckes bestimmt. Das Hauptziel liegt wohl in der historischen Darstellung der europäischen Zusammenhänge, die im Mythos der europäischen Völker hervorleuchte. Wir haben einmal die Gelegenheit gehabt jene Beziehungen europäischer Länder kennen zu lernen, die im griechischen Argonauten-Mythos [3] sichtbar werden. In erster Linie tritt darin das Verhältnis zwischen Griechenland und Georgien (Kolchis) in den Vordergrund. Die Wanderungswege der Argonauten unter der Führung Jasons und ihre Verfolgung durch die Kolcher, welche von Absirtus vom Sohn des Kolcher-Königs (Sohn der Sonne) Aetes befehligt wurden, werden die wichtigsten Kommunikationswege Europas als Ausdruck des europäischen Weltbildes der damaligen Griechen aufgedeckt.

Es ist kein Zufall, dass die alten Griechen ihre mythologischen Gestalten mit dem Kaukasus verbunden haben. Prometheus wird an den Kaukasusgipfel angekettet; Phrixos entkommt seiner Stiefmutter und sucht Schutz bei dem Kolcherkönig Aetes, bei dem Sohn der Sonne; der Argonautenzug fährt nach Kolchis. Darüber hinaus bezeugen noch weitere Denkmäler eine uralte Verwandtschaft der Mythologien vom Kaukasus bis zur Nordsee. Auch hier sehen wir e i n e mythologische Welt, verwandte seelische und geistige Impulse der Völker Europas, eine ähnliche innere Morphologie der Völker des Kaukasus, des Don, des Dnjepr, Zentral-, West- und Nordeuropas bis zum Atlantischen Ozean, ungeachtet dessen, dass uns heute jedes Volk als in sich abgeschlossen erscheint.

Aus der Fülle dieser Volksmythen greifen wir jene heraus, die die Bedrohung der Welt durch ein Ungeheuer zum Gegenstand haben. Dieses Ungeheuer wird in ganz Europa durch einen « gefesselten Riesen » dargestellt.

« Das Kaukasusgebirge gehört zu den gewaltigsten in der Welt. Als ein ungeheurer Kamm — 3000 Meter hoch — erhebt es sich ungewöhnlich steil über der transkaukasischen Ebene. Und über den Bergkamm hinaus ragen ein paar gewaltige ausgebrannte Vulkane : der Kasbek in der Mitte, nahe der einzigen grossen Strasse über das Gebirge (die Georgische Heerstrasse); und weiter nach Westen der Elbrus, der höchste Berg unter ihnen allen (5643 Meter) ... Eine Welt seltsamer, zum Teil uralter Vorstellungen ist hier zu Hause ...

In diesen Berggegenden gedeihen die Vorstellungen von dem gefesselten Riesen, der immer wieder die Erde erschüttert und sich einst losreissen wird zur Vernichtung des Menschengeschlechts. Nirgends wachsen die Ragnarök-Vorstellungen so üppig, immer wechselnd von Bezirk zu Bezirk und an verschiedene Felsen geknüpft, und doch so weit zusammenhängend, dass wir die verschlungenen Fäden der Entwicklung von einer Gegend zur anderen verfolgen können [4].

[3] A. Nikuradse, Bedi Kartlisa, N° 21-22, S. 7. Paris 1956.

[4] Axel Olrik, *Ragnarök, Die Sagen vom Weltuntergang*, Berlin-Leipzig 1922, S. 133 f.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Diese Weltzerstörungs- und Weltwiedergeburtsvorstellung ist bei allen Völkern Europas wiederzufinden. « ... Die Gottheit wird einen Ausweg und ein Versteck wissen, um durch einen, wenn auch noch so kleinen Überrest die Menschheit als solche zu retten [5] ». « Selbst wenn die regin (oder besser die oesir, die Asen) in ragna-rök sterben, wird der Gottheitsbegriff durch Vitars Sieg gerettet. Und mit dem Siege werden die Werte gerettet, die man an die Götter zu knüpfen pflegte : sie sind reich an Mut, Kraft und Weisheit, und bei all diesen Fähigkeiten geeinigt unter der Macht des Willens und der Erkenntnis, und daher auch imstande, zusammenzuwirken zu einem gemeinsamen Ziel ; deshalb auch geschmückt mit einem Schimmer von Schönheit, weil Einklang in alledem ist — im Gegensatz zu der ungeheuren Grösse, der ungeheuren Kraft, dem ungeheuren Wissen der Riesen, worüber jedoch das Zerstreute und Unbeherrschte lagert, das Zügellose, Unvorsichtige, Prahlende, Grausame, Hässliche, alles, was nicht nach einem Ziel strebt, in dem alle Fähigkeiten sich begegnen [6]. Das Edle, des Lebenszieles Bewusste siegt in dem Volksmythos der Europäer. Im georgischen heiligen Georg, — in Georgien auch als Weisser Georg bekannt — dessen Kult auch einen stark ausgeprägten vorchristlichen Kult darstellt, wird der göttliche Held verkörpert. In seinem Kampfe gegen den Drachen prallen zwei Welten hart aneinander ; Unhold und göttlicher Held ringen auf Leben und Tod. Auch im Kampfe Vidars mit dem Fenriswolf stehen diese zwei entgegengesetzten Welten einander gegenüber. Held und Ungeheuer. In beiden Fällen siegt das Göttliche.

Dieselben Motive vom « gefesselten Riesen » des Kaukasus finden wir bis zu den entlegensten Völkern Nordeuropas verbreitet. Sie sind in der Mythenwelt des Ragnarök im gefesselten Loki wiederzufinden.

Die in der Krim und in Nordkaukasien sesshaft gewordenen Germanen nahmen frühzeitig am kulturellen Leben des Schwarzmeerraumes teil. Es knüpften sich zwischen Kaukasus und den Goten vielseitige Beziehungen an, die ihren Niederschlag in kaukasischen wie auch in germanischen Quellen gefunden haben [7].

So geht aus den von Schora Bekmursin gesammelten Sagen und Liedern hervor, dass der König des Antenvolkes (der Tscherkessen) Baksan im Kampf gegen die Guts fiel. Nach Axel Olrik entspricht Gut dem Namen Gutans, den die Goten sich selber gaben, und der Name des gefallenen Helden Baksan dem von Jordanes überlieferten Namen des Antenkönigs Boz. Nach dem Zusammenbruch des gotischen Reiches wurde ein Grossteil der Goten nach dem europäischen Westen abgedrängt.

Die Goten der Krim und des Kaukasus behaupteten ihr politisches Dasein jedoch noch mehrere Jahrhunderte hindurch. Sie führten die Kämpfe gegen die Hunnen weiter fort. Als Führer dieses Kampfes wird in den Quellen der Amaler Vinithar genannt. Zwei grosse Schlachten hatte Vinithar gewonnen. Die dritte und entscheidende Schlacht zwischen den Ostgoten und den Hunnen fand im Kolcherlande am Flusse Erak [8] (Rion) statt. Über diese letzte Schlacht des

[5] ebenda, S. 458.

[6] ebenda, S. 460 f.

[7] In schriftlichen Quellen (Georg. Annalen, Jordanes) und in Sagen.

[8] Constantinus Porphyrogenitus, De administrando imperio, K. 45, berichtet, dass der « Erax Phasis genannt wird ». Im Altertum wurde der georgische Rion bekanntlich als Phasis bezeichnet (s.a. Olrik, Ragnarök, S. 466). Als Phasis wurde auch ein Nebenfluss des Araxes in der Gegend unweit seines Ursprungs bezeichnet.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Vinithar berichtet Jordanes (Getica, K. 48) : « In der dritten Schlacht aber, da beide Parteien sich am Flusse Erak getroffen hatten, tötete Balamber ihn durch Überrumpelung, indem er Vinithar durch einen Pfeilschuss in den Kopf verwundete. Danach nahm er dessen Nichte Vadamerka zur Gemahlin und beherrschte nunmehr das ganze Gotenvolk, das in Frieden und Untertänigkeit lebte, jedoch so, dass sie immer unter einem eigenen Oberhaupt, wenn auch nach der Wahl der Hunnen, standen ».

Wie ist die Tatsache zu erklären, dass der Kampf zwischen Vinithar und Balamber in Georgien (Kolchis) am Flusse Phasis, also auf fremdem Boden, stattfand ? Denn weder georgische noch andere Quellen geben uns Anhaltspunkte dafür, dass die Hunnen oder die Goten um jene Zeit im Besitze der kolchischen Gebiete waren.

An eine Bundesgenossenschaft zwischen Kolchern und Hunnen kann auch nicht gedacht werden. Aber umgekehrt : an ein gotisch-kolchisches Bündnis gegen die Hunnen; denn sie bedeuteten für beide Teile eine gleiche Gefahr. Versuchten doch die Hunnen immer wieder — bald über den Kreuzpass (Darial), bald über Derbent — in Georgien einzubrechen [9].

Die Welt des Schwarzen Meeres und des Kaukasus fand auch im nordgermanischen Sagengut lebendigen Widerhall. Bekannt ist die von Snorre Sturluson und von Saxo Grammaticus überlieferte Sage von Odins Heimkunft. Snorre erzählt : « Der Tanais, vordem Tanaquisl oder Vanaquisl genannt, kommt vom Norden her aus den Gebirgen und fällt in das Schwarze Meer. Die Landschaft zwischen den Mündungen dieses Stromes hiess Vanaland oder Vanaheim; die im Osten desselben liegende Gegend aber Asaland oder Asaheim, und die Hauptstadt (höfudborg) darin Asgard. In dieser Burg, die eine grosse Opferstätte war, sass der kluge und streitbare Odin, der sich mehrere, auch entfernte Reiche unterworfen hatte. Die Vanen hatte er mit Krieg überzogen und, da sie ihr Land tapfer verteidigten, ein Bündnis mit ihnen geschlossen, zufolge dessen einer von Odins Volk (den Asen) Anführer (Vorsteher) in Vanaheim ward. Zu jener Zeit unterjochten die römischen Feldherren viele Völker, und manche Fürsten derselben verliessen ihr Eigentum. Odin setzte seine Brüder über Asgard, er selbst aber zog mit seinen Diar (Opferpriestern und Richtern) und mit einem starken Heer siegreich durch Gardariki (Russland) und Saxland (das nördliche Deutschland) nach Schweden, wo er sich niederliess und in der Gegend von Altsigtuna einen grossen Tempel erbaute [10].

Der Historiker Philipp Krug gibt hierzu folgende Erläuterungen : « Snorres Asaland ist die Gegend am Palus Maeotis zwischen dem Don und dem Kuban, welche bei dem um das Jahr Chr. 19 schreibenden Strabo 1, VII (ed. Tzsch. 402) und IX (368) « Asia » im engsten Sinne des Wortes heisst; die Asgarder oder Asburger (Ἀσπουργιτυοι) bewohnen nach ihm einen Raum von 500 Stadien zwischen den Städten Phanagoria und Gorgippia (s. Bes. Stephanus 184); Vanaheim ist Strabos berühmtes, dem Flusse gleichnamiges Emporium Tanais. welches ein Freund der Römer, der Bosporanenkönig Polemon I., verheerte, der nachher auch die Aspurgianen in ihren Sitzen auf Taman selbst anfiel, aber von ihnen gefangen ward und das Leben verlor. Dies geschah unter der Regierung des Kaisers August ganz im Anfange unserer Zeitrechnung.

[9] Hunnenkämpfe unter Artschil und Wachtang (georgische Könige 429-437 und 446-399).

[10] Snorre, I. c. 1.2.5.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Aus dem Beinamen Ἀπουργου (des Asburgers) jedoch, den einer der ersten Nachfolger oder Verwandten Polemons, vielleicht sein Tochtermann Kotys, auf den Münzen führt, welche die Römer ihm zu Ehren prägen liessen, wird es wahrscheinlich, dass er Polemons Tod gerächt und, glücklicher als dieser, die Asgarder bezwungen und ihrer Unabhängigkeit ein Ende gemacht habe»[11].

Die in der Sage nachklingenden Beziehungen zwischen Norddeutschland und Skandinavien und den Gebieten des Kaukasus und des Schwarzen Meeres werden durch Ergebnisse der Vorgeschichtsforschung in weitem Umfange bestätigt. Wir wiederholen hier, was Salin im Zusammenhang mit dem auf Grund der Ausbreitung der germanischen Fibeln von ihm festgestellten, von Kaukasien und von d. Krim ausgehenden nord- und südgermanischen Kulturstrom bemerkt hat: «Mehr als einmal hat es mir bei meinen Studien über die religiösen Anschauungen der Vorzeit in Skandinavien scheinen wollen, als ob die alte sowohl von Saxo Grammaticus als auch in der jüngeren Edda und Heimskringla erwähnte Tradition von der Einwanderung Odins und der Asen in den Beobachtungen hinsichtlich des nordgermanischen Kulturstromes in gewisser Weise mehr und mehr eine Stütze gewinnen könnte; bis zu welchem Grade, lässt sich gegenwärtig noch nicht sagen. Dass aber in der Tradition ein Kern von Wahrheit steckt, dass sie nicht lediglich eine gelehrte und unkritische Mittelalterkonstruktion ist, dürfte unbestreitbar sein»[12].

Im folgenden sollen nur einige Hinweise gegeben werden, in welcher Richtung die zukünftige Forschung diesbezüglich u. E. am ehesten erfolgreich sein müsste.

Die Verbindung zwischen dem germanischen Norden Europas und dem Kaukasus hat noch in manchen Dichtungen und Sagen der Germanen einen Niederschlag gefunden. So im *angelsächsischen Beowulf*, in dem das Wort «entisc» erscheint. Olrik, einer der grossen Forscher germanischer Vergangenheit, fasst das in angelsächsischen Dichtungen vorkommende Wort «entisc» gleich «antisch» auf[13].

Er weist darauf hin, dass die antischen (kaukasischen) Waffen (antische Schwerter, antische Helme usw.) in Nordeuropa Verbreitung gefunden hatten. Im Beowulf werden Waffen und Kleinodien als antische bezeichnet: «Hygelâcs kühner Degen liess seine breite Klinge, sein altes riesisches Schwert und seinen antischen Helm hereinbrechen über den Schildwall» (entiscne helm 2980); «alte Arbeit der Antier» ist sowohl das Schwert, das Beowulf aus der Tiefe heraufholt (enta œrgeweorc 1680), als der Schatz der Recken im Grabhügel (eald enta geweorc 2775), ja sogar die Schatzhöhle ist enta geweorc (2718)».

«Es dürfte nun bekannt sein, dass die älteste Dichtung — namentlich die der Angelsachsen — der wirklichen Waffenausstattung der Völkerwanderungszeit weit näher steht, als man nach den anscheinend phantastischen Zügen erwarten sollte. Wir sind also vielleicht berechtigt, einen Aufschluss ähnlicher Art über die Herkunft der Heldenwaffen zu erwarten... Während der siegreichen Kämpfe der Goten mit den Anten müssen sie sich köstlich geschmiedete, orientalische Waffen angeeignet haben, die das kriegerische Tscherkessenvolk sich

[11] Philipp Krug, Forschungen in der älteren Geschichte Russlands, II. Teil, St. Petersburg 1848, S. 466. S. auch Snorri Sturlusons Weltkreis (Heimskringla), übersetzt und erläutert von Ferdinand Wachter, Bd. I. Lpz. 1835. S. 11.

[12] Bernhard Salin, Die altgermanische Tierornamentik, Stockholm 1904, Neue Auflage 1935, S. 148.

[13] Axel Olrik, *Ragnarök, die Sagen vom Weltuntergang*, Berlin und Leipzig 1922, S. 476.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

wohl damals wie in neuerer Zeit eifrig zu beschaffen strebte». Die Tscherkessen nennen sich selbst Adyge, auf griechisch-kaukasisch Atiche oder Antike. Ptolemäos bezeichnet den Volksstamm auf beiden Seiten des Kuban im Nordkaukasus als Antikai. Bei Strabo finden wir für den Arm des Kuban die Bezeichnung Antikitis. In den Heldengesängen bezeichnen die Tscherkessen sich immer als Anten. Nach Orlik muss der Name Antikai (= Adyge) eine Ableitung von Anten sein [14].

Auch Prokopius, der den Kaukasus recht gründlich beschrieben hat, spricht (in Bellum gothicum, Kap. 4) von den Antai im Gebiet nördlich des Kaukasus, östlich der Donmündung.

Nach Prokopius fanden im Lande der Anten heftige Kämpfe zwischen den Goten und den Hunnen statt. Jordanes erzählt (Getica, Kap. 48), dass, obwohl die Ostgoten nach dem Tode des Königs Ermanrich in Abhängigkeit von den Hunnen geraten waren, der Ostgote Amaler Vinithar die Abzeichen seines Fürstenranges behielt.

Dieser Vinithar soll in das Land der Anten eingebrochen sein. Es scheint, dass Vinithar auch noch weiter in den Kaukasus eingedrungen ist [15]. Am Flusse Erak verlor er im Kampfe gegen die Hunnen das Leben [16].

Auf die Stellung der Kaukasusgoten zu den Kaukasiern wirft die Tatsache ein besonderes Licht, dass die Georgier ursprünglich (ebenso wie die Goten) Arianer waren. Auch in späteren Zeiten scheint eine enge kirchlich-religiöse Verbindung zwischen den Kaukasusgoten und Kaukasien bestanden zu haben [17]. Georg Chuzes-Monasoni (Mönch-Presbyter, 11. Jahrhundert) berichtet in der Lebensbeschreibung des heiligen Georg vom Heiligen Berge (Athos) (georgisch) über einen Disput des Heiligen mit dem Patriarchen und den Kirchenwürdenträgern von Antiochien, in dem der heilige Georg die Gesetzlichkeit der Autokephalie (der Selbständigkeit) der georgischen Kirche bewies. In der wiedergegebenen Rede des heiligen Georg heisst es: «Es war eine Zeit, wo es in Griechenland keine Orthodoxie mehr gab und Johannes von Gotien in Mzchetha [18] zum Bischof geweiht wurde, wie im grossen Synaxarion geschrieben steht».

Die Beziehungen zwischen den Goten und Kaukasiern müssen noch lange fortgedauert haben; hören wir doch ausführlich darüber bis ins 16. Jahrhundert hinein. Nach der Einnahme der Krim durch die Türken 1475 wurden von diesen

[14] Olrik a.a.O., S. 464.

[15] Vgl. oben Grossgotenreich, S. 30 ff.

[16] Olrik, S. 465. Jordanes erwähnt in seinem Werk «Getica» auch die Antes an der nordwestlichen Ecke des Schwarzen Meeres. Sie wären nach Olrik nicht dieselben, die Jordanes im Kaukasus als Anti bezeichnet (Olrik, S. 466). Marquart geht noch weiter und bezieht alles, was Jordanes im Zusammenhang mit den Kaukasusanten sagt, auf die Anten, die am Ufer des Schwarzen Meeres zwischen dem Dnjestr und Dnjepr sassen. Marquart sucht dementsprechend den Fluss Erak zwischen dem Dnjepr und dem Dnjestr (Osteuropäische Streifzüge, S. 367). Diese Ansicht Marquarts scheint aus seiner Unkenntnis der kaukasischen Quellen, die Olrik benutzt hat, zu stammen. Wir glauben aber auch, dass Olriks Trennung der Kaukasusanten von den Anten zwischen Dnjepr und Dnjestr nicht zu Recht besteht (vgl. oben S. 54). Freilich werden die Anten, die zwischen dem Dnjepr und dem Dnjestr sassen, Volkselemente dieses Raumes in sich aufgenommen haben, Der Name Tscherkessen stammt sicher von dem Namen Cercetae, einem alten Volksstamm im Nordkaukasus, wo heute tscherkessische Gebiete liegen.

[17] Rostovcev, Antičnaja dekorativnaja zivopiš na Jugě Rossii, Petersburg 1914. S. 272.

[18] Sitz des georgischen Kirchenhauptes.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

im Jahre 1484 auch die Goten, die bis zu den Tscherkessen hin wohnten, unterworfen. Peucer [19] und Melanchthon [20] berichten auf Grund von Nachrichten zeitgenössischer Gewährsmänner von einer germanischen Sprache in Kolchis und von einem Gotien bei Kolchis [21]. Bei Melanchthon heisst es : « Ad hodie Gottia nominatur regio, vicina Colchicae, et sunt in Taurica Gotti linguam Germanicam renitentes » [22], — ein Zeichen dafür, dass es im 16. Jahrhundert nicht nur die Tauriengoten, sondern auch die Kaukasusgoten in der Nachbarschaft von Kolchis gegeben haben muss. Peucer weiss zu berichten : « In Colchidae adhuc usurpari linguam Germanicam sunt qui constanter affirmant » [23]

Das wenige Gesagte soll hier genügen, um anzudeuten, wie weit die europäischen Völker einer und derselben mythologischen Welt ausgebreitet sind. Freilich haben auch andere Völker ähnliche Vorstellungen : so die Perser beispielsweise die Vorstellung von der « gefesselten Schlange » und die Tataren, Esten, Russen von dem « gefesselten Raubtier » [24]. Der « gefesselte Riese » soll jedoch nach Olrik nordischen Ursprungs sein. Wenn die georgischen Amiranisagen in den griechischen Prometheussagen und nordeuropäischen Lokivorstellungen und die tscherkessischen Waffengattungen im angelsächsischen Beowulf ihren Widerhall finden, wenn der griechische Mythos seinen Schauplatz grösstenteils nach dem Kaukasus verlegt, so dürfte man geneigt sein, anzunehmen, dass, wenn diese Mythen, Legenden, Überlieferungen tiefgehende verwandtschaftliche Grundzüge aufweisen, dann auch zwischen den Schöpfern und Trägern dieser Mythen, Legenden, Überlieferungen die gleichen tiefen Zusammenhänge bestehen müssen.

D. *Versuch einer Deutung.*

I. *Die ersten Feststellungen.*

Der Auflockerung des Bodens zur Deutung der Sedlmayr'schen Parallelen wollen wir uns stufen- und gebietsweise nähern.

Halten wir in diesem Sinn eine erste Umschau, so lässt sich feststellen, dass es sich bei den Völkern der romanischen Baukunst um Völker handelt, welche im Altertum

1) *der hellenischen Kultur- und Wirtschaftsgemeinschaft* (*Lebensgemeinschaft*).

angehörten. Bereits im 1. Jahrhundert v. Chr. werden die Gegenden der romanischen Baukunst dem römischen Reich einverleibt. Zu dem in der hellenischen Lebensgemeinschaft zur Entfaltung gekommenen Kulturgut trat hinzu

2) *die Lebensentfaltung auf dem Boden und innerhalb der Lebensordnung des alten Römischen Reiches.*

Mit diesem Vorleben und mit den während dieses Vorlebens entfalteten und erworbenen geistigen und seelischen Fähigkeiten und Lebenserfahrungen traten die Völker des alten Rom in das Mittelalter ein, allerdings unter veränderten

[19] Peucer, Chronicon Carionis, Quarta pars, Frankfurt a. M. 1588.

[20] Vasil'ev, a.a.O. 1927, S. 282.

[21] Loewe R., Die Reste der Germanen am Schwarzen Meer, Halle 1896, S. 46.

[22] Ebenda, S. 44.

[23] Ebenda, S. 45.

[24] Axel Olrik, Ragnarök, S. 133.

ՅԱՄՈՅԵՐԻ
ՀՈՍՔՈՎՈՒՄ

politischen, wirtschaftlichen und kulturellen Verhältnissen. Das alte Römische Reich war nicht mehr in der Lage, gegen den Ansturm der Völker von aussen — von Nordwesten, Nordosten und schliesslich von Süden — standzuhalten. Die Ordnungsmacht des Reiches wurde erschüttert und sein Machtbereich im Verlaufe von Jahrhunderte währenden Kämpfen auf Ostrom eingeschränkt. Diese jahrhundertelang dauernden Kämpfe leiten allmählich eine neue weltpolitische Situation ein. Das Altertum klingt aus und ein neues Zeitalter formt sich nach und nach im Kampfe gegen die Völker, die sich aus dem Fernen Osten (mongolische Völkerschaften) und aus den südöstlich vom alten Römischen Reich gelegenen Gegenden (Araber) in Bewegung gesetzt hatten und grosse Gebiete des Reiches im Westen, Süden und Osten an sich rissen. Der Rest des Reiches, Ostrom (Byzanz), auf dem gesamtrömischen Anspruch verharrend und für die Aufrechterhaltung der alten Machtordnung und Tradition peinlich bemüht, hatte gerade genug zu tun gehabt, sich gegen die Araber im Süden und Südosten und im Norden gegen die Hunnen, Bulgaren, Chasaren, Magyaren, Petschenegen, Kumanen zu wehren. Die Völker auf dem Boden des alten Rom, die westlich von Byzanz (germanische und romanische Völker) und östlich von ihm (kaukasische Völker) gelegen waren, waren gezwungen, ihre schicksalbestimmenden Kämpfe gegen die eingedrungene Macht aus eigener Initiative und Kraft zu führen. Sollten diese Kämpfe auf weite Sicht und mit Erfolg bestanden werden, so mussten sie eine eigenständige Macht begründen und stärken. Im Kampfe gegen den äusseren Feind stieg die eigene Machtordnung der Länder des alten Römischen Reiches westlich und östlich von Byzanz empor und festigte sich nach und nach aus eigener Kraft und eigenen Möglichkeiten. So ergab sich

3) *für die Völker, die auf dem Boden des alten Römischen Reiches westlich und östlich von Byzanz ganz auf sich gestellt waren und die aus eigener Kraft und eigenen Lebensmöglichkeiten die neue Situation meistern mussten, eine neue, ihnen gemässe und eigenständige Entfaltung,*

während

4) *Byzanz als Hüter der Reichsidee des alten Rom auf der alten Macht- und Lebensordnung verharrte.*

Neben den weltpolitischen Geschehnissen, die das Altertum beendeten und das neue Zeitalter, das Mittelalter, einleiteten, begründete der Sieg des Christentums und damit der Sieg seiner Lebensinhalte und seiner Lebensordnung im Geistigen, Seelischen und Religiösen auf der ganzen Weite des Römischen Reiches und später auch über seine Grenzen hinaus, eine neue historische Epoche, das Mittelalter; neue Massstäbe und Normen für das gesamte Leben und seine Ordnung. Und das galt für alle Gegenden und Völker des alten Römischen Reiches : Für die Völker westlich und östlich von Byzanz war die Situation jedoch eine andere : diese neue, sich vom Religiösen herleitende Lebensordnung war mit jener neuen Ordnung, welche vom staatlich-politischen her (Lehnswesen) geprägt wurde, eng verquickt.

Die christliche Lebensordnung war nicht vom Staat, der Gesellschaft, Kunst und anderen Lebensgebieten isoliert, sondern sie befruchtete alle Lebenssphären und verflocht sich mit ihnen. Und womit sie sich verflocht und was sie befruchtete war östlich und westlich von Byzanz anders als in Byzanz selber bzw. bei denVölkern, die sich im unumschränktenbyzantinischen Einflussgebiet befanden. Um diese andersartige Verflechtung der christlichen Lebensordnung mit der politischen in Byzanz und westlich und östlich davon aufleuchten zu lassen,

ეროვნული ბიბლიოთეკა

sei an die Bemühungen Alois Dempfs [25] erinnert, die Stellung Karls d. Gr. zu begreifen. Er schreibt wörtlich :

« Als ich mich vor 35 Jahren zum erstenmal einlässlich mit Karl d. Gr. beschäftigte, habe ich — höchst unvorsichtigerweise — in einem Buch auch drucken lassen, er wäre eigentlich weniger Cäsar ähnlich als dem Wanderer Wotan. Da wäre das Germanische des Heerkönigs in seiner Gestalt viel wichtiger als der römische Kaiser. Mittlerweile habe ich das oströmische Reich von Anatolien bis Sizilien, Apulien, Griechenland, Byzanz, Serbien und Bulgarien befahren, die ganze mittelbyzantinische Kunst kennengelernt und vor allem die mittelbyzantinische Kaiser-Idee. Wenn ich jetzt etwas über Karl d. Gr. zu verlauten hätte, würde ich das Bild dieses ersten weströmischen Kaisers nach der Völkerwanderung als Gegenbild des oströmischen Kaisers formulieren. Kollege Sedlmayr weiss, bis in welch intime Züge diese Abhängigkeit von dem oströmischen Kaisertum geht, inwiefern sich Karl d. Gr. z.B. David nenen konnte, und was der Name David für einen phantastischen Hintergrund hatte, weil nämlich nach den ikonoklastischen Kaisern David die erste Inkarnation des Logos war und der ensarkos logos der ikonoklastischen Kaiser in Davids Bild dargestellt wurde [25] ».

Wir sehen, dass Alois Dempf die « Eigenständigkeit » des weströmischen Kaisers in der Gestalt Karls d. Gr. zuerst glaubte vom Germanischen herleiten zu können, später aber sah er sich veranlasst, in dem Namen David — wie sich Karl d. Gr. nannte — den weströmischen Kaiser nach der Völkerwanderungszeit, d.h. mit dem beginnenden Mittelalter — als Inkarnation des Gottesworte und der Schöpferkraft zu sehen. Erinnern wir uns daran, dass auch im europäischen Osten, in Georgien, die Könige den Namen David erhielten, und die Dynastie der Bagratiden sich als Familienwappen das Hemd Christi zulegte, so können wir einen Strom gleichverlaufender Bemühungen sowohl westlich als auch östlich von Byzanz feststellen.

Daraus resultiert :

5) *die eigenständige Lebensentfaltung nach Massgabe der christlichen Lebensordnung und -auffassung gemäss der Art der Völker diesseits und jenseits von Byzanz.*

Je intensiver man sich mit den Fragen des Auslaufens des Altertums und des Einsetzens des Mittelalters beschäftigt, desto weniger kann man sich des Eindruckes erwehren, dass mit Beginn des Mittelalters ein neues Lebensgefühl aufsteigt, begleitet von dem

6) *Aufkommen einer entsprechenden neuen Grundstimmung, deren Abbild die Baukunst der Romanik darstellt.*

Man überzeugt sich weiter, dass diese Grundstimmung in allen Lebenssphären zu verspüren ist, ja mehr noch, sie ist in allen Bereichen menschlicher Wirksamkeit deutlich zu vernehmen.

7) *Alles Tun und Handeln im Mittelalter wird von Grund aus von der Grundstimmung wesentlich bestimmt und geprägt, die ihren markanten Ausdruck in allen Lebenssphären gewonnen hat.*

Bei diesen Betrachtungen erhebt sich die Frage, wie das Aufkommen jener ähnlichen oder gar gleichen Grundstimmung westlich und östlich von Byzanz zu erklären ist.

[25] Protokoll der « Münchner Gespräche » v. 15, 7, 63 : Europa im Lichte der romanischen Baukunst,

ՅԱՅԱՍՏԱՆ ԱԶԳԱՅԻՆ ԳՐԱԴԱՐԱՆ

II. *Weitere Feststellungen verwandte Wesenszüge betreffend. Erweiterung der Gesichtspunkte zur Deutung der Parallele. Gleichverlaufende Entfaltung.*

Fragt man nun, ob die soeben gemachten Feststellungen für die Deutung der Parallele ausreichende Voraussetzungen darstellen, so lässt sich zeigen, dass sie wohl notwendig aber nicht hinreichend sind. Es müssen noch zusätzliche Bedingungen gefunden werden, die den Kreis der Voraussetzungen zur angestrebten Klärung der Frage vervollständigen und schliessen; der Frage nämlich: wie war es möglich, dass mit dem Beginn des Mittelalters eine Grundstimmung aufkommen konnte, die den Anlass zu einer schöpferischen Entfaltung in verschiedenen Lebenssphären gegeben haben soll, welche Parallelen der mittelalterlichen Kulturschöpfung der Völker des europäischen Westens und Ostens ergeben, während in der Mitte (Byzanz und andere) sowie in der Umgebung der von uns als Westen und Osten bezeichneten Gegenden jene Parallelen fehlen? Geht man dieser Frage nach, so wird es deutlich, dass sich der Gedankengang mehr und mehr auf die eine weitere Frage zuspitzt:

8) *Sollte hier ein altes Erbgut zur gleichverlaufenden Entfaltung gekommen sein?*

der Entfaltung nämlich, welche in den verwandten Wesenszügen des Kunstwollens und Kunstkönnens der Völker im äussersten Westen und Osten Europas konkrete Gestalt und konkreten Inhalt gewonnen hatte; Gestalt und Inhalt, welche so eindeutig aus den Parallelen herausleuchten. Könnte es sich hier wirklich um eine Art der *Homochronie* handeln, sozusagen um Gleichzeitigkeit des Auftretens des gleichen Phänomens in voneinander entfernt liegenden Gegenden, um eine eventuell phasenverschobene Gleichzeitigkeit? Wir dürften hierbei *nicht an eine blosse Homochronie* denken, sondern an eine solche, die zugleich einen *homogonen Ursprung* besitzt. Das würde eine Kopplung von *Homogonie und Homochronie* ergeben; das würde also ein Phänomen ergeben, welches aus dem Gleichartigen entstanden, etwa gleichzeitig auftritt. Die Grundcharaktereigenschaften der Parallelen dürften somit gegeben sein durch das Begriffspaar: *Gleichartigkeit und Gleichzeitigkeit.*

III *Erweiterung des Gültigkeitsbereiches der Parallelen archäologischer Funde*

a) auf frühere Epochen (Stein-, Bronze- und Eisenzeit)
b) auf das Mittelalter.

Sollte sich obige Arbeitshypothese als den Realitäten entsprechend erweisen, dann dürfte man erwarten, dass Parallelen auch in früheren Epochen — wenn auch anders geartet und anders gelagert — aufgetreten sind; man kann weiter erwarten, dass parallele Wesenszüge in der Entfaltung des Kunstwollens bzw. in anderen Lebenssphären auch für frühere Epochen nachweisbar sein dürften.

Die in dieser Richtung angestellten Untersuchungen haben ergeben, dass

8a) *Kulturgegenstände, die aus der Stein-, Bronze- und Eisenzeit einerseits im Kaukasus und andererseits in verschiedenen Gegenden Europas gefunden worden sind, eine grosse Verwandtschaft aufweisen.*

Dies gilt auch speziell für Parallelen zwischen den archäologischen Funden im Kaukasus und im westlichen bzw. nord-westlichen Europa, freilich nicht ohne Übergänge ihrer Ausdrucksformen von West nach Ost bzw. umgekehrt von Ost nach West. Es würde den Rahmen der vorliegenden Veröffentlichung sprengen,

ეროვნული ბიბლიოთეკა

wollte man diese Untersuchungen an dieser Stelle vorführen. Das soll in einer speziellen Veröffentlichung geschehen (siehe die nächste Abhandlung).

IV. *Kaukasien im Lichte der grossen Völkerbewegungen des Mittelalters.*

Die oben erwähnte Untersuchung ist sicherlich ein Gewinn für das Hauptthema, das wir zu behandeln übernommen haben. Ihr Resultat ist jedoch nicht mehr, als die Erweiterung des Gültigkeitsbereiches der von Sedlmayr aufgestellten Parallelen für die romanische Baukunst in Richtung auf frühere Epochen. Somit haben wir eigentlich die Sedlmayr'schen Parallelen einmal für das Mittelalter auf andere Lebenssphären und jetzt auch auf vorausgelaufene Epochen erweitert. Freilich haben wir damit die Ansicht, dass zwischen dem Osten und dem Westen bzw. Nordwesten Europas in Bezug auf Kulturschöpfungen verwandte Wesenszüge vorliegen, gestärkt. Und dieses lässt auf die Völkerverwandtschaft schliessen; aber die Frage der Verwandtschaft wird damit direkt nicht beantwortet. D. h. die Beantwortung jener Frage, die wir als Punkt 8 festgehalten haben, wonach ein altes gemeinsames Erbgut vermutet wird, das im Mittelalter zu gleichverlaufender Entfaltung gekommen sein könnte, bleibt doch offen. Andererseits bieten die Untersuchungen, die eine Antwort auf die gestellte Frage geben könnten, grosse Schwierigkeiten. Und diese Schwierigkeiten ergeben sich aus dem Umfang der anzustellenden Untersuchungen. Dann ergeben sich aber auch Schwierigkeiten rein sachlicher Art: man muss nicht nur weit ausholen, sondern es ist erforderlich, das in Einzeluntersuchungen vorliegende Material in einen Gesamtzusammenhang zu stellen und zu sehen. Danach müssten die Stämme- und Völkerbewegungen der europäiden Menschen in Gesamt-Europa aus der grauen Vergangenheit bis fast zum Mittelalter zu verfolgen sein. Da bei Spezial-Untersuchungen Kaukasien in den westeuropäischen Veröffentlichungen nicht im gleichen Masse behandelt erscheint, wie der Westen, spitzt sich das zu untersuchende Thema auf einen Fragenkreis zu, der etwa durch folgende Fassung gekennzeichnet werden könnte:

8b) *Kaukasien im Lichte der grossen europäischen Völkerbewegungen.*

Es liegt auf der Hand, dass diese Untersuchungen unmöglich in dem Rahmen der vorliegenden Schrift unterzubringen wären; auch hier müssen wir so vorgehen, wie bei der Frage der Erweiterung des Gültigkeitsbereiches der für das Mittelalter festgestellten Parallelen auch für vorauslaufende Epochen. D.h. dass wir eine Sonderuntersuchung über das Thema, das Kaukasien in der Sicht der grossen europäischen Völkerbewegungen aufleuchten und eventuell die Verwandtschaft der Völker Kaukasiens mit den übrigen europäischen Völkern klarlegen lässt, anstellen müssen. Die Frage, ob und wieweit und mit welchem Erfolg ein solches Unterfangen in Angriff genommen werden kann, sei dahingestellt. Das eine aber lässt sich erwarten, dass schon das Aufrollen dieses Fragenkomplexes einen Beitrag zur Klärung des gesteckten Zieles liefern würde. So will auch diese spezielle Untersuchung verstanden werden. Ihre vorläufigen Resultate lassen die Ansicht zu, dass die mittelalterliche Kultur- und Geistesentfaltung des östlichen und westlichen Europa sich durch Verwandtschaft begreifen lässt; durch eine *Verwandtschaft, die aus uralten Zeiten stammt* und die die Völker des westlichen und östlichen Europa zu einer *gleichverlaufenden Entfaltung kommen lässt*, und zwar unter der Bedingung, dass sie im Mittelalter sich selbst überlassen bleiben und ihr Leben aus eigenen Lebensquellen und Kräften behaupten mussten. Aus diesen Vorgegebenheiten heraus, gepaart mit den Lebensinhalten

ეროვნული ბიბლიოთეკა

und der Realität ihrer Umgebung, mit der sie sich auseinandersetzen mussten, erwuchs eben jenes Lebensgefühl und hieraus jene Grundstimmung, die die Entfaltung des gesamten Lebens im Mittelalter im östlichen und westlichen Europa grundlegend mitbestimmt hatte.

V. *Gab es wirklich keine Beziehungen zwischen dem äussersten Osten und dem äussersten Westen im mittelalterlichen Europa?*

Sowohl H. Sedlmayr als auch der vielseitige georgische Geschichtsforscher J. Djawachischwili hält es nicht für möglich, dass das Phänomen der Parallelen in den Lebensäusserungen der Völker des äussersten Westens und des äussersten Ostens des mittelalterlichen Europa auf gegenseitige Anregungen, Beeinflussungen und Befruchtungen zurückzuführen ist. Wir haben unsere Betrachtungen bis jetzt so geführt, dass wir dieser Ansicht der beiden Gelehrten Sedlmayr und Djawachischwili gefolgt sind.

An einigen Stellen der vorliegenden Untersuchungen tauchten jedoch immer wieder Hinweise auf die Zweckmässigkeit der Überprüfung der obigen Ansicht auf.

1. *Byzanz als Begegnungsort und als Mittler.*

Die wichtigsten Gedanken, denen wir in diesem Zusammenhang nachgehen können, sollen im folgenden aufgezeigt werden. Zunächst wäre daran zu denken, dass Byzanz für Kaukasien sowie für das übrige Europa, darunter auch für West-Europa, ein Zwischenglied darstellte, und zwar als Begegnungsort Europa's und dann auch als Mittler zwischen Ost und West. Begegnungsort im Geistigen und Künstlerischen (man denke z.B. an den Berg Athos und seine ausgezeichnete Stellung im Geistigen und Religiösen). Byzanz war aber auch zugleich ein Begegnungsort für die verwandtschaftlichen Beziehungen des kaiserlichen Hauses und des griechischen Adels schlechtweg zu westlichen und östlichen Herrscherhäusern. Diese verwandtschaftlichen Beziehungen der Herrscherhäuser und des Adels germanischer und romanischer Länder sind im Westen wohlbekannt. Was nicht als bekannt vorauszusetzen ist, das sind die verwandtschaftlichen Beziehungen zwischen den Herrscherhäusern Georgiens und Byzanz. Hierzu sollen einige Hinweise gebracht werden: Die Frau des georgischen Königs Bagrat IV (1027-1072) war die byzantinische Prinzessin Helene, die Tochter des Kaisers Konstantin; König Dawith II (Erbauerkönig; 1081-1125) verheiratete 1116 seine jüngste Tochter Katai mit einem byzantinischen Prinzen. Die Königin Tamar übergab 1204 ihrem Verwandten, Alexis Komnen, der dem georgischen Zweig des byzantinischen Kaiserhauses der Komnenen angehörte, das Land des georgischen Stammes der Lasen mit der Hauptstadt Trapezunt und gründete damit das Trapezunter Reich.

Es ist allgemein bekannt, welche Rolle Byzanz als Mittler von wirtschaftlichen Gütern zwischen West und Ost gerade in der uns interessierenden Zeit spielte. Sicherlich blieb es nicht allein dabei, Mittler der wirtschaftlichen Güter zu sein. Auf diesem Wege war es durchaus möglich, dass sowohl der Westen als auch der Osten sich hier in Byzanz gegenseitig kennenlernten und Anregungen und Befruchtungen austauschten.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

2. *Kiew, Wladimir-Susdal und Nowgorod als Begegnungsort und Mittler.*

Zu einer ähnlichen Funktion waren im Mittelalter auf der Pontisch-baltischen Landbrücke die Fürstentümer Kiew und Wladimir-Susdal und die Freistadt Nowgorod emporgestiegen, und zwar spielten sie in gleicher Weise die Rolle des Begegnungsortes und zugleich die des Mittlers. Auch das grossfürstliche Haus Wladimir-Susdal und das Königshaus Georgiens standen in verwandtschaftlichen Beziehungen. Der Sohn des Grossfürsten Andrej Boguljubski's, Georg, war mit der Königin von Georgien, Tamar, verheiratet. Auch Kiew unterhielt verwandtschaftliche Beziehungen zum kaukasischen Adel einerseits und dem nord- und osteuropäischen andererseits.

Wir wollen uns daran erinnern, dass die Grossfürsten von Kiew verwandtschaftliche Beziehungen mit Herrscherhäusern von Schweden, Norwegen, Polen, Deutschland, Ungarn, Frankreich und nicht zuletzt Byzanz unterhielten [26].

Es wird an einer anderen Stelle noch gezeigt, dass sowohl Kiew als auch Nowgorod und Wladimir-Susdal eine bedeutende Rolle im Wirtschaftsgebiet des gesamten Europa übernommen hatten und die Beziehungen zwischen dem Kaukasus und Nord- und West-Europa aufrecht erhielten [27].

3. *Verbindungsmöglichkeit auf südlichstem Wege : das Araberreich.*

Vom Standpunkt der Kommunikation Kaukasiens und Georgiens mit dem westlichen Europa aus, muss auf die Möglichkeit hingewiesen werden, dass die Gründung des Araberreiches, das von Kaukasien über Nordafrika und Spanien bis Frankreich reichte, eine andere Verbindung von Georgien längs den südlichen Gegenden des Schwarzen Meeres und der südlichen Küste des Mittelländischen Meeres entlang über Spanien nach Frankreich darstellte.

4. *Völkerwanderung im Mittelalter. Neue ethnische Elemente.*

Eine besondere Aufmerksamkeit lenken — vom Standpunkt unserer Themastellung aus gesehen — zwei weitere Tatsachen auf sich.

1) Völkerwanderungen des Mittelalters zogen nach sich die Verpflanzung der Völkermassen in verschiedene Gegenden Europas, darunter auch vom Nordwesten bis zum Kaukasus und von Kaukasien längs der pontischen Völkerstrasse nach dem Westen bis Frankreich und Spanien.

2. Besondere Verbindungen zwischen dem Osten und dem Westen bzw. dem Nordwesten Europas lassen sich erkennen, wenn man Betrachtungen über die Stellung Kaukasiens in der Sicht der Weltkommunikation anstellt. Auch diese Betrachtungen zeigen enge Verbindungen zwischen dem östlichen Pontus Euxinus und den westlichen germanisch-romanischen Gegenden. Diese beiden Fragen verlangen eine eigenständige Untersuchung. Das oben Gesagte soll einen Vorgriff auf die Resultate dieser Untersuchungen darstellen [28].

Diese Untersuchungen lassen folgende Schlussfolgerungen ziehen :

9) *Völkerbewegungen, die das Mittelalter einleiteten, bewirkten, dass aus*

[26] A. Sanders, Osteuropa, München 1942, S. 75-81.

[27] A. Nikuradse, Bedi Kartlisa, Paris 1964.

[28] A. Nikuradse, Bedi Kartlisa, Paris 1964.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

dem Nordwesten Europas nach Kaukasien und aus Kaukasien nach Westeuropa Völkermassen herangetragen wurden, welche den ethnischen Bestand beeinflussten.

5. *In der Sicht der Weltkommunikation.*

Eine Sonderuntersuchung [29] über die Stellung Georgiens (Kaukasiens) und Westeuropas in der Sicht der Weltkommunikation erlaubt folgende Schlussfolgerung :

10) *Die Betrachtungen über die Weltkommunikation legen die Ansicht nahe, dass Handel und Wandel zwischen dem östlichen Pontus Euxinus und dem westlichen und nordwestlichen Europa neben einem Warenaustausch auch die gegenseitige Anregung in geistigen und künstlerischen Lebenssphären bewirken könnten.*

VI. *Schlussbemerkung.*

1. Die Untersuchungen, die unter der Überschrift « Kaukasien im Lichte der grossen europäischen Völkerwanderungen » [30] in der nächsten Nummer dieser Zeitschrift veröffentlicht werden, haben ergeben, dass die Verwandtschaft der Völker Kaukasiens mit denen des übrigen Europa, und darunter auch des westlichen und des nordwestlichen, auf die Uranfänge zurückzuführen ist. Wir wollen sie als Urverwandtschaft bezeichnen und sie entspricht der Ausbreitung der Träger der Klingenkultur.

Die gleiche Abhandlung zeigt aber, dass diese Verwandtschaft durch die Ausbreitung der sogenannten indoeuropäischen Stämme, die sich in der Zeit von 3000 bis 1800 v. Chr. vollzogen hatte, sozusagen erneuert wird.

Die anderen Spezialuntersuchungen — West-Europa und Kaukasien in der Sicht der Parallelen archäologischer Funde der Stein-, Bronze- und Eisenzeit und des Mittelalters [31] — ergeben, dass die archäologischen Funde, die verschiedene Zweige des Lebens betreffen und die der Stein-, Bronze- und Eisenzeit zugeordnet werden, ebenfalls eine Verwandtschaft zeigen. Auf verwandtschaftliche Beziehungen weisen auch die archäologischen Funde hin, die für das Mittelalter datiert werden und die im östlichen Europa (in Kaukasien auf der Krim) einerseits und andererseits im westlichen und nördlichen Europa gefunden worden sind.

Die Sonderuntersuchungen über « Kaukasien und der europäische Westen im Lichte der mittelalterlichen Völkerwanderungen » [32] lassen die Schlussfolgerung ziehen, dass diese Völkerwanderungen die Völkermassen von Nordeuropa nach Kaukasien und von Kaukasien nach dem Westen Europas hinüber und herüber trugen und damit auch die ethnischen Elemente verpflanzten. Schliesslich zeigen die Untersuchungen über « Kaukasien und der europäische Westen im Lichte der Weltkommunikation » [33], dass im Mittelalter die Wechselwirkung zwischen dem Osten und dem Westen auch auf kulturellem Gebiet möglich war. Will

[29] A. Nikuradse, Bedi Kartlisa, Paris 1964.

[30] A. Nikuradse, Bedi Kartlissa in der nächsten Nummer.

[31] A. Nikuradse, Bedi Kartlisa, Paris 1963.

[32] A. Nikuradse, Bedi Kartliss Paris 1964.

[33] A· Nikuradse, Bedi Kartliss Paris 1964.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

man das Resultat aller dieser Untersuchungen in einigen wenigen Sätzen zusammenfassen, so erhalten wir folgenden Gedankengang :

1) Verwandtschaftliche Beziehungen zwischen dem äussersten Osten und Westen Europas sind uralt; sie haben sich im Laufe von Jahrtausenden dauernd erneuert, teilweise auch im Mittelalter.

2) Diese Völker erlebten eine gemeinschaftliche Lebensentfaltung und die Entfaltung der Lebenspraxis im griechisch-römischen Altertum.

3) Mit dem Beginn des Mittelalters treten sie den Weg der eigenständigen Lebensentfaltung an, und zwar nach Massgabe der christlichen Lebensordnung; während Byzanz auf dem Erbe des alten Rom verharrt.

4) Auch im Mittelalter besteht die Kommunikation zwischen den Völkern Kaukasiens und West-Europas, welche die gegenseitige Anregung und Befruchtung im Geistigen möglich erscheinen lässt,

2. Die Völker des alten Römischen Reiches, die sich im Mittelalter diesseits (romanisch-germanische) und jenseits (kaukasische) von Byzanz befanden, ausgerüstet mit Lebensprägung und Lebenserfahrungen des hellenischen und römischen Altertums, sahen sich zu Beginn des Mittelalters vor eine neue weltbistorische Situation gestellt. Diese Situation barg in sich die Erschütterung der Reichsmacht und Reichsordnung als Folge der inneren Schwäche und dauernder Einbrüche fremder Völker. Sie barg weiterhin für Romanikvölker das gemeinsame hellenisch-römische Erbe in sich, sowie eine Verpflichtung im Sinne dieses Erbes; dann aber auch die Verpflichtung und Aufgaben im Sinne der Selbsterhaltung und Selbstbehauptung. Wollten sie die Situation meistern, so konnte ihnen dies nur gelingen, wenn sie letztlich — auf sich selbst angewiesen — auf die eigenen Kräfte und Möglichkeiten zurückgriffen und die Auseinandersetzung in eigener Verantwortung und im eigenen Namen durchführten. Hieraus resultierte die Eigenständigkeit ihrer Handlung und Haltung, die sich nach und nach-den historischen Ereignissen folgend- in das Selbständigkeitsstreben und schliesslich in die Absage gegenüber Byzanz entwickeln musste und entwickelt hatte. Es liegt in der Natur der Dinge, dass es nicht bei der Absage bleiben dürfte. Es entwickelte sich ein dem Wesen dieser Völker gemässes und ihrer Art entsprechendes « Sichgegenüberstellen ». Diese Absage galt zunächst der alten politischen Idee und hieraus erwuchs das Lehenswesen als Konzeption der Machtordnung und hieraus dann für alle Zweige des Lebens als Konzeption der Lebensordnung. Diese neue Lebensordnung musste mit der neuen Religion in Einklang gebracht werden, mit der christlichen Lebensordnung, um zu einer einheitlichen, in sich geschlossenen Weltordnung zu gelangen. Hieraus erwuchs eine der Art und dem Wesen der Völker gemässe und der christlichen Religion entsprechende Lebens- und Weltordnung. Mit diesen engstens verknüpft kam die Grundstimmung auf, von der das ganze Mittelalter getragen, geführt und gestaltet wurde. Diese Grundstimmung der Völker östlich und westlich von Byzanz und alles, was mit ihr zusammenhing, dürfte eine *gleichverlaufende Entfaltung der verwandten Wesenszüge (des gemeinsamen Erbgutes) ausgelöst haben : Entfaltungen im Westen und Osten, welche sicherlich der gegenseitigen Fühlungnahmen, Anregungen und Befruchtungen selbst im Mittelalter nicht entbehrten.*

ეროვნული ბიბლიოთეკა

WEST-EUROPA UND KAUKASIEN IN DER SICHT DER PARALLELEN ARCHÄOLOGISCHER FUNDE ZUR STEIN-, BRONZE- UND EISENZEIT SOWIE IM MITTELALTER

von Alexander Nikuradse

Inhalt : 1. *Einleitung. Zielsetzung.* 2. *Zur Stein-, Bronze- und Eisenzeit.* 3. *Im Mittelalter.* 4. *Folgerungen.*

1. *Einleitung. Zielsetzung.*

Vergegenwärtigt man sich das in der Abhandlung « Versuch einer Deutung der Parallele der romanischen Baukunst West-Europas und Georgiens »[1]. Gesagte, so erhebt sich die Frage, ob nicht unter der *gemeinsamen Wurzel*, die Sedlmayr *als Urgrund* für die Erklärung der von ihm festgestellten Parallele verstanden haben möchte, ein *gemeinsames Erbgut* der Völker Europas zu begreifen wäre. Ist dem so, dann erhebt sich die zweite Frage : sollte bei der mittelalterlichen Entfaltung des künstlerischen und geistigen Schöpfertums der Völker des äusersten Westens und Ostens nicht ein altes und *gemeinsames Erbgut zur gleichverlaufenden Entfaltung* gekommen sein ? Im positiven Fall wäre unter Umständen zu erwarten, dass Parallelen als Ausdruck verwandter Wesenszüge auch in vergangenen Epochen aufgetreten sein müssten oder könnten.

In den letzten Jahrzehnten ist sowohl in Kaukasien als auch im Westen Europas Grosses auf dem Gebiete der Archäologie geleistet worden. Die bemerkenswerte Aktivität der Archäologen der georgischen Universität zu Tbilissi führte zwar zu grossem Erfolg, doch sind die entsprechenden Originalarbeiten im Westen kaum zu bekommen. Wir sind daher gezwungen, auf die älteren Forschungsarbeiten zurückzugreifen.

2. *Zur Stein-, Bronze- und Eisenzeit.*

Die Überreste der materiellen Kultur des Kaukasus, die zur *Stein-, Bronze-* und *Eisenzeit* gehören, zeigen, dass die Völker Kaukasiens von jeher zur Kulturgemeinschaft Europas gehört haben. Nicht anders ist es zu deuten, wenn z. B. — um nur ein Gebiet des Kulturschaffens herauszugreifen — die Verzierungskunst Westeuropas und des Kaukasus für jene langen Perioden der grauen Vorzeit eine weitgehende Gleichheit und Verwandtschaft aufweist. Nach Wilke ist « der Schwerpunkt der kaukasischen Bronzekultur » zwar « in der Darstellung von Tier- und sogar Menschenfiguren zu suchen », während « die durchaus bildlose ältere donauländische Kunst sich ausschliesslich aus den einfachsten dekorativen Elementen, dem Punkt und der geraden oder geschwungenen Linie », aufbaut. Daneben wurden in Kaukasien « aber auch geometrische Verzierungen in ausgedehnter Weise benutzt », und « hierin », meint Wilke mit Recht, « lässt sich eine grosse Ähnlichkeit mit dem abendländischen Kunst-

[1] A. Nikuradse, Bedi Kartlisa, Nr, 43-44, S. 116.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

stil kaum verkennen. Hier wie dort sehen wir die gleichen Gesetze befolgt »[2]. « Das im Mykenäkreise so beliebte Pflanzenornament, das uns dort in verschiedensten Gestalten entgegentritt, fehlt im Kaukasus und in den Donauländern vollständig »[3].

Virchow[4] hat dargetan, dass in der südkaukasischen Ornamentik die Löwenfiguren fehlten und die Stierbilder sehr selten vorkamen. Daraus folgerte er, dass auf die Metallbearbeitungskunst assyrisch-babylonische Einflüsse nicht eingewirkt haben können; die gefundenen Bronzegegenstände zeigen durchwegs Tiere, die im Kaukasus vorkommen — sind also Ausdruck des persönlichen und unmittelbaren Erlebnisses des Darstellers selbst. Die kaukasische Bronzekultur zeigt vielmehr in allen ihren Erscheinungsformen eindeutige und unverkennbare Verwandtschaft mit der der Don-, Dnjepr-, Donau- und Rheingebiete, mit der Mittel- und Norddeutschlands.

« Einen der interessantesten Züge der kaukasischen Ornamentik bildet... das *Email en champs-levé*[5]), das neben der *orfévrerie cloisonnée im Abendlande bekanntlich erst in der Völkerwanderungszeit* als eine neue... Art der Dekorierung erscheint. Aber auch diese dem *Kaukasus eigentümliche Kunst* oder wenigstens das dabei zur Anwendung gelangte Prinzip scheint in seinen ersten Anfängen *auf abendländische Verwandtschaft* zurückzuführen. Emaillierte Metallgegenstände finden sich im südlichen Russland und namentlich in der Krim nicht allzu selten[6] ... Eine grössere Emailperle mit rotem Email hat auch die fast unerschöpfliche Fundstelle von Velem St. Veit in Ungarn geliefert. Weit wichtiger aber als diese vereinzelten Funde erscheint... der Umstand, dass man auch bereits in der ältesten nordischen Bronzekunst ein dem kobanischen ganz analoges Verfahren kannte, die glänzenden Bronzegeräte durch farbige Einlagen in wirksamer Weise zu dekorieren, eine Kunst, die ihrem Wesen nach völlig der kaukasischen Emaillierung entspricht »[7].

« Bis vor wenigen Jahrzehnten glaubte man ganz allgemein, dass das regulinische Antimon erst im Mittelalter bekanntgeworden sei und das ganze Altertum davon nichts gewusst habe... Um so überraschender war es, als man zuerst in dem Gräberfeld von Redkinlager, südlich von Tiflis, eine Anzahl von Schmuckstücken aus reinem Antimon fand, denen sich dann später noch die Funde aus anderen Nekropolen Transkaukasiens[8] sowie aus dem nördlichen Kaukasus,

[2] Wilke, Archäologische Parallelen aus dem Kaukasus und den unteren Donauländern, Zeitschrift für Ethnologie, 1904, S. 83 f. — Die folgende uns wichtig dünkende Darstellung, die wir in wenig veränderter Form dem Werk A. Sanders, Um die Gestaltung Europas, München 1938,. S. 29 ff. entnehmen, ist im wesentlichen auf Wilkes Beweis- und Anschauungsmaterial aufgebaut. Auch die hierzu weiter zitierte Literatur sind grösstenteils Hinweise aus Wilke. Auf die einzelnen Stellen bei Wilke a.a. O. wird weiterhin kurz mit « Wilke, S. 00 » verwiesen.

[3] Wilke, S. 85.

[4] Virchow, Über die kulturgeschichtliche Stellung des Kaukasus, unter besonderer Berücksichtigung der ornamentierten Bronzegürtel aus transkaukasischen Gräbern, Berlin 1895.

[5] Virchow, Das Gräberfeld von Koban im Land der Osseten, Berlin 1883, S. 74; Über die kulturgeschichtliche Stellung des Kaukasus, S. 8.

[6] Führer durch das Historische Museum in Moskau, III. Nr. 1121, ein à jour durchbrochenes Bronzebeil mit rotem Email.

[7] Wilke, S. 87 f.

[8] Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, 1898, S. 440; 430 u. a.

insbesondere aus Koban [9], anreihen... Von um so grösserem Interesse erscheint es, dass neuerdings auch im Abendlande das Antimon in einer ganzen Reihe von Fällen nachgewiesen worden ist, hier freilich bisher nur in Legierungen » [10]. (Zum Beispiel in westpreussischen Fundstellen und in Ungarn).

« Aus diesen zahlreichen Parallelen. die sich nicht nur auf Äusserlichkeiten erstrecken, sondern sich bis in kleine Einzelheiten nachweisen lassen, und die sich insbesondere auch auf gewisse symbolische Darstellungen und diesen zugrunde liegende religiöse Anschauungen und Bräuche beziehen, geht wohl zweifellos hervor, dass ursprünglich eine enge Verbindung zwischen der donauländischen und der kaukasischen Kultursphäre bestanden haben muss » [11]. Die « transkaukasischen Tierdarstellungen, die... Hörnes gleich analogen Erscheinungen der mitteleuropäischen Hallstattstufe « in stärkster Anlehnung an griechische Arbeiten » entstanden sein lässt [12], zeigen trotz der nicht zu verkennenden Verwandtschaft mit der mykenisierenden Kunst Kleinasiens sowohl in formaler als auch namentlich in gehaltlicher Hinsicht teilweise recht grosse Abweichungen, so dass man zwar eine gewisse Beeinflussung der bereits vorhandenen transkaukasischen Bronzekultur durch die mykenische wird annehmen dürfen [13], nicht aber eine direkte Entlehnung ersterer von letzterer. Übrigens fehlen im Süden des Kaukasus alle verbindenden Zwischenstationen zwischen der Troas und dem Kuragebiete, während sich im Norden die kaukasischen Formen fast kontinuierlich über Kertsch und die Nordwestküste des Pontus bis zur Donaumündung verfolgen lassen. Ja, wir haben sogar in einzelnen steinzeitlichen Geräten, wie namentlich den Steinbeilen mit Schaftrille und den merkwürdigen querschneidigen Pfeilen sowie den sichelförmigen Sägen, vielleicht auch in den platten Pfeilen mit Widerhaken und den scheibenartigen Bernsteinperlen, den beilförmigen Anhängseln und den Vogelfiguren und anderen mehr, Formen kennengelernt, die uns noch weit über das Donaugebiet hinaus bis in die entlegenen steinzeitlichen Provinzen Norddeutschlands und Dänemarks hinführen » [14].

« Die zwischen beiden Kulturgebieten (dem donauländischen und kaukasischen) bestehenden Parallelen betreffen, wie wir bereits oben gesehen hatten, fast durchweg nur Formen, die, wenn sie auch teilweise sich noch in jüngeren Perioden erhalten haben, den ältesten Abschnitten der Metallzeit zuzurechnen sind, ja zum Teil sogar noch über diese hinaus bis in die jüngere Steinzeit zurückreichen ». Später muss wohl die Verbindung zwischen dem Kaukasus und dem Donaugebiet unterbrochen worden sein. So fehlt im Kaukasus bis jetzt das typische ungarische Schwert, zu dem die Mykenäschwerter das Vorbild geliefert hatten. Auch Palstab und Hohlkelt sind im Kaukasus nicht gefunden worden. Andererseits fehlen im Donaugebiet die typischen Geräte der kaukasischen Bronzekultur (« die Rudernadeln, die Spiegelnadeln, die Gürtel mit ihren eigentümlichen Tierornamenten, die merkwürdigen Spiralschläfenringe

[9] Virchow, Das Gräberfeld von Koban im Lande der Osseten.

[10] Wilke, S. 91 f.

[11] Wilke, S. 91 f.

[12] Hörnes, Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa, S. 635.

[13] Im Gegensatz hierzu hat *Virchow* in seiner Abhandlung über die kulurgeschichtliche Stellung des Kaukasus die völlige Unabhängigkeit der transkaukasischen von der südländischen Bronzekunst betont.

[14] Wilke, S. 96.

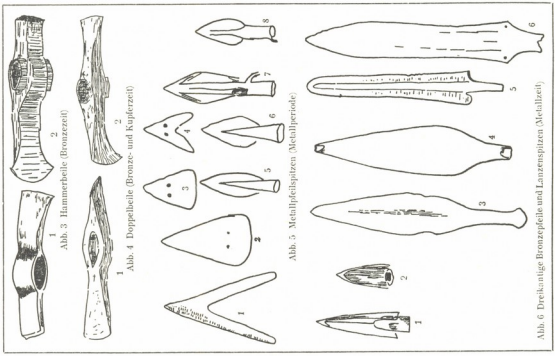


Abb. 3 Hammeräxte (Bronzezeit)

Abb. 4 Doppeläxte (Bronze- und Kupferzeit)

Abb. 5 Metallpfeilspitzen (Metallperiode)

Abb. 6 Dreieckartige Bronzepfeile und Lanzenspitzen (Metallzeit)

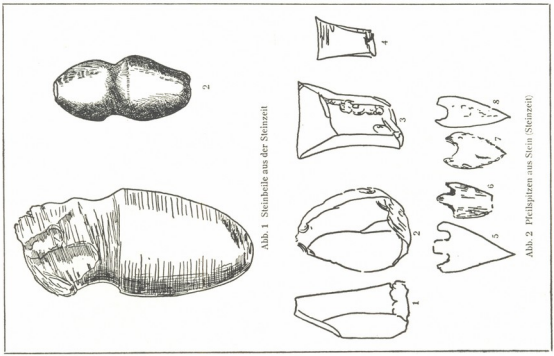


Abb. 1 Steinbeile aus der Steinzeit

Abb. 2 Pfeilspitzen aus Stein (Steinzeit)

ეროვნული ბიბლიოთეკა

usw.»). An Hand der geschichtlichen Zeugnisse lässt sich nachweisen, dass die Beziehungen zwischen den beiden Kulturländern später wiederhergestellt wurden. Daraus kann gefolgert werden, dass in die pontischen Gebiete im Norden fremdrassige Völkerstämme eingedrungen gewesen sein müssen, die den Verkehr zwischen den Donauländern und dem Kaukasus unterbrochen hatten [15].

Es können kaum Zweifel darüber bestehen, dass der Weg, den die Kulturströmung von der Donaumündung aus nach dem Kaukasus nahm, über den Dnjeprraum und dem Nordufer des Pontus entlang führte. Der Weg über Kleinasien nach dem Kaukasus liesse sich archäologisch nicht rechtfertigen. Zur Bekräftigung dieser Ansicht kann noch folgendes Beispiel angeführt werden. In Troja wurden Fibeln gefunden, die nicht den einfachen Bogentyp darstellen, wie z.B. die kaukasischen, sondern einen weitgehend entwickelten. Es ist aber unmöglich anzunehmen, dass die Fibeln nach dem Kaukasus aus Kleinasien gebracht worden sind. Und ähnlich verhält es sich mit anderen Kulturgegenständen. Die Gräberfelder im Kaukasus offenbaren uns, dass die für den Kaukasus charakteristische Metallkultur nach Süden nicht weiter als bis zum Kurgebiet reichte [16]. Nach Norden hingegen kann man ihren kontinuierlichen Zusammenhang vom Kaukasus über die Don-, Dnjepr- und Donaugebiete und über Deutschland bis Skandinavien und Dänemark verfolgen.

Die Funde der dinglichen Kultur beweisen, dass die Gebiete Europas, angefangen vom Kaukasus über das Don- und Dnjepriand bis zum Atlantischen Ozean hin, von Völkern bewohnt waren, die dieselben Waffen schmiedeten und mit ihnen ihr Leben bestritten, mit denselben Geräten ihren Haushalt ausstatteten, sich derselben Schmukgegenstände erfreuten und dieselbe Kunst ausübten. Diese Völker des gleichen Schmucks, der gleichen Waffen usw. zeigen die Gemeinsamkeit ihrer Kultur im Laufe vieler Jahrhunderte, nämlich während der Stein-, Bronze-, Kupfer- und Eisenzeit.

Wir greifen zur Beleuchtung dieser Tatsachen aus einer Fülle von Beispielen nur einige charakteristische heraus.

Die für den Kaukasus typischen Steinbeile aus der Steinzeit, wie z.B. das Beil mit Schaftrille von Helenendorf (Kaukasus) (Abb. 1, Fig. 2), haben ihre Analogien in Mittel- und Norddeutschland, Dänemark, Böhmen, Dalmatien (Abb. 1, Fig. 1), im Donaugebiet sowie in Rumänien. Ähnliche Steinbeile wurden noch in Kulpy am Ararat und an anderen Stellen im Kaukasus gefunden [17].

Für Pfeilspitzen aus Stein (meist Obsidian) von der Gestalt, wie sie Abbildung 2 aufweist, sind die Fundstätten bzw. -länder bisher gewesen : bei Fig. 1 im Kaukasus : Mussijeri, Redkinlager, Schuscha usw. ; im Westen : Ungarn und das übrige Europa ; bei Fig. 2 im Kaukasus : Zalka, Mussijeri, Schuscha ; im Westen : Ungarn, Deutschland ; bei Fig. 3 und 4 im Kaukasus : Mussijeri, Helenendorf ; im Westen : die Champagne (Frankreich), Schweden, Oldenburg, Mecklenburg, Brandenburg und Tangermünde ; bei Fig. 5 und 6 im Kaukasus : Zalka ; im Westen : Mittel- und Norddeutschland, Butmir in Bosnien ; bei Fig. 7 und 8 endlich im Kaukasus : zahlreiche Fundstellen ; im Westen : Siebenbürgen, Ober- und Niederösterreich, Mittel- und Norddeutschland, Dänemark. Diese Form findet sich auch in Mykenä.

« Bei der ganz auffallenden und eigenartigen Gestalt dieser sonst weder in

[15] Wilke, S. 98.

[16] Wilke, S. 99.

[17] Wilke, S. 73 f.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

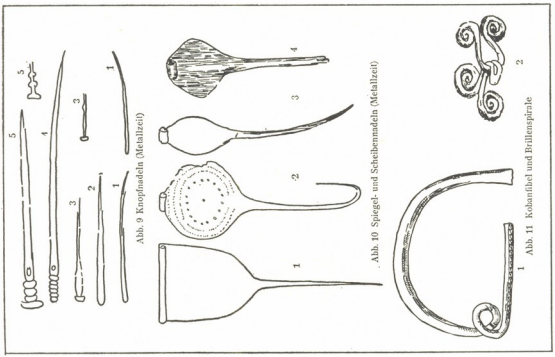


Abb. 9 Knopfnadeln (Metallzeit)

Abb. 10 Spiegel- und Scheibennadeln (Metallzeit)

Abb. 11 Kobanfibel und Brillenspirale

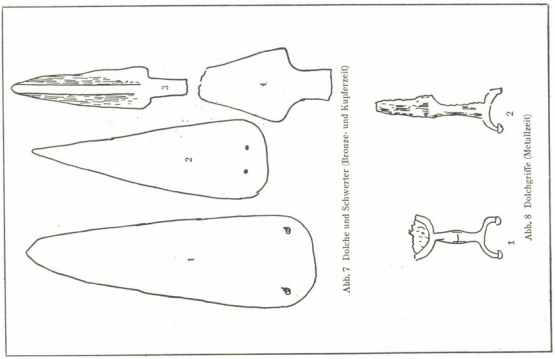


Abb. 7 Dolche und Schwerter (Bronze- und Kupferzeit)

Abb. 8 Dolchgriffe (Metallzeit)

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Asien noch in Europa vorkommenden Gruppe von Pfeilspitzen (nämlich Fig. 3 und 4 in Abb. 2) scheint... ihr Auftreten im Kaukasus für die Frage nach alten Kulturbeziehungen zum Abendlande von ganz besonderer Wichtigkeit» [18].

Neben Hammerbeilen, wie auf Abb. 3, aus Mussijeri, Kaukasus (Fig. 1) und aus Ungarn (Fig. 2, kupfern) sind für die Beziehungen der Bronze- und Kupferzeit die Doppelbeile bezeichnend. Dem Doppelbeil aus Besinghy (Oberland der Kabarda, Kaukasus) (Abb. 4, Fig. 1) steht ein Doppelbeil aus Ungarn von gleicher Beschaffenheit (Fig. 2) gegenüber (Wilke, S. 74 f.).

Das charakteristische Merkmal für die kaukasischen Doppelbeile (die Klingen stets über Kreuz gestellt) trifft auch auf die kupferzeitlichen Doppelbeile aus den Donauländern zu. Bei den Doppelbeilen der Don- und Dnjeprländer (und in Sibirien) sind die Klingen nicht über Kreuz, sondern parallel.

Überzeugend erscheint die Verwandtschaft ferner bei den Metallpfeilspitzen des Kaukasus und Westeuropas (Abb. 5). Die Fundstätten sind hier bei Fig. 1, 2, 3, 4 im Kaukasus : Samthawro, Dschelalogly; im Westen : Ungarn und Schweiz; bei Fig. 5 und 6 im Kaukasus : Samthawro, Mussijeri, Koban, Dschelaloglu, Scheithan-tagh; im Westen : Olympia, Schlachtfeld von Platää, Komitat Szabolos (Ungarn), St. Veit (Ungarn), Blovick (Böhmen), Korunka (Böhmen), Dänemark («Ein gleiches Stück fand Schliemann im Tumulus des Achilleus»); bei Fig. 7 und 8 im Kaukasus : Koban, in der Tschetschna am Terek, Scheithan-tagh, Mussijeri; im Westen : Ungarn, wo sie jedoch als skythische Formen angesehen werden.

«Dreikantige Pfeile mit bolzenförmigem und solidem Vorderteile und Schaftzunge oder -Tülle» sind gefunden worden : im Kaukasus : in der Tschetschna, in Koban und Scheithan-tagh; im übrigen Europa : in Olympia, Ukraine, Krim, Siebenbürgen, Ungarn, Ost- und Norddeutschland, Dänemark.

Dieselbe Verbreitung zeigen im wesentlichen die dreikantigen Pfeile von Abb. 6, Fig. 1, 2 : nämlich vom Kaukasus «nach Westen bis Hallstatt und Châlons sur Saône» [19].

Lanzenspitzen, deren sich im Kaukasus zwei Haupttypen, wie Abb. 6, Fig. 3—4 und Fig. 5—6, unterscheiden lassen, kommen in gleicher Form auch im Abendlande vor [20].

Die in der Figurengruppe 7 dargestellten Dolch- und Schwerterformen, wie man sie im Kaukasus gefunden hat, treten «bereits in der frühesten Bronze- und, wo eine existiert, Kupferzeit» im gesamten Abendlande auf : in Cypern, Mykenä, Ungarn, Italien, Schweiz, Niederösterreich, Böhmen, Mittel- und Norddeutschland, Dänemark, Skandinavien, Britannien, Frankreish und Spanien.

Dolchgriffe, wie sie Figurenguppe 8 zeigt, haben im Kaukasus ihr Verbreitungsgebiet gefunden (Koban). Diese Dolchform stimmt vollständig mit der der Dolche von Hallstatt überein und findet ihre Analogie auch in Frankreich und den Donauländern. Bemerkt muss werden , dass die gleiche Griffbildung sich auch bei den sibirischen Dolchen findet, die bis nach Alaska hinüberreichen [21].

Neben den Waffen und Werkzeugen der Bronze- (Kupfer-) und Eisenzeit ist es die Schmuckgestaltung, die auf die Gemeinsamkeit der alten materiellen

[18] Wilke, S. 76 ff.

[19] Wilke, S. 78 ff.

[20] Wilke, S. 79 ff.

[21] Wilke, S. 81 ff. u. 87.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Kultur im europäischen Raume hinweist. Nadeln verschiedener Art, Brillenspiralen, Knöpfe, Fibeln, Hals- und Armbänder, Finger- und Ohrringe, Hängeschmuck usw. liefern die erforderlichen Vergleichsstücke in Fülle.

Knopfnadeln in der Form, wie sie Abb. 9 darstellt, sind im Gebiet sowohl des südlichen als auch des nördlichen Kaukasus zahlreich vertreten. Ähnliche Knopfnadeln finden sich in Troja und Olympia, aber auch im Donaugebiet und überhaupt im ganzen Abendlande häufig [22].

An Spiegel- oder Scheibennadeln (Abb. 10) ist die Form von Fig. 1 im Kaukasus in Koban gefunden worden. « Ausser diesen merkwürdigen Schmuckstücken kommen aber auch noch Scheibennadeln ohne Rolle vor, bei denen die Platte nicht schaufel-, sondern herzförmig oder dreieckig gestaltet ist. Dieser Typus ist ausser in Koban auch noch in anderen Gräberfeldern speziell in Kumbulte in Digori gefunden worden ».

Nadeln der Form von Fig. 2 kennt man in Deutschland aus Mecklenburg (Sparow bei Plau, Lüssow bei Güstow, Zierzow bei Grabow und Heinrichsfelde), aus der Uckermark (Lemmersdorf), Angermünde, Arnimshain, aus Pommern (Clempenow bei Demmin), aus Ostpreussen (Fritzen), aus Schabernack (Ostpriegnitz), aus dem Elbegebiet (Estorfsche Sammlung) und aus Hannover (Lehmke, Amt Bodenteich; Marssel, Amt Zesum; Sommerbeck, Amt Blekede). Fig. 3 stellt eine in Gaya in Mähren, Fig. 4 eine in Ungarn gefundene Spiegelnadel dar [23].

Die Figurengruppe 11 zeigt eine «Kobanfibel», die von Virchow nach ihrem Fundort im Kaukasus benannt worden ist. Auch für die Kobanfibeln lassen sich neben den kaukasischen Fundstätten noch solche in Westeuropa nachweisen. Fundorte im Kaukasus sind : Koban, Ataschukin (Flachland der Kabarda), Stephan-Tsminda (Kasbek, Georgische Heerstrasse), Gurien bei Tschuruk-Ziche (am Schwarzen Meer), Samthawro bei Mzchetha, Mussijeri; in Westeuropa Santa Lucia und Campagna (Italien), Kolmar (Elsass), Oppenheim und Kulm (Hannover), Hallstatt und Watsch (Mittlere Donau). Hierher gehört auch die in Bosnien gefundene typische Glasinacfibel [24].

In Fig. 2 (Abb. 11) haben wir eine Brillenspirale (Kleiderverschluss) aus Koban. Brillenspiralen dieser Art stammen im Kaukasus aus Koban, Stephan-Tsminda, Tschmy, Helenendorf, Artschasdor, Achmachi, Samthawro; in Westeuropa aus : Velem-St. Veit, von wo aus sie sich « einerseits nach Westen bis in die Schweiz, andererseits nach Norden bis weit nach Norddeutschland verfolgen » lassen [25].

« Armringe und Armbänder als Schmuck- und Schutzgeräte kommen im Kaukasus ausserordentlich häufig und in sehr verschiedenen Formen vor, für die es z.T. an Parallelen fehlt ». Eine Analogie zwischen den kaukasischen, den donauländischen und nordischen Typen lässt sich neben den in Abb. 12, Fig. 1-2 dargestellten Formen bei den Ringformen der Fig. 3-4 nachweisen. Jene Reifen von D-förmigem Querschnitt scheinen sowohl im Kaukasus als auch im Abendland und insbesondere in Ungarn seltener zu sein als diese (von kreisförmigem Querschnitt).

[22] Wilke, S. 45 ff.
[23] Wilke, S. 49 ff.
[24] Wilke, S, 40 ff.
[25] Wilke, S. 42 ff.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

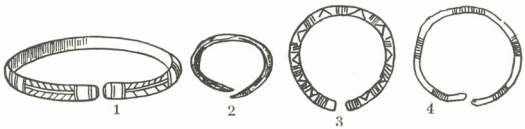


Abb. 12 Armringe, Arm- und Halsbänder (Bronzezeit)

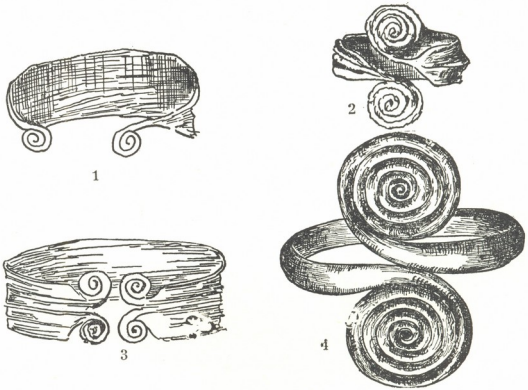


Abb. 13 Armringe mit Brillenspiralen

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Abb. 14. Bronzeröhren

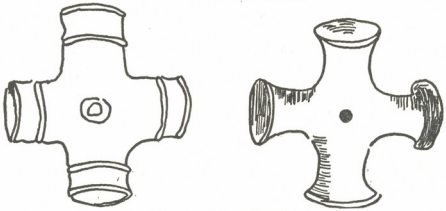


Abb. 15 Hängekreuze

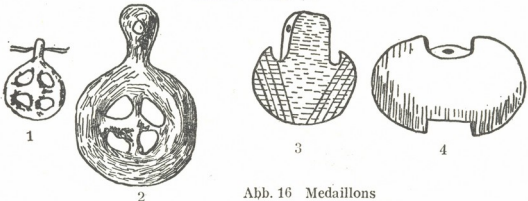


Abb. 16 Medaillons

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Halsbänder in der Gestalt, wie Fig. 3-4 (Abb. 12), sind nach Morgan in kaukasischen Gräbern sehr häufig. Die gleiche Form ist auch in Europa sehr verbreitet und sehr alt.

Die auf Abb. 13 dargestellten Armringe und Spangen kommen ausser im Kaukasus im Donlande, in Süd- und Mitteldeutschland bis nach Skandinavien vor. Die in Fig. 2-4 dargestellten Formen fehlen (wie fast alle anderen Spiralgeräte) in Südkaukasien, kommen aber im Norden des Kaukasus vor. Im übrigen findet man sie in der Krim, in Ungarn, Böhmen, Mitteldeutschland und Norddeutschland bis nach Skandinavien hin, wo sie den älteren Metallzeitperioden angehören [26].

Bronzeröhrenfunde sind aus kaukasischen Gräbern sämtlicher Perioden reichlich vorhanden. Ein abendländisches Gegenstück zu den kaukasischen (Abb. 14, Fig. 1) stellt die Bronzeröhre von St. Margarethen in Krain dar (Fig. 2) [27].

Schmuckstücke, die als Anhängsel am Halse oder auf der Brust getragen wurden, sind im gesamten Kaukasusgebiet in sehr grosser Zahl und in den verschiedensten Formen, von denen viele nahe Beziehungen zum donauländischen Kulturkreis aufweisen, gefunden worden. Kreuze, wie Abb. 15, haben als Fundstätten im Kaukasus: insbesondere Koban, Kasbek u.a.; im Westen die Ukraine, die Krim, Bosnien (Glasinac); Istrien, Hallstatt, Litauen; — radförmige Medaillons (Fig. 1 und 2, Abb, 16) — im Kaukasus: Achthala, Mussijeri, Scheithan-tagh; im Westen die Balkanhalbinsel, Deutschland (bis Norddeutschland), Böhmen; — beilförmige Anhängsel (Fig. 3 und 4, Abb. 16) wiederum im Kaukasus: besonders Chodschali; im Westen: Bosnien (Glasinac), Ungarn, Niederösterreich, Italien und Dänemark [28].

*

Die europäische Bronzekultur hat in ihrem äussersten östlichen Teil kaukasische Prägung erhalten und steht in enger Verwandtschaft mit der donauländischen und der westeuropäischen Kultur. Es kann, wie viele namhafte Archäologen gezeigt haben, deutlich verfolgt werden, wie die nord- und westeuropäische in die donauländischen Kulturformen und diese allmählich vom Westen nach Osten in die kaukasischen Ausdrucksformen derselben Kultur übergehen und umgekehrt — die kaukasischen in die donauländischen, west- und nordeuropäischen.

Andererseits aber stand der Süden Europas einschliesslich Kaukasiens mit den Staaten des Iran in Verbindung, und zwar noch vor der Kolonisierung der Nordufer des Schwarzen Meeres durch die Griechen. Dieses bezeugen keramische Gefässe, die nächst dem Dnjeprgebiet am Nordufer des Schwarzen Meeres gefunden wurden und eine Verwandtschaft auch mit der keramischen Kunst der alten elamischen Kultur zeigen [29].

[26] Wilke, S. 56 ff.

[27] Wilke, S. 96 f.

[28] Wilke, S. 62 ff.

[29] Vgl. Rostovcev, Ellinstvo i iranstvo na Jugê Rossii, Petersburg, 1918.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

3. *Im Mittelalter.*

a) *Die Grundtypen der Fibelformen, die ihre Ausbreitung zwischen Kaukasien und West- und Nordeuropa im Mittelalter gefunden haben.*

An die Spitze der Betrachtungen über die Ausbreitung verwandter Fibelformen stellen wir eine Tafel mit Fibeln, die sich auf zwei Grundformen reduzieren lassen, aus denen alle anderen auf der Tafel dargestellten Fibeln entwickelt gedacht werden können. Das sind von der Gruppe 1 die Figuren a (Fundort : Kaukasien) und von der Gruppe 2 die Fibel a (Fundort : Kertsch, Krim). Jede der beiden Formen 1a und 2a scheint einer eigenständigen Idee entsprungen zu sein. Durch Zusammenspiel der beiden Grundideen, die der Fibel 1a aus Kaukasien und der Fibel 2a aus Kertsch zugrunde liegen, lassen sich die Formen aller anderen Fibeln ableiten. So erkennt man einen engen Zusammenhang zwischen 1a und 3a einerseits und andererseits zwischen den Fibelformen der Gruppe 2, und zwar zwischen 2a, 2b und 2c. Aus dem Zusammenspiel der Reihe a und der Gruppe 1 sind alle übrigen Fibelformen zu erhalten. Und aus den auf der Tafel ersichtlichen Formen sind die Formen der Fibeln zu erklären, welche in den verschiedensten Gegenden Europas gefunden worden sind. Die Fibelform 1a aus Kaukasien hat ihre Parallele in dem Ausbreitungsstrom der Fibeln, der sich von Kaukasien bis zum äussersten Westen (Frankreich, England) und die Fibelform 3a bis zum Norden verfolgen lässt.

Die Fibel von der Form Fig. 2a (Fundort : Kertsch, Krim), deren kennzeichnendes Merkmal die zu einem Stabe verlängerte Spirale ist, erscheint in mehreren Varianten : einerseits tritt eine zweite Spirale hinzu (Fig. 2c) und andererseits erscheinen an den Enden der Spirale und an der Verlängerung des Ansatzes der Nadelspitze Knöpfe (Fig. 2b und 2c). Neben den eben geschilderten Fibelformen haben wir in Kaukasien einschliesslich der Krim noch 2 Fibelformen (1a und 3a), deren charakteristische Merkmale in den späteren Formen der Fibeln auftreten, Die Fibelform Fig. 3a, die in der Krim gefunden worden ist, hat eine halbrunde Kopfscheibe und einen breiten Fibelfuss, dessen grösste Breite unterhalb der Mitte liegt. Diese Fussform ist charakteristisch für die Fibeln, die sich von der Krim nach dem Norden Deutschlands und nach Skandinavien verbreitet haben. Salin bezeichnet diese Fibelausbreitung nach dem Ziellande ihrer Bewegung als den « nordgermanischen Strom ».

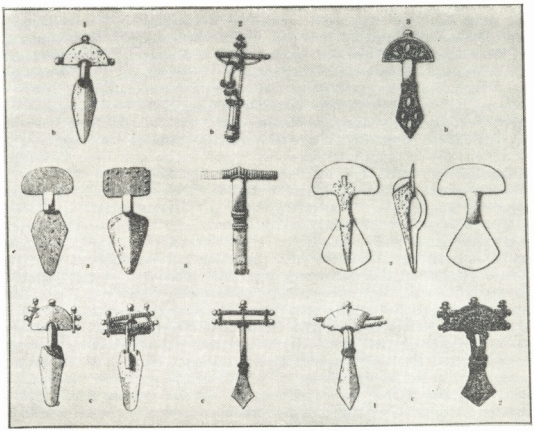
Die Fibelgruppe Fig. 1a weist ebenfalls eine halbrunde (bzw. eine mehr eckige) Kopfscheibe auf. Die grösste Breite des Fibelfusses liegt hier aber — im Gegensatz zu der vorigen Fibelform — oberhalb der Mitte. Fundgebiet dieser Fibeln ist der Kaukasus. Vergleicht man Fig. 1a mit 3a, so erkennt man in 1a eine ursprünglichere Form als in 3a. Die Fibel 3a dürfte als eine Variante von 1a gelten; oder, wenn man so will, umgekehrt, dürfte 1a als Variante von 3a erscheinen.

Die Fussform der Fibel Fig. 1a ist kennzeichnend geworden für jene Fibeln, die sich von Kaukasien aus über die Nordgebiete des Schwarzen Meeres nach dem Donauraum und in äusserster westlicher Richtung weiter nach Europa ausgebreitet haben. Salin bezeichnet diese Fibelausbreitung nach ihrer Verbreitungsrichtung als den « südgermanischen Strom ». Man dürfte sie gerechterweise auch als « germanisch-romanischen Strom » bezeichnen.

Die Verbindung der Fibelformen Fig. 2a, b, c mit den Fibelformen 1a und 3a scheint die Voraussetzung für die Entstehung weiterer Fibelformen in Kau-

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Tafel der Grundtypen der Fibelformen.



Die Figuren *a* der 1. und 2. Gruppen (Fundort: Kaukasien und Kertsch) bilden Urformen der Fibel, die ihre Verbreitung zwischen Kaukasien und den übrigen Gegenden Europas im Mittelalter gefunden haben.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

kasien einschliesslich der Krim und am Nordgestade des Schwarzen Meeres abgegeben zu haben.

b) *Die Verbreitung der Fibeln.*

Ein deutliches Beispiel von den Beziehungen im europäischen Raum vermittelt wegen der grossen Fülle an Funden die Ausbreitung der Fibeln im 2. bis 5. Jahrhundert n. Chr. *Salin*, der den germanischen Fibeln eine ausführliche Untersuchung gewidmet hat [30], geht von einer als germanisch angesprochenen Fibelform aus, die er als « Fibel mit umgeschlagenem Fuss » bezeichnet und die seiner Ansicht nach in Kaukasien und auf der Krim unter dem Einfluss römischer bzw. La-Tène-Fibeln entstanden sei. Die reichsten Funde an Fibeln dieser und ähnlicher Art weist ausserhalb der Nordgebiete des Schwarzen Meeres, ausserhalb Siebenbürgens und Galiziens Norddeutschland auf: Ostpreussen und die angrenzenden Lande, wo sie zu Hunderten gefunden worden sind. Ausserhalb der genannten Gebiete sind die Fibeln nur spärlich vertreten. Diese Fibeln, die bereits um 200 n. Chr. in Ostpreussen auftreten, deuten auf einen regen Verkehr zwischen dem Gebiet der Ostsee und des Schwarzen Meeres. Nach der Verbreitung der Fibeln zu urteilen, sind diese vom Schwarzen Meer zur Ostsee längs des Weges Dnjestr-San-Weichsel hinaufgelangt. Aus der diesen Fibeln zugrunde liegenden Form haben sich neue Fibelformen herausgebildet (s. Tafel). Solche Fibeln sind die Figuren 3c der Tafel

Fibeln von der Art der Taf. Fig. 3c sind in Kiew (Ukraine), in Sackrau (Schlesien), in Kalisch (Westpolen) und in Sanderumgaard (Dänemark) gefunden worden. Diese Fibeln, die ebenfalls von der Krim ausgegangen sind, haben aber nicht mehr den Dnjestr-San-Weichsel-Weg eingeschlagen, sondern einen weiter westlicheren über Schlesien und Mecklenburg.

Dieser Fibelstrom vom Schwarzen Meer zur Ostsee hat — nach Salins Berechnung — um die Mitte des 4. Jahrhunderts eine Unterbrechung erfahren, die eine Sonderentwicklung der nordischen Fibeln zur Folge hatte. Diese Unterbrechung ist nicht anders zu deuten, als dass eine Völkerverschiebung begonnen hat, die zum Abbruch der unmittelbaren Beziehungen zwischen der Ostsee und dem Schwarzen Meer geführt hat. Man ist geneigt, diese Unterbrechung der Beziehungen zwischen der Ostsee und dem Schwarzen Meer einerseits der Ausbreitung der Slawen zuzuschreiben, die sich im Gebiete nordöstlich der Karpaten zwischen diese zwei Räume geschoben hatten, und andererseits dem Abzug germanischer Völker aus Norddeutschland. Dieser Tatbestand wird deutlich, wenn man berücksichtigt, dass nach den voneinander unabhängig geführten Untersuchungen der Gelehrten *Montelius* und *Dorr* die germanischen Altsachen um die Mitte des 4. Jahrhunderts aus Norddeutschland überhaupt zu verschwinden beginnen.

Aus der Fibelform, die der Fibel Taf. Fig. 3c zugrundeliegt, ist in der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts eine Fibelform mit rechteckiger Kopfplatte entstanden die den « nordgermanischen » Fibeln gegenüber den « südgermanischen » ihr eigenartiges Gepräge gegeben hat. Damit war jedoch die Verbindung

[30] Bernhard Salin, Die altgermanische Thierornamentik, Stockholm 1904; neue Auflage Stockholm 1935. Für das Folgende vergleiche: S. 1 ff.; 45 ff.; 76 ff.; 126 f.; 136 ff.; 353 ff.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

zwischen dem nord- und südgermanischen Gebiet nicht völlig abgebrochen. Fibeln als einzelne Exemplare sind — wie wir sehen werden — auch weiterhin nach dem Norden gelangt, und zwar einerseits den Dnjepr und Don hinauf und andererseits über die Donau und die Mährische Pforte.

Nach der Unterbindung der gemeinsamen Entwicklung der nord- und südgermanischen Fibeln setzt vom Nordgestade des Schwarzen Meeres die Ausbreitung der südgermanischen Fibeln über den Donauraum nach Mittel- und Westeuropa ein. Das Vordringen dieses südgermanischen Stromes bringt *Salin* mit der Völkerbewegung in Zusammenhang, welche durch den Einbruch der Hunnen (375) in Europa veranlasst wurde. Für die Ausbildung der verschiedenen Fibelformen auf südgermanischem Gebiet nimmt *Salin* hundert Jahre in Anspruch, so dass durch die südgermanischen Fibeln ein Zeitraum bis zum Ende des 5. Jahrhunderts erfasst wird.

Die südgermanische Fibelform ist nicht selten in der Krim gefunden worden. Zu dieser Fibelgruppe scheint auch eine in Jekaterinoslaw gefundene Fibel zu gehören. Im Westen sind noch Fibeln dieser Art gefunden worden, und zwar in Italien, die eine davon in Villafontana.

Die bisher zur Darstellung gelangten Fibeln sind aus dünnem Metallblech gehämmert worden. Späterhin ist man dazu übergegangen, die Fibeln durch Guss herzustellen, und zwar in der Form der sogenannten Drei- und Fünfknopffibeln.

Von diesen zwei gegossenen Fibelformen sind die Dreiknopffibeln (sowohl die aus Metallblech gehämmerten als auch die gegossenen) im ganzen selten. Doch findet man sie in einzelnen Exemplaren bereits über den ganzen europäischen Raum, d.h. über Ost- Mittel- und Westeuropa verbreitet. Dreiknopffibeln sind gefunden worden : in der Krim; in Ungarn, Puszta Bakod bei Kolowza; in Kroatien, u.a. bei Sissek; in Böhmen in Uherec und Podbaba; in Frankreich : eine im südlichen Teil des Landes, im Departement Tarn, eine andere im mittleren, im Departement Saône et Loire; in England. Ausserdem kommen gegossene Dreiknopffibeln auch auf nordgermanischem Gebiet vor : in Schlesien bei Gurtsch; in Ostpreussen bei Wackern, Warnikam, Dollkeim, Rauten, Oberhof und Labenzowen; dann in Brandenburg bei Garlitz; in der Provinz Sachsen bei Reinsdorf; weiter nördlich finden sich diese Fibeln auf Bornholm, Oeland und auf dem schwedischen Festland.

Ungleich zahlreicher als die Dreiknopffibeln sind die Fünfknopffibeln. Zunächst die Fibeln mit der sogenannten « älteren » Knopfbildung, die weit nach dem Osten reichen. Mehrere Exemplare sind bekanntgeworden aus dem Kaukasus (so zwei Exemplare aus Kambulta, je ein Exemplar aus Kamunta und Tschmie) und aus Kertsch. Weiter nördlich sind Fibeln gefunden worden : in den Gouvernements Jekaterinoslaw, Charkow, Woronesch, Rjassan.

Westlich von den Nordgebieten des Schwarzen Meeres sind Fünfknopffibeln gefunden worden : in Siebenbürgen bei Sarmizegetusa; in Ungarn; in Niederösterreich bei Gross-Harras und bei Tulln; eine in Südtirol, die « in überraschender Weise an die Fibeln des mittleren Russlands erinnert »; eine in der Schweiz, die ebenfalls eine grosse Ähnlichkeit mit den im Gebiet nördlich des Schwarzen Meeres gefundenen Fibeln aufweist; dasselbe gilt von der im südlichen (bei Estagel, Departement Pyrénées Orientales) und von der im mittleren (bei Oyes, Departement Marne) Frankreich gefundenen Fibel. Fünfknopffibeln, die

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Salin als degeneriert ansieht, sind im Westen ausserdem noch gefunden worden : bei Abenheim in Rheinhessen; zwei in England.

Zahlreicher als die Fünfknopffibeln älterer Form und der mit diesen zusammenhängenden Varianten sind die Fibeln mit Knöpfen jüngeren Ursprungs, Knöpfen, die wahrscheinlich unter römischem Einfluss entstanden sind. Auch diese Knopffibeln reichen nach dem Süden Osteuropas hinein, obwohl sie hier « in ihrer besten Form » nicht gefunden wurden. Mehrere Exemplare dieser Fibeln sind auf der Krim gefunden worden. In westlicher Richtung kennt man Funde dieser Fibel aus Siebenbürgen (bei Kessel bei Mediasch, bei Klein-Schelken und bei Mariasdorf); aus Ungarn (eine im Komitat Csongrad); aus Kroatien (bei Sissek); aus der Herzegowina (bei Han Potoci); aus Italien (Provinz Bologna, Chiusi, Provinz Ascoli an der Ostküste bei Castel Trosino, bei Ascoli-Piceno). Aus Deutschland wären Fibeln zu nennen, die gefunden worden sind : bei Friedberg in Hessen; bei Freilaubersheim in Rheinhessen; bei Zahlbach bei Mainz. Aus Frankreich seien Fibeln genannt, die gefunden worden sind bei Toulouse; Sorgue, im Departement Aveyron; bei Saint Sabine, Brochon, Departement Côte d'Or. Aus Belgien — die in Harmignie, Hennegau, gefundene und die in England bei Chatham, Kent. Vom spanischen Gebiet kennt Salin eine einzige, sehr degenerierte Fibel, die diesem Typus angehört.

Bei einer Variante des jüngeren Fünfknopffibeltypus findet man statt des einen oder anstatt mehrerer Knöpfe Vogelköpfe von einfacher Form. Eine solche Fibelform stellt die in Yverdon in der Schweiz gefundene Fibel dar. Dieser Typus ist ausserdem gefunden worden in mehreren Exemplaren in Kertsch, in einem Exemplar im Gouvernement Jekaterinoslaw. Ferner sind solche Fibeln gefunden worden : in Ungarn, in der Schweiz, in Deutschland (unter anderem bei Sausanheim bei Ludwigshafen); in Frankreich (bei Saint Sabine, Departement Côte d'Or; Herpes, Departement Charente und bei Jouy-le-Comte, Departement Seine et Oise).

Eine zweite Variante der Fünfknopffibeln bilden diejenigen, die unmittelbar oberhalb des Tierkopfes zu beiden Seiten des Fussendes eune kleine freistehende Tier- oder Vogelfigur aufweisen. Auch diese Form ist bekannt : aus Kertsch in mehreren Exemplaren; aus Bosnien; aus Ungarn; aus Italien aus der Umbegung von Udine und Pavia; aus Deutschland aus der Umgegend von Bingen und Kreuznach; aus Frankreich; aus Belgien (Umgegend von Pry, Provinz Namur).

Im Norden kommen die Fünfknopffibeln fast nur in Ostpreussen vor : so die Fibeln von Burdungen (Kreis Neidenburg); Friederikenheim, Lehlesken und Scheufelsdorf (Kreis Ortelsburg) und von Daumen (Kreis Wartenburg). Die einzigen *Salin* bekanntgewordenen nordgermanischen Exemplare sind : ein Fragment aus Schleswig-Holstein und ein Exemplar von Bornholm und von Dänemark.

Unter dem Einfluss der römischen kreuzförmigen Fibeln haben die germanischen Fibeln eine Wandlung durchgemacht, wofür die in der Umgegend von Bingen gefundene Fibel ein Beispiel ist. Die Entwicklung dieser Fibeln fällt in die Zeit von 450-550. Funde sind gemacht worden in Bayern, Württemberg, Baden, in der Pfalz, Rheinhessen, dem Rheinlande und Westfalen. Allgemein und gleichmässig verbreitet findet man die Fibeln auch über das gesamte Frankreich, so im Departement Aveyron und Gers (Gegend von Toulouse); im Departement Charente und in der Vendée; in den Departe-

ՀԱՅԱՍՏԱՆԻ ԱԶԳԱՅԻՆ ԳՐԱԴԱՐԱՆ

ments Rhone, Saône et Loire und Côte d'Or; in den Departements Aisne, Somme und Pas de Calais. Dieser Typus ist in mehreren Exemplaren auch in England (Kent. Suffolk, Cambridgeshire und Lincolnshire) und in Belgien (bei Harmignie in Hennegau sechs Exemplare) gefunden worden. Vereinzelt tritt dieser Typus in der Schweiz, in Italien, in Österreich und in Ungarn auf. Auf dem Gebiete nördlich des Schwarzen Meeres und auf dem nordgermanischen Gebiet ist Salin nicht ein einziges Exemplar dieser Fibelform bekanntgeworden.

Auf nordgermanischem Gebiet hatten sich die Fibeln mit rechteckiger Kopfplatte gebildet. Dieser Typus findet sich auch auf südgermanischem Gebiet (v. 550-650), in Böhmen, in Italien, Deutschland, Frankreich und England. Der Einfluss der nordgermanischen Gebiete auf die südgermanischen reichte so weit, dass unter dem Einfluss nordgermanischer Vorbilder auf südgermanischem Gebiet eigenartige Formen entstanden sind. Solche Fibelformen konnten in Ungarn, in Italien, in Deutschland, in Frankreich und in England nachgewiesen werden.

Wie nordgermanische Fibeln den Weg in südlicher Richtung nach dem Donauraum gefunden haben, so haben sich die nordgermanischen Fibeln auch in östlicher Richtung nach dem zentralen Osteuropa hin verbreitet. Das lässt sich an den sogenannten Armbrustfibeln zeigen, deren Entstehung im Elbgebiet (Schleswig-Holstein) anzunehmen ist. Diese Armbrustfibeln haben eine besonders starke Verbreitung in Norwegen gefunden, dann in England, in Dänemark und in Schweden. Diesen verwandte Fibeln sind weiterhin auf Oeland und in Ostpreussen vertreten. Eine Variante davon ist in mehreren Exemplaren im zentralen Osteuropa gefunden worden. Hier im zentralen Osteuropa begegnen sich die aus dem Gebiete nördlich des Gestades des Schwarzen Meeres (Kaukasien, Krim) stammenden Fibeln mit denen aus Norddeutschland.

c) *Ausbreitung vom Waffen, Schmuck und anderer Gegenständen in «Begleitung» der Fibeln.*

Im Zusammenhang mit der von uns betrachteten Verbreitung der Fibeln sei bemerkt, dass in Begleitung der Fibeln eine Menge anderer Gegenstände (Waffen, Schmuck) erscheint, die offenbar von gleichem Ursprung sind.

4. *Folgerung.*

Parallele archäologisscher Funde der Stein-, Bronze- und Eisenzeit, sowie des Mittelalters, die im Kaukasien, Krim einerseits, und anderseits in West- und Nord-West-Europa aufgedeckt wurden, lassen auf *verwandte Wesenszüge des europäischen Ostens* (*Kaukasiens*) *und Westens und Nordwestens* schliessen.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

THE VOLGA-TEREK ROUTE IN RUSSO-CAUCASIAN RELATIONS

The capture of Astrakhan by the Russians in 1554 gave them effective control of the whole course of the Volga and potential command of the Caspian Sea (where the Safavid regime in Iran never maintained effective armaments). George Vernadsky has observed that « from a geopolitical point of view, Ivan IV's dash down the Volga to Astrakhan was an important move since it cut the steppe zone into two sectors, each of which could be taken care of separately » [1]. During the three decades which followed the Russian capture of Astrakhan, the policy of the Ottoman sultans and of the Crimean khans was directed to restablishing the belt of Turkish states along the Volga and checking Russian expansion south round the shores of the Caspian. This was the explanation of the Don-Volga canal project and of the Turkish-Crimean drive against Astrakhan in 1569 — when Banister and Duckett of the English Muscovy Company were held up there for some weeks [2]. The hold of the Muscovites on the Volga estuary remained in doubt for two decades, and convoys down the river were always subject to attack by the Nogays and wild bands of Circassian and Cossack outlaws. Nevertheless, the position became more stable; in 1582 the Russians built a stone wall round Astrakhan; and in 1589, the year when Prince Semen Zvenigorodski passed through on his embassy to King Alexander of Kakheti, the construction of a fortress was finished. The majority in the new city were Russians, but there grew up large Armenian and Tartar suburbs; and many Persian and Indian — and some Georgian — merchants settled there. Yet for a century and a half — until the campaign of Peter the Great in 1722 — Russian progress in the Caspian basin was remarkably slow. In the northern Caucasus, at first, they enjoyed the support of the princes of Greater Kabarda; and south of the range the kings of Kakheti — notably Alexander II and, later, Taymuraz I, were pressing for a policy of consistent support against the Shevkal (Shamkhal) of Tarku and against the Persians and the Turks. Until Peter the Great embarked on his ambitious enterprizes in naval construction which ultimately enabled him to concentrate a formidable and disciplined armament in the Volga estuary — the logistics of the sixteenth and seventeenth centuries remained a serious handicap to a Russian forward policy in the Caucasus. The technical difficulties of transport over long distances, the concentration and conservation of supplies at Astrakhan, and the forwarding of equipment to the forts along the Terek and the Sunzha, epidemics and defective financial mechanism — all these factors presented persisting practical difficulties which are recorded in official documents [3]. The same difficulties are

[1] Vernadsky, *The Mongols and Russia*, p. 390.

[2] See the writer's *Problems of Turkish Power in the Sixteenth Century* (in the press); also *Early Voyages and Travels in Russia and Persia*, Hakluyt Soc., 1885, I, p. 424.

[3] c.f. S.A. Belokurov. *Snosheniya Rossii s' Kavkazom, vip. i* (all published), Moscow, 1889, notably complaints of officials from the Terek, cited p. 292 : « Thirty carts with horse-collars and shaft-bows for the train have also been sent from Astrakhan to the Terek, but these carts are too few for the train, and there are no horses belonging to your Majesty on the Terek... In Terek-town no surplus of grain was left in the granaries... while the stores of the soldiers, the *streltsy* and the Cossacks in

ეროვნული ბიბლიოთეკა

be perceived in the records of the protracted Turkish attempt to establish a permanent regime in Shirvan and Daghestan during the two decades which followed the conquests in Kartli, Shirvan and Daghestan by Lala Mustafa Pasha and Osman Özdemiroghlu Pasha from 1578. Troops were often short of supplies; sometimes starving and mutinous [4]. Regional political units, based on local supplies and popular recruitment, were able to withstand the armies of distant imperial powers. Alexander of Kakheti could assemble a hosting of some 10,000 men — and a detachment of 500 trained musketeers — to impress the Russian ambassador, Zvenigorodski. Simon of Kartli, in brilliant guerrilla operations, expelled the Ottoman army from his hereditary territories. The Shamkhal of Tarku could rally some fifteen thousand horseman from among the Kumyks and Avars and inflicted several disastrous defeats on the Russians [5].

In the conditions of the sixteenth and seventeenth centuries the tribal elements in Daghestan proved capable of opposing any Russian progress by the traditional route of invasion along the Caspian foreshore : Tarku — Derbent — Baku. Even in the eighteenth century, the expedition of Peter the Great proved abortive — in part, owing to inadequate medical services and consequent epidemics — a deficiency which was to cripple European armies in the Middle East, indeed, up to the period of the Crimean war. The effect of these conditions was to freeze the Russian strategic position in Caucasia to the north of the mountains — along the line of the Terek. And the valley of the Terek, forming as it did, the second — and more difficult — avenue of approach from the Volga basin to southern Caucasia and the Middle East, became the main direction for Russian penetration into Georgia. It is one of the ironies of history that between the sixteenth and eighteenth centuries, the Georgians rulers — preoccupied with the continuous pressure from the Avars and the Kumyks and with

the block-house on the Koysu were sunk in the autumn storms at sea... Of Your Majesty's boats which can be repaired there are on the Terek ten sea-going *strugi* and four rowing *strugi*; and of ship stores there are eight old canvas sails, twenty-three anchors with the flukes broken off, and eight old masts. We need boats, Sire, in order to fetch stores from Astrakhan by sea, and to send them from the Terek to the Koysu with stores and troops, or up the Terek with stores for the blockhouse on the Sunzha, and to set up posts along the rivers and on the sea-shore to guard against attacks by Kumyks and men of Azov... There is nothing with which to repair (boats) on the Terek : no staples or oakum or tar is to be had or to be bought on the Terek, and no stores for boat-repairing are sent from Astrakhan ».

4 *Ibid.*, p. 311, for Ottoman difficulties in the year 1597 and reductions of garrisons in Shirvan and Kartli. Also Asafi, *Sheja 'at name*, MSTY 6043 of Istanbul University Library (for a summary of which I am indebted to Dr V.L. Ménage), *passim*. In spite of the Turkish victories in 1578, there were some ten thousand deserters. « The troops were very fearful of the winter. Some abandoned their horses and walked. Many of the army died ».

5 For Alexander's military review at Gremi, in 1589, see Zvenigorodski's report in Belokurov, pp. 171-2; for summary of Simon of Kartli's guerrilla operations, Allen, *History of the Georgian People*, pp. 157-9; for a state of the Shamkhal's military strength, Lobanov-Rostovski's report in Belokurov, 293. In 1604, I. M. Buturlin took Tarku, the Shamkhal's capital, but in the spring of the following year his army of 7,000 men was attacked by the Kumyks and the Turkish Pasha of Derbent — and massacred despite a promise of safe conduct. Buturlin and his son were among the slain, c.f. *Russki Biographicheski Slovar, sub nomine*. (The defeat was comparable to that of Prince Vorontsov by Shamyl, at Dargo, in 1845, c.f. J. F. Baddeley's classic narrative in *The Russian Conquest of the Caucasus*, cap. XXIV).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

the recurrent offensives of Ottoman and Persian armies — actually urged the Muscovite rulers to open up the routes along the Terek and the Avar-koysu with a view to consolidating communications and giving them consistent support against their Muslim neighbours [6].

2. *The Terek river.* Four hundred miles in length, the Terek river has been since ancient times a significant feature in the political and military geography of the northern Caucasus. Its source is from a glacier on the crest of Zilga-khokh on the southern flank of the main ridge of the Caucasus at a height of 2,700 metres. It flows first in a south-easterly direction and then turns north at the village of Kobi and penetrates the main ridge through the celebrated ravine of Daryal to enter the northern Caucasian plain a few miles to the south of Vladikavkaz. In its upper course it is an impetuous mountain stream. After Darg-khokh, it receives several large streams flowing from the north-western slopes of the Caucasus: Ardon, Cherek, Chegem, Baksan and Malka. The banks become lower and the river widens. After cutting through the Sunzhenski and Terski ridges, the Terek takes a right-angled turn to the east. In its middle course between the junctions of the Malka and the Sunzha, the stream of the Terek broadens with numerous branches interspersed with islands. After the junction with its right-bank tributary, the Sunzha, the Terek flows in a north-easterly direction, becoming deeper and more easily navigable. But it carries along with it a mass of detritus and the bed of the river tends to form banks. After Kargalinskaya *stanitsa*, the Terek divides into a number of channels and falls to the Caspian in a broad delta which extends at the rate of 100 metres a year. Fed by glaciers, snow and rains, and by numerous tributaries, the life of the Terek is unstable and there is a constant struggle against summer floods, particularly in the lower reaches [7].

Long before the arrival of the Russians in the Volga estuary, the importance of the Terek route was clear to the Italian cartographers of the Caspian in the fourteenth and fifteenth centuries. The Italians — particularly the Genoese in Kaffa and Tana and their stations along the Circassian coast — were active in the trans-isthmian traffic as early as the thirteenth century [8]. The Kabardans, according to Dubois de Montpéreux, retained an oral tradition of intercourse with the Genoese who were said to have had a large settlement in the valley of Kislovodsk. Again, the existence of settlements of western traders on the north Caucasian steppe is indicated in the curious story of Josafat Barbaro about the raid of fanatical bands of dervishes from Derbent 'into Tumen'

6 Belokurov, *passim*, for Alexander's conversations with Zvenigorodski and Sovin at an interval of several years. Notably p. 209, where reference is made to Terek Cossack mercenaries « stationed in the gorges against the Shevkal and the Didos ». These men had earlier been employed by King Simon of Kartli. See also A. N. Genko in *Zapiski Kollegii Vostokovedov*, V, (1931), art. « Iz kulturnogo proshlogo Ingushei », pp. 727-35 for Georgian influences in the mountains of the eastern Caucasus and operations against the Didos in 1612 and 1640.

7 c.f. art. in *Bolshaya Sovetskaya Entsiklopediya*, 1st ed., Vol. 54, pp. 101-2. For a detailed description of the Terek, both in its upper and middle reaches, with a comparative study of earlier travellers' accounts, see J. F. Baddeley, *The Rugged Flanks of Caucasus*, Vol. I, *passim*.

8 W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, II, pp. 93 ff. & 555 ff.; also art. by F. S. Zevakin and N. A. Penchko in *Istoricheski Zapiski*, III, 1938, pp. 72-129, « Ocherki po istorii Genuizskikh kolonii na zapadnom Kavkaze v' XIII I XV VV » — particularly pp. 86 ff.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

(at the estuary of the Terek) who « then they arryved at a ryver called Tero, which is in the province of Tezechia (Circassia) and about the mountaigne Caspio, wheare are many Catholic Christians, they slew them all » [9].

The Fra Mauro Map of the middle of the fifteenth century and the so-called Borgia Map, clearly indicate the rivers Kuma and Terek (Terco in named on the Borgia Map), and the valleys of the Aragvi and the Ksani leading into Georgia, The post-station Kobi, south of the gorge of the Terek and at the head of the Krestovaya *col* which links the upper course of the Terek with the higher valley of the Aragvi, is named on both maps; and on the Borgia Map the Main (*glavnii*) and Flanking (*bokovoy*) ridges of the Caucasus are shewn, and even the tribal name *Tusch* [10].

The first detailed description of the Terek and northern Caucasia which has survived is in the Book of the Great Map (*Kniga glagomelaya bolshoy chertezh*) — the seventh recension of which Serbina believes to have been edited by Prince Grigori Suncheleyevich Cherkasski, chief of the Pyatigorsk (Beshtau) Kabardans, d. 1672 [11]. The details of this map doubtless derive something from the reports of the numerous Russian missions to Georgia which had taken place during the preceeding century. Wakhusht's maps, and his detailed description of Upper Kartli and Oseti (G. *Ovseti*) were prepared about half a century later. (Wakhusht was related by marriage to the Kabardan princes and there is evidence that he knew this country well; it is curious that he makes use of the Ingush name Lomeki for the upper course of the Terek (G. *Tergi*).

The most important (right-bank) affluent of the Terek was the Sunzha. Its delta, with its numerous small tributaties and its many crossings, was the short cut from the Cossack settlements on the lower Terek to the upper stream of the river where it emerges from the Daryal gorge. The Sunzha has its source in Mat-khokh, to the north-west of its own longer affluent, the Assa [12]. The two streams flow north to cut through the Black Mountains (*Cherni Gory*). Some 150 miles in length, the Sunzha only becomes a large river after its junction

9 F. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, etc., I, p. 80; Barbaro, *Travels of Venetians in Persia*, Hakluyt Soc., 1873, p. 89. These dervishes were probably the Shi'a followers of Shaikh Haydar of Ardabil, d. 1487, c.f. *TVP*, pp. 185 (*bis*), ff.

10 c.f. *Imago Mundi*, XIII, 1956, plates to art. by L. Bagrow, « Italians on the Caspian »; also *ibid.*, X, art. by G. Caraci, « The Italian Cartographers of the Benicasa and Freducci Families and the so-called Borgiana Map of the Vatican Library », pp. 31 & 38 ff.

11 The text of *Kniga* was edited and published by G. I. Spasski, Moscow, 1840- — a rare work a copy of which is in the Library of the British Museum. c.f. also art. by Serbina in *Ist. Zap.*, 14, 1945; and further, *ibid.*, 23, 1947. Also art. in *RBS sub* G.S. Cherkasski -- who was the son of the Kabardan *mirza* Suncheley = 'of the Sunzha'.

12 The river name *Sunzha* may be associated with the ethnic Son (> *Svan* > *Tsanar*). Genko, p. 686, n. 3, draws attention to the passage in Wakhusht/Brosset, pp, 326-7, where « the Tushin Alazan is represented as flowing into the Argun which is erroneously called *Sona*; by *Sona* should be understood the Andi-koysu and the Sulak (*Zonna* in Ptolemy, v, 8, 11-12 & xi, 1; c.f. the reliable observation of Janashvili in his Russian rendering of Wakhusht, p. 131) ». The name *Lomeki* (for Terek) is derived by Genko, p. 705, from Ingush *loamœxkœ*, mountain ravine; likewise *Mat-khokh*, the prominent flat-topped mountain, in Russian *Stolovaya Gora*, is a hybrid name — *mat*, Ingush, table, with *khokh*, Os, mountain. « The whole region of the Georgian Military Road was included in the most ancient place of settlement of the Chechen (Ingush) tribes who now share their living here with the Osetians and Georgian-Mokhevtsy », Genko, 706. Assa, perhaps, is the river of the As (Os).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

with the broad and turbulent Argun. Over the last twenty miles the combined streams of the Sunzha, Assa and Argun wind across the steppe to enter the Terek in a series of complex bends which make almost complete circles.The upper valleys of these rivers were, in the sixteenth century, covered by the magnificent beech forests — which, in the nineteenth century, enabled the Chechens to maintain their prolonged resistance to Russian conquest [13].

3. *The Free Terek Cossacks and 'the Little Lands of the Mountaineers'*.

During the sixteenth and seventeenth centuries a rather original mixed culture grew out of the intercourse between the Cossacks settled along the Terek and the Sunzha and the neighbouring inhabitants of the mountain zone — Kumyks, Avars, Chechens, Ingushes, Kabardans and Osetians. There were many combinations and relations did not really harden until the eighteenth century. Then the progressively bureaucratic aspects of the Russian administration along the Cossack Line (inevitable in the pattern of contemporary administrative techniques) and the attempts at proselytization on the part of the Orthodox Church (which was countered by Islamic propaganda sponsored by the Ottomans) provoked bitter antagonisms and chronic conflict. In the earlier period, the Kabardans welcomed Russian support against the Nogays, while the Chechens were subject to pressures from the Shamkhal of Tarku and the Avar Khans; some Ingush clans mistrusted their Chechen neighbours; and both Ingushes and Osetians resented pretensions to overlordship on the part of Kabardan princes.

The first Free Cossack communities, mostly composed of 'outlaws' from the Don and the Volga, settled round the estuary of the Terek about the middle of the sixteenth century [14]. The relations of these early Cossacks, living independent of the authority of the Muscovite government, with the neighbouring Kumyks, Chechens and Kabardans, were not always unfriendly. They took wives from the neighbouring tribes, and there was some penetration of Russians into the Black Mountains — as witnessed by the remains of fortifications and place-names such as Urus-Martana ('Russian Martin') [15]. Some of these Cossacks made their way as far as Georgia, and in the third quarter of the sixteenth century several hundreds were found to be in the employment of King Levan of Kakheti (1520-74) [16].

13 For detailed description of the valley of the Sunzha, see *Sbornik Svedenii o Terskoy Oblast*, Vladikavkaz, 1878, I, pp. 49 ff.; an original and picturesque account in Steder's *Tagebuch*, Spb., 1797, pp. 5-7; see also Baddeley, *Rugged Flanks of Caucasus*, I, *passim*; Genko, pp. 691 ff. For the Chechen resistance to the Russians during the first half of the nineteenth century, see Baddeley, *The Russian Conquest of the Caucasus*, *passim*, based on the original Russian sources.

14 For a good account in English, see Baddeley, *Conquest*, cap, I.

15 Belokurov, XLII & n. 51. In the wider sense of the name the Black Mountains are the more southerly of the two ridges which flank the main spine of the Caucasus on the north. In the narrower sense of the present text the name applies to the part of the ridge which lies between the upper reaches of the Sunzha and the Assa. This part of the Black Mountains was until the turn of the nineteenth century inhabited by the Karabulaks — a name derived from the toponym *kara bulak* = T. black spring. Genko, 686, has identified them as Akki Chechens (*Okok*). Baddeley, *Rugged Flanks*, I, p. 110, n. 2. says that they spoke a dialect between Ingush and Chechen.

16 c.f. D. Chubinov, *Kartlis Tskhovreba*, Spb., 1854, p. 107.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

The number of aliens among the Terek Cossacks was very great — whole *stanitsy* being non-Christian; but the Grebentsy (Cossacks 'of the Ridge') [17], like the Zaporozhians on the Dniepr, admitted none but Christans — or those who consented to become such. Their own wives were of native birth — probably for the most part Chechens with a mixture of Kumyks; and to this it is said that they owed their comparatively advanced agriculture and much else. The Cossacks of that day were probably at most the equal in civilization of the Chechens and Kumyks, and certainly the inferiors of the Adighe (Circassians) — to whom belonged the Kabardan princes and people. « Kabarda served as a law-giver to the Grebentsy in matters of fashion, and from there they took their light and convenient military equipment and arms, their method of warfare, *dzhigitovka* (feats of skill on horseback), etc. [18].

As regards the houses, the typical Russian *izba* was forgotten, and instead, appeared the Kabardan *una*, with its open gallery and its internal construction, arrangement and decoration. All that remained of the Russian village was, externally, the street, and, internally, the stove. Two kinds of culture — both new to the Russians — were probably borrowed from the Kumyks : those namely of the vine and of the silkworm, which flourish on the banks of the Terek to this day, having doubtless been supported through times of trouble and danger by the Cossack's passion for drink and his wife's delight in finery. The Grebentsy women are noted now for their good looks and free manners, and both in colouring and features, as well as in their semi-Oriental costume, they show very strongly the strain of native blood in them and the continuing influence of Kabarda [19].

4. *'Terek-town'*. At different periods this name was applied to no less than three different towns along the Terek. The foundation of the first town in Kabarda dated back to 1563 when, at the request of his brother-in-law Temryuk (Circassian, *Kemirgoko*), Ivan IV sent a mission and troops to build a town on Temryuk's territory. 'We do not know its situation nor its fate' but it was probably on the border dividing the lands of Temryuk from the vassals who had revolted against him [20]. Little more is known of the second town founded in 1567. It was on the left bank of the Sunzha, on the peninsula formed by the junction of the Sunzha and the Terek [21]. In 1571 the Russian ambassador at the Ottoman Porte was explaining that it had been built to protect Temryuk against his enemies. Its existence became a major issue between the Tsar, the

17 i.e. the ridge running along the south side of the Sunzha to the south-east of modern Grozny.

18 Cited from Maksimov, *Terskoye Kazachye Voysko*, p. 15.

19 Summarised from Baddeley, *Conquest*, pp. 10-12. c.f. also S. G. Gmelin, *Reise durch Russland*, IV, Spb., 1774, p. 27-31 for a good account of the Grebentsy : « When they first came to the Terek they bought and married many Tartar women, and have become half Tartar in their speech, outlook and conditions... But now (1774) they only marry among themselves and hardly understand the speech of the Mountain Tartars ». Gmelin distinguished three strata among the Cossacks of the Terek : (a) the old *Grebentsy* who came in the early sixteenth century; (b) the *Terski*, literally of the Terek, who were originally Cossacks from the Don settled by Peter the Great on the Sulak and moved to the Terek under Anna (1735); (c) a third group, two-thirds from the Volga and one-third from the Don, who were brought in between 1720 and 1771.

20 Belokurov, *Snosheniya*, LXXXIV & n. 28.

21 N. A. Smirnov (ed.), *Istoriya Kabardy*, Moscow, 1957, p. 42.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Sultan and the Crimean Khan. There was an agreement to demolish the town in 1574; but Smirnov doubts whether the undertaking was ever carried out. [22] At any rate, between 1578 and 1585 a new or restored town was established near the junction of the Terek and the Sunzha. It is probable that it was from the older or newer of these two settlements that the ambush was organised against the column of Osman Özdemiroghlu marching from Derbent to Kerch in Oct 1583 [23]. In different documents, there are references to *Sunzhenski ostrog*, *Ust Suyunchi*, *Terki*, *Sunzhi*, etc. *Staro-Sunzhenskoe* still appears on modern maps (Caucasia : I : 210,000, Sh, G5).

Between the autumn of 1587 and the spring of 1588, Russian officials and troops were busy building a fortified town on the flats north of the southern branch (Tyumenka) of the estuary of the Terek — which flows into the Caspian opposite the Agrakhan peninsula. This was on or near the site of the former Kumyk settlement of Tyumen which had been occupied by free Terek Cossacks earlier in the century [24]. (It was round here, too, that Barbaro recorded the massacre of 'Catholic Christians' by Derbent dervishes towards the end of the fifteenth century, see p. 159 *ante*). This new settlement was sometimes called Tyumen-new-town or Tyumen-fort-on-the-Terek, but soon simply Terek-town or Terki. The fortress was intended to contain the Shevkal of Tarku, a potential ally of the Ottomans, and was hurriedly built under pressure of negotiations with the Kabardans and Alexander of Kakheti who continued to urge for some years a combined Russian and Georgian attack on the Kumyks and Avars. Terki soon became the permanent advance base between Astrakhan and the Cossack 'Lines' along the Terek and the Sunzha. When the Holstein diplomat Olearius passed through Terki in 1636, the place had a standing garrison of 2,000 men; it was well fortified and furnished with heavy artillery. The town at that time contained the Old, the New and the Ghilan caravansarays, a bazar and streets of shops, luxuriant gardens and communal baths, customs houses, courts for the sale of drink and the transaction of business, cathedral and parish churches, and a monastery where the mountaineers were baptised. 'A prosperous town', observed the historian of the Terek Cossacks, 'where the Terek Army was numerous and lived well' [25].

In 1668, the town was moved to a less unhealthy site some ten km. to the west. In 1722, during the Caucasian campaign of Peter the Great, the Russian advance base was moved to the Sulak, where Fort Holy Cross (*krepost Sv. Kresta*) was built. In 1735, under pressure from Nadir Shah during the difficult reign of the Empress Anna Petrovna, the Russians withdrew from the Sulak to the Terek and their advance base was established at Kizlar (derived, perhaps from Turkish *kishlak*, winter pasture), near the junction of the different streams into

22 N. A. Smirnov, *Politika Rossii na Kavkaze* v' XVI-XIX *vekakh*, Moscow, 1958, pp. 29 ff.

23 c.f. Asafi, ff. 182-8, MSTY 6043 of Istanbul University Library — showing two miniatures, 186 r. and 188v. of this action : « The Rus attack the Ottomans as they cross » and « Asafi's brother wounded — the Rus in their stockade ».

24 There is a reference to a prince of Tyumen (*Tyumenski knyaz*) for the year 1555, Belokurov, LI; and for 1567, *ibid.*, LXXX.

25 V. I. Larina, *Ocherki istorii gorodov Severnoy Osetii*, p. 16, citing Popko, *Terskiye Kazaki co starodavnikh vremen*, Spb., 1880, p. XII. c.f. also Olearius, *Voyages*, Wicquefort ed. of 1719, showing a fine engraving of Terki opp. p. 483.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

which the Terek splits before its waters reach the Caspian. Some of the mountain tribes had their *slobody* or 'quarters' at Terki and, later at Kizlar. At the end of the sixteenth century the *Okok* — who may be identified with the Akko group among the Ingushes — had their *sloboda* only half a verst from Terki town. Their chief, Shikh Mirza, was a good friend of the Russians and had been received in the Kremlin... Nevertheless, by 1721, the 'free' Okok surviving in Terki, under their chief Batyr Mirza, only amounted to sixteen men. They had been reduced by the attacks of the Kumyks and hostile Chechens and, in 1691, they had been ravaged by the plague. They are mentioned together with the *Michkizi* (or *Minkizy*) in the Book of the Great Map [26]. As late as the end of the eighteenth century, Güldenstädt records an Okok quarter in Kizlar. Here they seem to have been submerged with Kumyks and Nogays and were living apart from the Kabardan retainers of Prince Bekovich Cherkasski [27].

There were many undertones of class — deriving from old historical conflicts — among the ethnic groups of the northern Caucasus. The long ascendancy of the Alans (Os) along the northern edge of the Caucasus had been broken by the Mongols in the thirteenth century. The Golden Horde — heir of the Mongol conquest — had been shattered by the victory of Tamerlane over Tokhtamish in the last decade of the fifteenth century. The Os had survived in the mountains and had, indeed, descended into the central districts of upper Georgia. Their clan structure, dominated by noble families, had little in common with the wilder and freer communities of the Chechens and the Ingushes who tolerated no first men among equals. In the first half of the sixteenth century, the Kabar-

26 The *Minkizy, Michkizi*, may be identified with the canton of Michik, west of the river Aksai c.f. Felitsyn's Map 2, 64N 43E at end of Potto's *Istoricheski Ocherk Kavkazskikh Voyn*, Tiflis 1899. According to S. Bronevski, *Izvestiya o Kavkaze*, Moscow, 1823, II, p. 153, *buturul Myzkigs* (the Myzkiz people) is the Andi name for the Ingush; while the Tartars and Circassians apply it to all Chechens. For discussion of this name, see also V. Minorsky, in BSOAS, XIV/2, 1952, art. « Caucasica », p. 235.

Again, *Chechen* and *Ingush* are comparatively recent appelations of peoples identified by the Russians with local place-names. *Chechen* « from the great *aoul* Tchetchen » on the banks of the Argun, Baddeley, *Rugged Flanks*, I, p. 79, c.f. also p. 82 — for the first documentary reference to the name in 1708. *Ingush* from the village of Angust in Ghligveti, testified by Wakhusht, Brosses't ed. p. 457 (not p. 455 as in index). The Chechens call themselves *Nakhtchoi* (Baddeley), *Nakh chui* (Luzbetak, *Marriage and the Family in Caucasia*). (On the connations of these Caucasian forms with Armenian and Celtic roots implying 'family', 'stem', see my obs. in *BK*, No 30-31, 1958, pp. 41 ff.) Of the Ingush self-name *Ghalgha* or *Galgay*, Wakhusht gives the Georgian form *Ghligos* (whence the district of Ghligveti). Ghligos he describes as the eponymous grandson of Durdzukos. This latter name is found in Georgian sources as early as the tenth century and Genko, p. 704, believes that « for the most ancient epoch *Durdzukos* signifies the whole of the northern Caucasus ». He believes that the origin of this name may be detected in the contemporary Os word *durdzug*, meaning 'rock-pit', i.e. ravine. Thus the Durdzuks of the Georgian records would be the 'people of the ravines'. The name *Okok*, *Tagebuch*, 44, *Agi*; Baddeley, *Rugged Flanks*, I, Map II, *Kii* commune on an affluent of the Tchanti-Argun-seems to have had the same implication. Genko, 686 & n. 1, gives the Ingush form as *aqqij*, Chechen *aqquoj*, and he interprets the name of the Ingush and Karabulak settlements along the upper waters of the Sunzha, Akhkinyurt, as Ing. *œkhi*, T. *yurt*, meaning precisely « the village of the ravine ».

27 Güldenstädt, *Reisen durch Russland und im kaukasischen Gebirge*, Spb., 1787, p. 179.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

dans — Circassians whose social structure has been compared to that of a military order — had moved along the line of the Kuban and assumed the ascendancy formerly enjoyed by the Golden Horde [28]. In the mid-sixteenth century, when Temryuk made his alliance with Ivan IV, the Kabardan princes were comparative newcomers, threatened by the Nogays and the Crim Tartars — « successor states » of the Golden Horde, and by the rather powerful Shamkhal of Tarku. Hence, perhaps, as Baddeley has observed, is partly explained the readiness of the Kabardan aristocracy to attach themselves to the Tsar [29].

28 See my paper in *BK*, No 41-42, 1962, pp. 140-47, « A Note on the Princely Families of Kabarda ».

29 Baddeley, *Rugged Flanks*, II, 210 ff. For the democratic concepts of the Ingushes and for the refusal of one of them to accept « princely » rank, even when pressed by his fellows, see *ibid.*, 218.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ARCHAEOLOGICAL EXCAVATIONS AT VANI *

N. Khoshtaria

An archaeological expedition of the Institute of History of the Academy of Sciences of the Georgian SSR has, for the past 15 years, been exploring the remains of an antique city at Vani, a district centre on the left bank of the Rioni.

The remains of an antique city extant in Vani take in also the area of the village Tsikhe Sulori, adjoining Vani on its west side. The name of the village is associated with the river Sulori — the ancient Surius, a tributary of the Rioni (Phasis), in whose basin the entire district of Vani is situated (Sachino of the Georgian sources).

In Vani the archaeological expedition has uncovered and is now studying the remains of buildings and structures dating from different periods of antiquity. Traces have been found here of branches of industry connected with the life of the city, such as pottery, metal processing, goldsmith's work, weaving, etc., as well as wine growing. Coins have also been found here, both local and imported. It has been established that, beginning with a period not later than the 6th century B.C., the city maintained lively relations with distant countries : Greece, the western coast of Asia Minor and the adjoining islands (Samos, Rhodes), as well as with Egypt, Syria and especially with the southern coast of the Black Sea, the city of Sinope in particular.

At a site in Vani comprising the area of a few farmyards, over a period of a hundred years or so, rich burials containing many gold objects in stone sarcophagi have more than once been discovered. Rich finds were reported at the V Archaeological Congress in Tbilisi in 1881 and at the session of the Preparatory Committee for that congress.

Small scale excavations were carried out at Vani in 1896, by E. Taqaishvili on behalf of the Moscow Archaeological Society. The results were published in Georgian and Russian.

In 1948, the Vani Archaeological Expedition was fortunate in uncovering, apart from other finds, an intact rich burial (3rd century B.C.) of a girl 3 or 4 years old who, in all probability, belonged to the ruling élite of Colchian society.

In 1957, on the very summit of the same hill in its south-western segment, the expedition uncovered a burial in a remarkable bronze sarcophagus. The sarcophagus had four ring-shaped handles, suspended from four lions' heads in high relief, of fine workmanship. As it proved, the sarcophagus was used for a second burial in the 3rd century A.D. The first interment is datable to the 4th century B.C. and must have belonged to a person of very high social status, which is proved by the choice of the burial place and the fine workmanship of the sarcophagus as well as by the remnants of gold burial goods.

In 1952, in the village of Mtisdziri, 5 miles to the west of Vani, the expedition studied the remains of a rich interment with burial goods of considerable

* Etudes sur le Caucase et le Proche Orient, II, 1962 Tbilisi

ეროვნული ბიბლიოთეკა

interest : a torque of plain gold, a vessel and a rhyton, both of silver, of the same epoch as the burial uncovered in Vani in 1961, as well as a gold earring of the same shape as that found in this burial.

The 1961 excavations revealed traces datable to the period of antiquity (6th to 1st century B.C.) and its various stages, including particularly well preserved cultural layers and defensive walls dating from the time when Colchis, as a member of the coalition headed by Mithridates the Great, King of Pontus, fought the Romans (Third Mithridatic War). At the foot of the defences just mentioned, the usual finds were made of quantities of large-sized coping tiles from the much-ruined wall and a stone ballista ball, Vani having at the time been provided with a large supply of these (cf. Appian). Here, beneath a wall of the 1st century B.C., an ancient burial was uncovered, overlaid with cultural remains of the intervening period.

The burial place is a square chamber cut in the soft sandstone at a depth of some 1.5 m. with side-walls over 3 m. long. The burial must have had a wooden roof, as shown by the considerable quantity of large-sized nails found on the floor. A mound of large boulders had been piled over the roof. Later, the roof must have collapsed and the burial been pressed down by the piled stones.

The burial proved to be that of a young woman of under 25. It was extremely rich; the greater part of the ornaments were of gold, including a fine phial with omphalos. The burial goods included ornaments finished with coloured vitreous paste. One pectoral of gold was entirely covered with coloured gems divided by gold cloisons.

The gold goods consisted, apart from the phial, of the following personal ornaments: two torques (one plain and the other twisted, its expanding flat ends provided with a hook and eye for fastening it on and adorned with representations of three wild beasts locked in struggle, engraved in two rows); four pairs of earrings and one single; four pairs of bracelets, one of massive gold, with slightly incurved hoops and with sculptured representations of heads of animals at the ends — the two bracelets of the massive pair have representations of ibex heads; in the second pair, the ends of one bracelet represent lions' heads, the other, bullocks' heads (this second pair must have been embellished with inlay of coloured vitreous paste applied over the entire lenght of the hoops); four rings with small oval bezels; a seal of amber with eyelet for suspending it, two of its surfaces bearing the representations of a hare and a deer; necklaces composed of figures of wild goats, birds, long-shaped fruit, beads of various sizes; garment plaquettes, with wire eyelets on the reverse side; smaller objects of adornment (some one thousand items).

In addition to the gold ornaments and the phial, vessels of silver and bronze were also found in the burial, as well as a bronze mirror, five glass vessels, three amphoriscoi, a small oinochoe, one alabastron, which had most likely contained perfumes brought from distant lands (Egypt, Syria).

There was also found in the burial a small ingot of bullion gold, which attest, yet once more, the local provenance of the gold objects.

Earrings constitute a most characteristic component part of the repertoire of personal ornaments recovered from the burial. The earrings — four pairs and one single — are distinctive in form.

As a result of a preliminary study of the Vani burial uncovered in 1961,

ეროვნული ბიბლიოთეკა

the present writer would sufgest dating it to the late 6th³5th century B.C. The same date would be proposed for the burial investigated in 1952 at Mtisdziri and also for the Kobuleti, board of Colchian coins and other objects found in a silver phial at Dablagomi, etc. As for the Akhalgori treasure, wichh has many traits in common with the objects from Vani, this is to be placed, not with standing the resemblance, in a somewhat later period, early 5th century B.C. being the most likely date.

The rich burials of Vani (the Mtisdziri burial may be inclused under this head) excavated by the expedition, as well as the materials found by chance are, in their entirely, to be placed within the period from the 6th to the 2nd century B.C. These burials were not grouped in one or several places but were separately located. It is thus to be assumed that there existed at the site no necropolis specially set apart, but the dead were buried not far from their dwelling places or in their immediate vicinity.

As is known, long-standing tradition approximately places the centre of ancient Colchis somewhere in the area of present-day Kutaisi. In the light of archaeological materials which have been accumulated on Vani, this calls for revision. It would seem that, over a long period, Vani constituted the centre of a large segment of western Georgia, nor did it lose its past significance at a later epoch. Indeed, once it is conceded that, in the latter half of the 1st millenium B.C. or even earlier, Vani did actually assume the role of Colchis as a leading centre. the richness of the burials uncovered there becomes intelligible.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

DOCUMENTS ANATOLIENS SUR LES LANGUES ET LES TRADITIONS DU CAUCASE

Georges DUMÉZIL, *Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase* I, Paris 1960, 4°, 115 S. (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul, IX).

In der Sammlung der in Anatolien aufgeschriebenen Texte nordwestkaukasischen Ursprungs nimmt die zentrale Stellung das Ubychische ein. Diese Sprache, mittlere Schwester des viel glücklicheren Abchasischen und der bunten Gruppe tscherkessischer Mundarten, nachdem fast das ganze Volk im Jahre 1864 seine Heimat verliess, verschwand aus demKaukasus. Bis zum Jahre 1927 besass man darüber nur einige in Eile zusammengestellte Angaben, die P. K. Uslar seiner Abchasischen Sprache zufügte (Etnografija Kavkaza, Jazykoznanie I, Abchazskij jazyk, Tiflis 1887, XV + 194 + 120 S. Priloženia [5] : O jazyke Ubychov, S. 75-102).

Der erste Forscher, der die Ubychen in ihrer neuen Wohnstätte besuchte, war der Däne A. Benediktsen im J. 1898; sein lexikales Material wurde zwar kommentiert, aber bisher nicht veröffentlicht. In Caucasica fasc. 4. u. 5. gab A. Dirr seine im Winter 1913/14 in Kirk Pīnar gesammelten Materialien — einen Entwurf der Ubychischen Grammatik mit Texten und Glossar — heraus und öffnete dem Ubychischen die Tür in die Welt. Im J. 1930 studierten unabhängig voneinander das Ubychische in Anatolien G. Dumézil (La Langue des Oubykhs, Paris 1931, Coll. ling. de la Société de Ling. de Paris, vol. XXXV), in der Nähe von Kirk Pīnar , u. J. von Mészáros (Die Phäkhy-Sprache, The Oriental Institute of the University of Chicago, Studies in Ancient Oriental Civilization, Nr. 9, 1934), in der Umgebung von Manyas.

In Verbindung mit seinen tscherkessischen Studien, die er mit seinem früheren Pariser Mitarbeiter Aytek Namitok ausübte, dessen Gemahlin ubychischen Blutes war, wurde G. Dumézil nach dem 2. Weltkrieg auf die Existenz der für ausgestorben gehaltenen Sprache in zwei Dörfern in der Nähe von Manyas aufmerksam gemacht. Seit 1954 besuchte er fast jährlich die letzten ubychisch sprechenden Bewohner Anatoliens, seit 1958 begleitet von Hans Vogt, der selbst auch schon dem 25. intern. Kongress der Orientalisten in Moskau 1960 einen Bericht über das System der ubychischen Phoneme vorlegte; G. Dumézil veröffentlichte Studien über die ubych. Laute in BSL, L., 1., S. 162-189, und LI, S. 176-180.

Im vorliegenden Werke ist die Reihe der von G. Dumézil aufgeschriebenen und veröffentlichten Texte um eine halb märchenhafte und halb sagenhafte Erzählung über den Prinzen Almäs-bey, 7 Anekdoten über den ubychischen Spassmacher Dədarzəq⁰ und 15 ubychische Übersetzungen der Nasreddinischen kleinen Geschichten vermehrt. Ausserdem enthält das Buch eine Revision aller von G. Dumézil bisher veröffentlichten ubychischen Texte — Contes et légendes des Oubykhs 1957, Etudes Oubykhs 1959, Récits oubykhs I, II, III (JA 243, 244, 247), Trois récits oubykhs (Anthropos 54), Souvenir du dr Musa Kazim (BSL 50, 1) — und schliesslich eine Revision der von J. Mészáros gedruckten Sprichwörter.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Die Transkription des reichen Systemes der ubychischen Laute (79 Konsonanten, 3 Vokale) scheint hier ihre Entwicklung beendet zu haben. Die (phonologisch unbegründete) Unterscheidung des *a* und *ä* ist hier aber wieder (aus praktischen Gründen) hergestellt worden, das *ä* und das *o* sind in zwei Elemente — *ay*, bzw. *aw* — zerteilt, die labialisierten Affrikaten (und eine Reihe Sibilanten) werden ohne Punkt geschrieben, also von den apikalen geschieden, das graphische Bild des ubychischen Satzes ist infolge der Zusammenschreibung mancher häufigen Prae- und Suffixe geschlossener geworden.

Das entdeckende und beschreibende Stadium der ubychischen Studien scheint abgeschlossen zu sein. Aber die von G. Dumézil im J. 1931 begonnenen komparativen Studien des abchasisch-tscherkessischen Zweiges des ibero-kaukasischen Sprachstammes belebten sich im unerwartet günstigen Boden Anatoliens wieder, wo sämtliche in Frage kommenden Dialekte (den spärlichen Besleney nichtausgenommen) zusammentreffen, ihre älteren, unverdorbenen Formen behaltend. Als Vorboten der künftigen Eroberungen finden wir im Buche zwei Varianten — eine osttscherkessische und eine kabardische — der Nartensagen aus dem Zyklus Sawsərəqᵊe. — Das aus dem kritischen Apparat ersichtliche gleichzeitige, ebenso gründliche und unermüdliche Studium wie der sprachlichen, so auch der ethnographischen Erscheinungen — und ethnograpischen auf dem breitem Hintergrund der Kulturgeschichte der Menschheit — das für G. Dumézil charakteristisch ist, bringt in diesem Werke neue Blüten und reife Früchte zugleich.

Jaromir Jedlička
(*Ar. Or.* 30, 1962)

Georges Dumézil : *Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase.* II. Textes Oubykhs. Paris, Université de Paris 1962. XII, 196 pp. — Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie LXV. — Besprochen von Jaromir Jedlička.

Das Buch, ein neues monumentales Produkt der parallelen ethnographischen und sprachwissenschaftlichen Studien der aus aussenkaukasischen Reste des kaukasischen, enthält die in den Jahren 1955-1960 von G. Dumézil ubychischen Texte, die dem Autor von zwei aus der Literatur schon bekannten Ubychen, Hüseyin Kozan und Tevfik Esena (dem besten Kenner des Ubychischen) diktiert wurden, und mit wortwörtlichen französichen Übersetzungen begleitet sind. Das Material wird nach der Herkunft des behandelten Stoffes verteilt; es überwiegen die ursprünglichen kaukasischen Erzählungen. Einige Texte sind die schwer zu bestimmenden Märchen und die anderen die auf anatolischem Boden entstandenen Anekdoten und übernommenen türkischen Geschichten. Die Pariser Reise des Tevfik Esenç und sein Besuch bei dem Folkloristen Tscherkesen K'ube Šaban gab Anlass zu einer Vergleichung der ubychischen Texte mit den tscherkesischen und zu einem reichen Kommentar zur tscherkesischen Epik. Vergleichende Anmerkungen zu den Märchenmotiven weisen auf das Buch des besten Könners des anatolischen Folklors hin Pertev Naili Boratov, Typen türkischer Volksmärchen (Wiesbaden 1953). Zum Schluss bringt das Buch einige Transkriptions Revisionen, die besonders die später publizierten ubychischen Texte betreffen (Contes et Légendes des Oubykhs, 1957; Etudes Oubykhs, 1959; ferner die in EO wieder veröffentlichten Texte von Dirr; Vokabular zu La langue des Oubykhs 1931 und Documents anatoliens I, 1960). Das ubychische Material scheint eine Gesamtausgabe darzustellen und eine allseitige Vollständigkeit erreicht zu haben.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

AUTOUR DE LA TRADUCTION ANGLAISE DE L'« AMIRAN DAREDJANIANI »

En 1958, R. H. Stevenson faisait paraître sa traduction anglaise de l'œuvre médiévale géorgienne « Amiran Daredjaniani ». Cette traduction de qualité est précédée d'une introduction fort intéressante et accompagnée de notes. Malheureusement, on peut regretter dans ces commentaires, certaines imprécisions dues, nous pensons, à une connaissance incomplète des travaux des professeurs soviétiques sur l'œuvre de Mose Khoneli. Ainsi le traducteur s'attarde sur ce qui a été longtemps appelé la « Théorie Marr-Kekelidzé », théorie qui laissait planer un doute sur l'origine et l'originalité de « Amiran Daredjaniani ». Ce que semble ignorer l'auteur de la traduction anglaise, c'est que N. Marr, plus tard, devait renoncer à cette idée d'une origine persane. De plus, l'académicien K. Kekelidzé, en 1939 ne soutenait plus cette thèse marrienne et ne cessait, depuis, de faire des déclarations sérieusement argumentées sur l'originalité de l'« Amiran Daredjaniani ». Quant aux dernières découvertes sur le rapprochement qu'il y a à faire entre Amiran et Prométhée, R. H. Stevenson semble les ignorer. De même il ne semble pas avoir tenu compte de certains matériaux folkloriques et archéologiques aptes à amener une lumière précieuse sur la question.

On peut regretter aussi, comme le remarque le professeur Serebryakov (*Problemi Vostokovedenya* N° 2; 1960; p. 203) le fait que R. H. Stevenson a fait sa traduction à partir de l'édition géorgienne de 1896 qui est certainement la moins réussie et n'a pas pu se servir de l'édition de Kakabadzé (1939) ou du texte paru dans la « Chrestomathie de la littérature géorgienne ancienne », de Koubanéichvili (1949).

Malgré ces quelques réserves, la traduction de R. H. Stevenson est une réussite certaine et nous devons rendre hommage à son auteur qui a su conserver le caractère et le style de l'original.

La traduction de R. H. Stevenson devait amener peu après un ouvrage critique de MM. D. M Lang et G. M. Meredith-Ovens qui font une analyse de la traduction et de sa préface.

Les deux professeurs anglais axent leurs critiques principalement autour de deux questions essentielles à savoir :

1) Quelles sont les correspondances possibles entre « Amiran Daredjaniani » et la légende d'Amirani ?

2) Est-ce que Mose Khoneli est réellement l'auteur du roman géorgien ou est-il simplement un traducteur-adapteur d'une œuvre persane telle que « Khissai Hamza » ?

— les deux professeurs anglais, donc, ouvrent là un débat très important qui, malheureusement, prend, ces derniers temps, un tour par trop polémique.

En effet, selon les savants anglais, le plus que l'on peut attribuer à Mose Khoneli, c'est uniquement d'avoir réussi à « assembler, à partir d'ingrédients d'importation iranienne, une série de contes où des compatriotes veulent voir, avec fierté, le reflet de leur propre passé héroïque ». Ce ton quelque peu surprenant dans un débat scientifique devait soulever les polémiques.

Sans entrer dans ces polémiques, nous allons essayer de faire le point à la

ეროვნული ბიბლიოთეკა

lumière des écrits qu'ont fait dernièrement paraître, à ce sujet, un certain nombre de savants soviétiques.

Nous noterons simplement les réponses des Professeurs Ch. Nutzubidzé dans la Gazette littéraire de Tbilissi, A. Baramidzé dans le Bulletin de l'Académie de Géorgie (1 - 1960; p. 260 - 268) et M. Tchikovani dans Mnatobi (nº 4 - 1960; p. 136 - 148) où il souligne particulièrement l'importance du Caucase dans les mythes antiques. Et nous fonderons notre modeste mise au point essentiellement sur l'avis de M. le Professeur S. B. Serebryakov (Problemi Vostokovedenya - 2; 1960; p. 203 - 206) qui, n'étant pas Géorgien, ne peut être taxé de chauvinisme.

Trouvant les déduction étymologiques faites sur le nom d'«Amiran Daredjaniani» par les savants anglais, un peu précipitées, le Professeur Serebryakov les estime peu convaincantes. Il ajoute de plus, que de nombreux faits attestent l'ancienneté du mythe d'Amirani et note un certain nombre d'idées émises par le Professeur Tchikovani; en particulier, que les écrivains grecs, encore aux V - IV siècles avant notre ère, signalent en Colchide des légendes ayant trait à un héros enchaîné analogue au Prométhée; que Amarantha (montagne où fut enchaîné Promethée) citée par Apollonius de Rhodes, se présente comme une déformation du géorgien «Amiranis-mtha» la montagne d'Amiran; que le nom d'Amiran lui-même, étymologiquement, se trouve en liaison étroite avec l'abkhaze «Abrskili» fils du soleil..... etc.....

Toujours selon le Prof. Serebryakov, les critiques anglais n'attachent pas assez d'importance à certaines explications de M. Tchikovani. Par exemple l'épisode d'une chasse d'Amiran, Badri et Oussiba (scène qui est représentée sur une ceinture de bronze des VIII - VII siècles avant notre ère et découverte dans les fouilles de Samtavro). Ceci, bien sûr, ne peut avoir de valeur définitive, seulement il faut noter que ce motif des 3 héros, 3 frères ou 3 frères-jurés est assez caractéristique du folklore géorgien. La ceinture de Samtavro l'atteste et on peut se demander pourquoi Mose Khoneli serait allé chercher ce thème hors du folklore géorgien. De plus, MM. D. M. Lang et M.-Owens passent sous silence les découvertes archéologiques de Trialeti et Stepantsminda propres à faciliter la compréhension du problème. Les auteurs de la critique écrivent qu'ils s'appuient sur une idée avancée par K. Kekelidzé selon laquelle les récits populaires découleraient de l'œuvre littéraire. C'est là aller bien vite et ne tenir compte que d'une seule partie du travail de K. Kekelidzé (on trouve cette hypothèse dans ses travaux de 1924) qui, nous l'avons dit plus haut, argumente aujourd'hui dans un sens tout à fait opposé.

Progressant dans leurs déductions les savants anglais affirment, en s'appuyant sur un communiqué de Bagrat Bagrationi (XVIe s.) auquel ils donnent une grande importances que le roman persan «Khissai Hamza» est à l'origine de «Amiran Daredjaniani». Les savants anglais, qui se servent d'une traduction tardive (1835) que D. M. Lang a eu le mérite de découvrir et qui est inconnue des savants géorgiens, mettent en évidence un certain nombre de phrases des deux œuvres qui se ressemblent incontestablement. Ici il nous faut signaler que c'est le savant géorgien Al. Baramidzé qui a, le premier, mis ces similitudes en évidence. Et nous sommes très étonnés de voir les savants anglais qui ne font que répéter un fait démontré par Al. Baramidzé, remarquer «que même le Prof. Baramidzé est de cet avis...» Bien sûr puisque, répétons-le, c'est lui le premier qui a noté ces passages. En outre, Messieurs D. M Lang et G. M. Meredith-Owens, entraînés par la recherche, peut-être trop systéma-

ეროვნული ბიბლიოთეკა

tique, de ressemblances, semblent ignorer les différences flagrantes et profondes qu'il y a entre le « Khissai-Hamza » et « l'Amiran Daredjaniani ».

En effet, s'il y a des ressemblances, il n'empêche que les deux œuvres diffèrent tant par le sujet que par la construction. De plus, le contenu idéologique est totalement différent et il y a dans le « Khissai » une forte influence arabo-islamique que l'on ne trouve absolument pas dans l' « Amiran Daredjaniani ».

Il est regrettable que d'après l'avis de MM. D. M. Lang et G. M. Meredith-Owens, certains faits qui sont proprement géorgiens soient la preuve d'un « aveuglement national », mais, nous pensons qu'il est incontestable que Mose Khoneli, même s'il s'est servi de matériaux étrangers, les a dépassés et replacés dans un ensemble d'une actualité nationale et sociale incontestable, (chevalerie, culte de la femme, relations hiérarchiques caractéristiques du système féodal géorgien, fraternités jurées dont on ne trouve trace dans aucune autre littérature, ... etc...) Tout ceci ajouté au fait (largement démontré) que la construction littéraire de cette œuvre était déjà prévue, pressentie, annoncée dans les vieux récits géorgiens sur Amirani, fait de l' « Amiran Dredjaniani » une œuvre essentiellement géorgienne.

Paris 1960 — Thamaz Naskidachvili

ეროვნული ბიბლიოთეკა

ETUDES SUR LE CAUCASE ET LE PROCHE ORIENT, II, 1962. Tbilisi.

Edition de l'Académie des Sciences de Géorgie (en géorgien). Résumé des articles :

QUELQUES PROBLÈMES DE L'HISTOIRE LA PLUS ANCIENNE DE LA PHRYGIE

par N. Khazaradzé

D'après les auteurs classiques grecs (Hérodote, Xanthus de Lydie, Strabo) les Phrygiens étaient d'origine balkanique, et proches parents des tribus de Thrace. La science historique et la linguistique modernes ont pleinement confirmé le témoignage de la tradition historique antique quant à l'origine indo-européenne des Phrygiens.

Le problème de leurs affinités ethnique et linguistique comprend un certain nombre de questions qui sont traitées dans le présent article. L'auteur s'occupe spécialement des relations génétiques mutuelles des Phrygiens, des Muški (^{mat}muški, ^{kur}mušeka des inscriptions assyriennes, d'Ur, et des inscriptions hiéroglyphiques des Hittites) et des Arméniens (Αρμένιοι des auteurs grecs).

A la fin du siècle dernier, H. Winckler émit l'opinion qu'il fallait considérer comme étant de sens identique les termes « Phrygie » (de source grecque) et « pays des Mušku » (des inscriptions cunéiformes). Sur la base de cette identification proposée par le savant allemand, le Mušku des inscriptions cunéiformes fut plus tard déclaré comme étant un peuple d'origine indo-européenne (A. Körte, A. Goetze, J. Friedrich, E. Forrer, J. Bonfante, V. Georgiev, V. Benecyanu et autres).

Ce point de vue laisse cependant place à certaines objections de caractère historique, qui doivent être prises en considération lorsqu'on détermine les affinités ethniques des Muški.

Les savants allemands G. Helzer et E. Schrader ont attiré l'attention sur la ressemblance entre le nom « Mušku » et le Mešech (משך) biblique, et le terme ethnique « Moskh-Meskh » (en grec ancien Μόσχοι-Μέσχοι voir le mot géorgien « Meskhi »). Par suite de ces faits, un certain nombre de savants (I. Djavakhichvili, E. Cavaignac, K. Tsereteli, G. Melikichvili) bien qu'admettant que dans les documents cunéiformes des XIIe-VIIe siècles avant Jésus-Christ le nom « Musku » était censé désigner la Phrygie, sont néanmoins enclins aujourd'hui à distinguer ethniquement les Phrygiens indo-européens de Muški, considérant ces derniers comme des tribus d'origine kartvélienne.

Les témoignages ethnonymiques et toponymiques géorgiens attestent en faveur de cette supposition (comparer le vieil oriental ^{mat}Musku avec les noms géographiques géorgiens « Samtskhé », « Meskheti », « Mtskheta » et l'ethnonymique « Mosokh » commun dans les régions montagneuses de la Géorgie, etc.).

Sur la base d'une analyse des sources cunéiformes, on peut considérer que les Muški, bien avant l'invasion de l'Asie Mineure (env. le XIIe siècle avant notre ère) par les peuples de la mer (comprenant les tribus Thraco-phrygiennes)

ეროვნული ბიბლიოთეკა

habitaient les régions du nord-est et de l'est de l'Asie Mineure, et étaient en étroit contact avec le monde Hittite (en particulier avec les tribus Kaski).

D'une grande importance pour l'identification de Muški-Moschoi sont, à part les témoignages de source cunéiforme, les références faites dans les ouvrages de certains auteurs de l'antiquité (Joseph, Eustathius d'Antioche, etc.) d'après lesquels « les Meschenoi-Meschoi » étaient les plus anciens habitants de la Cappadoce et Moskh, Meskh, était leur éponyme.

Dans la seconde partie de l'article des problèmes relatifs à la parenté génétique des Phrygiens et Arméniens sont débattus.

Le témoignage des sources classiques grecques, aussi bien que les récents progrès faits dans le domaine des études arméniennes, ont amené l'auteur de cet article à la conclusion que les Phrygiens, de même que les Arméniens étaient, ethniquement parlant, étroitement liés au monde thraco-balkanique. Cependant, Khazaradzé ne pense pas que les Phrygiens soient les anctêres des Arméniens.

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DU COMMERCE DANS L'ANCIENNE COLCHIDE

par M. Inadzé

Cet article constitue une tentative d'étude du commerce intérieur et extérieur dans l'ancienne Colchide, aux périodes pré-hellénique et hellénique. L'étude est basée sur l'analyse de documents (témoignages d'écrivains grecs et romains) et sur des matériaux archéologiques.

L'introduction évoque les antécédents datant de l'âge Moyen du Bronze et de l'âge Tardif du Bronze aux conditions qui rendirent possible le développement du commerce intérieur en Colchide.

A la suite de l'étude des informations glanées chez les écrivains grecs (pseudo-Scylax de Caryande, Démosthène, etc.) et de l'examen des matériaux archéologiques découverts en Colchide (sites tels que Kobuleti-Pitchvnari, Ureki, Soukhoumi, Dablagomi, Vani, etc.) il a été établi qu'au cours de la période pré-hellénique (VIe-IVe siècles avant notre ère) en même temps que le troc entre les régions intérieures de Colchide se développait intensivement, le commerce extérieur commença à acquérir une importance croissante. On peut attribuer un rôle important dans le commerce extérieur de la Colchide, au cours de cette période, aux centres commerciaux de la Méditerranée orientale tels que Milet, Chios, Samos et l'Attique, cette dernière entraînant un nombre assez important d'autres centres méditerranéens (Thasos, etc.) dans la sphère de ses contacts économiques avec la Colchide.

Les relations avec les pays du Proche-Orient, Perse, Phénicie, Egypte et Syrie — dont les produits, au cours des VIe-IVe siècles avant notre ère, se répandirent non seulement dans les basses terres de la Colchide, mais aussi dans les parties montagneuses du pays, avaient une grande importance pour le commerce extérieur de la Colchide dans la période pré-hellénique.

Il est exposé dans cet article que durant cette période (VIe-Ve siècles avant notre ère) les relations économiques avec l'Egypte et la Syrie étaient maintenues tant par les voies de terre traversant la Syrie et l'Asie Mineure que via Milet,

ეროვნული ბიბლიოთეკა

qui joua un rôle considérable dans les relations des Euxènes avec les contrées du Proche-Orient.

Vers la fin de la période pré-hellénique (à partir du IVe siècle avant notre ère) les relations avec Sinope, grand centre d'Asie Mineure, crurent régulièrement en importance. Ce port de mer assumait peu à peu le rôle d'intermédiaire dans le commerce de la Colchide avec les centres méditerranéens. Cette circonstance contribua à augmenter les importations de la Colchide en provenance de Sinope.

Sur la base des informations fournies par Xénophon, Polybe, Strabo et d'autres écrivains grecs, de même qu'en vertu des témoignages archéologiques, il est montré que les importations de la Colchide en provenance des centres commerciaux méditerranéens comprenaient principalement de la poterie d'art, des produits agricoles (huile d'olive et vin) et certains articles de première nécessité tels que le sel. Des articles d'ornement de différentes sortes, notamment des perles en verre coloré et des bijoux de pacotille, aussi bien que des gommes aromatiques et des épices, arrivaient en Colchide en provenance des contrées de l'Est. En échange de ces produits, la Colchide exportait du lin et des toiles, du bois pour la construction de navires, du miel, de la cire, de la résine, du fer, des esclaves, etc.

Se basant sur des références faites par des auteurs grecs et romains (Timosthène, Strabo, Pline, etc.) aussi bien que sur les témoignages archéologiques (particulièrement sur les matériaux numismatiques, comprenant des centaines de pièces de monnaie, aussi bien frappées localement qu'importées) l'auteur de l'article est arrivé à la conclusion qu'une poussée sans précédent dans le commerce intérieur et extérieur de la Colchide avait eu lieu pendant la période pré-hellénique.

A cette époque, des couches de plus en plus larges de la population, tant de la plaine que des régions montagneuses du pays, s'intéressent à son commerce intérieur. Le terrain était ainsi préparé pour une participation accrue des habitants de la contrée également au commerce extérieur, qui passait principalement par les centres côtiers, aussi bien que par les villes situées au bord du fleuve, le long de la voie commerciale du Phase. Cette période vit non seulement l'intensification des relations commerciales déjà établies avec les centres de la Méditerranée orientale, l'Asie Mineure et le Nord du Pont-Euxin, mais aussi l'établissement de nouvelles relations économiques avec un certain nombre de centres de l'Ionie et de l'Egée (Pergame, Megare, Rhodes et Cos). Les liaisons commerciales avec Rhodes, qui était sur la route maritime du Pont-Euxin à Alexandrie, devinrent particulièrement actives au cours du IIIe siècle avant notre ère.

La période hellénique fut également témoin d'une nouvelle extension des relations entre la Colchide et les pays du Proche-Orient (Egypte, Syrie). Les informations fournies par Patrocle, Eratosthène, Aristobule et Varo, conservées dans les travaux de Strabo et de Pline, montrent que les régions lointaines de l'Asie centrale et de l'Inde furent aussi attirées dans la sphère de ces relations.

SOURCES PERSANES DU CHRONIQUEUR ANONYME GÉORGIEN DU XIVe SIÈCLE JUWAINI

par R. Kiknadzé

La chronique de l'historien géorgien anonyme du XIVe siècle occupe une place éminente parmi les documents se rapportant à l'histoire de la période

ეროვნული ბიბლიოთეკა

mongole. Elle contient des informations de grande valeur non seulement au sujet de la Géorgie, mais sur les pays environnants (Arménie, Azerbaidjan, Iran) et aussi sur les Mongols. Il est regrettable que les spécialistes de la recherche orientale n'aient pas encore tiré tout le parti possible de l'œuvre de l'auteur géorgien, en tant que source pour l'histoire du Proche et du Moyen-Orient. Cependant, cet historien anonyme géorgien a réussi à rapporter un grand nombre de détails sur l'histoire des Mongols et de l'état Ilkhan fondé par eux sur les territoires iraniens, détails qu'on ne trouve dans aucun autre document.

Il est indiqué dans l'historiographie géorgienne que l'historien du XIVesiècle était une personne de grande instruction qui avait, pour écrire sa chronique, consulté de nombreux ouvrages, y compris des œuvres étrangères. I. Djavakhichvili démontre aussi que cet auteur anonyme connaissait le persan, sans cependant poser la question de savoir s'il avait puisé à des sources persanes. Cette chronique contient cependant de telles informations sur l'histoire des nations orientales, qu'elles justifieraient la supposition qu'il aurait, en plus des autres sources, fait usage des écrits des historiens persans.

En fait, il indique d'une façon assez explicite une de ces sources persanes. Relatant l'histoire de la capture de Nishapur par les troupes de Toli, fils cadet de Gengis-Khan, il informe ses lecteurs que les faits ont été tirés de l'œuvre du frère du grand *sahib-divan* Khoja Shams-ad-din. Sahib-divan Shams-ad-din Muhammed Juwaini était, comme on le sait, le premier ministre des Ilkhans Hulegu (1256-1265) et Abaka (1265-1282). Son frère, l'historien bien connu 'Ala-ad-din 'Ata-Malik Juwaini, était aussi au service de l'état Ilkhan en tant que gouverneur de l'Irak arabe. C'est à la plume de 'Ata-Malik Juwaini qu'appartient le remarquable chef d'œuvre de l'historiographie persane de la période mongole, « L'Histoire du Conquérant du Monde » (*Tarikh-i-Jahan Gusha* »). Juwaini commença son histoire en trois volumes en 1252 ou 1253, pendant son séjour à Kara-Korum, capitale de l'Empire Mongol, et son ouvrage fut achevé en 1263.

La comparaison entre les textes géorgiens et persans montre que les informations de l'auteur géorgien au sujet des Mongols ont été principalement tirés, pour la période de Genghis-Khan, de Juwaini. Cependant, certaines différences entre la version de Juwaini et celle de l'historien géorgien font penser que ce dernier avait pu aussi utiliser d'autres sources. En outre, comme il a été indiqué par B. Vladimirtsov, certaines de ces informations ont pu être recueillies oralement de quelqu'un connaissant le langage mongol.

Un examen de la source persane mentionnée ci-dessus confirme l'exactitude de son information sur les Mongols et rend possible la correction d'un certain nombre de déformations dues aux copistes.

INFORMATIONS SUR LA GÉORGIE PAR SHEREF-KHAN BIDLISI

par K. Tabatadzé

L'historien du XVIe siècle Sheref-Khan Bidlisi, un Kurde descendant de la tribu des Ruzeki, fournit, dans son histoire en deux volumes « Sheref-nameh », écrite en persan, de précieuses informations sur l'histoire géorgienne contemporaine.

La partie du second volume qui traite des événements qui ont eu lieu durant la vie de l'auteur sont dignes d'une attention particulière.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

La grande valeur des informations fournies par « Sheref-nameh » sur l'histoire des pays de Transcaucasie a été indiquée par I. Petrouchevsky, qui se servit de ces renseignements dans son étude sur les relations féodales en Azerbaidjan et en Arménie.

Les informations apportées par « Sheref-nameh » sur l'histoire géorgienne au cours du XVIe siècle n'ont pas une moindre importance. En plus des informations concernant son histoire politique, qui jette une lumière sur le réseau des rapports politiques existant entre divers royaumes et principautés géorgiens d'une part, et l'état Safavi d'autre part, l'œuvre de Sheref-Khan contient beaucoup d'informations précieuses de caractère socio-économique. Les renseignements concernant les concessions de territoires aux princes royaux géorgiens, et la politique fiscale Safavi et ottomane en Géorgie, etc. présentent une importance spéciale.

La lutte turco-persane pour la possession de la Transcaucasie, qui commença au début du XVIe siècle, se réflète aussi dans l'œuvre de Sheref-Khan. C'est sur le fond de cette lutte que le chroniqueur décrit les tentatives répétées de la part des deux parties rivales de contrôler les affaires de Géorgie. Pour atteindre ce but, des forteresses furent construites et renforcées, de hauts fonctionnaires désignés. des nobles géorgiens enrôlée pour des luttes communes, etc...

En outre, l'œuvre de Bidlisi contient un témoignage de la lutte incessante du peuple géorgien contre les envahisseurs iraniens et turcs, également hostiles à la Géorgie.

LA DOCUMENTATION PERSANE DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES RELATIVE A L'HISTOIRE DE LA GÉORGIE

par D. Katsitadzé

Les documents persans des XVIe et XVIIe siècles (*firmans*, *hokms*) ont une valeur considérable pour l'histoire de la Géorgie de cette époque. Ils devraient permettre de clarifier un certain nombre de questions se rapportant à l'histoire socio-économique et politique de ce pays.

Les documents relatifs à l'histoire de la Géorgie peuvent être divisés en plusieurs groupes. Une partie éclaire les formes et systèmes de propriété territoriale courants dans l'état Safavi. Les autres réflètent le réseau de rapports qui existait entre les shahs de Safavi et les princes géorgiens.

Quelques-uns des firmans persans se rapportent à la politique des shahs de Perse vis-à-vis de l'église géorgienne.

Les documents contiennent des éléments d'intérêt considérable pour l'étude de l'aspect politique des relations entre les Iraniens et les Géorgiens, sur le fond desquelles on perçoit le rôle de la puissance russe dans sa constante pénétration vers le Sud.

Les firmans des shahs de Perse réflètent aussi la lutte que le peuple géorgien a constamment menée contre les envahisseurs Kizilbash.

Le témoignage fourni par ces documents persans met à jour des faits concernant les efforts du shah Abbas I et du shah Safi I pour établir des relations amicales avec les peuples du Daghestan, dans le but de sauvegarder les frontières nord du Shirvan. En même temps, les shahs de Perse se servaient des Daghestaniens pour effectuer des incursions de pillage en Géorgie.

ᲡᲐᲥᲐᲠᲗᲕᲔᲚᲝᲡ
ᲔᲠᲝᲕᲜᲣᲚᲘ ᲑᲘᲑᲚᲘᲝᲗᲔᲙᲐ

La lettre diplomatique de deux iraniens nobles adressée à Ayas, Pacha d'Erzeroum, constitue un document précieux, car elle traite d'un certain nombre de problèmes relatifs à l'histoire des relations irano-géorgiennes et turco-géorgiennes, antérieurement à la signature du Traité de paix d'Amasya.

DOCUMENTS OTTOMANS RELATIFS A L'HISTOIRE DES PAYS DE TRANSCAUCASIE

par N. Chenghelia

Parmi les documents ottomans des XVIe-XVIIIe siècles relatifs à l'histoire des pays de Transcaucasie, une place spéciale revient aux sommaires *kanun-nameh* de la loi ottomane, qui contiennent une abondance d'informations sur la vie socio-économique de la région dont il est question. Ces recueils de lois, qui servaient généralement de préface à des registres de recensement, étaient composés par les autorités fiscales ottomanes, en vue de déterminer l'assiette des impôts.

En 1943, le savant turc O. L. Barkan publia une collection de *kanun-nameh*, composés au XVIe et au XVIIe siècles pour différents vilayets de l'Empire ottoman (« XV ve XVI inci asirlarda Osmanli Imparatorlugunda Ziraî ékonomimnin hukukì ve malî esaslari », Birinci cilt, kanunlar, Istanbul, 1943). Cette collection contient, entre autres, le *kanun-nameh* de Gürjistan et de l'eyalet de Ganja.

Le kanun-nameh de Gürdjistan fut composé vers 1570. Il couvre les provinces méridionales de la Géorgie et verse beaucoup de lumière sur l'histoire socio-économique et politique de cette région.

La meilleure source de documentation pour l'étude de la domination ottomane en Azerbaidjan est « L'essence de la Loi de l'Eyalet de Ganja », daté de 1727. Ce document donne une liste détaillée de toutes les branches imposables de l'agriculture. Une attention particulière est portée au commerce de la soie; une grande place est réservée à des renseignements sur les droits de douane, les taxes, etc...

IBERO-CAUCASICA, XIII, 1962

Edition de l'Académie des Sciences de Géorgie (en géorgien)

Le recueil contient les études de plusieurs éminents linguistes géorgiens. Citons entre autres G. Topuria, qui, dans son article « Une possibilité de passage de la conjugaison de classe à la conjugaison personnelle dans les langues ibéro-caucasiennes » affirme que ce passage se réalise essentiellement par deux moyens: la formation de préfixes et celle de suffixes. La première possibilité est utilisée par les langues abkhaz et géorgienne, et la deuxième par les langues bats, t'abasaran, et une série d'autres langues du Daghestan. Dans la langue abkhaz, parallèlement au maintien du système des classes grammaticales, s'effectua leur réinterprétation, et les exposants des classes grammaticales assumèrent les fonctions de détermination et de catégorie des personnes. Dans la langue géorgienne, la catégorie de classes grammaticales disparut complètement, et sur sa base se forma une déclinaison personnelle.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

Dans les langues bats, t'abasaran, et dans quelques autres langues du Daghestan, la conjugaison personnelle fut constituée à l'aide d'éléments suffixaux.

Le processus de formation de la catégorie des personnes dans le verbe des langues du Daghestan est identique : une conjugaison personnelle se constitue dans les formes verbales avec les indices de classes grammaticales. Dans certaines langues le processus indiqué est plus développé et dans le verbe la catégorie de personne est seule exprimée (langue Udi).

Arnold Tchikobava, dans son article « Le groupement des thèmes de conjugaison du verbe géorgien » dit que dans les grammaires descriptives de la langue géorgienne (N. Marr, A. Chanidzé...) les thèmes de conjugaison sont réunis en trois groupes : 1) le présent, 2) le passé simple et 3) le passé composé.

Les deux premiers groupes sont déterminés par le principe de formation des thèmes de conjugaison : ils se constituent dans un cas sur le thème du présent et dans l'autre cas sur le thème du passé simple.

Le troisième groupe est déterminé d'après un nouveau principe : d'après la construction syntaxique que forment les temps correspondants des verbes transitifs. (Dans le troisième groupe, les verbes transitifs créèent une construction dative, au lieu d'une construction ergative dans le deuxième groupe et nominative dans le premier groupe). Dans l'article, on jette les bases de la règle d'utilisation logique du principe de la formation des thèmes. En résultat, tous les thèmes de conjugaison se réuniront en deux groupes : 1) le présent, et 2) le passé simple.

Les temps du troisième groupe de verbes transitifs se répartissent entre ces deux groupes, et alors leur caractéristique principale apparaît nettement : ils sont tous inversifs (par rapport au présent, au passé simple et au 2ème subjonctif.)

En ce qui concerne les couples de verbes intransitifs, l'analyse de leurs thèmes dans le troisième groupe des temps fait apparaître une série de circonstances représentant un intérêt d'actualité au point de vue de l'histoire de leur formation et des relations mutuelles historiques avec les thèmes de conjugaison des verbes transitifs, thèmes qui sont utilisées par les verbes intransitifs pour la formation du passé composé première série (le passé composé deuxième série et le 3ème subjonctif dans les couples verbaux intransitifs se forment sur les thèmes du passé composé première série).

Sont ensuite insérés dans le recueil les articles de :

— G. Rogava, Au sujet de l'histoire du polypersonnalisme dans les langues ibéro-caucasiennes;

— G. Imnaichvili, La disparition des voyelles dans certains dialectes des langues géorgiennes;

— E. Lomtadzé, Concordance des consonantiques entre les langues du groupe dido et la langue avar;

— A. Magometoff, Conjugaison personnelle dans la langue dargwa comparée avec la conjugaison dans les langues t'abasaran et lak', etc...

ეროვნული ბიბლიოთეკა

V. Nosadzé, *Les problèmes philosophiques et religieux dans le poème géorgien du XIIe siècle de Chota Roustaveli « Le Preux à la peau de Tigre »* (*Vepxis Tqaossani*). Paris 1963, en géorgien.

La geste « Le Preux à la Peau de Tigre » appartient à la période du XIIe siècle de la littérature géorgienne, et constitue un fait unique dans l'œuvre littéraire de cette époque aussi bien dans le monde civilisé oriental qu'occidental.

Ce poème de grande envolée poétique, en vers de haute musicalité, source inépuisable de citations philosphoiques et réflexions morales, garde jusqu'à nos jours toute sa fraîcheur. Il peut à juste titre être considéré comme un des chefs-d'œuvre non seulement de la littérature géorgienne mais aussi de la littérature mondiale de tous les temps.

Cette œuvre devint d'ailleurs immédiatement si proche du cœur du peuple géorgien qu'à travers toutes les épreuves tragiques endurées par la nation géorgienne au cours des siècles qui suivirent, elle fut préservée comme un trésor précieux, malgré les invasions successives du pays par des ennemis féroces le mettant à feu et à sang et le saccageant chaque fois. Un grand nombre de copies manuscrites survécurent ainsi aux siècles de tourmente. Le poème fut finalement imprimé en 1712 à Tbilisi, sur l'ordre du Roi Vakhtang VI et figure parmi les premiers livres édités par la typographie créée par ce souverain hautement cultivé, savant, écrivain, traducteur.

Ce fut d'ailleurs ce même roi qui commenta le poème dans un livre imprimé à la même époque.

Depuis, ce poème, qui continue à occuper une place de choix dans la littérature géorgienne de tous les temps, est l'objet de recherches nombreuses et des commentaires ont été publiés maintes fois à son sujet.

L'auteur du présent livre, le Docteur Victor Nosadzé, a déjà publié des ouvrages relatifs aux questions roustaveliennes.

Le premier de ses livres concernait « Le Symbolisme des Couleurs » dans le poème (Edité à Buenos-Aires en 1954, en langue géorgienne, 208 p.).

Un deuxième livre étudie « Les problèmes de l'Astronomie et de l'Astrologie » dans le même poème (Édité à Santiago de Chili, 1957, 264 p.).

Le troisième, « La Signification du Soleil » (Edité à Santiago de Chili, 1957, 224 p.).

Le quatrième, sur la « Structure, les us et coutumes de la Société dans le poème » (Edité à Santiago de Chili, 1958, 312 p.).

Le présent livre qui apporte incontestablement une nouvelle et précieuse contribution à l'etude de la Roustvélologie est consacré particulièrement aux idées de Roustaveli dans le domaine de la philosophie et de la religion, que l'auteur étudie minutieusement après avoir résumé les philosophies classiques et hellénistiques, ensuite la philosophie chrétienne et, en particulier, la conception du monde de Pseudo-Denys l'Aréopagite. Il établit les rapports existant entre ces diverses conceptions, avant de passer à l'analyse du poème géorgien lui-même.

Cette analyse n'est pas chose simple, étant donné que le poète n'expose jamais ses concepts par des postulats philosophiques ou dogmes religieux directs, mais communique ses idées par des images poétiques dispersées tout au long de son poème.

La première de ces questions — de grande importance — à laquelle V. No-

sadzé consacre son analyse, se rapporte au problème de « l'Un ». Après un historique du problème, dans son ensemble, il étudie et analyse le texte roustvélien pour arriver à la conclusion que « l'Un » du poème est un terme aréopagitique. Et pour élucider le contenu exact de ce terme et sa signification réelle, il fait appel à la relation existant entre cet « Un » et le concept de «La Trinité ».

Le terme théologique même « La Trinité » ne se trouve pas dans le texte du poème, mais l'on y trouve, par contre, le terme de « Consubstantialité » que l'on retrouve également souvent dans la littérature ancienne géorgienne. Par ce moyen, l'auteur établit que « l'Un » de Roustaveli est bien la Trinité chrétienne.

Dans le poème de Roustaveli, Dieu est mentionné comme « L'Image des Lumières ». Après un aperçu historique du terme « lumière », l'auteur conclut que le Dieu de Roustaveli est bien « La Lumière » de la philisophie chrétienne, ce qui est d'ailleurs corroboré par des indications figurant dans la littérature géorgienne ancienne.

La question suivante se réfère à la relation existant entre l'idée de « Dieu » et celle du Soleil. Plus particulièrement il s'agit d'affirmations de certains commentateurs du poème qui trouvent dans celui-ci une identification entre le Soleil et « Dieu ». Après avoir rappelé l'historique du problème Soleil dans la philosophie et dans la religion V. Nosadzé arrive à la conclusion que le Soleil ne se présente aucunement comme « Dieu » dans le poème de Roustaveli.

Ensuite, il explique les noms apophatiques et cataphatiques de la Divinité; il examine également en détail le problème de « Bonum » et de « Malum » dans la présentation de Pseudo-Denys l'Aréopagite, que Roustaveli semble faire sienne dans ce cas.

Dans la conclusion de cette première partie du livre, l'auteur considère que le poème de Roustaveli exprime les données essentielles de religion chrétienne.

La deuxième partie du livre se rapporte au problème de la Mort.

Ensuite, dans la troisième partie, est examiné le problème de la vie future, de l'Autre monde. Cette recherche est importante, car certains affirment aujourd'hui qu'il n'existe dans le poème aucune mention se rapportant à cette vie future. L'auteur démontre, au contraire et en se fondant sur l'analyse des strophes mêmes du poème, que Roustaveli croit au Dieu chrétien, croit à la vie de l'Au-delà dans sa conception exactement chrétienne.

La quatrième partie du livre étudie l'influence de la Bible sur le poème de Roustaveli, l'auteur étayant cette argumentation par des parallélismes et citations directes.

Enfin, dans la cinquième partie, le problème de l'Islam est examiné, en liaison avec une certaine terminologie islamique que l'on trouve dans le texte du poème.

La conclusion globale de l'ouvrage peut être ramenée aux postulats suivants :

1. La culture géorgienne est, en général, fondée sur la confrontation des cultures de l'Orient et de l'Occident, aboutissant à une synthèse féconde et profondément imprégnée du génie national géorgien propre.

2. La société humaine représentée dans le poème est d'essence féodale.

3. Cette société est une figuration fidèle de la société géorgienne contemporaine du poète.

4. Cette société est chrétienne.

5. La société figurée dans le poème et la société géorgienne, toutes les deux chrétiennes dans leur essence, sont semblables au point de vue structure sociale

ეროვნული ბიბლიოთეკა

à la société de l'Europe occidentale et étroitement apparentées à celle-ci par leur commune conception du monde.

A. Z.

Ch. Amiranachvili, *Les émaux de Géorgie*. Édition du Cercle d'Art, Paris 1962, dans la série « Merveilles de l'art d'Orient ».

L'auteur de cet important ouvrage, l'académicien Chalva Amiranachvili, directeur du musée des Beaux-Arts de Tbilisi, a déjà consacré de nombreuses études à l'histoire de l'art géorgien. Cette année a vu la publication à Tbilisi d'un livre monumental en géorgien sur l'histoire générale de l'art géorgien. Son dernier ouvrage « Les émaux de Géorgie » est édité à Paris en français avec une centaine d'illustrations en couleurs. L'on sait que ces émaux, par leur nombre et leur qualité, occupent l'une des premières places dans l'art mondial. L'académicien N. Kondakov fit le premier savant à les classer et à les étudier; selon lui, la valeur artistique de ces émaux dépend surtout de leur analogie avec les modèles byzantins. Le professeur Amiranachvili, au contraire, établit une distinction entre les émaux byzantins et géorgiens. Pour lui, d'importants résultats ont été obtenus ces dernières années dans l'étude des émaux cloisonnés, en particulier dans le domaine de la technologie; des expériences ont permis l'exécution de copies d'émaux des Xe et XIe siècles. On a pu constater entre les émaux byzantins et géorgiens des différences qui seraient dues à la composition chimique des matières premières employées : les différents smalts. Ch. Amiranachvili expose en détail les procédés techniques et brosse un tableau complet des émaux géorgiens conservés dans la collection du Musée National des Beaux-Arts de Géorgie, qui est à cet égard l'un des plus riches du monde.

La réussite de l'exposé scientifique et la richesse de l'illustration font de cet ouvrage un document de tout premier ordre.

Chota Roustaveli à l'Université de Genève, 1963. Éditions Perret-Gentil, 1 rue de la Boulangerie, Genève.

Une plaquette de 48 pages, illustrée de deux portraits du poète dessinés par Alexandre Matthey, contient — précédé par le discours d'ouverture du président Albert Malche — la conférence prononcée par Khariton Chavichvily lors de la célébration du 750e anniversaire du poète géorgien, à l'Aula de l'Université de Genève : « Chota Roustaveli, son œuvre et son temps ».

Cet ouvrage comporte en outre deux chapitres récemment écrits par Kh. Chavichvily : « Le rôle de l'astrologie dans le poème » et « Découverte d'un portrait de Roustaveli ».

« En publiant ce souvenir de la celébration du 750e anniversaire de Chota Roustaveli, nous avons pour but de rappeler au monde l'existence de ce très grand poète, après sept siècles et demi d'injuste méconnaissance », écrit Georges O. Messerly.

G. Tsereteli. *Une inscription grecque de l'époque de Vespasien à Mtsxeta*, Tbilisi, 1958.

On a découvert à proximité de l'ancienne capitale de la Géorgie une inscription grecque, sur pierre, qui fait mention de l'Empereur Vespasien (69-79) et de ses fils : l'Empereur Titus (79-81) et l'Empereur Domitien (81-96). Il est évident qu'une telle découverte en Géorgie présente une grande importance pour l'étude de la politique orientale de l'Empire romain. C'est pour cette raison que les savants géorgiens, russes et autres ont tenté de déchiffrer l'inscription et d'en rétablir le texte.

Pour les lignes bien conservées, cela ne présentait guère de difficulté, mais la lecture des lignes en partie effacées ou détériorées était plus ardue. Aussi, chacun lisait et interprétait l'inscription de façon différente.

Rejetant toutes les interprétations antérieures, l'académicien G. Tsereteli fournit la sienne pour le rétablissement du texte, qui est le suivant :

1 [Αὐτοκράτωρ Κα]ῖσα⌈ρ⌉ Οὐε[σ
2 πασιανὸς Σεβ]αστός, ἀρ
3 χιε[ρεὺς μέγιστο]ς, δημαρχικῆ
4 ς ἐξο[υσίας τ]ὸ ·Ζ· αὐτοκράτωρ τὸ
5 ·Ι̅Δ· ὕπατος τὸ ⌈Ϛ⌉, ἀποδεδειγμέ

6 νος τὸ ·Ζ·, πατὴρ πατρίδος, τ[ει]μη
7 τής καὶ αὐτοκράτωρ Τίτος Κα⌈ῖσαρ⌉
8 Σεβαστοῦ υἱός δημαρχικῆ⌈ς ἐ⌉
9 ξουσίας τὸ ·Ε̅·, ὕπατος τὸ ·Δ̅·, ἀπο
10 δεδειγμένος τὸ ·Ε̅·, τειμητή
11 ς καὶ Δομιτιανὸς Καῖσαρ Σ⌈εβα⌉
12 στοῦ υἱός, ὕπατος τὸ ⌈·Γ̅·⌉, ἀπο
13 δεδειγμένος τὸ ·Δ̅·, βασιλεῖ
14 Ἰβήρων Μιθριδάτῃ βασιλέως Φ
15 αρασμάνου καὶ Ἰαμασασποῖ υἱῷ
16 φιλοκαίσαρι καὶ φιλορωμαίῳ ⌈κ⌉αὶ τῷ ἔ
17 θν(ε)ι τὰ τείχη ἐξωχύρωσαν.

TRADUCTION :

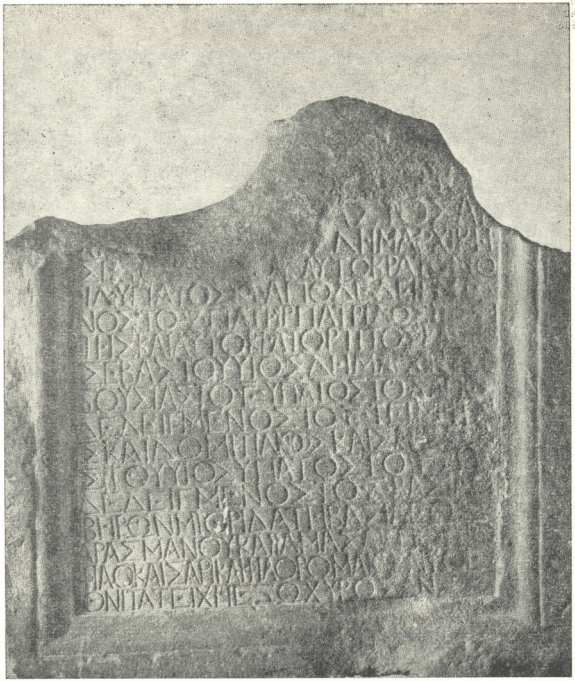
L'empereur César Vespasien Auguste, grand pontife, sept fois investi des pouvoirs de tribun, quatorze fois proclamé empereur, six fois consul, désigné la septième fois, père de la patrie, censeur, et

L'empereur Titus César, fils d'Auguste, cinq fois investi des pouvoirs de tribun, quatre fois consul, désigné la cinquième fois, censeur et

Domitien César, fils d'Auguste, trois fois consul, désigné la quatrième fois, pour le roi des Ibères Mithridate, fils du roi Pharsman et de Iamasaspoi [1], *ami de César et des Romains, et pour le peuple* [2], *ont ces murailles fortifié.*

[1] L'épouse de Pharsman.

[2] Il s'agit du peuple des Ibériens



Vue générale de l'inscription

Hélène METREVELI. *Matériaux concernant l'histoire de la colonie géorgienne de Jérusalem du XIe au XVIIe siècles*, Tbilisi, 1962.

On sait maintenant qu'il y avait une importante colonie géorgienne à Jérusalem, et qu'une activité littéraire très intense régnait dans les monastères. Cette question a déjà été étudiée, mais ces derniers temps de nouvelles recherches ont été entreprises, ayant trait tant à la littérature qu'à l'architecture et à la peinture.

Hélène Metreveli est l'un des chercheurs qui se sont attachés à l'étude de la colonie géorgienne de Jérusalem. Elle étudia un des écrits de Jérusalem, « H-1661 » et publia l'ouvrage intitulé : « Essai descriptif scientifique » (en géorgien).

Il existe au musée de Tbilisi un manuscrit : « Synaxaire de Golgotha »

ეროვნული ბიბლიოთეკა

transcrit à Jérusalem en 1155 et comportant un additif assez important des Agapes des années 1400-1557. Mais pour les lecteurs étrangers, les plus intéressantes sont des Agapes datées de 1155-1188, qui comme nous le fait savoir Hélène Metreveli, dans son ouvrage, sont écrites à l'intention des héros et des chevaliers distingués de l'ordre des Templiers, et comme telles, elles constituent des documents importants tant pour l'étude de l'Histoire de cet Ordre, des Croisés et des Géorgiens de Jérusalem, que pour l'étude spéciale des rapports existant entre les chevaliers de cet ordre.

Hélène Metreveli a fait paraître en 1962 un autre livre intitulé « Matériaux concernant l'histoire de la Colonie géorgienne de Jérusalem du XIe au XVIIe siècles », comprenant l'inventaire des textes d'Agapes, leur commentaire, leur paléographie, les recherches des dates de leur parution, ainsi que l'histoire du Monastère de la Croix. Cet ouvrage constitue une étude scientifique de valeur et présente un grand intérêt pour les spécialistes.

Le dernier chapitre de l'ouvrage concerne Chota Roustaveli, et après un large tour d'horison, H. Metreveli conclut que : 1) D'après les traditions établies au Monastère de la Croix, Chota Roustaveli est le Chota, le Ministre du Trésor de Géorgie mentionné dans les agapes du Monastère.

2) L'agape à l'intention de Chota, le Ministre du Trésor, date de la fin du XIIe ou du début du XIIIe siècles, mais la fresque qui le représente a sans doute été exécutée de son vivant; c'est pourquoi l'identification de Chota Roustaveli avec le Chota Trésorier semble parfaitement justifiée.

Problèmes de l'ancienne littérature géorgienne, Recueil I, Tbilisi, 1962

L'académie des Sciences de Géorgie a entrepris l'édition d'études spéciales concernant l'ancienne littérature géorgienne.

Le premier tome comprend douze études, parmi lesquelles se trouvent : les récits-mémoires de Gabriel Mtsiri, qui traitent de la question des rapports entre les plus anciennes rédactions géorgiennes du « Otx - Tavi » et les versions grecques; la question de la rédaction des livres bibliques du recueil de Xipilon; « Did - mooravianì » comme source historique, etc....

La dialectologie géorgienne, Tbilisi 1961.

La nouvelle chaire de langue géorgienne, de l'Université de Tbilisi, a fait paraître en 1961, un grand ouvrage intitulé « La dialectologie géorgienne » dont les auteurs sont : I. Guiguinéichvili, V. Topouria et I. Kavtaradzé.

Cet important volume (732 pages) comprend une courte analyse des dialectes géorgiens, ainsi que des textes et un lexique. La langue géorgienne est riche en dialectes et dans cet ouvrage, nous avons un aperçu sur une dizaine de dialectes parlés en Géorgie, ainsi que sur leurs variantes.

Au point de vue de la linguistique géorgienne et caucasienne en général, cet ouvrage revêt un intérêt tout particulier en ce sens qu'il souligne l'importance des dialectes dans la formation d'une langue. Mais ces dialectes disparaissent peu à peu et, dans l'intérêt des études linguistiques, on se devait de

ეროვნული ბიბლიოთეკა

les fixer au plus vite. C'est ce qu'ont fait les auteurs de ce livre, qui est le premier du genre, et qu'un deuxième volume — déjà annoncé — complètera bientôt.

S. B. Serebryakov. *Le dictionnaire Vieux géorgien- russe*, Tbilisi, 1962.

Nous devons accorder toute notre considération au grand érudit de la langue géorgienne, S. B. Serebryakov, spécialiste des langues russe et anglaise, qui, après avoir fréquenté l'Université de Tbilisi, y est devenu professeur de langue géorgienne ancienne et a parfaitement assimilé le géorgien moderne. Il travaille actuellement à l'Institut Roustavéli de littérature géorgienne, à l'Académie des Sciences de la R. S. S. de Géorgie. Il traduit en russe des œuvres littéraires géorgiennes et anglaises et vient notamment d'achever une traduction en russe de « Vepxis-Tqaossani »; il élabore en outre un lexique de la langue descriptive de Roustavéli et s'intéresse aux nombreux problèmes relatifs à la philologie géorgienne.

Le résultat de ses travaux : la parution récente d'un dictionnaire « Vieux géorgien-russe », d'après deux rédactions de Otx-T'avi (quatre évangiles). (J. Megrelidzé, « Communisti » Tbilisi, 1963).

M. Tseretéli, *Texte restitué du poème de Roustaveli « Vepxis-Tqaossani »*, Paris 1963 (en géorgien).

C'est la première publication du poème avec un apparat critique, interpolations et additions dégagées, faute commises par les copistes anciens, corrigées.

Ainsi l'œuvre de M. Tseretéli ne comporte que les strophes qu'il considère comme appartenant indiscutablement à Roustaveli.

Il convient de noter ici que l'auteur a préparé une traduction littérale du poème en géorgien moderne, ainsi qu'en allemand, ceci — écrit M. Tseretéli — afin que les traducteurs étrangers puissent disposer d'un texte exact et non d'un texte déformé par des additions discutables; car une traduction éditée sans analyse critique ne saurait donner une idée exacte du poème de Roustaveli.

L'ouvrage de M. Tseretéli apportera une aide précieuse aux commissions qui travaillent en Géorgie à la reconstruction du texte de « Vepxis -Tqaossani ».

R. Arsenidzé, *Commentaire sur les lois du roi Vaxtang* VI. Paris 1963 (en géorgien).

R. Arsenidzé vient de faire paraître de très intéressants commentaires sur les lois du roi géorgien Vaxtang VI. Nous en publierons une analyse dans l'édition géorgienne de *Bedi Kartlisa*.

D. M. Lang, *Catalogue of Georgian and other Caucasian printed books in the British Museum*. The Trustees of the British Museum, 1962.

Il convient de signaler tout particulièrement ce remarquable ouvrage, fruit du très long et minutieux travail de D. M. Lang, de l'Université de Londres.

Comme le signale Mr. K. B. Gardner dans la préface, ce Catalogue représente un jalon dans le développement des études orientales. Pour la première fois se trouve recensée et décrite dans une grande bibliothèque occidentale, une impor-

ეროვნული ბიბლიოთეკა

tante collection de livres géorgiens, pour le profit de ceux, qui s'intéressent à la littérature et l'histoire de la Géorgie et d'autres peuples du Caucase.

Cet ouvrage de 430 pages, très soigneusement édité, comporte un index général des titres et un index par matières.

J. Molitor, *Glossarium Ibericum* in quattuor Evangelia et Actus Apostolorum antiquioris versiones etiam textus chanmeti et haemeti complectens, I, a-m, Louvain 1962 (= Corpus Scriptorum Chrsitianorum Orientalium, vol. 228, 232 S.).

J. Assfalg, *Georgische Handschriften*, Wiesbaden 1963. Franz Steiner Verlag. XIX + 87 S, 1 Farbtafel und 12 Schwarz-weiss-Tafeln (= Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland, hrgb. von W. Voigt, Band III).

Der sehr schön aussgestattete Band beschreibt ausführlich die 15 georgischen Handschriften, die in den deutschen Bibliotheken festgestellt worden sind. Die Handschriften gehören in die Bibliotheken zu Göttingen, Halle, Leipzig, Marburg und Tübingen.

Eine ausführliche Besprechung des Buches erscheint in der nächsten Nummer.

Le *Bulletin de la Société de Linguistique*, t. LVIII, 1963 publie :

A. Chanidzé, *Le sujet grammatical de quelques verbes intransitifs*, article traduit du géorgien par René Lafon.

René Lafon, *Notes explicatives à l'article de Chanidzé.*

Hans Vogt, *Dictionnaire de la langue oubykh*, avec introduction phonologique, index français-oubykh, textes oubykhs.

Édité par l'Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning, Oslo 1963.

Nous publierons un compte rendu de ce monumental ouvrage dans notre prochain numéro.

Kita Tschenkéli, *Georgisch-Deutsches Wörterbuch.*

Vient de paraître : Faszikel 6 (t'-i-k). Amirani-Verlag. Zürich 1963.

Jaromir Jedlička, *Remarks on the Georgian case suffixes*, I. Ablative-Instrumental in *iv-*. *Archiv Orientalni* 30, Prague 1962.

PUBLICATIONS PRINCIPALES DE GERHARD DEETERS RELATIVES AUX ETUDES CAUCASIENNES :

1. *Armenisch und Südkaukasisch. Ein Beitrag zur Frage der Sprachmischung* (Dissertation : München 1925) ; in : Caucasica III, 37-82 ; IV, 1-64 ; (auch als Buch erschienen).

ეროვნული ბიბლიოთეკა

2. *Schriften Adolf Dirrs*; in : *Caucasica* 6, 4-9.
3. *Das kharthwelische Verbum. Vergleichende Darstellung des Verbalbaus der südkaukasischen Sprachen* (Leipzig, 258 S., geb. 8°).
4. *Die Namen der Wochentage im Südkaukasischen*; in : Caucasica 7, 1-9.
5. *Der abchasische Sprachbau*; in : Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse (Berlin), S. 289-303.
6. *Eine tscherkessische Grammatik*; in : Caucasica 9, 129-141.
7. *Elementare tcherkessische Texte*; in : Caucasica 11, 68-83.
8. *Schota Rusthaweli.* Zu seinem 750-jährigen Jubiläum; in : Klde « Der Fels » (2. Jahrg. Berlin, Mai/Juni).
9. *Gracco-Georgica*; in : Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves, Band V (*Mélanges Emile Boisacq*), S. 267-275.
10. *Hergeben-Hingeben*; in : KZ 64, 76-83.
11. *Die Sprachwissenschaft in der Sowjetunion*; in : Bolschewistische Wissenschaft und « Kulturpolitik ». Ein Sammelwerk herausgeg. von Bolko Freiherr von Richthofen (Königsberg und Berlin); S. 236-251.
12. « *Haben* » *im Georgischen*; in : Sprachgeschichte und Wortbedeutung (Festschrift für Albert Debrunner; Bern); 109-119.
13. *Das Alter der georgischen Schrift*; in : Oriens Christianus 39, 56-65.
14. *Gab es Nominalklassen in allen kaukasischen Sprachen?*; in : Corolla Linguistica (Festschrift für Ferd. Sommer; Wiesbaden), 26-33.
15. *Die tscherkessischen S-Laute.* Zusammen mit W. Meyer-Eppler; in : Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft 9, 108-119.
16. *Der Name der kaukasischen Iberer*; in ΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ (Gedenkschrift Paul Kretschmer; Wiesbaden/Wien), 85-88.
17. *Bemerkungen zu* Karl Boudas « *Südkaukasisch-nordkaukasischen Etymologien* »; in : Die Welt des Orients 2, S. 382-391.
18. *Die Stellung der Kharthwelsprachen unter den kaukasischen Sprachen*; in Bedi Karthlisa 23 (Paris), 12-16.
19. *Abchasen* ; in : Lexikon für Theologie und Kirche[2]; 1. Band (Freiburg i. Br.), Sp. 10.
20. *Albaner*; in : Lexicon für Theologie und Kirche[2]; 1. Band (Freiburg i. Br.) Sp. 270.
21. *Der nationale Name der Tscherkessen*; in : Bonner Jahrbücher 158, S. 60-63.
22. *Ueber einen n/r Wechsel im Georgischen*; in : Sybaris (Festschrift Hans Krahe; Wiesbaden), S. 14-17.
23. *Ort und Richtung im Tcherkessischen*; in : Sprache — Schlüssel zur Welt (Festschrift für L. Weisgerber; Düsseldorf), S. 354-360.
24. *Dichtung, 4. Georgisch*; in Lexikon für Theologie und Kirche[2]; 3. Band (Freiburg i. Br.), Sp. 360.

TRAVAUX À PARAÎTRE:

25. *Georgian Language*; in :: Encyclopaedia Britannica.
26. *Die Kaukasischen Sprachen*; in : Handbuch der Orientalistik; herausgegeben von B. Spuler; 79 S.

ეროვნული ბიბლიოთეკა

27. *Georgische Literatur*; in : Handbuch der Orientalistik; 27 S.
28. Lang, D. M. : The wisdom of Balahvar, (London 1957); in : OLZ. Rédigé par Joachim Deeters, Bonn.

La mort de Aitek Namitok.

Nous apprenons avec une grande tristesse la mort de Aitek Namitok, caucasologue bien connu, survenue à Istanbul le 27 juillet 1963.

Bedi Kartlisa consacrera dans son prochain numéro un article à sa mémoire.

L'Europe à la lumière de l'architecture romane.

A l'initiative d'un collège restreint du « Münchner Gespräche », collège composé d'éminents savants (Ottmar Bühler, Adolf Däumling, Alois Dempf, Franz Dölger, Carl August Emge, Philipp Lersch, Theodor Litt †, Alexander Nikuradse, Franz Schnabel, Friedrich Schneider, Friedrich Seewald, Adolf Weber †) a eu lieu à Munich, à l'Académie des Sciences de Bavière, le 15 juin 1963, un colloque sur le thème « Europa im Lichte der romanischen Baukunst ». Hans Sedlmayr, professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Münich, a fait un exposé sur l'architecture romane et a tracé d'étonnants parallèles entre les architectures romano-germanique et géorgienne. Il a particulièrement souligné les analogies entre les architectures romanes du sud de la France et de la Géorgie (*Bedi Kartlisa* publie à ce sujet dans ce numéro un article du professeur Al. Nikuradsé).

Le cercle « Münchner Gespräche » (Kollegium Magistrorum) groupe des savants allemands de différentes disciplines qui se réunissent plusieurs fois par an pour traiter divers problèmes scientifiques. Des savants étrangers y participent également.

Revue des Études Arméniennes.

La *Revue des Études Arméniennes,* fondée en 1920 par A. Meillet et F. Macler, a dû cesser de paraître en 1933, laissant un vide qu'aucune autre publication n'a pu combler.

Nous sommes heureux d'annoncer que, grâce au généreux concours de la Fondation Calouste Gulbenkian, la *Revue des Études Arméniennes* va renaître sous une forme nouvelle et dans des conditions matérielles qui garantissent une publication régulière pour plusieurs années.

Elle sera dirigée par un Comité de Rédaction où sont représentées les diverses disciplines de l'arménisme ainsi que les cultures variées dont l'Arménie a composé la substance de son histoire. Ce Comité est composé de MM. E. Benveniste, Cl. Cahen, M. Canard, G. Dumézil,

ՀԱՅԿԱԶՅԱՆ
ՀՈՒՍԱՄԱՐԱՆ

A. Dupont-Sommer, F. Feydit, A. Grabar, P. Lemerle, Ch Mercier, A. Mirambel, L. Robert.

Le secrétaire de la rédaction est M. H. Berbérian, 10, Bd. Delessert, Paris (16e).

La Revue, largement ouverte aux savants de tous pays, publiera des articles scientifiques relevant de toutes les branches d'études : linguistique et philologie, histoire et archéologie, sociologie et ethnologie, dans la perspective la plus étendue et en même temps la plus compréhensive, incluant les rapports de la civilisation arménienne avec les pays voisins.

Une place notable sera faite à des traductions de travaux parus en Arménie et qui restent inaccessibles de ce fait à la plupart des savants occidentaux.

Pour le Comité de Rédaction
Le Directeur :
E. Benveniste.

Directeur-Editeur : K. Salia, 8, rue Berlioz, Paris 16e.
Imprimerie Orientaliste, S.p.r.l., Louvain.